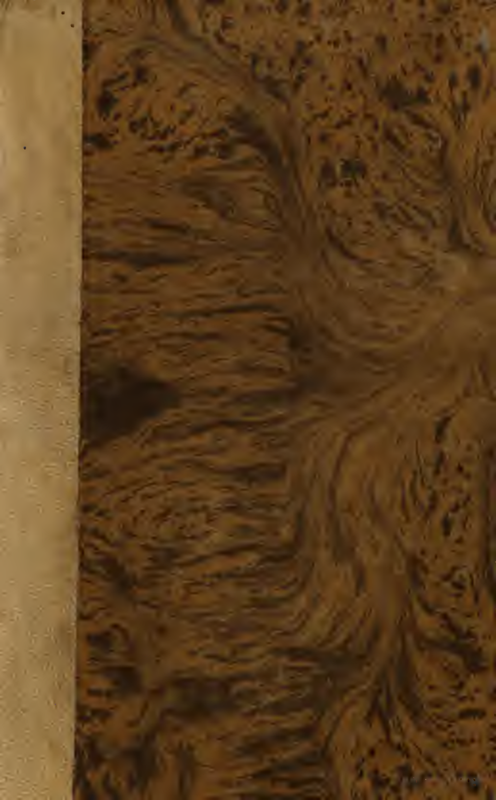
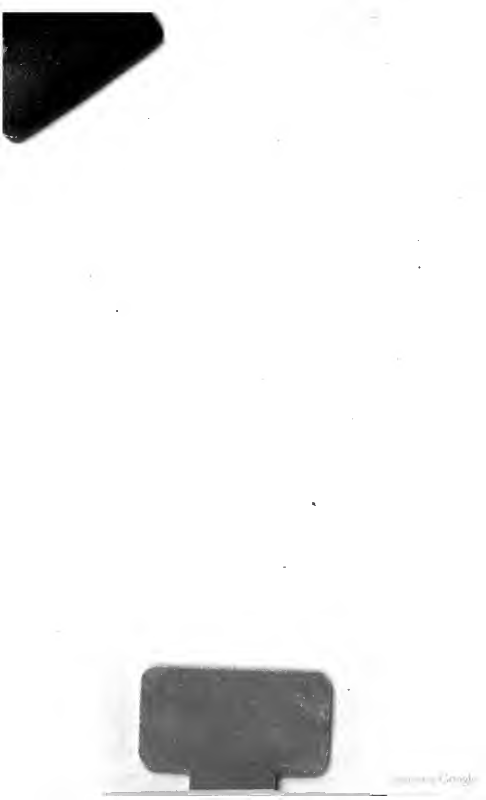




LES

INTIMES.

TOME SECOND.

Imprimerie d'A. Wahlen.

LES

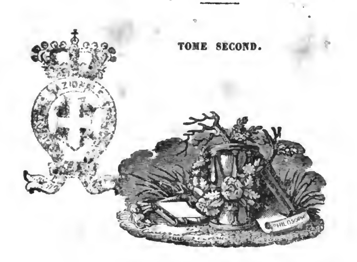
INTIMES,

PAR

Michel Raymond,

AUTEUR DE DANIEL LE LAPIDAIRE.

TOME SECOND.



BRUXELLES,

J. P. MELINE, LIBRAIRE, RUE DE LA MONTAGNE.

1832.

LES

INTIMES.

XVII.

Le Déjeûner.

> C'est à l'histoire ensanglantée de Tibère que Regnard emprunta l'incident si joyeux de sa léthargie du bonhomme Géronte dans le *Légataire universel.*

— Jélyot, mon garçon ! s'écria le mercier, vous êtes d'une terrible maladresse ! Vous avez tout versé sur moi. Ne me voilà-t-il pas dans un bel équipage?

— Ce ne sera rien, monsieur Feuchères. C'était de peur de laisser tomber les asperges sur la tête de madame Millin. Une autre fois ce ne sera pas de même.

— Jélyot ! cria Granger.

— M. Édouard !

— Dites donc à Marguerite de venir nous servir elle-même, car votre gaucherie est incroyable. — Ne trouvez-vous pas, mes amis, qu'il a l'air tout troublé, ce drôle-là? — Est-ce que tu souffres, Marielle?

— J'ai mal dormi, Édouard. J'ai fait des rêves pénibles. Sers donc Charles, qui n'a rien sur son assiette.

— Et vous, Marielle, reprit l'artiste, il me semble que vous ne mangez pas?

— Moi, Charles, je n'ai pas faim. — Qu'est-ce que tu as donc, Rosalie?

— Des bâillemens affreux, répondit-elle. Si tu as péniblement dormi, ma bonne Marielle, au moins tu es réveillée, et moi j'ai la tête lourde comme un plomb. Je ne pouvais pas ouvrir les yeux ce matin.

— Prenez du sucre et de la fleur d'orange, objecta madame Millin; vous vous en trouverez mieux. — Dites-moi donc, mon gendre, comment est arrivé l'accident de la Nouvelle-Athènes?

— Ma foi! belle maman, ce sera quelque aimable jalousie de voisin, quelque petite espièglerie...

— Belle espièglerie! ma foi! s'écria monsieur Feuchères. Quand Victor est venu me conter l'affaire, j'ai quitté le magasin pour voir si je pouvais vous être utile, monsieur Granger. — Figure-toi, Rosalie, qu'il y avait deux ou trois milliers de bouteilles vides qui se sont mises en pièces l'une par l'autre. Si les pleines avaient été respectées, passe encore; mais du madère! mais du champagne! et un parfum!

— La perte sera-t-elle forte, Édouard? interrompit Charles.

— Eh! eh! quelques billets de mille francs! Toutes les provisions sont perdues! La Seine, un jour de dé-

bâcle, n'eût pas fait un plus beau ravage dans les caves de la Grève...— Oh ! mon Dieu! l'imbécille de Jélyot ! l'entendez-vous ? qu'est-ce qu'il vient de faire encore ? Conspire-t-il aussi contre moi, celui-là ?

— Ce n'est presque rien, monsieur : c'est le cabaret de porcelaine que j'ai laissé tomber en m'accrochant à la rampe. Il y a heureusement deux ou trois tasses qui ne sont presque pas abîmées. J'irai, si vous voulez, en chercher d'autres chez le faïencier.

— Jélyot, vous êtes stupide comme il n'est pas permis de l'être. Et voilà mon service de Saxe tout dépareillé! Vous ne pouvez donc pas dire à Marguerite de venir ?

— Je lui dirais bien tout de même, monsieur Granger; mais elle n'y est pas.

— C'est une calamité que les domestiques, monsieur Feuchères ! et je plains de tout mon cœur ceux qui se sont donné le supplice d'en avoir. — Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, maladroit ?

— Je plains les domestiques qui sont forcés d'avoir des maîtres.

— Eh bien ! passe-toi de nous pour le quart d'heure ! J'ai des transes mortelles quand je te vois dans tes jours d'esprit : je m'attends toujours à quelque sottise. — Je crois, madame Millin, qu'il faudra décidément remplacer ce lourdaud-là par quelque gaillard plus dégourdi. — Dis donc, ma bonne amie, est-ce que tu as donné quelque commission à Marguerite ?

— Je ne l'ai pas vue depuis hier. Peut-être a-t-elle voulu porter à Paris quelque argent que je lui avais remis pour cela dans la soirée.

— Cela n'est pas vraisemblable.

— Je te jure que si, Édouard! — N'étiez-vous pas là, Rosalie?

— Tu ne me comprends pas, Marielle : il n'est pas vraisemblable qu'elle y ait été ce matin. Tu devrais prendre l'air, ma bonne amie, car tu n'es pas à ton aise.

— Moi! mais non; je me sens parfaitement bien. Qu'est-ce que tu me disais en arrivant, de bail et de ferme, et en me montrant les petites affiches?

— Ah! ah! s'écria le mercier, vous savez, monsieur Granger? cette acquisition dont vous avez parlé en route à Madame Millin et à moi ce matin? C'est un projet que j'approuve fort. Mais c'est un peu loin de Paris.

— Mais non, monsieur Feuchères! On ne peut pas avoir tout l'univers à sa porte. L'Ile-Adam n'est qu'à huit lieues de poste; et, d'après les détails sommaires du journal sur le nombre d'hectares, les bâtimens et localités, je vois qu'il faudra peu dépenser pour ériger cette propriété en ferme-modèle. C'est un bon terroir; et de tels essais doivent être propagés par ceux dont les capitaux sont libres. Voudriez-vous que je devinsse agriculteur dans l'île Saint-Louis ou à la Chaussée-d'Antin?

— Je n'ai pas dit cela.

— Cela te sourirait-il, Marielle?

— Je veux tout ce que tu veux, mon bon ami!

— Et vous, Rosalie, qu'en dites-vous? Seriez-vous aise d'être campagnarde?

— Oh! mon Dieu! Édouard, vous me savez bien toute convertie à cet égard. Votre enthousiasme des champs m'a gagnée pendant notre voyage; et peut-être la mère de Charles consentirait-elle à venir dans un

endroit qui lui promettrait le calme et la solitude de son triste quartier de l'Arsenal.

J'ai la majorité pour moi, monsieur Feuchères. J'ai déjà le consentement de madame Millin : j'aurai sans doute celui de l'artiste, qui est là rêveur, pensant déjà sans doute aux sites pittoresques, aux moulins sur l'Oise, aux magnificences de la végétation. Vous vous résignerez, monsieur Feuchères. On m'a dit que vous étiez un fin chasseur. Parbleu! à la récolte des avoines, je vous emmène avec moi pour tuer des perdrix.

— Il y a si long-temps, répondit celui-ci d'un air embarrassé, que je ne me suis permis ce plaisir, que je crains...

— Allons donc! le coup d'œil ne se perd pas. Nous visiterons les lieux. Vous êtes un bon marcheur...

— Oh ! pour cela, c'est vrai.

— Et je vous dirai sur place mes projets d'embellissement. J'ai le plan d'un joli pavillon ! Paris à l'Ile-Adam, monsieur Feuchères ! — Votre place à l'église, madame Millin ! Je connais le curé ; il croit en Dieu et triche au piquet : un brave homme, âgé, tolérant, et couvert de rhumatismes ! Nous ferons de la théologie, des parties de chasse, de la culture et des tableaux. — Jélyot, je t'avais pourtant prié de me faire un plaisir !

— C'est le facteur qui m'a remis une lettre : mais je vais la redescendre si cela vous convient.

— Donne, imbécille ! Marguerite est-elle rentrée?

— Je ne sais pas.

— Ah çà ! mais il y a quelque chose d'extraordinaire dans ta mine. — Tiens!... De Lannau ! voilà du neuf!

Une lettre de De Lannau : Que diable peut-il m'écrire ? — Jélyot, laisse-nous.

— J'ai appris qu'il était à Saint-Pélagie, s'écria le mercier.

— C'est aussi de là qu'il m'écrit, monsieur Feuchères. — C'est incroyable, Charles, que nous l'ayons oublié si complètement ? Tu aurais dû m'y faire songer. Il doit être dans un dénuement déplorable ?

— Il me semble que je t'en avais touché quelques mots, mon ami.

— Alors c'est une coupable distraction de ma part.

— Vous êtes bien bon, ma foi, de vous adresser ce reproche, monsieur Granger ! Où est le mal qu'un mauvais sujet cuve un peu le vin de ses folies sous les verroux d'une bonne prison ? Parbleu ! le doigt de Dieu est là. — Madame Millin est de mon avis, j'en suis sûr ?

— Il est partout, monsieur Feuchères.

— Bien répondu, madame Millin, dit Édouard en riant. Il est donc aussi dans ma bourse ? — Mais voyons ce que Frédéric m'écrit. Je lirai tout haut, si vous permettez : — *Mon cher Édouard*, (Ce pauvre diable !) *la prison est ce qu'il y a de plus catéchisant au monde, et je suis devenu moral à ne pas me reconnaître*. (Je le crois bien.) *Je maigris dans la vertu ; je dépéris de probité*. (Son caractère est toujours le même.)

— Qui a bu boira ! murmura sourdement Feuchères. — Passe-moi la bouteille, Rosalie.

— Vous n'êtes pas indulgent, M. Feuchères, répliqua Édouard. — *Je maigris de probité; il faut que cela ait une fin. Si j'avais écouté Charles et ses excellens conseils...*

— Il y a cela ? s'écria l'artiste.

— Il y a bien mieux, mon ami : — *Son amitié m'aurait arrêté sur la pente de mes folies. Je sais qu'il ne m'oublie pas dans le malheur.* Ah! hypocrite ! qu'est-ce que tu fais donc, et sans me mettre du secret ?

— Je veux être mort à l'instant si ce n'est une raillerie de sa part !

— Il faut que tu me caches quelque chose, car il ajoute : — *En me remettant ce dont Charles l'avait chargé, mon homme d'affaires n'a pu me laisser dans l'ignorance des sources dont cela venait. J'en suis confus : car, franchement, je ne le mérite pas. Donner de l'argent et de la morale, c'est le chef-d'œuvre de la vertu !* Eh bien ! Charles !

— Je ne comprends rien à tout ceci.

— Laisse donc ! Au surplus, tu as bien fait.

— Oui ! oui ! dit Feuchères en levant les épaules, encouragez le désordre ! comme si l'on n'avait pas occasion de mieux placer ses aumônes.

— Faites-vous souvent l'aumône, monsieur Feuchères ? dit la dévote avec un sourire.

— Jamais, madame Millin. Et vous ?

— Je la distribue, mais avec choix.

— On ne peut choisir mieux que parmi les gens que l'on connaît, madame Millin, dit Édouard ; et j'approuve même Marielle de s'être rappelée que De Lannau était de mes amis. — Il ne faut pas rougir d'une bonne et loyale action, ma chère femme. Frédéric ne tait rien ; du reste ce n'est qu'un soupçon de sa part. Écoutez : — *Il y a dans cette preuve d'attachement quelque chose de délicat ; et quand j'ai su que c'était une femme qui avait insisté pour qu'on gardât le plus*

profond mystère, j'ai deviné madame Granger. L'amour n'a pas cette discrétion; il tient registre de ses mérites et les affiche.

— Mon ami, je puis t'assurer.....

— T'en fais-je un reproche, Marielle? et ne suis-je pas heureux de te savoir un bon cœur? — *Si je quitte jamais ces murs infâmes, cette retraite qui ne me va pas du tout, Charles et ta vertueuse femme auront mes premiers instans.* Allons! il y a vraiment du bon dans cette tête d'écervelé.

— Il vaudrait mieux qu'il y eût du plomb, dit à demi-voix le mercier.

— On ne peut tout avoir monsieur Feuchères. — *Ceux qui menaient le même train de vie que le mien m'ont délaissé : c'est dans l'ordre! ceux qui me blâmaient m'ont secouru : rancune aux uns, reconnaissance aux autres. Mes colères durent, et mon amitié ne périt pas. Serai-je parfaitement corrigé par la leçon? je le crois. Une centaine de jours de captivité m'ont changé du blanc au noir : j'ai la figure à faire peine et l'estomac délabré. Pour passer de l'atmosphère de ma cellule aux courses à Bagatelle, il me faudra de grandes précautions, comme pour aller de ma table à celle de Tortoni. Ne vous découragez pas. Que Charles continue ses démarches pour me faire sortir....*

— Comment, mon gendre! vous faites des démarches pour cela?

— Ne vas-tu pas dissimuler, Charles? ajouta Édouard, puisque, aussi bien, nous savons tout.

— Il y a quelque piége dans tout cela, car je vous jure....

— Garde ton secret, garde-le! mets que je ne sache rien, que Frédéric n'a pas écrit, que tu ne sais pas qu'il m'a dit tout : j'agirai de mon côté. Nous joûterons de vitesse. Il y a encore quelque chose : — *Je vous envoie un quintal de belles promesses, et toutes les paroles d'honneur nécessaires. Vous me bouderez, si je ne deviens pas un sage, un modèle accompli de toutes les vertus bourgeoises. Au bout de six mois, je veux que monsieur Feuchères lui-même....*

— Il parle de moi?

— *Vante à tue-tête le régime de Sainte-Pélagie, et me fasse crédit dans son magasin...*

— Pour celui-là, s'il y compte....

— *Madame Millin me présentera au prône....*

— Ainsi soit-il! mais j'en doute!

— *Enfin mes voleurs de créanciers....*

— C'est cela, les fripons insultent leurs dupes!

— *Mes voleurs de créanciers qui m'ont vendu des singes, des charrettes de pavés, du tabac de contrebande et de la cassonade avariée, ne me reprendront plus à ces marchés, où l'on donne trente bonnes pistoles pour l'intérêt d'environ dix misérables louis.* Il me semble, monsieur Feuchères, que cela peut passer pour un vol.

— Quand on paie, monsieur Granger! mais monsieur De Lannau n'est pas si simple.

— *J'aurai tant de raison que j'en serai stupide, et que, si vous ne vous en mêlez pas, tous les évaporés de la capitale m'effaceront de leur légende. Dis à Charles de te séduire; conjure ta femme de te conjurer pour moi : leur bonté m'enhardit à les supplier de te faire entreprendre une dernière sottise en ma faveur.*

— C'est bien le mot, glissa Feuchères.

— N'est-ce pas? — *Je veux coaliser leurs prières autour de ta sévérité. Je m'empresserai de te rembourser immédiatement....*

— Bon ! j'attendais ce trait-là ! c'est le comble de la raillerie !

— Patience, monsieur Feuchères : — *De te rembourser immédiatement en conduite de vrai patriarche, en qualités qui t'émerveilleront, en vertus qui te feront tomber de ton haut.*

— Style de prison!... Est-ce tout?

— Il y a un post-scriptum. — *Raillerie à part, dis à Charles que son dernier trait lui a mérité mon affection pour la vie.* — Eh bien ! voyons, Charles : mets de côté la supercherie, causons franchement : moi je suis d'avis d'essayer; sa lettre me paraît sincère. — Qu'en dis-tu, Marielle? Il faut achever ce qui est commencé.

— Consulte-toi là-dessus, mon ami.

—A tout péché miséricorde; n'est-ce pas, madame Millin?

— Je ne connais pas assez monsieur De Lannau pour me permettre....

— De conseiller une bonne action, par exemple, madame. C'est donc monsieur Feuchères qui lui en veut et qui influe sur votre bonté?

— Moi, je lui en veux!

— Oui; il me semble que vous n'étiez pas toujours du même avis : cela peut arriver aux plus honnêtes gens du monde.

— A-t-il jamais un avis, monsieur De Lannau? reprit dédaigneusement Feuchères.

— Je ne sais pas; mais pour son affaire, j'aurais besoin du vôtre : il faudra débrouiller ses comptes, régler, transiger, proposer, et vous seriez bien aimable de me prêter le secours de vos lumières. Il vous en saura gré, monsieur Feuchères.

— Ce ne sera que pour vous, monsieur Granger....

— Nous sommes donc tous du même avis. Je suis aise de m'être rencontré avec vous; vous êtes sévère, mais vous êtes bon.

— Monsieur Granger...

— Oui, vous êtes bon! et une affaire ne doit pas languir entre vos mains.

— Monsieur Granger...

— Celle-ci est difficile, épineuse; mais ce ne sont certainement pas les difficultés qui vous épouvantent. — Sonnez donc, Rosalie, pour qu'on nous monte le café. — Croyez, monsieur Feuchères, que je suis touché de ce que vous faites pour moi.

— Vous avez des manières, monsieur Granger, auxquelles on ne peut refuser rien.

— A charge de revanche, monsieur Feuchères! — Mais ces maudits domestiques ne montent pas. — Rosalie, ma chère amie, un fort coup de sonnette, je vous prie. — Ah!... enfin! c'est bien heureux! A quoi vous amusiez-vous donc, Jélyot?

— Je ne m'amusais pas : je causais avec Landrin.

— Landrin est là?

— Et Toinette. Ils ont à vous dire quelque chose.

— C'est bien! qu'ils entrent. Et montez-nous le café, si vous en avez la force. — N'a-t-il pas l'air d'un homme qui vient de commettre un crime?.. — Bonjour, Landrin, bonjour, mon vieux! — Et toi, ma

petite Toinette, comment va la grossesse ? nous accouchons bientôt sans doute ? Ah çà ! il est convenu que Charles tiendra l'enfant avec ma femme, ou moi avec Rosalie. Nous aurons des dragées, et ce sera une fête. — Mais tu m'as l'air triste, Landrin. — Ne trouvez-vous pas, monsieur Feuchères ?

— La petite femme n'a pas l'air plus gaie que le mari.

— Est-ce que tu as quelque chagrin, mon enfant ? conte-nous cela.

— Monsieur Édouard, c'est que j'ai à vous demander une grâce...

— Je t'en accorderai trois, quatre, cent : tant que tu voudras. Et d'abord, asseyez-vous. — Jélyot, des chaises.

— Monsieur ?

— Je te dis des chaises ! Eh bien !... il s'en va ! quel imbécille !

— C'est que... je... ne comprenais pas.

— Si je l'avais connu spirituel, je commencerais à m'inquiéter. — Va-t'en.

— Monsieur, je vous en prie...

— Je n'ai que faire de tes excuses : va-t'en.

— Mon bon maître...

— Eh bien ! reste, mais tais-toi. — Voyez donc cette figure effarouchée. — Qu'est-ce que tu me voulais, Toinette ?

— Parle, toi, Landrin ; moi je n'ose pas !

— Quand vous voudrez : j'écoute ! Tiens, prenons un verre de vin, Landrin ; cela te déliera la langue.

— A votre santé, monsieur Édouard, et à celle de toute l'honorable compagnie.

— Dis donc, Charles, s'écria Granger, quand tu

voudras saisir le type de la stupidité, fais poser Jélyot : il est admirable avec son chapeau à la main, ses genoux en dedans, son dos courbé comme s'il attendait des coups de bâton, et sa figure si pâle qu'on la dirait poudrée de farine.

— C'était donc pour vous dire, monsieur Édouard, commença Landrin, et à madame votre épouse, que Jélyot, que voilà, est au désespoir de ce qu'il a fait, si ça a pu lui retirer vos amitiés.

— Ah! il a perdu nos amitiés! c'est donc cela qui le rend si drôle? Et tu es son avocat? bien choisi! Parle, parle! que je sache comment il a fait cette perte grave?

— Je vois bien, notre maître, dit Jélyot en pleurant, que vous allez me chasser d'ici, et que notre bonne maîtresse me fait des yeux méchans...

—Comprends-tu cela, Marielle? interrompit Édouard.

— Pas le moins du monde. Où prend-il ce qu'il nous conte?

— Et toi, Charles! — et vous, Rosalie! — Concevez-vous l'énigme, monsieur Feuchères? — Cela vous amuse-t-il, madame Millin?

— Jusqu'à présent, non! mais monsieur Landrin va nous l'expliquer.

— Dame! c'est assez triste, monsieur Édouard, et il s'est passé de vilaines choses chez vous.

— Que voulez-vous dire, Landrin? s'écria vivement Marielle.

— Vous le savez bien, madame Granger.

— Moi!

— Puisque cette nuit, vous-même.....

Marielle poussa un cri terrible et se leva : Charles

s'élança pour la retenir ; Granger resta stupéfait ; monsieur Feuchères et madame Millin échangèrent un regard d'intelligence, Rosalie considéra toutes les figures, et Jélyot s'agenouilla lourdement sur le parquet.

— Après tout, le crime n'est pas si grand, madame Édouard, continua Landrin, et à votre place, eh bien ! moi, je passerais la chose sous silence. On a vu de pires événemens que celui-là. C'est à leur prière que je m'en suis chargé, et je ne voudrais pas que cela vous fît mal penser de Landrin. J'en ai fait bien d'autres quand j'étais en Espagne, c'est vrai !..... un soldat ça n'est pas moraliste ! mais je suis marié maintenant et suffit ! Dans l'histoire d'aujourd'hui tout peut encore se réparer, si vous voulez. La jeunesse pèche : la jeunesse est un joli défaut dont on se corrige tous les jours ; et, comme dit le curé de chez nous, les coupables sont encore bons à quelque chose et les pendus à rien.

— Mais, dit violemment Édouard en secouant Landrin, nous diras-tu les gens à pendre pour que je sache ce que tout cela signifie ?

— Très-bien, monsieur Édouard ; ne me déchirez pas mon habit. C'est celui des dimanches, et je ne le mets que pour venir chez vous. Me promettez-vous de ne pas faire de peine à cette pauvre femme ?

— Son nom ! son nom ! Quelle femme ?

— Faut-il le dire, madame Édouard ? Votre mari va s'emporter. — Allons ! dis-lui d'entrer, Toinette. — Et toi, Jélyot, va demander pardon à ta maîtresse. Elle ne voudra pas votre chagrin.

— Grâce, notre maîtresse ! C'est moi qu'il faut punir, dit Jélyot.

— Éloignez-vous ! éloignez-vous ! dit l'Espagnole avec emportement.

— Mais, Marielle, dis-nous donc le mot de cette ridicule tragédie.

— Marguerite ! s'écria tout-à-coup Charles avec force en demeurant stupéfait et les yeux tout grands ouverts du côté de la porte.

C'était en effet Marguerite elle-même qui entrait dans la chambre, pâle, en larmes, se soutenant à peine, et n'osant lever les yeux. Toinette semblait l'encourager doucement. A cette vue, Marielle se laissa tomber sur sa chaise, et ses yeux ardens, ouverts avec terreur, ne perdirent pas de vue la camériste qui s'avançait humble et en étouffant des sanglots. Charles tenait les deux mains de Marielle, comme s'il eût tremblé qu'elle s'évanouît, et monsieur Feuchères, incliné sur l'épaule d'Édouard, expliquait à sa manière, avec un gros rire, ce qu'il croyait saisir de plus clair dans l'obscurité d'un semblable imbroglio.

— Votre femme vous aura tû la chose, mon cher monsieur; mais, ou je me trompe, ou il y a sous jeu des amourettes de vos gens : quelque bon petit scandale domestique ! Pour mon compte, cela me conviendrait cent fois mieux que de recevoir tous les jours de la sauce d'asperge, ou de voir briser de la porcelaine de Saxe.

— Est-ce cela, Landrin ? demanda Granger.

— Oui, monsieur Édouard. Et comme madame a su la chose cette nuit, Jélyot est venu me prévenir que Marguerite n'oserait pas reparaître si je n'obtenais son pardon. Il faut de l'indulgence : il faut les marier, monsieur Édouard.

— Ceci regarde ma femme, mon vieux! Je ne me mêle pas des affaires de ménage.

— Parlez donc au moins en leur faveur; madame Édouard a l'air bien fâché. — Allons, Marguerite, ta maîtresse est bonne, mon enfant; quand tu pleureras dix années comme une sainte Nitouche! Ne peux-tu marcher toute seule, et faut-il te porter?

— Ne m'approchez pas! ne m'approchez pas! s'écria Marielle.

— Allons! allons! reprit Édouard avec bonhomie. Il ne faut pas s'emporter pour si peu! Madame Millin, prêchez donc un peu votre fille. Elle n'a pas de charité.

— Ma fille a raison, mon gendre, et si de pareilles choses se passaient chez moi, je ferais maison nette à l'instant. Tolérer les mauvaises mœurs, c'est déjà les aimer. Dieu me garde de conseiller la complaisance pour le vice.

— Mais il n'y a pas de vice, madame, s'écria vivement Landrin : le vice serait de tromper un mari, de ne pas vouloir faire une fin honnête, de pouvoir se marier et de ne le faire pas. Il y a des positions dans la vie qu'il ne faut pas perdre de vue pour bien juger de la conduite des autres. On doit entendre avant de condamner.

— Eh mon Dieu! où ce paysan a-t-il appris ce qu'il nous débite?

— En vivant, madame, et non pas au catéchisme!

— Landrin! madame est ma belle-mère, et vous l'oubliez.

— Je vous demande pardon, monsieur Édouard, mon intention n'est pas mauvaise : mais il me semble qu'il n'est pas généreux d'accabler les gens à terre.

— Justifiez-les sans dire des paroles qui blessent.

— C'est bien facile, monsieur Édouard. Dame ! ils sont du même pays : du même âge, quasi ! On se connaît dès le berceau. Jélyot a été soldat : il n'a pas pu faire son temps. On le maltraitait. Il a déserté. C'est mal : mais c'était fort mal aussi de s'amuser de sa bêtise. Ridicule n'est pas faute. Il serait mort à la peine et sous les coups. Les camarades ne sont pas toujours bons ! les amis ne sont pas toujours des amis ! Il a rejoint le pays : ça se conçoit. Il a revu Marguerite. Il a trouvé ici une place de jardinier et vous a proposé l'Alsacienne ! C'était tout simple. Vivre comme ça l'un près de l'autre quand on s'aime bien, sans se bailler une petite amitié par-ci, une familiarité par-là, c'est guère possible. Je m'en rapporte à vous. Il n'avait pas ses papiers, bien entendu ! partant pas de mariage. De fil en aiguille, les choses en sont venues à du vilain. A moins d'être des anges, ça devait arriver : mais Jélyot est honnête. Il plaçait ses économies. L'argent fait bien des choses. Il devait même vous en parler. Je le lui conseillais : demandez plutôt à Toinette ? Moi, je trouve ça tout naturel, et si vous m'en croyez, si madame veut bien m'en croire, je suis un homme d'honneur, comme vous savez, incapable de proposer une mauvaise action, et, comme dit votre belle-mère, une complaisance pour le vice...

— C'est bien ! c'est bien ! interrompit aussitôt Édouard. — Et toi, ma bonne amie, voyons, que dis-tu de tout cela ?

— Répondez, mademoiselle, dit Marielle en se tournant vers sa camériste. C'est donc pour aller à vos honnêtes entrevues que vous passiez par mon corridor ? Répondez donc !

— Elle est si émue, madame Édouard, dit Toinette avec indulgence, qu'elle ne pourra vous répondre.

— Toinette! repartit Marielle, vous avez la rage de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

— Madame a raison, mille tonnerres! de quoi te mêles-tu?

— Landrin, ne jurez pas si haut, je vous prie, vous me faites mal à la tête.

— Ma fille, cet homme ne se connaît pas plus en politique qu'en morale. — On vous a laissé parler, Landrin. Laissez parler les autres.

— Répondez, Marguerite. Comment avez-vous compris que j'avais deviné le motif de vos tournées hors de votre chambre?

— Ma bonne maîtresse, dit enfin la coupable, c'est que j'ai bien vu que vous connaissiez toutes mes ruses. N'êtes-vous pas venue cette nuit dans ma chambre?

— Marguerite, n'oubliez pas que c'est moi qui vous interroge. Répondez, ne questionnez pas. Et... quelles sont les ruses que j'ai découvertes? les direz-vous?

— Madame le sait bien, interrompit Jélyot.

— Tais-toi donc, bavard! reprit monsieur Feuchères.

— Continuez, Jélyot, insista Marielle, puisque cette sotte fille ne sait pas desserrer les lèvres.

— Dame! pour venir me rejoindre elle mettait... C'est moi qui le lui avais conseillé : elle mettait..., c'est une ruse de caserne; — vous savez ça, monsieur Landrin?

— Quoi? Que mettait-elle? dit Charles en frappant du pied.

— Son traversin en travers du lit pour que ça fît, dans l'occasion, comme une personne qui dort.

Ici Marielle et Charles échangèrent un rapide coup d'œil. Landrin, Édouard et monsieur Feuchères partirent d'un éclat de rire. Madame Millin fit une grimace dédaigneuse.

— C'était bien imaginé, reprit monsieur Feuchères; et voilà des ruses bien neuves : on ne m'y aurait pas trompé, moi!

—Vous! tout comme un autre, reprit Jélyot par dessus l'épaule.

— Ne réponds donc pas, Jélyot, objecta Landrin. Tu vois bien que madame a tout découvert.

— C'est vrai, ajouta le jardinier en baissant la voix et la tête : et pour qu'on n'en doute pas, notre bonne maîtresse a tout mis sens dessus dessous dans la chambre de Marguerite, qu'à moins que ce ne fût le diable, on devait reconnaître tout de suite qu'une femme avait passé par là.

Cette sottise, dite du ton le plus naïvement plaintif, causa un si fort accès de rire à monsieur Feuchères, qu'on crut qu'il en rendrait l'ame. Charles revint s'asseoir près de Rosalie. Madame Millin passa près de Marielle, dont les traits étaient fortement contractés. La sueur ruisselait sur ses joues, et quelques mots de la dévote à sa fille, dits à voix basse, donnèrent à penser à Landrin que la cause dont il s'était chargé passerait par de rudes épreuves.

— Eh bien! voyons, madame Édouard, faites quelque chose pour un vieil ami de la maison.

—Ne les chassez pas, dit Rosalie en jetant les yeux sur Édouard et Marielle. Ils sont assez punis.

— Que ne leur donne-t-on une chambre comme à des mariés? dit avec aigreur madame Millin.

— Et un trousseau de fiançailles, ajouta monsieur Feuchères. Tous les amans de l'Alsace ne manqueraient pas de débarquer ici.

— Et tous les déserteurs, ajouta madame Millin.

— La France n'envierait plus rien à l'Angleterre : elle aurait sa forge de Great-na-Green. Et l'on placerait l'enclume dans la serre de votre jardin.

— Monsieur Feuchères a raison, continua la dévote rayonnante; cela manque au gouvernement représentatif, où les lois sont déjà si constitutionnellement respectées.

— Allons, mon gendre, dit monsieur Feuchères à Charles, inclinez aussi à l'indulgence. Voilà madame Landrin qui vous consulte des yeux. Ne ferez-vous pas un tableau pour enseigne à cette auberge de l'hyménée : deux cœurs enflammés par un petit chérubin d'amour?

— Je n'ai pas la prétention de faire prévaloir mes idées, reprit sèchement Charles.

— Et pourquoi pas? reprit chaleureusement Rosalie; voyez un peu à quel beau chef-d'œuvre aboutira la sévérité. Le mal qu'on leur fera réparera-t-il le mal qu'ils ont fait? Mettons que Landrin soit trop facile; n'êtes-vous pas trop cruels? Un acte de miséricorde assurera certainement à mon amie l'attachement de ces deux infortunés. On peut les blâmer, mais faut-il les perdre? Leur réputation, c'est leur vie. Vous les jetez à la misère en les déshonorant.

— Ta! ta! ta! ta! Comme vous raisonnez bien, ma très-chère fille. Qui est-ce qui les jette à la misère? qui est-ce qui leur vole leur gagne-pain? est-ce moi, s'il vous plait? Et s'ils ont fait une sottise, qui doit en avoir la conscience chargée?

— Parbleu! dit Landrin, ne vous chargez pas la conscience d'un méchant conseil. Il est permis de les punir ; mais de la justice à l'inhumanité la distance est belle, si je ne me trompe.

— Allons! l'avocat est ferme à la réplique; qu'en dites-vous, monsieur Granger?

— Qu'il faut en finir, et que je ne me départirai point de ma règle. Marielle décidera. Je suis de l'avis de Rosalie : mais en voulant forcer les convictions, on n'obtient pas de bons résultats.

Tous les yeux se portèrent alors sur Marielle.

Marielle se leva. Elle détacha violemment sa robe des mains de Marguerite à genoux devant elle, imposa silence à Jélyot qui voulait ouvrir la bouche : puis, se tournant vers Granger : — Donnez-leur cent francs, et qu'ils s'éloignent.

Madame Millin releva fièrement la tête, et toisa Landrin avec ce sourire qui dénonce la satisfaction de la victoire. Landrin éprouva une vive humiliation qui se manifesta par un rudoiement involontaire envers Jélyot. Il prit les mains de Marguerite et l'entraîna doucement dehors, tandis que Toinette poussa le jardinier par le même chemin. Granger les avait devancés, et, sur le seuil de l'escalier, il remit dix louis à Landrin, qui le remercia par une poignée de main expressive.

Lorsqu'Édouard rentra, il était un peu triste, et dit avec un sourire pénible :

— Voilà qui est bizarre, nous avons promis de sortir De Lannau de sa prison, et nous avons chassé deux pauvres diables. Il y a une singulière moralité à tirer de tout ceci.

— Quelle différence! ajouta madame Millin; y pen-

sez-vous, mon gendre? monsieur De Lannau est un homme du monde, et ces paysans sont à faire pitié.

— Ils n'y ont néanmoins pas réussi, dit à demi-voix Rosalie.

— Avec tout cela, s'écria brusquement monsieur Feuchères, nous n'avons pas pris de café.

XVIII.

Les Marionnettes.

> Les gens, pour la plupart, sont des violons qui, sous les crins de l'archet manié par une main habile, rendent tous les sons que l'on peut désirer.

Depuis l'assassinat du traversin, drame où le sinistre est tombé dans le bouffon, et qu'il n'a pas dépendu de nous de rendre plus sanglant, trois semaines s'écoulèrent sans fournir autre chose à notre histoire que des matériaux épisodiques. Disons-les pour passer à des faits plus importans.

Une jeune fille du pays, de parens honnêtes, avait remplacé Marguerite. Henriette Chénard était assez tristement dotée sous le rapport de la figure, pour tranquilliser la conscience de madame Millin, et notre dé-

vote avait conseillé à sa fille de prendre, pour remplir les fonctions de Jélyot, un des hommes de peine de Landrin; de la sorte, les domestiques ne demeuraient point sous le toît des maîtres, et l'aventure précédente montrait ceci à Marielle sous un point de vue doublement favorable.

Charles épiait avec impatience l'occasion de passer quelques heures à Belleville avec son amie, non moins curieuse d'un paisible tête-à-tête; sa grossesse la faisait toujours trembler. Depuis leur dernière entrevue, une fièvre, qu'elle combattait avec courage, l'avait contrainte de garder quelquefois le lit. Quand Rosalie n'était pas là; que madame Millin, installée presque chaque jour à Boulogne, s'éloignait pour un devoir de piété; qu'Édouard leur donnait innocemment par sa confiance quelques minutes de répit; l'imprudent artiste conjurait l'Espagnole d'essayer une sortie, d'imaginer avec lui n'importe quel prétexte pour aller visiter leur retraite. Le riche magasin de Vervelles avait été mis à contribution pour la décorer avec élégance, et Charles ne s'y rendait pas sans faire une excursion préalable dans la petite rue de Montmorency, pour savoir si quelques meubles d'un goût moderne étaient sortis de l'imagination de cet artiste en ébénisterie. Une exquise coquetterie présidait à ces choix, et Charles était redevenu laborieux pour suffire à cette dépense secrète.

Un de ces hasards assez fréquens dans la vie avait amené dans l'ermitage de la Sablonnière des personnages qui connaissaient Charles. Monsieur de Valory, lieutenant des gardes-du-corps, occupait depuis peu la moitié de cette maisonnette, et la belle qui en faisait les honneurs à une société des plus mêlées, n'était pas

moins que la rieuse Agathe, qui, de danseuse de l'Opéra, était montée au rang de dame du monde sous le nom de madame Urbain. Ce fut le garde-du-corps qui fit les premières avances à monsieur Bouvet : il se félicita d'avoir à connaître enfin un artiste distingué, dont on lui parlait fréquemment, et le pria de lui donner son amitié. Charles s'aperçut bien que le secret de Marielle était déjà partagé; mais comme une teinte de discrétion pleine d'égards se faisait jour dans la conversation des nouveaux amis, il n'essaya pas de s'attirer leur inimitié en se tenant dans une réserve maladroite : on s'entendit à demi-mot. Le concierge ne connaissait que monsieur et madame Charles : le nom de Bouvet ne fut pas autrement prononcé. Marielle consola son ami de cet incident, en lui démontrant que dans leur position c'était encore une permission du sort, et presque une faveur du ciel, que le mystère de leur liaison fût aventuré dans un cercle si étranger à Granger comme à la famille Feuchères. Son désir d'aller à Belleville n'en fut pas attiédi le moins du monde.

Sur ces entrefaites, madame Landrin mit au monde un petit garçon que Granger et Rosalie tinrent sur les fonts de baptême; et madame Millin prit son gendre à part pour lui confier que Marielle avait depuis deux ou trois jours des symptômes de grossesse. La joie d'Édouard fut des plus expressives, et Marielle, effrayée, se vit accablée de félicitations universelles. La tendresse de son mari redoubla : il lutinait fièrement son camarade en lui intimant de se piquer d'honneur; raillait Rosalie, et lui conseillait de bouder Charles; la vanité paternelle gonflait son cœur. Dans la vivacité de ses prévisions, il voulut que Toinette s'engageât à

nourrir l'enfant, et dit même à l'oreille de Charles : — J'espère, mon ami, que par considération pour moi, tu te prémuniras quelque temps d'une intelligence d'airain contre les agaceries de ma nourrice. Tu dois concevoir le danger. Ne me désoblige pas, je t'en supplie.

L'époque des vendanges amena l'occasion si désirée par Charles et Marielle : tous deux avaient trop d'intérêt à prendre conseil sur leur situation, pour ne pas s'en saisir avec ardeur. Voici comme les choses se passèrent. Le mercier avait organisé une partie à sa terre de Nagy, près de Corbeil; tout le monde en était; et, dans le tumulte des fêtes, Marielle comptait bien mettre à profit les libertés de la campagne. Le hasard, qui n'est dans le fonds qu'un résultat inévitable des futurs contingens, la servit mieux qu'elle n'aurait espéré. Le matin du départ, Victor apporta de Paris une lettre timbrée de l'Ile-Adam : c'était le notaire chargé de la vente de cette ferme qu'Édouard convoitait depuis son retour de province. On accédait à ses conditions, pourvu que l'affaire se conclût sans retard. Granger partit en promettant de se rendre directement à Nagy, quand les actes et les préliminaires d'entrée en possession seraient terminés. Quarante-huit heures devaient suffire. Marielle, sur le point de s'embarquer avec ses amis et monsieur Feuchères, se sentit indisposée, et remit au lendemain à les rejoindre. Charles conduisit sa femme, et, pendant les premiers préparatifs des vendanges à Nagy, fut d'une gaîté charmante qui ne se démentit que sur les trois heures de l'aprèsdînée. Une contrariante lettre dont il fit part à Rosalie, le contraignit sans pitié de quitter, bien malgré lui,

comme de raison, la campagne de son beau-père, pour environ vingt-quatre heures.

— Excuse-moi, Rosalie, auprès de nos parens, lui dit-il, on me retiendrait de force : je suis colère au-delà de toute expression de cette importunité; mais voilà l'inconvénient d'être artiste, et de n'être pas artiste millionnaire. Les affaires sont une sotte chose; mais c'est la vie. Demain matin je serai de retour, et j'espère que tu m'auras assez bien défendu pour n'avoir pas à fortifier ta plaidoirie.

— Pour qu'elle soit complète, mon ami, va chercher Marielle, et nous l'amène morte ou vive; car elle manque à la fête. J'ai peur qu'elle ne s'écoute et que nos amies d'Essonne ne la voient pas du tout.

— C'est là une excellente idée, Rosalie, et je m'y conformerai, sois-en sûre.

Puis il fit seller un cheval, partit en enfonçant les éperons sous le ventre de sa monture, et gagna directement Belleville en souriant de la confiance de Rosalie.

Pendant ceci, Marielle, restée à Boulogne, fit venir sa nouvelle caméristе, lui donna des ordres pour bon nombre de courses, et quand la nuit se fut abaissée sur la campagne, elle sortit discrètement par une petite porte du jardin, placée près de la Seine, puis gagna Paris; près de Beaujon elle cherchait des yeux une voiture de place.

— C'est madame Granger, dit à la barrière de l'Étoile une voix connue.

Marielle leva les yeux sur un personnage arrêté devant elle, et reconnut Frédéric De Lannau. Sa première idée fut de passer rapidement, mais il parut compren-

dre cette intention, car, s'inclinant avec respect, il lui dit :

— Pardon, madame : mais j'ai trop de remercîmens à vous faire, pour ne pas vous arrêter une minute. Ce ne sera pas la moindre des obligations que je vous devrai.

— Je désirerais que monsieur De Lannau n'insistât pas, et ne se crût en nulle façon mon obligé. C'est une faveur du ciel que je n'ai jamais ni désirée ni recherchée. Il peut m'en croire, et bien que sa lettre à Granger fût très-hypocritement tournée, ma conviction, que vous partagez, m'a dû mettre à même de prendre cette raillerie pour ce qu'elle vaut.

— Toujours méchante! reprit-il en riant : il est vrai que c'est une folie dont vous me devez punir : l'invention m'a paru bonne; par-là, je comptais être à même de savoir si mes torts à votre égard avaient été l'objet d'une confidence particulière à Granger. Ses démarches amicales m'ont prouvé que vous étiez restée généreuse; que Charles et vous, aviez, de concert, eu quelque pitié d'un étourdi, coupable seulement, en effet, d'avoir des yeux et de vous avoir vue.

— Est-ce pour décourager ce que vous appelez ma pitié, reprit vivement Marielle, que vous revenez sur un tel souvenir?

— Dieu m'en garde! objecta De Lannau en pesant sur chacune de ses paroles; mais vous saviez le crime, et je vous en devais l'excuse. Ah! madame Granger! que n'ai-je du repentir! Mais ne parlons pas de cela. Dites bien à Charles, je vous prie, que je le reverrai pour reprendre mes droits sur son amitié. Ceux que mon tort m'a pourtant conservés sur la sienne ont pro-

duit sur mon ame un grand effet, et je m'explique ainsi que sa discrétion ait égalé la vôtre. J'ai deviné sans doute.

— Je ne sais quelle ironie vous mettez à dire cela, monsieur Frédéric.

— Vous êtes dans l'erreur en me supposant, madame, une arrière-pensée.

— Je ne vous prie nullement de m'en faire confidence, monsieur.

— Je me retire, madame, et je considère comme non avenues et les paroles que nous nous sommes dites et cette rencontre. Je tiens à vous prouver, à l'avenir, que, en dépit de mon indiscrétion passée en proverbe, il m'arrive quelquefois d'être muet à aussi bonne intention que qui que ce soit.

Puis, avec une révérence très-cérémonieuse, il s'éclipsa. Marielle s'aperçut alors qu'il avait un bras en écharpe dans une cravatte de soie, et que la manche de son habit était nouée par des rubans noirs. Une pensée de duel la préoccupa, et elle prit une voiture pour gagner Belleville; mais non sans s'assurer, à plusieurs reprises, que ce dangereux De Lannau s'était éloigné.

Elle trouva Charles qui l'attendait avec monsieur Valory et madame Urbain. Agathe, qui sous ce nom s'essayait à prendre quelques formes du monde élégant, fit beaucoup de caresses à *madame Charles* pour avoir occasion de lui montrer qu'elle savait tout. Marielle trouva dans la réunion des personnes qui composaient ce cercle, où l'étiquette n'était nullement sévère, le plaisir si doux pour une ame démonstrative de ne pas cacher sa vive affection pour l'artiste. On causa cependant théâtres, modes, plaisir, avec un caquetage plus

spirituel qu'irréprochable. Des mots inconnus embarrassèrent souvent l'Espagnole. Les moralistes n'auraient pas recueilli des maximes trop austères dans cette société mixte, avec laquelle nous ferons peut-être plus ample connaissance. Un souper fin fut servi au jardin, sous une tonnelle de vigne, à la lueur des bougies. La bonne chère scella les rapports entre tous. Marielle fit de la musique, on la fêta beaucoup : puis on circula dans un petit parterre pour cueillir des fleurs, et se dire par groupes des choses mystérieuses. Monsieur Valory proposa de lancer les dames sur une frêle escarpolette suspendue entre deux marronniers, et cet amusement où madame Urbain déploya beaucoup d'intrépidité, donna du champ à des gaîtés sans nombre, comme aux éclats de rire de la joyeuse cohue. Ce fut une soirée de bonheur pour l'artiste et sa belle amie, trop préoccupés d'eux-mêmes pour bien comprendre alors quel ravage moral s'opère au fond du cœur humain, lorsqu'on a fait à des gens de mauvaises mœurs la révélation d'une grande faute.

Quand l'heure avancée mit fin à tout, Charles et Marielle se retirèrent. Mais avant de fermer en pudiques historiens les rideaux du lit, nous avons à rapporter une conversation mystérieuse.

— C'est vraiment un supplice, mon amie, de ne pas se voir plus souvent.

— A qui le dis-tu, Charles? Moi je dépéris, car ce n'est pas vivre. Toujours se contraindre; avoir le *toi* sur les lèvres, et dire glacialement *vous;* redouter un geste d'intelligence, un regard qui se croise avec votre regard; puis ne s'expliquer qu'à demi-mot, quand le sang bat dans le cœur, et qu'un soupir de feu s'élance

des lèvres; enfin se créer mille jalousies parce qu'*ils* sont là, c'est une existence de damnés. C'est songer au ciel les pieds dans l'enfer. Mais que veux-tu, mon ami?

— Je veux, Marielle, songer sérieusement à nous créer plus de liberté, à donner plus d'espace à notre amour. J'étouffe dans cette atmosphère de précautions.

— As-tu quelque projet qui puisse nous en sortir?

— J'en cherche et je m'y perds.

— Ah! si.... Mais, mon ami, c'est peut-être sujet à plus d'inconvéniens encore!

— Voyons! dis toujours, une idée en fait venir une autre. Qu'est-ce?

— Non, Charles, n'y pensons pas. Je serais bien plus malheureuse si tu n'étais pas là pour me consoler au moins par ta présence.

— J'ai deviné. Tu parles de la séparation de nos deux ménages.

Non! non! Charles, je te verrais plus librement, mais je te verrais moins. N'y songeons pas.

— Oh! Marielle! pourtant que d'heureuses nuits, pendant le jour, ici, chez toi, partout....

— Laisse-moi, Charles! je t'en prie! causons raisonnablement, mon ami; que disais-tu?

— Nous ne nous verrons jamais si librement, Marielle, que lorsqu'Édouard et Rosalie seront moins à même de se voir.

— Je conçois bien cette idée : l'exécution est-elle praticable?

— Si tu veux, elle s'accomplira.

— Auparavant il faut bien y réfléchir, Charles. Ce sera une démarche importante, mon ami. Et prends-y garde, se précipiter à la légère!...

— Écoute, Marielle, c'est même un acte de haute prudence. Ta position exigera tôt ou tard une résolution quelconque.

— Ne me parle pas de cela, Charles.

— Pourquoi? Si c'est une raison de nous de nous déterminer plus tôt. Il est bien de gagner du temps : mais que ce soit pour consulter, nous voir, et le mettre à profit. De la sorte on a d'heureuses illuminations. C'est en causant de l'avenir qu'on le médite et qu'on le prépare.

— L'avenir, Charles. C'est un mot qui me fait mal. Tu dis donc qu'il faut amener la rupture? Oui, tu as raison : c'est un sacrifice bien entendu. Notre liberté est là, nous en parlerons, je te dirai une idée à ce sujet. En faisant agir les autres....

— C'est ce que j'allais te proposer, Marielle!

— Oh! mon ami, n'avons-nous pas les mêmes pensées, le même avenir, la même ame?....

Le lendemain matin on déjeûna chez monsieur Valory. A propos de deux épées qui se trouvaient sur un canapé du salon, on parla de De Lannau, dont Agathe ne médit pas avec trop d'acharnement. Monsieur Valory raconta même combien il était revenu sur le compte de son rival.

— Ma foi! monsieur Charles, c'est un galant homme après tout! J'en avais d'abord une assez mince opinion à cause de cette bonhomie à se laisser mettre la main sur le collet par les gardes du commerce, le jour de notre rendez-vous à Saint-Mandé. Ceci me semblait louche. Et d'ailleurs il avait pris pour témoins les deux plus fiers imbécilles que j'aie jamais trouvés sous le pourpoint du bourgeois de Paris. Je leur passai sans

scrupule ma rancune sur les oreilles, politesse qu'ils subirent très-convenablement; mais hier matin, comme j'étais de service aux Tuileries, De Lannau lui-même est venu me trouver dans la salle des maréchaux; il m'a demandé pardon de s'être laissé déporter trois grands mois à Sainte-Pélagie, et a rejeté son manque de parole sur le compte d'une maudite lettre de change en souffrance; puis il a beaucoup ri de ses témoins corrigés, m'en a remercié avec esprit et m'a conduit en cabriolet dans le parc de Saint-Fargeau, tout à côté, où je lui ai cloué dans le bras un assez bon coup d'épée. Vous reviendrez de vos préjugés sur son compte : d'ailleurs il n'est pas votre rival, et quand il viendra nous voir, je vous le présenterai pour que vous fassiez la paix.

— Est-ce qu'il vient ici ? demanda Marielle effrayée.

— Oui, madame Charles; ne vous ai-je pas dit qu'il m'avait mené au parc de Saint-Fargeau ? La proximité du terrain et celle de cette demeure...

— Ah ! je vous en supplie, dit impétueusement Marielle, ne lui parlez pas de moi, si ce n'est déjà fait.

— La ! la ! rassurez-vous, ma chère madame Charles, reprit soudain Agathe en empêchant le garde-du-corps de prendre la parole; nous n'aurons garde, puisque c'est votre désir. Tu entends, Valory ? ne vas pas t'aviser de rien dire à ce vaurien de Frédéric.

— Il ne vaut rien, c'est vrai, repartit le lieutenant; mais qui donc vaut quelque chose ? Enfin, ce sera chapitre clos. D'ailleurs sa blessure doit exiger qu'il reste à Chaillot quelque temps, et d'après ce que m'a dit Agathe, il est là sous la garde d'une très-jalouse dame séparée d'avec son mari, et qui ne lui laisse pas le loi-

sir de courir les aventures. Nous nous arrangerons pour qu'il ne vienne pas nous voir *extra muros*.

Nos deux amans quittèrent enfin leur mystérieuse retraite et se dirigèrent vers Nagy. Bien des plans avaient été faits en route sur la manière d'amener la séparation projetée. Une large part fut donnée à l'audace.

Dès le soir même, Charles, apercevant monsieur Feuchères dans sa cour au milieu de ses ouvriers, qui déposaient dans le hangar les serpes, les hottes et les échelles, fut prendre l'honnête mercier pour faire un tour dans la campagne.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Feuchères, que madame Granger nous fait une drôle de mine ?

— Je n'y ai pas pris garde, mon gendre, car c'est une rude corvée d'avoir à conduire une centaine de travailleurs, et si n'était le plaisir de boire du vin qui soit de mon cru, je donnerais volontiers au diable les vendanges et les vendangeurs.

— Comment ! vous n'avez pas vu sa contenance boudeuse au milieu de nous ?

— Aucunement. Je surveillais ces grapilleurs qui fourageaient ma vigne comme pays de conquête. C'est un vrai gouffre que les amis en pareil cas : mais madame Feuchères invite tout le monde, Paris et la banlieue.

— Je voudrais bien savoir ce qu'elle a contre nous.

— Madame Feuchères ?

— Non. Marielle.

— Il faut le lui demander. Regardez, Charles, les beaux fruits que ces barbares ont perdus le long du chemin. On ferait deux feuillettes, je suis sûr, du gâchis dont ils n'ont pas profité.

— Qu'est-ce que vous me conseillez, monsieur Feuchères?

— Je conseillerais volontiers de rentrer, car voilà le brouillard qui tombe, et un rhume est bientôt attrapé.

— Vous avez raison. Mais vis-à-vis de Marielle?

— De ne pas vous en inquiéter. Les femmes ont leurs caprices; la mienne a les siens : je n'y prends pas garde, et tout est dit.

— Mais elle n'en a pas toujours.

— C'est que j'y mets bon ordre. Tout doucement, il est vrai, car le scandale ne vaut rien, et il faut qu'une femme file droit son chemin sans qu'on entende son mari lui crier l'itinéraire à tue-tête. C'est mon avis.

— Bien. Mais je ne puis employer la même méthode avec la femme d'un autre.

— Je ne dis pas.

— Elle est maîtresse chez elle.

— C'est sans réplique.

— Ce qui ne m'empêche pas de me ressentir de l'humeur qu'elle affecte.

— Elle avait pourtant l'air assez bonne personne autrefois.

— C'est vrai, monsieur Feuchères; mais la grossesse change le caractère des femmes.

— Oui; j'ai vu cela. J'y ai passé; c'est-à-dire, j'ai passé par ce changement de température conjugale. Je n'étais plus le maître : madame Feuchères avait le verbe haut. Aussi, après Rosalie, je n'ai plus voulu d'enfant, et j'ai dit à ma très-chère épouse. Assez causé, madame Feuchères.

— Ma femme vous a-t-elle parlé de ce que je vous confie ?

— Non.

— Tant mieux. Parce que, si elle s'apercevait des bouderies de Marielle, cela lui ferait du chagrin. En ce cas, il ne faut pas le lui dire.

— Et pourquoi donc cela, mon gendre ? vous voulez donc que ma fille tolère des impertinences ?

— Oh ! cela passera peut-être, et puis j'ai sans doute pris la mouche pour rien.

— C'est ce qu'il faut éclaircir. Voyez-vous, mon gendre, Rosalie ne souffrirait pas que je vous fisse mauvais visage, et elle aurait bien raison. J'aime qu'on soit fier moi : faiblesse est sottise.

— Il est certain....

— Est-ce parce qu'elle se croit plus riche que vous ? Mais après ma mort vous aurez tout mon bien. Sans Édouard, je voudrais bien savoir ce que peserait son patrimoine.

— Vous sentez bien...

— Une méchante religieuse manquée...

— Il est sûr que....

— N'ayant que la dévotion pour tout potage ; ça prend des airs... Mon gendre ?

— Monsieur Feuchères !

— Voulez-vous m'en croire ?

— Je vous écoute.

— Il faut lui dire son fait, et lui dire de remporter à Boulogne ses airs de princesse. Ah ! elle se permet d'être insolente...

— Il me semble que...

— Lorsque je lui fais l'honneur de l'inviter chez moi !

— A cause de Granger, monsieur Feuchères, j'aimerais mieux rompre doucement que de faire un éclat.

— L'un et l'autre, Charles, et... tenez ! laissez-moi faire.

— Vous vous feriez du mal, monsieur Feuchères ; il vaut mieux que Rosalie s'y prenne comme d'elle-même.

— C'est que, quoiqu'elle soit une femme, je lui montrerais bien que je suis un homme, monsieur Bouvet.

— Je n'en doute pas.

— Qu'elle ne me fasse pas sortir des gonds : et mais, mais, a-t-on jamais vu?

— Vous vous entendrez avec Rosalie ; c'est convenu.

— Très-convenu.

— Ce pauvre Granger, vous sentez que, s'il se doutait de la chose, il serait au désespoir.

— Oh ! çà, j'en suis certain ; car c'est le meilleur enfant ; mais sa femme veut le mener.

— Moi je suis résolu à quitter Boulogne et à prendre un logement à moi.

— Souvenez-vous que je vous l'avais dit dans le commencement ; vous n'avez pas voulu me croire.

— J'ai eu tort.

— Voilà ce que c'est de n'en faire qu'à sa tête. De manière ou d'autre, cela devait arriver ainsi. Je vois juste du premier coup d'œil.

— C'est vrai.

— Parbleu ! croyez-vous qu'on ait dépassé la cinquantaine sans avoir, là, ce qu'on appelle vécu ?

— C'est impossible.

— Nous ménagerons tout, mon gendre : laissez-moi le soin de la rupture et de votre logement ; j'arrangerai

tout en douceur avec Rosalie. Ma pauvre enfant ! s'en prendre à elle c'est me faire la peine la plus sensible. Cette petite bégueule de brune, si elle s'imagine... Je n'en reviens pas ! Vous me croirez si vous le voulez, mais je me suis toujours méfié de ces évaporées, qui sont plus fières de leurs dépenses que de leur mérite. Le luxe de Marielle aurait gâté Rosalie ; cela mène plus loin qu'on ne croit.

— Ah çà ! beau-père, pas de bruit ; n'est-ce pas ?

— Pour qui me prenez-vous ? Je jouerai au plus fin. Ah ! madame Granger ! vous voulez dominer les gens ! on verra, on verra !

Et tout bouillant de l'envie de mêler les cartes, monsieur Feuchères fit un crochet pour rentrer, emmenant Charles d'un pas animé vers la maison de Nagy, non sans mêler à cette brusquerie du pas fantassin, les exclamations les plus amphibologiques sur l'impertinence de Marielle et l'horrible embarras d'un propriétaire qui a des vignobles et des amis.

Pendant ce temps, Marielle, appuyée sur le bras de sa mère, se promenait au jardin, et s'ennuyait de toute sa force au récit d'un fameux sermon de monsieur Severin, dont la dévote mutilait merveilleusement tous les syllogismes.

— Ceci était bien raisonné ; n'est-ce pas, Marielle ?

— Oui, maman.

— Croyez-vous qu'on aurait pu lui répondre quelque chose de juste ?

— Oui, maman.

— Alors, vous êtes donc un esprit supérieur, madame ma fille ?

— Oui, maman. Hein? quoi? Je n'étais pas à ce que vous me disiez.

— Ah çà! mais à quoi pensez-vous donc? vous êtes tout extraordinaire ce soir.

— C'est que j'ai une contrariété... je pleurerais presque...

— Tenez, Marielle, n'ayez plus d'enfant, car cela vous change l'esprit comme il n'est pas possible.

— Je voudrais qu'Édouard fût ici pour m'emmener à Boulogne.

— Il reviendra demain, prenez patience. Est-ce qu'il y a quelque chose dans cette maison qui vous désoblige?

— Ce n'est rien.

— Vous vous cachez de moi, Marielle!.. Tu as tort, mon enfant. Là, voyez le mal qu'elle se fait. Allons! allons! soyons sage. Qu'est-ce que cela veut dire, Voulez-vous repartir avec moi, Marielle?

— Ce sera encore tout de même là-bas, puisqu'ils y seront.

— Qui, *ils?*

— Eh bien! eux: Charles, Rosalie!

— Ah!... voilà!... Que vous disais-je? ne vous ai-je pas prôné que deux femmes ne pouvaient vivre ensemble? Mais, je ne savais ce que je disais! Votre Rosalie vous semblait un chef-d'œuvre, le modèle des amies. Elle vous aura fait quelque noirceur. Je vous avais avertie. Si on écoutait les parens!... Dites-moi ce que c'est, ma fille?

— Ce sont des idées que je me fais et qui me rendent malade.

— Votre état rend les émotions dangereuses, il faut les éviter.

— Je vous en prie, maman, n'en dites rien à Granger.

— Je ne lui dirai rien; soyez tranquille... Mais entre nous, est-ce que ce ne serait pas plus sage? Je sais ce que c'est qu'une plainte qu'on garde au fond du cœur.

— J'aimerais mieux mourir que de lui avouer cette faiblesse.

— On ne meurt pas, on va à son but par un détour: quelqu'un d'adroit se charge de tourner cela d'une certaine manière, et le scandale est évité; c'est l'essentiel en tout.

— Je n'oserai jamais m'en ouvrir à personne.

— Mais, moi! si je le faisais adroitement, comme de moi-même et l'ayant deviné? Car enfin je vous ai deviné, Marielle!... Je lis dans ton cœur, ma pauvre enfant. Granger est trop bon mari pour que je le soupçonne: mais il ne peut t'empêcher de te créer des chimères; et dans le fond, moi qui suis la confiance même, je me défierais de ma propre sœur. On ne se voit pas sans danger tous les jours, surtout quand on a voyagé dans la même chaise de poste... Je ne lui dirai pas cela, comme tu penses bien?

— Oh! sans doute, maman; il n'aurait qu'à m'en vouloir, je me jetterais à l'eau.

— Malheureuse enfant! dans quelle douleur elle se met! Si cela a du bon sens! Respirez ce flacon et comptez sur moi. Aussi, quelle manie de loger ces gens sous votre toit! cela devait se terminer comme je le prévoyais toujours. Je mènerai cette affaire, ne vous inquiétez de rien. Il est à espérer que vous êtes dans l'erreur: mais tant que durera cette erreur vous

ne serez pas heureuse ; il faut que le péril s'éloigne, et votre mère doit veiller à votre bonheur.

Au souper, hors Charles, Rosalie et madame Feuchères, tous les convives furent contraints. Le mercier avait l'air batailleur : Marielle ne mangea pas, et madame Millin lança force petits traits d'une finesse excessive contre les amies qui ne sont pas des amies. Comme Rosalie ne parut pas sentir ces coups d'aiguille, madame Millin resta convaincue de son immoralité, et révoltée de son effronterie.

Avant de se retirer, Charles et Marielle se firent un sourire d'intelligence.

Le lendemain, dès que M. Feuchères eut présidé à l'installation des travailleurs, il dit à Rosalie de le suivre chez mademoiselle Monnet pour aller chercher quelques-unes de ses amies : et madame Millin, ayant prétexté je ne sais quelle prière dans l'église paroissiale, se rendit au-devant de Granger.

— Écoutez-moi, Rosalie : qu'est-ce que vous pensez de Marielle ?

— Comme vous me dites cela, mon père ! Mais j'en pense beaucoup de bien.

— Tant pis ; moi je pense que vous lui êtes à charge.

— Ah ! mon père, qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis ce que je sais, et dont vous vous seriez aperçue si vous n'étiez pas aveugle. Elle se conduit avec vous d'une manière révoltante.

— Par exemple !

— J'examine la chose depuis long-temps, ma fille ! et c'est comme j'ai l'honneur de vous le répéter. Vous valez autant qu'elle ! vous êtes cent fois plus jolie, et

vous êtes ou vous serez un jour aussi riche. Il ne faut pas souffrir qu'elle vous humilie.

— Mais il n'en est rien, mon père.

— Mais il en est ainsi, ma fille ! Charles s'en aperçoit, et n'ose vous en parler, à cause de son ami peut-être ; mais moi, cela ne me retient pas.

— Vous me surprenez.

— Parce que vous n'avez nulle expérience du monde. Qui sait les préjugés qu'elle a sur votre compte, et ce qu'elle en peut dire ?

— Elle n'en peut dire aucun mal.

— Sans doute ! Mais je gagerais le contraire.

— Ce n'est pas possible.

— Oh ! les jeunes têtes, comme cela vous a tout de suite marqué les limites du possible ! N'est-elle pas grimaçante depuis qu'elle est arrivée ?

— Elle souffre.

— De vous voir, Rosalie, de vous voir !

— Mais que lui ai-je fait ?

— A-t-on besoin de faire quoi que ce soit pour déplaire à une imagination fantasque ? Vous lui déplaisez. Je vous l'ai dit. Je vous engage à voir Charles, à le décider sur ce qu'il est expédient d'aviser. S'il n'est pas de mon avis, je m'en lave les mains. Mais il a du bon sens, ce qui vous manque ; dont je suis très-fâché, Rosalie. Parlons d'autre chose, parce que cela me fait bouillir le sang !

Tout en voulant parler d'autre chose, l'honnête mercier ne cessait de répéter le même refrain, et cela avec une brutalité si cordiale, un emportement si sincère, que Rosalie, sans être convaincue, perdit beaucoup de son assurance. Aussi devint-elle toute rêveuse,

tandis que monsieur Feuchères brodait force arabesques sur la pénétration de son propre jugement, et rudoyait tous les mendians qui l'assaillaient sur la route pour lui rendre, en importunités, la monnaie de sa ladrerie.

A une lieue de Nagy, madame Millin rencontra Granger qui laissa les rênes du cabriolet à Victor, et consentit, quoiqu'en enrageant de tout son cœur, à faire pédestrement le reste du chemin sur la pelouse fanée des contre-allées de la route.

— Savez-vous que mon enfant n'est pas bien du tout, Granger?

— Qu'est-ce que c'est, belle-maman? Vite! je vais courir! faut-il un médecin?

— J'entends ceci au moral, mon gendre! elle a des chagrins, et de grands chagrins, c'est sûr.

— Des chagrins, belle-maman! Vous les a-t-elle expliqués?

— Ah bien oui! Depuis quand les enfans se confient-ils à leur mère? C'était bon de mon temps; aujourd'hui tout est changé.

— Mais que croyez-vous...? Vous me regardez d'une manière... Serait-ce moi qui sans le vouloir...?

— Oh! ce serait bien sans le vouloir, mon gendre; car vous êtes plein de qualités...

— Passons là-dessus, et dites-moi comment j'aurais pu.....

— Des bagatelles, mon gendre! je ne sais rien de positif : elle ne m'a rien dit; mais une femme enceinte a des *antipathies*, des vertiges, des caprices; que sais-je?

— Aurait-elle des antipathies? vous avez appuyé sur ce mot.

— Peut-être!... Vous ne lui en devinez pas?

— Non!... Tout ce qu'elle veut, je le veux; monsieur Feuchères l'amuse : nous ne voyons pas grand monde; Rosalie est aux petits soins pour elle, et Charles est un joyeux ami qui se jetterait dans le feu pour nous. J'ai proposé à Marielle un hôtel à Paris : j'ai son assentiment : elle approuve de même mon idée favorite d'une ferme à l'Ile-Adam. Je ne vois rien!... rien du tout!

— Je conçois! de peur d'affliger son mari, une femme préfère s'affliger toute seule. Elle vous garde son secret.

—Elle le garde parfaitement, madame Millin : mais, si vous le savez, ne me faites pas languir.

— Vous dites qu'elle voit Charles avec assez d'affection?

— J'ai toutes sortes de raisons de le croire.

— C'est possible! et que Rosalie lui est toute dévouée?

— Mon Dieu! cela est visible, je pense.

— Oui! oui! c'est ce qui paraît au premier abord.

— Vous excitez bien ma curiosité, madame Millin.

— Eh! mon gendre, la mienne n'est pas moins excitée que la vôtre; mais puisque vous ne voyez rien, c'est que je me trompais, ou que...

— Achevez! dites!

— Ou que vous avez vos raisons...

— J'ai mes raisons! pourquoi?

— Pour ne pas voir. Dans le fond ce que je vous en dis n'est que par intérêt pour ma fille : n'allez pas le prendre en mauvaise part. C'est une mère qui parle, et cela doit l'excuser à vos yeux mêmes.

— En vérité, madame Millin, si l'on n'avait d'autre

lumière en plein midi que celle de vos paroles, il serait difficile de faire, comme on dit, quatorze lieues en quinze jours.

— Brisons là, mon gendre, et changeons de texte : celui-là vous déplait.

— Point du tout! point du tout!

— Parlons de votre acquisition. En êtes-vous satisfait?

— J'en suis ravi. Mais faites-moi part de vos doutes sur moi; sur cette obstination que j'apporte, à vous en croire, et quand Marielle a des chagrins, à m'aveugler sur leur cause réelle.

—Vous en mettez là beaucoup plus que je n'en ai dit.

— Parbleu! m'accuserait-elle de quelque infidélité?

— Vous n'êtes pas au confessionnal, Édouard, et je ne suis pas compétente pour recevoir de tels aveux.

— N'ayez pas peur non plus que je vous les fasse.

— Oh! je ne veux pas vous arracher quelque indiscrétion rur un tel chapitre.

— Le détour est ingénieux. Si j'étais indiscret dans votre sens, à mes yeux je serais un menteur.

— Vous devez le dire, d'ailleurs! et vous seriez le premier...

— Sur ma parole, maman Millin, ceci a son côté plaisant, et votre conviction me ravit. Oh! il me tarde de jeter les yeux sur la glace pour deviner le libertin dans ma physionomie. A quel signe avez-vous deviné cela, belle-maman?

— Mon Dieu, mon gendre, pour qu'une femme soit jalouse, où est la nécessité qu'un homme se dérange?

— Ah! elle est donc jalouse? Mais de qui?

— Cherchez! devinez! c'est votre devoir. Vous êtes

plus à même de savoir que moi si dans ses *intimes amies*, ses camarades de pension ou ailleurs...

— A l'inflexion de votre voix, je dois croire que parmi ses amies intimes...

— Je ne dis rien de positif. Si vous vous déterminez, ce n'est pas sur ma voix, mais sur les vraisemblances.

— Quelle vraisemblance que Marielle ait des doutes sur Rosalie ?

— Est-ce que je vous ai nommé Rosalie?

— Deux fois !

— Ah! mon gendre, une seule! mais vous y avez pensé deux fois, vous!

— Laissons les finesses, madame Millin, et allons au plus pressé.

— Le plus pressé serait de guérir ma fille de son erreur, si c'en est une, et d'écarter d'elle, si vous l'aimez, les gens qui lui font ombrage.

— Je ne puis croire que ce soit Rosalie?

— Après tout, vous en êtes le maître, Granger. Dans le mariage, on a mis la volonté du côté des hommes : qu'importe que la femme soit victime !

— Mais j'en deviendrai fou, madame Millin.

— Bon! ne vous donnez pas ce chagrin. Laissez-le tout simplement à Marielle.

— C'est de la manière dont vous entendez ce que je dis que je deviendrai fou. N'allez-vous pas croire que j'ai pris femme pour la faire dépérir au feu de la jalousie, comme vos moines d'Espagne le font des criminels au feu des autodafés ?

— Vous êtes bien averti, mon gendre; et moi je ne veux me mêler de rien.

— Maintenant, je le crois : c'est fait !

— Il m'a paru bon de vous en parler délicatement, parce qu'un galant homme s'arrange au moins de manière à ne pas afficher les apparences.

— Mais il n'y a ni apparence ni réalité.

— Je suis, mon gendre, très-disposée à vous croire.

— Pas mal! et c'est ce qu'il me semble.

— Mais prenez au moins conseil de l'humanité ; car votre femme est d'une santé frêle, et la moindre certitude...

— Ah! vous aviez manqué votre vocation, madame Millin : vous devriez être grand inquisiteur.

— C'est que je ne me paie pas facilement de subterfuges.

— De mieux en mieux! Je m'expliquerai avec Marielle : c'est le plus simple.

— Prenez garde, Édouard! c'est peut-être le bon moyen de l'empêcher d'être sincère.

— En voilà bien d'un autre!

— C'est ainsi. Il y a des soupçons dont on souffre et dont on rougit, dont le cœur est ulcéré, mais dont l'amour-propre se défend. Une femme est humiliée d'être jalouse, et se révolte quand on lui désigne l'objet; car c'est lui déclarer son infériorité relative; et elle n'avoue pas sa rivale, de peur de lui donner du relief.

— Pour une bonne chrétienne, vous me contez là des subtilités bien profanes, madame Millin!

— Mon amour pour Marielle m'éclaire, et je ne sais pas ce qui vous aveugle.

— C'est mon amour pour une autre, belle-maman! dites-le tout de suite.

— Je ne dis pas non.

— Savez-vous qu'il n'est pas encourageant d'avoir de la vertu sous le poids d'un tel réquisitoire?

— N'en profitez pas du moins, mon gendre, pour prendre toutes vos aises.

— Je ne prendrai que le parti d'en rire.

— Oh! vous avez raison; et cela n'engage à rien.

— A quoi voulez-vous que je m'engage?

— Votre intention, mon gendre, est-elle de m'embarrasser par une demande à laquelle c'est à vous de répondre?

— Mais, pour écarter de Marielle les gens qui lui font ombrage, encore faut-il que vous ou elle me désigniez formellement la personne.

— Comment, vous en êtes encore là, Édouard?

— Je n'en bouge pas.

— Alors, vous savez tout.

— C'est du vrai Collin-Maillard tout pur, ou vous désignez Rosalie. Mais il y a, certes, quelque chose de dérangé dans la cervelle qui s'est permis une fable aussi....

— Et qui vous a dit, Édouard, que Marielle n'est pas folle? Mais si cette folie la tue, n'importe l'opération qui doit la guérir, ce sera l'opération salutaire.

— A vous entendre, je dois jeter mes amis par la fenêtre, parce qu'une idée saugrenue s'est glissée, par je ne sais quelle suggestion, dans sa tête.

— Dites tout de suite que c'est moi qui l'ai suggérée, et jetez Marielle par la fenêtre : c'est là, mon gendre, un choix tout comme un autre.

— Maudit soit le jour où j'ai fait la sottise de me donner un tyran féminin!

— Plaignez-vous! la pauvre enfant souffre et se tait.

Ah! pourquoi n'ai-je pas suivi ma première idée, de la faire religieuse et de la donner à Dieu!

— Je crois, belle-maman, qu'à ma place, Dieu lui-même se donnerait au diable dans cette occasion.

— Monsieur Granger, nous voilà chez monsieur Feuchères : que rien de ceci ne paraisse, je vous prie; et n'allez pas brutaliser Marielle.

— Merci, belle-maman! voilà le dernier coup de pinceau! J'irai en paradis, madame Millin, car j'ai passé par les épreuves du martyre.

Au bruit du cabriolet dans lequel Victor était arrivé tout seul, Charles avait quitté précipitamment Marielle pour aller à la rencontre de sa femme et de son beau-père. Rosalie le prit à part, après qu'il eut adressé quelques complimens à mademoiselle Monnet et à ses élèves.

— Mon ami, lui dit-elle, il m'en coûte depuis quelque temps de rester à Boulogne, car mon père a besoin d'une personne de confiance dans son magasin. Il m'en a parlé d'une manière indirecte. D'ailleurs il tient à me céder cet établissement quand il se retirera du commerce. Je voudrais lui donner aujourd'hui une réponse à cet égard : il la demande.

— Nous quitterions nos amis, Rosalie?

— Pour nos parens, Charles! Et puis je ne fais rien : cela n'est pas dans mes habitudes. Je suis très-satisfaite de Granger : c'est un excellent ami, et qui t'est fort dévoué. Marielle est de même une personne charmante. Je n'ai pas de préjugés contre eux; mais à la longue (je ne prévois cela que par manière de prévoir) nous pourrions les gêner. Ils sont chez eux; soyons chez nous. Comme tu voudras, cependant!

— J'y réfléchirai, Rosalie : cela est bien brusque.

— Tu sais comme est mon père ; il va me persécuter : songes-y bien, Charles. D'ailleurs cela ne nous brouille pas avec nos amis : ils nous comprendront, j'en suis certaine. C'est pour notre avenir. Causes-en avec Granger ; dis-lui de bonnes raisons ; dis-lui la vérité. Ma pauvre mère serait si heureuse de nous avoir, et elle aime tant la tienne !

Charles céda peu à peu devant la logique pressante de Rosalie, et l'on revint à pas lents vers la maison. Madame Millin s'empara des nouveaux venus, pour laisser à Marielle et à Granger le temps de terminer l'ouvrage qu'elle avait si bien commencé.

Marielle était dans un joli désordre du matin : lorsque la porte s'ouvrit, elle poussa un cri de joie.

— Ah ! mon pauvre Granger, dit l'Espagnole en enlaçant son mari dans ses bras, que je suis heureuse de te revoir !

— Vous avez donc pleuré, Marielle ?

— Moi, mon ami ? mon Dieu, non, je t'assure ! qui t'a dit cela ?

— Vos yeux sont rouges, je le vois bien. Pourquoi me trompes-tu, Marielle ?

— Je te revois : je suis heureuse. Asseyez-vous là, monsieur, que je vous gronde.

— Sois franche avec moi, ma bonne amie : quelle est la cause de tes larmes ?

— Des enfantillages ! je t'en prie, ne parlons pas de cela, et ne me quitte plus surtout. Vous avez toujours des affaires, quand je voudrais être avec vous.

— N'étiez-vous pas avec nos amis, nos meilleurs

amis ? et puis-je faire autrement que de m'absenter pour des motifs qui te sont connus, Marielle ?

— Il faut m'emmener avec vous.

— Et faire une impolitesse à ce bon Feuchères, à Charles, à Rosalie. Ce n'est pas raisonnable, ma bonne amie. Où sont-ils donc ?

— Je ne sais pas. Aux vignes, aux champs. Vous voulez déjà les rejoindre ? vous voulez déjà me quitter? Dirait-on que nous ne nous sommes vus depuis deux jours, deux grands jours, mon ami !

— Viens avec moi, ma folle ! pour les saluer. Une minute, une seule, et je suis tout à toi.

— Nous les verrons toujours assez tôt, mon Dieu ! Restez donc avec votre petite femme, puisque vous le pouvez. Ne penserait-on pas que vous avez quelqu'un de plus pressé à voir que moi ?

— A quelle personne veux-tu faire allusion par-là ?

— Je ne veux pas faire d'allusion ! Je veux que vous vous mettiez à mes genoux, et que vous me demandiez pardon de toutes les peines que vous me faites. Si vous saviez comme de vivre avec des étrangers......

— Voilà un mot, Marielle !

— Je veux dire, avec vos amis...

— Dis, avec les nôtres !

— Eh bien ! avec les nôtres, puisque vous le voulez. C'est bien triste, et souvent vous n'y êtes pas ! Même quand nous sommes ensemble, on ne peut pas se dire un mot qui n'aille à l'oreille d'un autre ; ni rire, ni s'amuser, ni rien, sans témoins !

— S'ils en disaient autant de nous, Marielle.

— Ce n'est pas moi qui les en empêche. A-t-il de la sueur dans les cheveux ! de la poussière sur la figure !

Voilà ce que c'est que de s'éloigner de sa femme. Méchant, tu n'as pas ton sommeil, ni mes petits soins. Il faut que tout cela change, Granger, ou nous nous brouillerons !

— Crois-tu que je m'éloigne sans nécessité ?

— Il ne faut pas se faire une étude d'en saisir les occasions.

— Dans quel but ferais-je une telle étude ? Crois-tu que je te trompe, mon amie ?

— Je ne crois rien, je n'examine rien, si ce n'est que vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

— Tu ne sais pas ce qu'on m'a dit, Marielle ?

— Je sais que vous ne m'écoutez pas, et que vous avez une autre idée que de m'entendre quand je vous parle.

— On m'a dit que tu étais jalouse ?... Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est !... des pleurs ? Mais sur ma parole, je finirai par le croire. Regardez-moi ! Mieux que cela, madame Granger ! Mon Dieu ! que les femmes sont extravagantes !

— C'est cela, riez ! Vous seriez bien content que ce fût vrai. Les hommes aiment les chagrins qu'ils causent.

— Ma foi ! si je suis coupable des tiens, c'est que tu m'auras écouté dans quelque rêve dont j'aurai perdu la mémoire.

— Édouard, si tu ne veux pas m'affliger, ne parlons plus de cela, je t'en supplie ! Tiens, je te le demanderai... à genoux s'il le faut.

— Pauvre folle ! c'est à moi de m'y mettre et non à toi.

— Edouard !

— Mon amie !

— M'aimes-tu bien ?

— Tu en doutes !

— Mais moi, moi seule ? rien que moi ? Dis-le. J'ai besoin de le croire.

— Je te le jure... sur la vie de mon enfant !

— Oh ! malheureux ! prends bien garde de faire un parjure !

Une demi-heure après, les quatre intimes étaient réunis dans les champs avec toute la famille; une préoccupation inquiète se lisait sur leurs fronts, se décelait dans leurs regards. Granger fit quelques pas près de Charles, Rosalie prit le bras de Marielle.

— Ma chère amie, dit Rosalie avec effort, mon père est sur le point de se brouiller avec Charles.

— Eh mon Dieu ! qu'a donc le bon papa ?

— Il veut nous enlever à votre amitié, nous accaparer chez lui.

— Mais c'est de l'égoïsme, cela. Je vais lui parler, Rosalie.

— Oh ! non; car il est même en colère de l'hésitation de Charles.

— Il ne me tuera pas, je pense.

— Non ! mais il vous répondra durement comme à moi.

— Oh ! je ne suis pas manchotte, et nous aurons bataille.

— Il n'est pas du tout en train de rire.

— Ce n'en sera que plus gai ; mais la chose n'est pas sérieuse, n'est-ce pas, Rosalie ?

— Que trop. Conseillez-moi, Marielle.

— Oh ! moi, je conseillerai la désobéissance, d'abord.

— Je n'oserai jamais.

— Vous aimez donc mieux nous délaisser, Rosalie ?

— Mais ce n'est pas un délaissement absolu.

— C'est là une rupture déguisée, ma chère amie. Je vous devine.

— Allons! voilà que vous prenez mal les choses.

— Je m'en rapporte à vous, Rosalie; je ne puis rien empêcher; mais il faut bien constater que tout ceci est contre mon consentement formel.

— Vous viendrez toujours nous voir, Marielle! Les cœurs peuvent s'entendre malgré les distances; et des ménages à part ne sont pas des amis divorcés.

— Je l'entends bien ainsi, ma bonne. Oh! s'il en était autrement, nous aurions un duel, voyez-vous; car je suis méchante comme un démon, quand on ne m'aime pas. Après tout, les papas ont un peu le droit de commander; s'ils demandaient au-delà de ce droit, nous nous mettrions en révolte. Au-delà du devoir strict, on n'est pas tenu, et il n'est pas dans leur puissance de nous brouiller. Cette division ne sera jamais une séparation complète, Rosalie!

— Voilà, Marielle, ce que j'ai pensé.

Et les deux femmes s'embrassèrent.

— Mon garçon, disait Édouard à Charles, tu vois un homme dans un terrible embarras.

— C'est vrai que tu n'as pas l'air dans ton assiette naturelle.

— J'ai à te dire la plus grande bêtise possible.

— Et de la sorte, j'ai à l'entendre. Sois à ton rôle, je suis au mien.

— Je ne sais comment te tourner cela.

— Si je savais de quoi il s'agit, je t'aiderais peut-être

à le formuler. Quand tu me l'auras dit il ne sera plus temps.

— Crois-tu à mon amitié?

— Si j'y crois! Voilà du neuf.

— Ce n'est rien encore. Le beau idéal est dans ce qui me reste à dire.

— Vas-tu me proposer un coup d'épée?

— Non.

— Un assassinat? un rapt? un vol? une conspiration?

— C'est bien pis.

— Peste! Je n'ose plus faire de conjectures. Dis-moi ce crime!

— Je veux te proposer... de nous séparer.

— Nous séparer! Pourquoi? comment?

— Ah! *comment?* Le voici. Tu prendras la maison de la Nouvelle-Athènes tout entière en échange de tes droits acquis sur celle de Boulogne.

— Nous ne demeurerons plus ensemble, Granger?

— Le *pourquoi* est plus stupide à dire. Qu'il te suffise de savoir que j'ai un regret, c'est de n'être pas resté garçon.

— C'est-à-dire que ta femme...

— Idée de grossesse, sottise, imbécillité! tout ce que tu voudras. Je n'avais pas envie de céder.

— Tu as bien fait.

— Voilà que tu te fâches?

— Non, non. C'est naturel, très-naturel.

— Parles-tu sérieusement?

— Tu garderas tes deux maisons. Je saurai bien me suffire.

— Qui te parle que tu te suffiras ou non? Ce que je veux se fera, ou il n'y a rien de fait.

— Tout est fait et parfait au contraire.

— Mais, mauvaise tête, c'est un coup de vent! un changement de température. Et pour des niaiseries féminines, les hommes ne doivent pas se dévorer.

— Je ne dévore pas, j'espère. S'il t'est permis de m'offrir, il m'est permis de refuser. Pourquoi ne retrouverions-nous pas notre indépendance complète?

— Que chantes-tu là? Crois-tu que, pour céder une portion du terrain aux caprices ridicules d'une femme, je m'anéantirai devant ses volontés? Non! non! Je suis comme le roseau de la fable: je plie et ne romps pas, tandis que tu cassais du coup.

— Je ne casse pas; mais j'entends qu'en cédant à ta femme tu me cèdes aussi.

— Et serons-nous bons amis de la sorte?

— Comme par le passé.

— Tu en fais le serment, Charles?

— Je le fais.

— Eh bien! embrassons-nous. Sais-tu, Charles, qu'on ne saurait être mieux d'accord pour se quitter?

— Et s'entendre de meilleure grâce pour vivre à distance respectueuse.

— Marielle y perdra, car je lui fausserai souvent compagnie.

— Puisqu'elle est jalouse de l'amitié que j'ai pour toi, je conçois sa résolution.

Une cloche qui résonna lentement appela les vendangeurs éparpillés. Ce fut un gai spectacle que cette folle bande de jeunes gens et de furtives fillettes qui chantaient en chœur des complaintes villageoises et se réunissaient pêle-mêle sous la feuillée à des tables immenses couvertes de brocs, d'assiettes communes et de

fourchettes de fer. Les amis et leur famille occupèrent le haut bout. l'harmonie la plus complète régna, et, à l'air fin de chacun d'eux, on aurait pu se demander comme Basile : « Qui est-ce que l'on trompe ici ? Tout le monde est dans le secret. »

XIX.

Conseils et consultations.

> Rollin et les Pères de l'Église affirment que le vrai Dieu a souvent mis la vérité dans la bouche de l'oracle de Delphes : les vers sybillins en font foi. Mettre ainsi d'avance le paganisme dans les intérêts du Messie, était un coup de maître.

On n'attendait plus que Charles; il entra.

— Arrivez donc, vilain! dit la rieuse Agathe; les huîtres bâillent, le vin blanc pétille d'impatience. Joli garçon, de vous faire attendre ainsi! Je vous boude.

— Pardon, mes amis. Mais à la montée de Belleville un amateur de tableaux, qui estimait beaucoup trop mon jugement, m'a conduit chez lui pour admirer sa collection. Je me suis fait un irréconciliable ennemi.

— Comment celà?

— Il a deux tableaux, l'un magnifique acheté presque pour rien sur les quais; l'autre détestable, payé trente mille francs à l'ambassadeur d'Espagne.

— Eh bien!

— J'ai loué celui qui n'a rien coûté. J'ai placé l'autre à sa juste valeur. Mon homme m'a conseillé de retourner en Italie, et m'a congédié poliment.

— La conscience sert à quelque chose! Tant mieux, au reste; cela vous apprendra, monsieur, à préférer la société d'un antiquaire à vos amis, et, qui plus est, à des huîtres d'Ostende. Allons, servez-vous, réfractaire, homme consciencieux.

Charles a embrassé toutes les dames, et enfin Marielle, qui lui a gardé une place entre elle et madame de Saint-Léon.

Madame de Saint-Léon est veuve d'un général. Lequel? Les *Victoires et conquêtes* n'en ont jamais rien su; ce qui n'empêche pas l'épouse inconsolée de vanter les exploits du général en Italie, en Allemagne, en Égypte, et même en Russie, où il est mort au passage de la Bérésina. Quand on en parle, elle sort de son sein un portrait qui représente un fort bel homme, brun, avec un coup de sabre sur le visage : à savoir, depuis l'œil jusqu'au menton. C'est monsieur de Saint-Léon. Nous croyons trop à la fidélité des regrets pour supposer que sa noble épouse ait obtenu pour dix louis ce souvenir d'un brave qui n'aurait jamais existé que sur l'ivoire du peintre; nous aimons mieux croire que la jalousie a passé l'éponge sur ce grand nom, que la postérité et monsieur Panckoucke ont menti. Honneur donc à la vertueuse épouse qui porte le deuil depuis le passage de la Bérésina! Le noir ne l'a pas quittée. Robe

de soie noire, chapeau orné de blonde noire, voile en dentelle noire; il est vrai que la veuve est très-blanche, et que le noir lui sied à ravir. Simple remarque, pour démontrer qu'on peut concilier les regrets du cœur avec les exigences du teint.

Elle est conduite dans le monde par un monsieur Lagarde, employé aux postes. Monsieur Lagarde est laid, fort laid, petit, ayant les oreilles plates et pincées, les yeux transparens et verts, un lorgnon avec lequel il n'y voit pas, et des doigts qui semblent y voir. Il y a de l'esprit dans la main de cet homme; de la colère dans sa bouche, et de l'effroi dans son corps frêle et mal pondéré. Debout, il est disgracieux; assis, il pourrait vous poignarder par ses formes aiguës si vous le heurtiez. Il n'est bien qu'arrondi sur une table, mettant des papiers en ordre dans trois fois moins de temps qu'un autre n'en apporterait à les déranger. A la direction des postes, il est en grande vénération. Quel est son emploi? qui peut le dire? Il n'est ni secrétaire, ni chef, ni commis; il ne s'y rend qu'à l'arrivée du courrier, et change souvent des billets de banque. Quand on lit dans les journaux que des lettres ont été ouvertes, des effets volés par les employés du cabinet noir, il rit avec ses dents jaunes, il croise ses deux façons de jambes l'une sur l'autre, et dit en ricanant:
— Ces libéraux sont des misérables!

Monsieur Lagarde a dévoré ses trois douzaines d'huîtres, bu ses deux verres de vin paillet; sa paleur mystérieuse n'a pas encore disparu sous le carmin de l'ivresse. Il verse à boire au garde-du-corps, à Agathe, à madame de Saint-Léon, à madame Charles (c'est le nom de Marielle à Belleville) et à madame de Soubise.

Madame de Soubise est encore veuve d'un maréchal inédit. Passons sur la légitimité du titre. Elle tient, tranchons le mot, maison de jeu dans la rue de Grammont. Là viennent les jeunes gens qui, fatigués du petit jeu des grandes maisons, ne veulent pas aller au *Cent-treize :* c'est le milieu entre le vice et l'infamie, le purgatoire de la débauche. Le titre de la maison est respectable. Le motif qui vous y attire est en apparence assez honnête : on y vient en soirée, danser avec des Écossaises. Toutes les invitées sont presque étrangères ; c'est plus piquant. Après on parie ; ensuite on joue ; puis on est dupe, puis on est fripon, puis on est marqué. Madame de Soubise préside. Elle est grasse, potelée, prend délicatement du tabac dans l'or, et donne tous ses soins à une jeune fille blonde qui ne la quitte jamais. Est-elle sa fille, sa nièce, sa cousine ? nul ne le sait. Dites à l'oreille de madame de Soubise qu'elle est infâme, corrompue ; qu'elle a causé le deuil et le désespoir de vingt familles, elle vous répondra d'une voix caressante : — Vous êtes bien bon ! — Mais regardez seulement cette enfant, adressez-lui seulement un mot flatteur, la maison vous sera interdite, vous serez chassé ; elle en est jalouse : c'est singulier !

Agathe, placée entre son garde-du-corps et monsieur de Croisic, dont nous parlerons plus tard, n'a rien perdu de cette gaîté folle, de sa nonchalance étourdie.

— Vous êtes sérieuse, madame Charles ; il est vrai que la tristesse vous sied bien. Mais, ma bonne amie, soyez un peu moins jolie, riez.

— Agathe a raison, reprit madame de Saint-Léon : de la gaîté, mon enfant ! Voyez-nous, nous aurions

peut-être cent motifs d'être plus chagrines que vous : nous sommes veuves ; nous n'avons ni votre jeunesse ni votre beauté, et pourtant nous sommes toujours contentes.

— Ah ça ! interrompit Charles, nous parlerons de notre affaire.

— Au dessert ! s'écria vivement Agathe : le champagne est bon conseiller. En attendant, madame Charles, il faut nous tenir tête en gaîté, en folie. A qui dira les plus fortes ? Tu en sais, Saint-Léon, et nous n'avons pas de bégueules ici !

— La moralité, Agathe.....

— Est-ce qu'il y a des enfans ?

— Folle !

— Mais je te demande s'il faut se donner une entorse au gosier pour gâter par la moralité une de ces anecdotes comme tu nous en racontes quelquefois. On ne dit pas je serai morale ou immorale : on dit ces messieurs le permettent.

Le garde-du-corps regarda dans ses moustaches ; les autres paraissaient blâsés sur la licence de semblables narrations. Il n'y eut que les verres qui rougirent.

— Eh bien ! donc, en 1815, lorsque les alliés occupaient Paris... Hélas ! j'avais seize ans de moins.....

— Merci ! murmura Agathe, comme si nous avions rajeuni nous autres.

— Seize ans de moins font beaucoup. J'insiste sur mon âge, parce que ma beauté joue un rôle dans cet événement.

— Je voudrais bien connaître un événement, interrompit Agathe, où elle n'influe pas sur la vie d'une femme.

— Si tu m'arrêtes à chaque instant.....

— Je ne dirai plus rien, parole d'Agathe.

— A l'Opéra, où mon mari le général Saint-Léon m'avait loué une loge, je fus donc aperçue par l'empereur Alexandre. On représentait *Fernand Cortez*. L'autocrate promenait ses regards dans la salle pour remarquer les femmes, ou en être remarqué. En ce moment, je lisais un journal où l'on annonçait que, sous vingt-quatre heures, le général Blucher devait faire sauter le pont d'Iéna. La veille on avait condamné le brave maréchal Ney. Cette lecture me préoccupait : je n'aperçus pas d'abord les royales œillades que me lançait Alexandre : j'étais toute à l'indignation de ma lecture. Je dois le dire, je n'ai jamais un seul instant subi la séduction de ces jeunes héros de la sainte-alliance, dont nos Parisiennes et les légataires de saint Vincent-de-Paule garderont un vif souvenir : ces alliés n'étaient à mes yeux que des ennemis; mais l'attention d'un empereur, les galanteries de l'Attila moderne, ces yeux bleus de conquérant immuablement fixés sur moi, me donnèrent à penser.

— Adieu! ma vertu, adieu! cria Agathe. Il fallait donc nous dire tout de suite que ton patriotisme ne tenait qu'à un grade de plus ou de moins! Pour te séduire, il ne manquait que le roi, et tu étais trouvée.

— Tu m'avais donné ta parole de ne pas interrompre, et voilà que tu mêles mes souvenirs, effacés par tant d'autres, avec des réflexions dont je te dispense.

— C'est que je connais, ma chère Saint-Léon, une personne qui eut le malheur de perdre, après le départ de l'occupation étrangère, un carabinier allemand et un superbe lancier tartare. Je serais vraiment

fâchée d'être seule à déplorer ces sortes de pertes. Tu reçus audience sans doute à l'Élysée-Bourbon ?

— Pas tout-à-fait! On m'envoya bien le lendemain un aide-de-camp russe de service avec une lettre pour que j'eusse à me rendre auprès du roi; mais je fis répondre que j'étais indisposée : je l'étais en effet. Ma nuit avait été troublée par ma lecture. Cette langueur redoubla lorsque j'entendis crier sous mes fenêtres le jugement du maréchal Ney, et que je vis passer un caisson de poudre, destiné à faire sauter le pont d'Iéna. Les monumens et les hommes! c'était trop dans un jour. Il me vint une idée : j'écris à l'empereur que je serai sur les dix heures à ma maison de plaisance, située vis-à-vis l'École-Militaire. On n'y pouvait arriver que par le pont. Je note comme indifféremment cette circonstance en post-scriptum, et la lettre part. C'était à dix heures que le pont devait sauter! Alexandre s'y rendit : je m'y trouvai. Le corps du maréchal Ney fut percé de balles dans le même jour, et le pont fut respecté.

— Cette histoire est drôle, mais elle n'est pas gaie, dit un monsieur que nous n'avons pas eu occasion de peindre et qui était venu là sans femme.

Il y aurait presque un portrait de fantaisie à faire sur lui, si ce mot vague n'était généralement pris en bonne part. Cet homme est l'anonyme personnifié, révélé sous forme humaine, fait chair. Son nom est de Clarembault. Il a des cheveux anonymes, un œil anonyme, des dents anonymes, un ménage anonyme. Sa vie est un mystère. Nul ne sait s'il a jamais été jeune : il a quarante ans. Sa plume, car il est littérateur, est un stylet et une énigme; son ame est un venin et une énigme; son esprit une morsure et une énigme; et il tue,



il empoisonne et il mord avec le calme d'une bonne conscience : c'est le sphynx de notre époque. Son nom n'est sur aucun des livres qu'il a publiés, et pourtant il n'est personne qui ne fût jaloux de les signer : il s'y est pris si habilement qu'il n'a presque pas de réputation; mais c'est chez lui besoin d'obscurité, amour du tortueux; il ne veut point passer pour un être réel, évident. Son individualité est presque algébrique : il souffre de se savoir vivre, d'être dans le secret de son existence; son malheur est de ne pouvoir respirer dans sa poche et marcher dans son chapeau. Cependant il existe; il m'a touché la main; il sourit aux jeunes gens; mais les femmes le détestent.

C'est lui qui pour le plaisir de déflorer le piquant de l'anecdote racontée par madame de Saint-Léon, rappela que Louis XVIII avait dit le premier : — S'ils veulent faire sauter le pont d'Iéna, j'irai m'y placer.

— Je sais bien, répondit la belle conteuse, qu'on prête ce mot à Louis XVIII, qui au lieu de peser sur le pont d'Iéna, aurait dû se placer sur la chaussée de l'Observatoire où l'on fusilla le maréchal Ney. A lui ou à moi, qu'importe : le pont est resté sur ses arches.

— Non, reprit Agathe, c'est pour toi qu'on ne le fit pas sauter. — Pourquoi l'ascendant d'une jolie femme n'aurait-il pas eu, monsieur, plus d'empire que la fanfaronnade d'un roi vaincu, qui avait fait sauter bien d'autres ponts pour rentrer dans sa capitale?

L'interlocuteur anonyme avait peine à comprendre l'influence d'une jolie femme : indécision qui lui valut un regard oblique d'Agathe, un sourire significatif de monsieur de Valory, mais force bonnes grâces de madame de Soubise. On eût dit des corsaires de même

force, qui n'ont pas une raison pour se battre, et mille pour se respecter.

— Je ne dis pas qu'une jolie femme n'ait pas aussi son mérite, et certes, celui de madame de Saint-Léon est trop grand pour que je ne croie pas à la sincérité du dévouement d'Alexandre; mais permettez-moi de supposer que si l'ancien conquérant de ce nom eût médité la perte d'un pont, ce ne fût pas madame qui aurait arrêté sa colère.

— Vous voulez dire, répliqua en aspirant lentement le fond de son verre, le beau garde-du-corps, que c'eût été Ephestion. Farceur! a-t-il de l'esprit! Mais c'est du calembourg paillet, de la pelure d'oignon, que tout ce que vous dites.

Le dessert est arrivé; Agathe se tourne vers Charles et l'engage à parler sur l'objet grave que l'on devait alors discuter.

— L'accident qui est arrivé à une de nos amies, dit-elle, est trop commun dans le monde pour que nous lui donnions plus d'importance qu'il n'en mérite. Cependant il faut sauver les apparences, et cacher un enfant. C'est de quoi il s'agit.

. . . Hélas! c'est notre histoire à toutes, interrompit Agathe en soupirant et en regardant le fil d'un couteau. Qui n'a pas fait son enfant? Je le demande à la plus vertueuse?

Madame de Soubise et madame de Saint-Léon goûtèrent l'avis d'Agathe, et l'axiome passa à l'unanimité.

— Et, continua l'ex-danseuse, vous voulez que la sensitive conjugale ne souffre aucune altération, que l'enfant ressemble au père à s'y méprendre; que...

Charles en l'arrêtant :

— Agathe, il nous faut pour notre amie un conseil prompt et prudent, exécutable avant tout, et non des plaisanteries.

— Qui vous parle de plaisanter? croyez-vous monsieur, que ce soit déjà chose si gaie qu'un accouchement? Je ne connais rien qui dévaste si cruellement une femme. La taille épaissit, le sein se déforme....

— Je suis entièrement de votre avis, ma bonne amie; il faut laisser faire ces choses-là aux petites bourgeoises, ajouta madame de Soubise.

— On ne vous demande pas, reprit madame de Saint-Léon, si l'on doit ou non se permettre d'avoir des enfans; on n'est pas venu vous consulter là-dessus. L'enfant est fait: comment le cacher? Ramenons la question.

— Eh bien..... ! dit madame de Soubise, qu'on prenne...; depuis quand êtes-vous, je veux dire depuis quand est-elle enceinte?

— Depuis quatre mois environ, répondit Charles.

— N'en parlons pas; c'est impraticable. Alors que les pauvres coupables partent; qu'ils aillent en Écosse, en Allemagne; qu'ils s'enlèvent.

— Cela ne se peut guère, répliqua Marielle, dont la voix tremblait comme celle d'une criminelle devant ses juges. L'honneur du mari serait trop cruellement compromis si la personne séduite fuyait avec son amant. Et comment fuir sans lui?

— Il y a plus d'objections que de raisons dans ce monde, continua Agathe, et pour un motif que vous aurez, mon enfant, vous trouverez mille craintes qui vous arrêteront. Il faut vous y attendre. Je vous parle toujours, bien entendu, comme si c'était à l'amie dont le sort vous intéresse!

Malgré ses précautions oratoires, on voit qu'Agathe, quoique dans le secret, manquait à chaque instant de compromettre tout par sa maladresse à répondre directement. Au fond, sa position était celle de tous les convives; il n'en était aucun qui ne possédât la clef de ce mystère. La dépravation particulière a ses exigences de vertus et de ménagemens, lorsqu'elle est réunie en corps, en société. Botany-Bay est plein d'hommes vertueux.

—Ne pourriez-vous, dit madame de Saint-Léon, envoyer le mari en voyage?

— Il en vient.

— Diable! alors il faut se débarraser sans bruit, tâcher de prolonger la grossesse jusqu'à son terme rigoureux, et à l'époque de l'accouchement, trouver quelque nouveau-né qui satisfasse les exigences paternelles.

— Ces mesures, objecta Agathe, sont bien compliquées. Le secret serait en trop de mains; d'ailleurs la *Pitié* avant de céder un nouveau-né s'entoure de tant d'informations, que la prudence la plus subtile serait déjouée. N'a pas un enfant qui veut, lorsqu'on n'a pas la précaution de le faire soi-même.

— Parbleu! pensa monsieur de Clarembault, recourez au plus simple. Avouez-tout au mari. Nul doute qu'il ne s'emporte, qu'il ne veuille se venger, recourir aux lois. Il se taira quelques jours après. La crainte du scandale le rendra raisonnable. On transigera à distance, puis le rapprochement se fera graduellement, par intervention de parens, d'officieux dévouement d'amis. D'ailleurs le lit conjugal est si froid lorsqu'on y est seul!

— Le conseil est bon, ajouta monsieur de Valory, mais l'exécution est-elle possible?

— Ah! oui, l'exécution : nous n'y avions pas pensé.

— C'est vrai. Toi, Saint-Léon, t'en chargerais-tu?

— Franchement non. Les fenêtres sont quelquefois ouvertes.

— Toi? Soubise ?

—Je suis trop jeune pour me charger de l'ambassade.

—Je l'avais oublié, appuya d'un air railleur Agathe ; vous voudriez que ce fût moi, n'est-ce pas? mais comme je n'ai pas soutenu la proposition, ne trouvez pas mal que je refuse.

— Voyons, ne nous fâchons pas, continua madame de Saint-Léon.

— Aime-t-il les places? Je suis assez bien avec un grand personnage pour envoyer votre homme en mission, dans quelque département du midi, ou en Corse, par exemple. Il soignerait les élections, et pendant ce temps.....

— Il est libéral.

— Je n'y avais pas pensé. Les pères libéraux doivent nécessairement assister à la naissance de leurs enfans.

— Et si nous l'occupions par quelque petite affaire, aux assises prochaines ?

— Je ne vous comprends pas, répondit Charles à un monsieur de Croisic qui venait de parler pour la première fois.

— Je m'explique. Un homme gêne. On le pousse adroitement dans une conspiration. Sans lui porter aucun préjudice notable on l'enferme jusqu'à jugement définitif; pendant ce temps on a tout le loisir d'attein-

dre son but. Vous dites que le mari est libéral, tant mieux, mon conseil est infaillible. Il est plus d'un moyen de le mettre à exécution.

— Monsieur, répliqua vivement Charles, nous voulons éviter un déshonneur, et vous nous offrez un crime; nous tenons à sauver la réputation d'une honnête femme, et vous prétendez la racheter, cette réputation, au prix du repos, de la vie d'un homme! Non, monsieur, non, votre proposition est offensante. Je rougis de l'avoir écoutée.

— Je ne veux, je ne prétends rien, répondit froidement monsieur de Croisic : mais vous demandez des conseils, vous provoquez mon avis, je vous le donne. Au surplus, gardez l'enfant, soignez la réputation de la femme, la tranquillité du mari; mais laissez-moi boire en paix.

Charles était indigné.

Agathe lui fit observer que son verre était vide.

Il comprit alors qu'il s'était placé dans une position où il ne lui était plus permis de mépriser ceux qui l'entouraient. La nécessité lui en avait fait des amis; la nécessité les avait imposés à Marielle, et elle et lui étaient irrévocablement liés à ces gens par de funestes confidences. Il y a solidarité entre tous les vices. Cependant si en ce moment Charles ne se fût pas trouvé l'hôte de cette étrange société, il l'aurait brusquement quittée. Mais il l'avait invitée chez lui, c'était une politesse rendue à la soirée d'Agathe; il se contint. Seulement ne voulant pas livrer plus long-temps à leurs plaisanteries sanglantes la situation de Marielle, il cessa la conversation.

— Le punch, s'écria Agathe, le punch!

Pendant que des domestiques agitent la boisson de feu, dans la large porcelaine du Japon, disons un mot sur monsieur de Croisie.

Monsieur de Croisie a été bel homme; mais des calculs, plus que des passions vives, ont usé de bonne heure ses traits plus militaires que bourgeois; il porte la tête haute, le corps en avant et la redingote boutonnée jusqu'à son menton, qui nage dans un col noir. Sa première phrase est brève, la seconde insolente, la troisième appelle un soufflet. Regardez-le froidement, parlez-lui dans les yeux, il baissera presque d'un pied ; vous vous apercevrez qu'il tremble. Il porte un ruban rouge.

— Savez-vous comment on fait un punch en Espagne, monsieur Charles?

— Parbleu! madame de Soubise, avec du rhum ou de l'eau-de-vie, du sucre, du thé, des citrons.

— Très-bien. Mais en campagne, à la guerre, par exemple?

— Toujours avec du rhum ou de l'eau-de-vie.

— Sans doute, mais il faut en avoir.

— Voudriez-vous nous dire comment on s'y prend lorsqu'on n'en a pas?

— Volontiers. En attendant qu'on prépare notre punch, je vais vous raconter la manière de faire le mien.

— Nous étions en Espagne; en Catalogne, je crois; mon mari, feu le maréchal, m'avait menée avec lui. Ces maudits Catalans n'avaient que des mots durs, du pain dur, des lits durs. Un soir que trois officiers étaient, selon leur usage, venus passer la soirée avec nous, ils eurent la fantaisie de boire du punch. Mais où avoir de

l'eau-de-vie et du citron ? — Où ? — Attendez, dit mon mari, attendez. Il sortit ; il alla au port ; descendit dans une barque majorcaine chargée de citrons. C'est bien ! De là il se rendit à un entrepôt d'eau-de-vie ; il en emporta un tonneau. La cave de l'alcade chez qui nous étions logés nous fournit le sucre. Le lendemain, jour du départ de la garnison, on trouva un patron de barque étendu sur la grève, l'entrepôt d'eau-de-vie avec ses portes enfoncées, la maison de l'alcade en feu. Voilà comment on fait un punch. Depuis on donna à celui-ci le nom de punch à la maréchal-des-logis. Ainsi, en règle générale, égorgez un matelot, enfoncez un entrepôt d'eau-de-vie, brûlez une maison, et servez chaud.

Très-bien, Soubise, très-bien ! et tu dis donc que ton mari était maréchal-des-logis, avant d'être maréchal de France ?

— J'ai dit cela ?

— Vrai comme voilà du champagne.

— Je ne discuterai pas. C'était probablement son premier grade. Verse !

— Ainsi, mon bon Charles, dit Agathe en versant, nos conseils ne vous vont pas. Mais pourquoi votre amie se mêle-t-elle d'avoir de la vertu à demi, et de prendre des libertés à demi ? L'art de se maintenir entre ces deux états est l'écueil où vont se briser les femmes. A quoi sert de vouloir paraître vertueuse si l'on n'en a pas la conscience ? de ne l'être pas si l'on ne profite pas des avantages du parti qu'on a pris ? la vertu a bon marché n'aurait aucun concurrent ; voilà pourquoi on l'a évaluée si cher ; s'y mesure qui peut. Mais combien restent en chemin ! Dites cela à votre amie.

Enfin ce pénible repas eut un terme. Charles et Marielle, aussi peu avancés après les conseils de leurs amis qu'auparavant, n'avaient encore rien résolu. Le repas achevé, ils descendirent de Belleville, désespérés de rentrer à Paris avec la même angoisse d'imagination; Charles paraissait lui avoir laissé le choix d'une détermination quelconque, prêt à y souscrire, pourvu qu'elle n'engageât ni l'honneur ni le repos d'Édouard.

Les calculs prudens de Charles n'entraient pour rien dans l'impétuosité castillane des résolutions de Marielle. Une fois libérée de la contrainte qui l'étouffait, elle ne comprenait pas le danger de fréquenter Agathe et la société qui l'entourait. Pourquoi se serait-elle défendue de goûter, réuni en quelques personnes, tout le charme de la folie et de la séduction parisienne? Faut-il être si difficile sur le plaisir? n'est-il reçu d'être jolie qu'en famille, de n'avoir des éloges qu'à Boulogne ou à la Nouvelle-Athènes? N'éprouvait-elle pas surtout la satisfaction si douce d'avouer Charles pour amant?

Descendus entre le glacis des boulevarts qui séparent le Château-d'Eau du Diorama, Marielle dit à Charles : — Je vous quitte. J'ai là un projet; je le crois bon, je cours le réaliser.

Marielle se rendit chez sa mère, qu'elle trouva brodant une chasuble pour l'abbé Severin, qui devait prêcher le dimanche suivant à Saint-Thomas-d'Aquin, dernière épreuve de son éloquence.

Marielle prit un siége, s'assit le plus près possible de madame Millin, et avec un instinct de flatterie que l'orgueilleuse dévote accueillit en souriant, elle loua beaucoup la piété ingénieuse de sa mère, l'honneur qui en rejaillirait sur elle, quand l'abbé Severin serait

revêtu de cet ornement sacerdotal. Cependant il fallait frapper le grand coup, et elle tremblait à la révélation qui allait lui échapper. Après beaucoup de détours, de routes brisées, de circonlocutions tortueuses, Marielle était aussi éloignée du but qu'en commençant. Aucune périphrase n'amenait là; elle se tut un instant, se rassura, prit un air résolu, et commença la tranchée de cette manière.

— Vous avez dû être fort bien, ma mère, étant jeune.

— On l'est toujours trop pour arriver à mon âge, surtout en passant par le vôtre, sans avoir de reproche à faire à la fatale beauté qu'on a reçue du ciel. Cependant nous pensons que quelques consciences seront plus chargées que la nôtre, et que le glaive de la justice éternelle nous sera peut-être léger.

— Il faut l'espérer, ma mère; d'ailleurs pour vous comme pour tout le monde, la jeunesse commande l'indulgence; et vous avez été jeune.

— C'est vrai, Marielle; mais toutes les jeunesses ne sont pas orageuses, et je suis loin de penser que les mauvais exemples, si vous en connaissez, soient une autorité pour ceux qui en ont de bons à suivre.

— Dans votre temps, n'y avait-il que de bons exemples à imiter?

— Pourquoi, Marielle, ces questions? oiseuses, si elles ne s'adressent qu'à des généralités : beaucoup trop indiscrètes, si elles sont personnelles?

— Elles sont peut-être aussi générales que personnelles, et quoique éloignée d'exiger pour vous cette indulgence absolue que j'ai réclamée pour la jeunesse, je crois que vous ne devez pas être exceptée (autre-



ment votre humilité en souffrirait trop) de la catégorie de pardon et de tolérance qui convient à la chair qui est faible et à la tentation qui est forte.

— Mais, Dieu m'assiste! ma fille, votre ton est presque celui d'une accusatrice. Vos chastetés oratoires laissent percer une liberté de reproches dont je pourrais m'offenser, si la religion ne me faisait un devoir de recevoir des affronts de qui que ce soit, même de la part de ma fille. Continuez, Marielle.

— Vous laisser dans ce doute qui vous blesse, ma mère, serait vous obliger à croire que j'ai une idée bien exagérée et bien condamnable de vos époques de jeunesse. Ma conscience me force à vous avouer que mes insinuations sont allées trop loin, et à vous dire la vérité que j'ai apprise sur votre compte.

— Vous savez des vérités sur mon compte? ma fille, dites-les. Je mets mon orgueil au pied de la croix; parlez!

— Encore une fois, ne voyez dans ma franchise qu'une nécessité que vous comprendrez vous-même dans un instant, ma mère.

— Ah! il vous est nécessaire de me mortifier. Je vous en conjure, moins de précautions; achevez.

— Mon indiscrète curiosité m'a fait découvrir dans vos papiers une correspondance dont la lecture m'a rendue confidente des premières années de votre jeunesse; elles ont été agitées, traversées de passions, de faiblesses, et peut-être même de quelques grandes fautes; du moins ainsi que le monde les appelle. La confession les a mises au néant, Dieu a reçu votre pardon.....

— Seule je ne me suis pas pardonnée, madame. Le

secret de Dieu et des prêtres n'est ni le vôtre ni le mien. Restez avec la connaissance fatale de mes fautes, mais ne vous hâtez pas de m'entourer d'un pardon dont vous semblez avoir plus impérieusement besoin que moi, si j'ai su vous comprendre!

— Vous m'avez comprise, ma mère. Indulgence ou colère, je suis dans l'obligation de vous consulter sur une faute; vous seule pouvez me sauver ou me perdre. Descendez en vous-même, mettez votre vie passée en regard de la mienne qui commence : et voyez si dans une erreur égale, votre justice ne le sera pas ?

— Le chemin que vous avez tracé pour arriver jusqu'à moi a été bien calculé, bien sourd! Vous avez une prudence singulière, ma fille; et il est peu chrétien de dépouiller une mère pour cacher sa propre nudité. Tranchons le mot : vous êtes enceinte... Regardez-moi!

— Ma mère...

— Vous avez déshonoré votre famille!... Mais vous n'avez pas menti à votre sang. C'est bien là l'implacable ascendant du caractère espagnol! Je croyais vous avoir rendue Française, douce et soumise aux lois d'une civilisation plus calme; mais vous n'avez oublié, du climat arabe qui vous vit naître, que la langue et les mœurs extérieures; toute votre ame castillane, fière, indomptable, passionnée, en dehors de la société qui a des règles et des devoirs, est restée intacte. Sous le ciel transparent et ouvert des mœurs françaises, vous avez porté les mystères brûlans des cloîtres, les rêves corrosifs des femmes espagnoles, vos sœurs; la fidélité conjugale vous a pesé comme là où la jalousie s'explique avec du fer et répond avec du poison. In-

sensée ! vous avez cru lire votre absolution dans mes fautes. Savez-vous que mon éducation, mes malheurs et ma beauté, car j'étais plus belle que vous, sans orgueil, ma fille, ont répondu d'avance à vos incriminations flétrissantes ? Enfant, vous êtes venu en France. Jeune, je vous ai laissé la liberté de tout voir, de tout comprendre ; plus âgée, je vous ai dit : choisissez votre époux, vous l'avez choisi. Quel reproche avez-vous à m'adresser ? La contrainte ne vous a pas tyrannisée; je n'ai pas fait jaillir du feu de votre ame en la pressant contre les dalles d'un couvent. Oui ! j'ai été coupable : je puis l'avouer; mais vous êtes infâme et vous devez vous taire !... De qui êtes-vous enceinte?

— De monsieur Charles Bouvet, ma mère.

— Vous méritez la mort !

— Je le sais, mais tuez-moi, car je n'en ai pas la force.

— Voilà donc les heureux fruits de cette intimité que j'ai voulu étouffer en naissant ! le ciel l'a bénie, vous le voyez ! Stupide aveuglement des hommes; ils se tuent sans se toucher, sans se voir, et ils osent confondre leur haleine, vivre en commun sur leur respiration ! Il était donc trop tard lorsque j'ai sollicité la rupture que vous sembliez provoquer vous-même; ou bien, n'était-ce qu'un piége adroit pour colorer votre adultère ?... Ne répondez pas à ces questions, peu importe ! Levez-vous, et suivez-moi !

La mère et la fille se dirigèrent chez l'abbé Severin, qu'ils trouvèrent répétant le superbe sermon qu'il devait improviser à Saint-Thomas-d'Aquin.

— Mes belles dames, soyez les bien-venues. Vous me trouvez essayant de me rendre digne de l'honneur

que me fait la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, en m'appelant à prononcer dimanche le panégyrique de l'Ange de l'École. Aurai-je le bonheur de vous compter au nombre des nobles auditeurs qui encouragent mes modestes essais ?

— Sans nul doute, monsieur l'abbé. Mais nous nous retirons. Excusez-nous d'avoir troublé vos méditations saintes.

— Vous plaisantez, madame Millin, madame Granger ! Mais après mes devoirs de prêtre, qu'ai-je de plus précieux que votre connaissance à cultiver ? Daignez vous asseoir. Parlez. Quel motif, heureux pour le plus humble, le plus dévoué de vos amis, vous attire chez moi, mes belles dames ?

— Je désirerais, monsieur l'abbé, vous entretenir quelques minutes en particulier. J'ai un secret de famille à déposer dans vos mains. Pourriez-vous m'entendre ?

— Très-volontiers, mon excellente dame. Si, pour combler l'ennui de cette solitude momentanée, madame votre fille désirait parcourir ma bibliothèque ? Tout n'y est pas grave comme la Bible. Le profane y a sa place. Et j'ai Buffon, superbe édition de Cuvier ! la Henriade de monsieur de Voltaire ! Amusez-vous, en attendant, si cela est de votre goût, madame.

Marielle remercia l'abbé, qui, prenant doucement la grave madame Millin par le bout des doigts, la conduisit dans son cabinet dont la double porte drapée tourna sur ses gonds silencieux.

D'un regard distrait, Marielle parcourt le modeste ameublement de l'abbé Severin. Le budget ecclésiastique n'a pas encore doré ces lambris, ni les moulures

des portes, ni l'acier poli des serrures, ni veiné les manteaux de cheminée en granit. Tout y est encore simple en apparence comme l'Évangile. Une vieille servante, ridée comme la mer un jour de tempête, et dont les dents sont éparpillées comme les sentinelles perdues d'un avant-poste, ramasse attentivement les mailles échappées aux bas de son maître. A ses côtés, dans un fauteuil de cuir noir, acheté pour cause de décès à quelque ancien avocat au Châtelet, dort un chat angora dont la queue respectable se balance majestueusement; puis à des distances plus que convenables, quelques rares chaises, en bois façon merisier, offrent leurs jambes grêles de séminaristes. Monsieur l'abbé n'a pas encore de secrétaire : il écrit sur une table de chêne, où, entre les Pères de l'Église, rangés en barricades autour de lui, se perd un petit encrier de verre enchâssé dans sa boîte de liége.

On se laisserait prendre à un sentiment de piété douce pour tant de simplicité, si entre les bâtons dorés de la glace et le cristal de Trieste n'étaient échelonnés et rangés, dans un ordre qui ne laisse perdre aucun nom, les billets de visite déposés chez monsieur l'abbé. Ce sont des noms de ducs écrits en gothique presque illisible, preuve de haute noblesse; des noms de comtesses si finement tracés dans une large carte vernie et ondulée, qu'on ne les aperçoit pas : modèle de bon goût. L'art et la patience la plus ingénieuse ont si adroitement disposé cette généalogie de noms, que le visiteur occupe juste, dans la hiérarchie de la glace, la place que d'Hozier lui assignerait dans ses chartres et nobiliaires du royaume. On le voit : là est tout l'avenir, toute l'espérance, toute la providence secrète, en qui

s'appuie l'abbé Severin; là, dans l'ameublement, sa souffrance, sa maladie, sa plaie, sa vieille maîtresse; mais il s'en défera, vienne le succès de dimanche à Saint-Thomas-d'Aquin.

Depuis environ une heure, la conférence de monsieur l'abbé et de madame Millin dure encore. Marielle est sur des charbons ardens. Que vont-ils décider? Les prêtres sont si sévères! Si on allait lui conseiller de faire la terrible révélation à Édouard, de réclamer un pardon humiliant à l'époux outragé; si à ce prix seulement l'église avait des pardons!... — Qu'elle les garde, s'écrie Marielle, ses pardons! Je n'en veux pas à ce prix. Heureusement pour l'exaltation de Marielle, la porte drapée se rouvrit, mais avec beaucoup plus de lenteur et de circonspection qu'elle ne s'était fermée. Rien ne peut donner une idée de la sévérité des deux visages qui en sortirent. Marielle crut voir une couleuvre dans les yeux de sa mère, et un poignard dans la main de l'abbé Severin. Ce n'était qu'un couteau d'ivoire, qu'il avait rapporté par distraction de son cabinet. Elle se leva effrayée, et prête à pousser un cri.

— Rasseyez-vous, madame, lui enjoignit l'abbé; rasseyez-vous.

— Monsieur l'abbé, ajouta madame Millin, va vous communiquer ses sages idées sur votre faute et les moyens de la réparer. Cette servante est sourde : nous pouvons tous rester.

— Madame, dit l'abbé Severin en montrant d'un geste emphatique le Christ appendu à la tapisserie, celui-là seul peut pardonner; celui-là seul a des inspirations qui conseillent mieux que notre faible voix : il faut marcher à sa lumière; sa clarté n'est pas déce-

vante. Votre respectable mère nous a déroulé la trame de vos péchés; ils sont énormes. Que peut l'église pour vous? Votre malheur consommé, sans doute qu'à force d'aumônes, de macérations et de prières, elle saura bien vous donner un long repentir, le regret d'avoir péché, la grâce de mieux mériter du ciel; mais jusque-là, Dieu et le prêtre sont inhabiles au soulagement de votre coulpe. Dans la disgrâce où vous êtes tombée aux yeux de Dieu, il ne vous reste que le soutien que voilà, l'ancre de salut, la parole de la mère. Celui qui fut tout opprobre, humiliation et souffrances, n'eut que sa mère pour soutenir sa tête cassée par le marteau, son flanc ouvert par la lance. Vous êtes tout opprobre et humiliations : profitez du symbole, et suivez votre mère; elle vous sauvera!...

Comme épuisé par son improvisation, l'abbé rentra dans le cabinet. Madame Millin et sa fille gagnèrent, sans échanger la plus légère parole, la rue Saint-Honoré.

Dès que la jeune femme put mettre quelque ordre dans ses pensées, elle essaya de concilier le faible résultat de cette entrevue avec la confidence grave que madame Millin, ordinairement si discrète, avait osé faire à ce prêtre. Tout autre n'aurait pas été au delà des banales condoléances de l'abbé. Marielle creusa davantage cette bizarrerie, et, combinant sa connaissance du caractère de la dévote dame avec la retenue de l'astucieux Severin, elle parvint, sinon à donner un sens positif au langage qu'elle venait d'entendre, du moins à se démontrer que ce hors-d'œuvre d'hypocrisie recélait quelque chose de plus réel que des amplifications symboliques. Ce flux de morale, sans doute, ser-

vait de transition à des conseils plus directs. Elle s'attacha d'autant plus à cette hypothèse subtile que la colère de sa mère s'affaiblissait graduellement, et faisait place à une sévérité plus traitable. Ce fut madame Millin la première qui, renouant la conversation, engagea sa fille à ne pas désespérer de sa position, et surtout à oublier les paroles dures qui lui étaient échappées pendant la révélation fatale.

— Vous comprenez, mon enfant, lui dit-elle, que ma tendresse de mère a dû s'alarmer du danger que court votre réputation. Elle m'est aussi chère qu'à vous, et si je ne vous ai pas transmis la mienne aussi intacte que je l'eusse voulu, ce n'est pas une raison pour que la vôtre n'arrive pure de toute atteinte en héritage à vos enfans.

— Tirez-moi de ce funeste pas, ma mère, et je ne garderai aucun souvenir de mes indiscrètes curiosités. — La leçon sera bonne, pensa-t-elle tout bas; je ne laisserai jamais traîner mes lettres.

— Voyez, continua madame Millin, dans quel embarras on jette les auteurs de ses jours, en se mettant dans l'obligation de déposer en leurs seins de semblables confidences. Vous me forcez à être complice de votre égarement; vous m'associez au péché mortel de l'adultère; ma position est telle, envers vous, que ne pas vous aider, c'est manquer à la charité catholique : et que vous tendre une main secourable, c'est vous empêcher de recevoir la punition que mérite votre faute : le mépris du monde ! Dans l'un et l'autre cas je risque mon ame, je me damne pour vous sauver.

— Que de grâces, ma mère, je vous devrai! Ne

faites pas si sévères les arrêts de Dieu. Allez ! quoique élevée dans l'effroi de sa colère, je pense qu'il excuse aisément une première faute, et peut-être il fait plus de cas de la vertu qui tombe et se relève que du mérite qui n'a éprouvé aucun choc. »

— Je le souhaite, ma fille : car j'ai besoin de me rassurer sur sa clémence; dans mon trouble, je vais même à demander la vôtre pour ce que je puis essayer; car quelquefois, en secret, on méprise qui nous oblige, on accepte les résultats, on jouit du bienfait, mais on détourne la vue de la main.

— Ma mère ! ce ne sont pas là mes sentimens accoutumés; si j'ai recours à votre expérience, c'est que ma faiblesse a besoin de votre force pour la soutenir. Il n'y a que les grandes vertus qui sont généreuses, qui pardonnent; sauvez-moi, et vous verrez si le cœur de votre fille est fermé à la reconnaissance.

Il y avait dans cette scène de comédie une fausseté de langage dont aucune des deux femmes n'était dupe. Madame Millin se sentait perdue dans l'esprit de sa fille, c'était du moins sa conviction; Marielle ne croyait pas à la générosité naturelle de sa mère. D'ailleurs, le calcul d'expression que cette dernière apportait à se faire excuser d'avance ce qu'elle allait entreprendre, jetait trop de recherche sur ses intentions pour qu'elles ne fussent pas suspectées.

Cette conversation presque énigmatique cessa à l'entrée d'une porte étroite, entre-baillée, et sur le seuil de laquelle madame Millin s'arrêta, comme pour observer si personne ne les avait suivies.

La rue du *Pélican* était déserte.

Au fond de l'allée humide qu'elles traversent à tâ-

tons, elles trouvent un escalier raide, creusé entre deux murs étroits, et composé de petites marches usées et glissantes. Au premier palier il n'y a pas de porte d'entrée; seulement trois murs salis par des arabesques, des dessins extravagans, des traits échappés à un cerveau en délire, des profils hideux, tracés à la flamme errante de la chandelle. A quinze pieds de hauteur, une vaste embrasure vitrée à petits carreaux, drapée d'araignées, sert de lanterne au jour assombri par un mur d'opposition. L'escalier rebrousse et continue, mais encore plus étroit; une seule personne peut y passer. Cet escalier conduit à un autre palier plus large, et donnant naissance à un double embranchement éclairé par le comble. Une fois arrivé à la fin de la rampe rouillée qui se déploie sur les deux ailes, on se trouve en face d'un appartement sans porte, entouré de quelques bancs de chêne. Cette salle est sonore, froide et sans carreaux. On la traverse dans toute sa largeur, et l'on se trouve en face d'une porte semée de clous de cuivre oxidés par l'humidité, et frappée d'une courroie grasse de cuir.

Arrivées là, madame Millin enfonce un regard étrange dans les traits de sa fille; elle semble consulter sa pâleur, et l'interroger sur le courage qui lui reste encore pour arriver au bout de l'épreuve. Enfin, à la répulsion d'un bouton d'acier taillé à facettes, la porte tourne sur ses gonds silencieux, et se referme d'elle-même. La mère prend la main de sa fille, et la conduit à travers un corridor qui jette un vent froid, comme celui qu'on éprouve au visage en gravissant les dernières marches d'une tour. Ce vent, qui venait on ne sait d'où, courait dans les jambes de Marielle, frappait ses

robes par bouffées, et faisait frissonner les rubans de son chapeau.

Parvenues au bout de ce corridor glacé qui ne paraissait pas avoir d'issue, madame Millin souleva une toile appesantie par l'humidité, et dit d'un son de voix qui détruisit le sentiment dont elle parlait : —Marielle, vous sentez-vous du courage ?

Celle-ci ne répondit que par une pression de main.

Toute clarté du jour s'évanouit bientôt sous le cintre abaissé des grossières arcades : les deux Espagnoles furent long-temps dans les ténèbres. La moiteur des murs, la sèche sonorité des pas, le bruit de quelques infiltrations qui tombaient goutte à goutte sur un invisible métal ; des escaliers glissans qu'il fallait descendre sans rampe d'appui, sans prévoir où cela finirait, tout imprimait à ce souterrain et à la démarche aventureuse des deux femmes un caractère mystique à la fois et sacrilége. Nulle n'osait parler, de crainte que sa voix n'eût des échos : elles retenaient leur haleine, de peur de réveiller les ténèbres ; le bruit même de leurs pas devenait discret comme un frôlement, insensible comme le vol d'un insecte ; puis, du dehors, ni voix, ni lueur, rien.

Tournait-on ? allait-on en droite ligne ? Marielle ne le sut pas. Elle alla comme son guide le voulut, suivant que madame Millin pesait à son bras ou le soulevait tour à tour, appuyant à droite, à gauche, montant ou descendant, ne voyant que l'obscurité, n'entendant que le silence.

Qui dirait le temps mis à traverser ce désert ? La terreur a les secondes aussi rapides que l'impatience les a lentes.

Encore sous la préoccupation de la peur, Marielle se trouva dans un appartement dont les proportions semblaient indéfinies et perdues au milieu des vapeurs que perçaient à peine les rayonnemens pâles d'une lampe. Sur un large manteau de cheminée, surmonté d'un grand bocal qui renfermait la cristallisation de Saturne, figuration décrépite de la chiromancie gothique, se trouvait également une sphère céleste, mal assise sur son pied, noircie par le temps, et dont l'équateur était cassé en deux parties. Comme des génies assis dans l'espace, les douze signes du zodiaque, peints avec de la sanguine, bariolaient le plafond, d'où pendait, balancé comme pour prendre son vol, un monstre antédiluvien; puis, au fond, incrustée dans l'épaisseur d'un mur qui s'effaçait par sa teinte grise, verdissait une glace, ombragée d'un crêpe noir. Soit hasard, soit intention, cette glace avait été brisée, mais d'une sorte si étrange qu'elle projetait des rayons sans nombre, réfléchissant tous, dans leurs lames étroites et sur le tranchant de leurs angles, la clarté sépulcrale de la lampe, qui se mourait de consomption sous la protection de la sphère : lueur obscure plus sinistre que la nuit!

Une seule personne occupait le centre de ce lieu : cette personne était assise devant Marielle. On ne pouvait pas dire qu'elle fût laide; mais tout son être empruntait une telle physionomie des particularités de son entourage qu'elle était horrible à considérer. Ses cheveux rouges, rigoureusement tirés à droite et à gauche sur ses deux oreilles, tombaient longs et droits sur ses épaules, et laissaient voir la peau blanche qui divise les deux hémisphères du crâne. Une épingle,

isolée, noire, surmontée d'une étoile de buis, était plantée dans le vif de cette rainure. Son menton était tellement déprimé, et sa bouche si au bas de son visage, qu'il y avait chez elle de la grenouille et du scarabée. Elle était louche : singularité qui donnait à son visage quelque chose de rêveur, d'inspiré, de mélancolique ; elle semblait exister à deux, regarder à deux, rire à deux ; avec son œil tombé sur la terre, et son autre jeté on ne sait où ! Elle paraissait avoir une gorge magnifique, arrondie, glissante, soutenue ; mais qui, sans appréhension, aurait osé y toucher, y poser ses lèvres ? Ses bras étaient nus, épais, forts, mais rouges et grainés comme ceux d'une blanchisseuse quand elle les retire de la Seine par une matinée de février.

— Vous venez bien tard ! dit-elle d'une voix douce et tendre. Je ne puis vous donner que sept minutes.

C'était à s'émerveiller que d'entendre sortir cette voix douce de ce corps massif, rude, inachevé, débauche de la création.

— Vous aurez le grand jeu !

Les tarots furent dépliés, lancés, déroulés sur un tapis de velours noir. Les tarots, mythologie de l'autre monde, rêvée dans les loisirs d'un fou entre deux cauchemars, poésie sublime d'extravagance, apocalypse d'athée ; les tarots avec la roue de fortune qui broie, les larges besans d'argent et d'or, collection de médailles d'un monde imaginaire ; les losanges qui annoncent une lettre ; les figures d'hommes qui n'ont jamais existé ni au moyen âge, ni aux temps anciens, ni aux temps modernes, types qu'on a découverts dans les bizarreries du plomb fondu, dans les lézardes d'un

mur, dans les veines d'un bois lustré, dans le mirage d'un rouleau d'acier; les tarots avec les maisons sans fenêtres, et la grue blanche déployée sur les toits, avec ces femmes qui ont les jambes nues, et qui portent pour légende : *Chasteté.* Cherchez ce que cela veut dire? Avec la mort, grêle, fauve, coquette, qui bourdonne, qui marche sur des os, qui rit à vous mordre, qui a une faux et qui danse.

Les tarots sont rangés en piles, développés en cercle, allongés en croix : la table en est pleine.

Alors elle se leva, elle, celle que nous ne pouvons nommer, prit sa baguette d'ivoire, écarta, sépara, désigna : ôta de la chair vive l'épingle noire à tête de buis, en piqua la première carte : et cria :

— « Ni départ, ni fuite, ni séparation : impossible !

» Attendre !

» Et puis !

» Voilà que le ciel se couvre, les fleuves s'arrêtent, les dents claquent, le feu s'allume !

» On sort : l'oiseau ne vole plus, l'arbre est sec, on court sur la neige !

» Et voilà !

» Quelle chute !

» Puis le rire malgré les larmes ! la joie qui souffre ! la paix dans la peur ! C'est bien !

» Un enfant !

» Voilà comme ! »

— Dieu ! s'écrièrent Marielle et madame Millin.

— Dieu est pour les hardis et les croyans ! répéta tendrement la femme qu'on ne peut pas nommer.

— A genoux ! à genoux !

Et alors la lampe s'éteignit. Mais, à travers une

masse lumineuse de vapeur et de fumée, la glace rompue cessant de refléter le zodiaque, la sphère et la cristallisation de Saturne, de vives clartés étincelèrent peu à peu, se détachèrent en cierges debout sur leurs flambeaux d'argent, en statues de marbre chargées de pierreries, en maître-autel avec son tabernacle d'or, et en agneau pascal couché sur le livre des sept sceaux, dont l'inexorable secret sera dit au dernier jour. Le triangle symbolique apparut comme un éclair, et ce furent des voix lointaines, des cantiques saints, le bourdon en branle laissant tomber ses larmes de fer, l'orgue détonnant sur les fibres avec son roulement sonore et ses orages d'harmonie; enfin le saint sacrement se leva dans les airs, couronné d'une auréole de feu.

Marielle et madame Millin s'agenouillèrent.

Les trois femmes se mirent à prier avec une égale ferveur. Le bruit s'affaiblit graduellement, puis cessa. Lorsqu'elles se relevèrent, tout était retombé dans l'obscurité précédente.

Madame Millin et Marielle s'échappèrent par une porte secrète : et sans passer par le même chemin, elles se trouvèrent dans la rue de Grenelle-Saint-Honoré, au milieu de la foule, qui ne se doutait guère qu'à quelques toises de là se déroulaient les mystères de la science cabalistique.

Madame Millin ne revint nullement sur la scène qui venait d'avoir lieu; elle supposa que sa fille profiterait des oracles, laissant à sa sagacité le soin de les éclaircir. Avec une réserve froide et calculée elle baisa Marielle au front.

Dans la matinée, cette même femme avait dit à sa fille : — Vous méritez la mort!

Qui avait-elle vu pour la changer ainsi?

Charles sut tout. Son cœur se gonfla ; il voulut s'opposer à de lâches et infâmes résolutions; tout le jour il retint l'Espagnole, lui proposa de fuir plutôt que de descendre à cette criminelle supercherie. Mais, dans de semblables dangers, la voix d'une femme fait autorité : sa volonté décide. Marielle fut obéie.

Où était-elle allée? Qu'est-ce que cette maison à quatre entrées, à double escalier, à salles vides? C'est tout à la fois l'antre d'une tireuse de cartes, une officine de congrégation, une loge de Rose-croix, un club d'Illuminés politiques. On y fait le grand jeu, on y découvre la lumière, on y gouverne, on y conspire. Coalisés par la police, les fripons de toutes les couleurs y recrutent des dupes de tous les partis. Ce ne serait pas trop de tous les fagots de l'île Louviers pour consumer ce séjour de dépravation.

Le soir, gracieuse et riante, Marielle alla réveiller son époux, qui dormait depuis dix heures. Édouard la trouva plus séduisante que jamais.

XX.

La Glace.

> Écoute bien ces cris étouffés ! regarde cette joie maternelle. O mon Dieu ! il y a là des bruits terribles, des silences terribles ; des malédictions et des prières, de la douleur jusqu'à la rage, de la joie jusqu'à la folie. Puis elle sourit tendrement, puis elle lève cette main blanchie en bénissant ! Moment solennel ! Le ciel et l'enfer sont là !..... Tout cela est mensonge !
>
> JULES JANIN.

Un soleil, rouge comme un disque de métal sorti de la fournaise, jette obliquement quelques rayons sans chaleur dans un air gris et sourd. Taillées dans le vif de l'horizon, les habitations des campagnes n'ont pas un arbre, pas une branche de verdure pour égayer leur nudité frileuse. Aux toits inclinés de chaume, sur

les hautes maisons blanches, s'échappent quelques filets de fumée, comme pour attester que tout n'est pas mort sur la terre. Mais pas un oiseau qui chante, pas une hirondelle qui dessine un cercle sur l'eau, pas même une feuille sèche à donner à la bise glaciale qui ride le ciel; seulement, mais bien haut, mais comme une nuée, un triangle sauvage de corbeaux qui passent en criant et en battant des ailes. La terre est blanche de neige; la Seine est prise dans la moitié de sa longueur.

Sur ce point de la rivière, toute la vie, éteinte ailleurs, se manifeste avec une sorte de magnificence. Au bord, d'élégantes tentes en coutil, bariolées de couleurs rouges et bleues, sont dressées : on dirait un campement improvisé dans la nuit, une foire ouverte par un brillant clair de lune. De toutes parts se rencontrent, se croisent et se quittent des groupes enveloppés de redingotes épaisses, au collet de fourrures blanches, rousses, fauves, hérissées sur l'oreille, descendant sur la poitrine. Là sont aussi de jeunes femmes glacées, à l'étroit chapeau de satin blanc; leur taille est cachée sous l'ample manteau doublé de vitchoura qui tombe immobile sur leurs brodequins; leurs bras sont fourrés dans des manchons doux et soyeux. C'est le bruit métallique du débit de coco, du limonadier à la renommée d'argent sur sa boutique, le cri des bateleurs, les appels des charlatans, les cajoleries des marchands de gâteaux, les marchandes de violettes, de rubans, de chansons; l'air n'est que cri, haleines bleuâtres qui s'évaporent et restent long-temps suspendues. C'est un beau jour d'hiver.

Tandis que les travailleurs s'échauffent en doublant

le pas, en jetant leur corps en avant, leurs bras l'un dans l'autre, les patineurs disposent de la place où va s'exercer leur adresse et leur agilité. Déjà, dès la veille, un large champ de glace a été nivelé par de fréquentes immersions d'eau chaude, et le pied du patineur n'aura pas à redouter la moindre inégalité dans son périlleux exercice. La glace est unie et soutenue partout. Il n'y a aucun danger, si ce n'est celui de dessous, celui qui noie; mais on y pense le moins. C'est bien naturel, on ne le voit pas.

Chacun prépare sa toilette : celui-ci jette son manteau sur la neige pour laisser voir une veste gracieuse, en velours bleu, ourlée d'argent; celui-là met une tunique russe, étroitement prise par la taille, et ombragée de la riche dépouille d'une loutre; quelques-uns se contentent de rejeter les bords traînans de leur carrick autour des bras pour découvrir des pantalons de daim collans et gracieusement boutonnés à la cheville. Les dames mettent plus de temps à leurs préparatifs. C'est encore une coquetterie séduisante que celle de se laisser attacher le patin d'acier par le jeune cavalier; car il aspire à l'honneur de tenir un joli pied dans sa possession, ne fût-ce qu'une minute. Enfin tout est prêt : on se lance, isolés, en groupe, on se rencontre, on s'évite, on s'offre des fleurs, on s'anime; l'air vif colore toutes ces joues de femmes. La Seine ne serait plus qu'un grand chemin, si à quelques pas on ne l'entendait charrier des pans de glaçons qui marchent en caravanes et se brisent en éclats aux arches avec d'épouvantables secousses. Mais qui pense avec crainte aux dangers? c'est un plaisir de plus, une gloire à être enviée, que le courage ou plutôt l'imprudence de vol-

tiger, là où la glace offre le moins de solidité et le plus imminent péril.

Sur le rivage, si l'on peut appeler de ce nom l'espace plutôt soupçonné que réel où la terre ferme se révèle par quelques cadavres de bois secs et décharnés, De Lannau, Édouard, Landrin et Toinette ont tout préparé pour l'arrivée de Marielle, qui est encore à Boulogne avec Charles et madame Millin. Un léger traîneau en forme de cygne allonge sa gracieuse carène sur une lame d'acier d'un éclatant poli. Au col de cette construction légère dont les flancs soutiennent un banc revêtu d'un velours écarlate, flotte une banderolle aux couleurs chéries de Marielle, blanches et bleues. Son bras sera soutenu par une rampe dorée qui suit la courbe du cygne, et les pieds de l'épouse bien-aimée iront se perdre dans une ample peau de tigre qu'Édouard a rapportée de Trieste. Édouard visite, avec un soin dont la sollicitude conjugale est seule capable, toutes les parties du traîneau; il s'assied et pèse sur le banc de velours, afin de s'assurer de l'équilibre, parcourt attentivement la lame d'acier qui doit sillonner la glace; et ce n'est que lorsqu'il a bien acquis la certitude qu'aucun danger ne menace Marielle, qu'il consent à prêter l'oreille aux folies que De Lannau débite à Landrin, à Toinette, à tous ceux qui l'écoutent.

De Lannau est un séduisant patineur : son corps est pris dans une tunique verte brodée de palmes qui courent le long des manches, descendent en arabesques, se déploient au milieu de la taille, sans nuire à la finesse de la coupe; et ce chef-d'œuvre de Staub est terminé par un collet de martre dont le duvet caresse la joue insolente de notre étourdi. Ses cheveux noirs et

bouclés s'échappent d'un bonnet légèrement incliné sur l'oreille, et son pied, dont une femme serait jalouse, semble solliciter les ailes d'acier qui l'attendent. Plus d'un regard a déjà payé d'un bienveillant accueil le choix de ce costume, et plus d'une fois aussi la nonchalante Toinette a porté ses regards ailleurs que sur son mari.

Mais Toinette est aussi fort jolie, par ce froid qui la fait frissonner, avec son bonnet qui se noue à son menton glacé, avec ses dents qui claquent, ses cheveux qui s'envolent, sa robe que la brise colle à ses jambes, et son haleine bleue qui la fait rire.

Landrin est tout d'une pièce; le froid l'a condensé, durci, allongé, comme un linge tiré de la rivière. On pourrait le casser comme un glaçon. Son nez charrie.

— Monsieur De Lannau, est-il bien vrai qu'il y a des pays où il fait toujours froid comme ça?

— Tu plaisantes, Landrin. Tu as devant toi l'été du Kamtschatka. Tu n'y es jamais allé?

— Non, monsieur; à Logrono seulement.

— Eh bien! au Kamtschatka ceci est l'été. Par un temps semblable, on arrose les rues, on ouvre les fenêtres; les dames ont des éventails, les hommes portent le chapeau de paille et les pantalons de coutil; on sue.

— Vous dites que c'est là leur été; et leur printemps?

— Le printemps est plus supportable. Il y a de la glace jusqu'au premier étage, l'eau gèle sur le feu, les pierres se fendent. C'est la saison où l'on prend le gilet de laine, et les habits de drap. C'est permis.

— Il est bien gentil, votre pays! Mais les rhumes doivent y être fréquens?

— Moins que tu ne penses. L'hiver, je ne dis pas.

— Est-ce qu'il y a de la place pour l'hiver dans ce pays? il me semble qu'il y avait déjà bien assez de l'été.

— S'il y a un hiver! Figure-toi, Landrin, qu'on perd le nez en se mouchant, qu'on laisse une jambe en route si l'on veut aller en soirée chez le voisin, et qu'il arrive enfin qu'un beau jour le ciel est glacé comme tu vois la Seine; alors il faut couper l'air à coups de hache pour respirer.

— Tu ne vois pas que monsieur De Lannau s'amuse, Landrin?

— Pourquoi ça, Toinette? Si tu étais allée à Logrono, et que tu eusses supporté la chaleur d'Espagne, comme moi, sur un grand chemin, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, tu croirais tout.

— Tu nous bailles là une belle raison : parce que tu as sué en Espagne, tu crois qu'il fait si froid ailleurs! Où as-tu donc la tête, Landrin?

— Je sais mieux où elle est que mes pieds, car je ne les sens pas. Si nous courions un peu, monsieur De Lannau, cela nous échaufferait. Votre diable de pays, comment dites-vous qu'il s'appelle?

— Le Kamtschatka.

— Le... Oh! je veux bien prêcher au prône dimanche, si je dis jamais ce nom-là. Votre diable de pays m'a tué. Allons! partons-nous?

— Partons! cria De Lannau.

— Partons! s'écria Toinette.

— Un instant, dit l'étourdi. Je te donne trente pas d'avance. Si j'arrive le premier, j'embrasse ta femme; si elle arrive la première, elle m'embrasse.

— Et moi, donc.

— Si tu arrives le premier, je te donne vingt bouteilles de bordeaux, et un jeu de boules complet. Le but est cet arbre.

— C'est dit. A la troisième ! Un ! deux ! et trois !

Voilà nos deux fous et cette folle de Toinette, frétillant sur la glace, qui courent à perdre haleine. Landrin manque l'équilibre, se relève d'une main, tombe sur l'autre, laisse son chapeau en route, casse sa pipe, perd son mouchoir ; tandis que derrière, toujours certain de le ratraper, De Lannau, penché sur Toinette, lui prend un baiser, le menton, la taille, toujours en courant, toujours en riant, toujours en se moquant de Landrin.

Landrin n'est plus qu'à dix pas de l'arbre, il croit déjà déboucher les vingt bouteilles et tenir son jeu complet de boules, quand De Lannau envoie, de sa main qu'il jette, encore un baiser à Toinette, gagne le devant ; et avant de toucher le but, il se retourne et dit :
— Landrin ! j'avais oublié de te dire que c'est du bordeaux de dix ans.

— Monsieur De Lannau, ce n'est pas juste. Vous n'auriez pas gagné si j'étais parti du pied droit ; le pied gauche porte malheur. C'est à recommencer.

— Ça va, mon ami. Mais d'abord tu consens à ce que j'embrasse ta femme ?

— Les dettes du jeu sont sacrées. Le caporal le disait toujours à Logrono ; il me doit encore dix francs de la drogue. Embrassez.

Et après être revenus à petit pas jusqu'au point du départ, De Lannau se montra généreux, il doubla les bouteilles, et donna dix pas de plus d'avance à Landrin.

Y es-tu ?

— Oui, monsieur De Lannau; un! deux! et trois!

Cette fois De Lannau ne bougea pas de sa place, fit un signe d'intelligence à Toinette, et la folle comprit.

De Lannau resta penché sur son épaule pour rire aux efforts malheureux, aux contorsions disgracieuses, aux poses brisées, aux chutes de Landrin; pour rire à cet oiseau de femme, qui touchait à peine la glace, soulevait autour d'elle sa robe de drap, et remuait, avec ses mille plis, et sa blanche chemise et sa jupe de dessous rayée, pour laisser voir, dans ce labyrinthe aérien, une jambe qui aurait fait rêver une imagination encore plus blasée que celle de De Lannau.

Qu'on imagine l'étonnement, la colère, le désespoir de Landrin, lorsqu'il sentit à ses côtés glisser le frôlement des jupes de Toinette; qu'on se peigne la joie de la malicieuse propriétaire du clos de Mareil, lorsqu'elle toucha l'arbre, et qu'on juge enfin de la satisfaction de Frédéric, qui s'exprimait par des oscillations d'ivresse, des battemens de mains, quand il vit le triomphe de Toinette et la honte de Landrin.

— Ce n'est pas bien, Toinette; puisque le coup était monté, il fallait me laisser gagner les quarante bouteilles de vin et te casser le cou en route.

— Dame! ce n'était pas du jeu.

— Ce n'était pas du jeu! voilà quatre baisers qu'il te donne, quarante bouteilles que je perds, et une fluxion, peut-être, que je gagne.

C'est en tenant ce petit dialogue que les époux Landrin arrivèrent auprès de De Lannau, qui embrassa scrupuleusement Toinette sur les deux joues, et proposa au boiteux de recommencer.

— En voilà bien assez, monsieur De Lannau; vous

me boiriez toute ma femme en baisers, que je ne baiserais pas le derrière d'une de vos bouteilles. Grand bien vous fasse !

— Ne te fâche pas, mon ami : demain je dirai à Edouard de t'cnvoyer les quarante bouteilles ; le jeu de boule, je te le porterai moi-même aux premiers jours de printemps.

— A la bonne heure ! voilà qui est parlé.

Pendant ce jovial épisode, Édouard avait pris sa large part de rire. Il félicita Toinette, ratifia la promesse de De Lannau, mais il le blâma doucement d'avoir presque éreinté ce pauvre diable de Landrin, dans une course si peu faite pour ses jambes.

— N'est-ce pas madame, s'écria Toinette, que je vois venir là-bas, du côté du pont ?

— Tu vois bien, Toinette. Voilà ma femme, Charles et madamc Millin.

Sur-le-champ Dc Lannau fixa ses patins, visita derechef, avec Édouard, le traîneau de Marielle pour voir si tout était en ordre. Pendant ccs préparatifs, elle arriva soutenue par Charles et sa mère.

Madame Millin, qui avait un tout autre but que le spectacle mondain d'une course sur la Seine, n'avait pas eu recours à la brillante toilette qu'elle étala le jour de sa présentation à Saint-Cloud. C'était l'austère dévote telle que les couvens la font : propre, mais enfagotée dans une ample douillette sombre, jouant le noir, la taille haute. Une large chaussure, forte même, imprimait à sa marche un aplomb monacal ; elle semblait chercher une dalle d'église. Sa tête manquait d'air sous le bonnet, sous le chapeau, sous le mouchoir, sous le bandeau, qui l'étouffaient. Il n'y avait

pourtant là ni laideur, ni beauté, ni jeunesse, ni caducité ; c'était un de ces caractères de figure et de vêtemens sans harmonie avec notre atmosphère franche; sa place était à la base d'un pilier : il fallait à ce visage, pour être compris, un jour d'église, un reflet d'encens.

Charles paraissait soucieux, abattu, consterné. Une négligence, rare chez lui, ajoutait encore au délabrement de ses traits. Il écoutait ce que paraissait lui dire madame Millin; mais on comprenait que son attention était portée exclusivement vers Marielle, dont il guidait les pas avec une anxiété tendre et mélancolique.

Marielle, malgré son état avancé de grossesse, découvrait sous son riche manteau de satin, une taille dont les scrupules du docteur n'auraient assurément pas approuvé l'élégance. Tout en elle était flottant, aérien, suave; sa robe de soie, son schall jeté avec abandon, sa collerette renversée et chagrinée par la bise, son chapeau ouvert sur son visage tout à la fois pâle et coloré, malade et riant, radieux et désespéré. Que ce fardeau de mère lui était doux à porter! Quel heureux avantage elle tirait de cet embarras qui la gâtait si bien! Autrement ou ainsi, Marielle était séduisante. Dieu fait les jeunes filles belles; mais, dans sa bonté, il n'ôte aucune de leurs graces à celles qui ont le bonheur d'être mères!

Édouard lui montra le traîneau qu'il avait préparé ; un sourire mêlé de douleur et de reconnaissance le paya de ce soin. Elle fut enchantée de s'asseoir en reine dans ce cygne paré de ses couleurs favorites. Quand elle s'y posa soucieuse et fière, en dessinant

sur le bleu vif du ciel sa molle attitude, on eût pensé voir l'un de ces rians équipages de la mythologie, créations suaves, dérobées aux anciens peuples d'Herculanum. On eût dit la fée dont parle Shakspeare. Il ne manquait à l'illusion que des papillons et des fleurs. C'eût été la plus séduisante réalisation de cette poésie voluptueuse, née d'un rêve de jeune fille nue.

Pour l'acquit de sa conscience, madame Millin trouva que, dans l'état de sa fille, le monde pouvait causer de la voir ainsi s'exposer au danger d'une chute. Un pareil accident serait vu sans pitié par la société, et l'église aurait des blâmes.

Cependant, à travers la perspicacité maternelle de madame Millin, je ne sais quel rayon d'hypocrisie jaillissait de toutes ses paroles ; il y avait comme une certitude dans ses craintes, un calcul de pensée dans ce qui ne voulait être que l'élan ou l'expression d'un mouvement de tendresse. La pythonisse chrétienne semblait conjurer le malheur en le prophétisant.

De Lannau se confondait en marques d'intérêt auprès de Marielle, dont les regards allaient de Charles à Édouard.

— Mon bon ami, dit-elle enfin à Charles, il est temps que vous partiez. Vous nous l'avez promis, et il le faut. Votre présence est ici le seul danger pour tous. Un geste, un mot, une pâleur, pourraient vous trahir. Alors tout serait perdu. Avec le mal nous aurions la honte. Il n'y a que le premier qui soit supportable ; c'est l'autre qui tue.

Il y avait de la fausseté dans cette apparente conviction de Marielle sur le danger mortel de la honte. Elle avait rencontré des expressions justes pour exprimer

une sensation fausse. Elle analysait, elle ne sentait déjà plus.

Ne cédant qu'aux vives sollicitations, aux prières de Marielle, Charles paraissait foudroyer madame Millin d'un regard où il y avait toute une accusation. On eût dit qu'il voulait la rendre responsable de l'action qui allait se commettre, et dont elle voulait l'éloigner. Cependant il sentit que sa présence compromettrait la seule chance de succès offerte pour franchir ce mauvais pas; il embrassa silencieusement Marielle, en lui laissant tomber une larme brûlante dans le cou.

Marielle l'essuya froidement avec son mouchoir.

Comme il cherchait Édouard pour lui dire adieu, Charles se sentit arrêté par De Lannau.

— Bon voyage, Charles! tu ne me dis pas adieu.

— C'est que je ne t'avais pas aperçu.

— C'est le froid qui produit cet effet, peut-être? Et tu pars?

— A l'instant.

— Tant mieux! je reste.

— Est-ce que ma présence est un obstacle?

— Eh! mais... autant que cette glace pour plonger dans la Seine.

— Je suis charmé de la comparaison.

— Pour moi, j'agis de franc jeu; je suis bien aise de n'avoir plus qu'un mari à traverser pour atteindre mon but. Sans vanité, tu me gênais.

— De Lannau, ne raille pas sur ceci. Édouard peut s'apercevoir....

— Bon! s'est-il aperçu?... D'ailleurs je ne me réjouis réellement que de n'avoir plus à dépister un argus aussi difficile à endormir que toi. Sainte amitié! quel tact est

le tien, pour placer tes pleins pouvoirs ! Oh ! si jamais je viens à charger mon cou du carcan de l'hyménée, je ne déserterai jamais le chevet légitime sans me recommander à ta vigilance.

— Mais qu'espères-tu, Frédéric ? compromettre une femme !

— Tout le monde n'a pas, mon pauvre Charles, la faculté de ne mettre qu'une cloison entre le désir qui attend et la passion qui sollicite, de se rencontrer sur le palier, de se croiser dans l'antichambre. A nous pauvres troubadours qui campons hors du toit conjugal, il ne reste que les croisées et les échelles.

— Et les lettres, De Lannau ! tu les oublies, dit Charles en riant.

— Oui ! reprit Frédéric. Mais, pour en tirer parti, j'avoue qu'il n'est pas essentiel qu'un faussaire y réponde.

— Parlons sans ambiguité. Un premier événement t'a dû mettre en garde contre toi-même.

— Eh ! qui donc emporte jamais la place du premier assaut ? Qui t'a dit que jamais je m'étais flatté de ces victoires improvisées ? Je vaux mieux que tu ne me soupçonnes. Ma modestie fait la part du temps, dans les chances probables d'un succès ; et je ne sais pas même si l'impatience qu'on excite n'est pas un moyen de séduction tout comme un autre.

— Voici du neuf ! Je croyais que l'expulsion d'une maison signifiait communément : *je vous chasse*.

— Bon enfant ! On m'a chassé d'une porte, je suis revenu par l'autre. Le mari me l'a ouverte. Les femmes, mon cher ami, aiment à pardonner. On arrive quelquefois à leur affection par leur colère. Les pas-

sions vives se touchent, et les femmes ont toutes les passions.

— Mais tu confonds tout, raisonneur maladroit! Tu arrives à l'amour par la haine, au beau par le hideux; au besoin tu passerais par les bagnes pour arriver à la vertu. Qui es-tu donc?

— Rien que Frédéric De Lannau, pour te servir, et qui te laisse pour aller rêver à l'exécution de ces brillantes théories. Les courses commencent, adieu! Mes complimens à monsieur Feuchères. Vois Marielle qui va partir, vois; elle te dit adieu de la main.

En effet, poussée sur le large champ de glace par un brillant patineur, en qui Charles reconnut aussitôt le beau garde-du-corps d'Agathe, Marielle fuyait rapidement le rivage en rassurant Édouard sur tout danger, en faisant des gestes d adieu vers Charles qui désertait cette scène, inquiet de la présence de De Lannau, en courroux contre le calme atroce de madame Millin, consterné de ce qui se passerait dans quelques instans. L'artiste disparut bientôt dans la brume grise et pénétrante qui séparait Saint-Cloud de Paris.

Le lecteur, que nous avons arrêté près de Charles, a besoin une dernière fois de revenir au lieu d'où nous l'avions détourné. Le beau garde-du-corps, monsieur de Valory, n'est pas seul; Agathe, madame de Saint-Léon, madame de Soubise, monsieur de Croisic, monsieur Lagarde, l'anonyme, toute la société de Belleville est là et entoure Marielle. Tantôt madame de Saint-Léon choisit l'instant fugitif où le beau cygne, glissant avec la vitesse du trait, termine par un demi-cercle son ellipse mourante, pour jeter quelques mots au passage; tantôt un groupe, chassé comme par ha-

sard devant l'épouse d'Édouard, l'entretient avec vivacité. Mais dames et cavaliers, curieux et complices, patineurs et amazones se dispersent, s'éparpillent l'instant d'après sur la glace, sans qu'il reste de cet attroupement que des mots qui se brisent en éclats de joie, que des bouquets de violettes et de roses lancés dans le traîneau. Edouard ne s'est pas même inquiété de ces rencontres à plusieurs fois renouvelées sous ses yeux : il sait le peu d'importance que l'on doit attacher à ces rapprochemens de circonstances, à ces intimités fortuites que le même lieu, les mêmes instans voient se former et se désunir. C'est tout ce qu'il a pu comprendre dans les honnêtes importunités dont on assiége sa femme, d'ailleurs pâle et préoccupée, au milieu de l'ivresse de tous.

Avant de nous détacher de cette scène animée, embrassons-là d'un dernier regard. Quoique parvenu au point de sa plus grande hauteur, le soleil ne montre toujours qu'un disque convalescent dans le champ brumeux qu'il parcourt sans le dégourdir ni l'éclairer. Déjà même à demi éteint par le brouillard qui le voile, il ne rappelle plus à l'esprit, jaloux des comparaisons, que la lueur d'une lampe vue à travers la fumée inerte de l'estaminet. Bientôt dépouillé de tous ses rayons, il roule et se perd dans la brume qui rétrécit l'horizon; dans le brouillard qui démolit par son glacis inégal les monumens, les habitations, la campagne, les arches du pont de Saint-Cloud, enfin toute la perspective lointaine et rapprochée des alentours. On dirait une décoration de théâtre suspendue qui va succéder à une autre. L'inondation aérienne n'épargne déjà plus l'espace réservé à la joie des patineurs. Les banderolles

rouges, bleues, vertes, les cols de cygne, les têtes de cerf qui terminent la proue des traîneaux, les tentes bariolées, ces bivouacs d'un jour, les pavillons de coutil, les silhouettes inclinées, balancées, ivres des patineurs qui voguent comme un esquif sur une mer houleuse, ces lambeaux, ces taches errantes d'hermine, d'astracan, de loutre, de vitchoura, tout se déchire, s'isole, se noie, se fond dans la brume. C'est, à s'y méprendre, l'épreuve mal tirée d'un dessin.

Mais tandis que Marielle et la société d'Agathe provoquent avec plus de sécurité dans le brouillard l'occasion de s'aborder, de s'entendre sans éveiller l'attention d'Édouard, Charles est à Paris, causant avec monsieur Feuchères qui l'écoute, accoudé sur son comptoir de mercier.

— Vous dites donc que monsieur De Lannau est revenu dans la maison d'Édouard. C'est tant pis pour Édouard, mon gendre. Votre monsieur De Lannau est une triste enseigne; je n'en voudrais pas une semblable à mon magasin. Ne valait-il pas mieux, dites-moi, laisser rouiller ses vices dans quelque cachot bien humide de Sainte-Pélagie que de le rendre à la société? Joli service que vous lui avez rendu, en effet!

— Je suis presque de votre avis, beau-père!

— C'était le mien il y a long-temps, mon gendre; mais il n'a pas prévalu.

— La jeunesse fait excuser beaucoup de fautes, monsieur Feuchères. On n'en devient pas meilleur en prison.

— Non. Mais on n'y peut pas nuire, et c'est toujours profitable. Est-ce que vous prétendriez encore l'excuser?

— Je ne dis pas cela. Mais j'explique très-bien la générosité d'Édouard et celle de Marielle.

— Ajoutez-y la vôtre et blâmez-les toutes trois. Marielle !... les femmes !... Vous ne savez donc pas qu'elles s'attachent presque toutes à un homme par les qualités qui le font détester. Leur folle pitié se prend à la jeunesse, à la beauté, à l'étourderie. Tenez : j'estime beaucoup leur utilité domestique, mais leur jugement est détestable. Pour revenir à votre monsieur De Lannau, s'il est parvenu à intéresser Marielle, c'est, je le jurerais, par ses airs évaporés, ses dettes, ses duels : n'en doutez pas. Trop heureux Édouard de l'avoir épousée un an plus tôt : car certes, si tous deux eussent couru la chance de son cœur, il ne l'aurait pas obtenu, lui, bon, un peu faible, mais rangé, laborieux, honorable.

— Monsieur Feuchères, vous êtes trop sévère. Jamais elle n'aurait balancé entre Édouard et De Lannau.

— C'est là où le bât vous blesse. Mon gendre, tenez pour certain qu'elle l'aurait préféré à lui, à vous, à moi... à moi, qu'est-ce que je dis ? n'importe ! Je crois bien valoir ce tireur d'épée, ce gibier de garde du commerce. Oui, elle l'aurait préféré.

Charles était venu se brûler à la flamme. Voilà le cœur humain : il a un doute ? il y court ; il le creuse tant, qu'à la fin il s'y précipite. Heureusement pour la distraction dans laquelle Charles tomba, que quelques acheteurs le dispensèrent d'alimenter la soif de converser qui pressait monsieur Feuchères.

— Vous voulez de la cretonne, madame ? examinez ceci. — Cette petite Espagnole a la tête sur le cou. — Ayez toute confiance, madame ; je vous la donne pour

bonne. — C'est tout feu : c'est madame sa mère, quand elle était jolie et lorsqu'elle n'était pas dévote. J'aurais voulu connaître son mari. — Vous n'en trouverez pas de meilleure nulle part, madame : voyez au jour. — Vous savez qu'elle a été présentée à la cour par l'abbé Severin. Cet abbé qui prend ses chemises ici, et ses repas chez madame Millin. — Froissez-la entre vos mains, madame. Cela durera des siècles ! — Qu'est-ce que ça demande à la cour ? point de garçon à placer, point de fille à marier. Faut-il avoir la rage de solliciter ! — Ce n'est pas de la toile plate : voyez, elle résiste à la main. — Est-ce une place pour elle ? Mais quelle encore ! Une direction des postes, peut-être. — Je vous la passerai, madame, à six francs l'aune. — Bon dieu ! que ces jésuites font leur chemin ! Vous avez lu dans le Constitutionnel d'hier... Lisez-vous le Constitutionnel, mon gendre ? — Pas un sou de moins, madame ; c'est donné. — Madame Millin pousse l'abbé Severin ; l'abbé Severin loue sa piété. Ils se font tour à tour la courte-échelle. — Faut-il couper, madame ? voulez-vous tenir l'aune ? — Si vous saviez qu'elle a voulu me convertir ; parole d'honneur.

Et la cretonne cria sous les ciseaux.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer ! ce sera pour une autre fois encore ! Nous sommes, vous voyez, bien assortis ! — Ah çà ! mon gendre, vous êtes bien soucieux ?

— C'est tout naturel, monsieur Feuchères ; dans quelques jours nous réalisons totalement notre séparation, Édouard et moi. Quand on a vécu si long-temps ensemble, là, en amis, en frères, ce n'est pas sans peine que la rupture peut avoir lieu.

— Voilà le premier tort : pourquoi vivre en frères ? tôt ou tard il faut décompter. Au reste, votre parti est pris, et je vous approuve ; que ceci vous serve de leçon. Ne demandez pas aux hommes plus qu'ils ne peuvent vous donner. Vivez avec eux, mais vivez pour vous. En ménage, mon gendre, il est des choses que l'amitié la plus étroite, la plus intime, ne doit jamais savoir, ne doit jamais toucher. Beaucoup de sentimens, très-partageables ailleurs, deviennent indivisibles dès qu'ils ont franchi le seuil du ménage. Il n'y a que deux places sous le toit conjugal.

— Laissez-moi croire que cette théorie sévère et flétrissante pour l'humanité est heureusement soumise à quelques exceptions.

— C'est possible, mais n'en courez pas les chances. Ah çà ! où allez-vous prendre un logement ?

— Nous n'en savons rien encore.

— Vrais jeunes gens ! ils demanderaient bientôt aux commissaires dans quel local il faut transporter leurs meubles. Est-ce qu'un joli second, deux belles pièces sur le devant, trois sur une cour bien éclairée, d'excellens voisins, ne vous iraient pas ? Je ne vous force pas la main : voyez.

— C'est un vrai service que vous me rendriez, monsieur Feuchères, en vous occupant de mon déménagement. Si ce que vous me proposez convient à Rosalie, arrêtez les conditions : aujourd'hui même.

— Rosalie en sera enchantée.

— Alors c'est une affaire conclue.

— Et terminée. Vous êtes chez vous.

— Comment ça ?

— Vous êtes chez vous : venez visiter vos appartemens.

En ce moment madame Feuchères entra, et son mari lui apprit que Charles et Rosalie habiteraient le second au-dessus d'eux. Cette excellente mère ne se posséda pas de joie à cette nouvelle; et Charles, félicité par l'une, engagé par l'autre, prit une détermination qui était loin de ses projets de liberté. D'abord, il fut effrayé de la difficulté qu'il aurait à sortir sans que ces momens d'absence fussent supputés comme un compte de facture par monsieur Feuchères; mais après l'examen des localités, il dit avec une effusion qu'il ne retint pas : — Il n'y a pas de place pour mon atelier!

— Je n'y avais pas songé, s'écria monsieur Feuchères en se frappant le front. Cependant qui vous empêche d'en avoir un dans le voisinage, comme fait plus d'un de vos confrères? Ce sera même une distraction pour vous de vous y rendre : J'en sais un rue Saint-Hyacinthe, à deux pas, et qui se trouve libre.

Ce parti convint à Charles; il pensa qu'au moyen de ce double domicile il verrait Marielle plus souvent, plus sûrement : et il ne vit que cela. Le reste passa indifféremment. Il ne prêta pas la moindre attention à Feuchères, qui faisait observer la solidité des portes, la régularité des carreaux, la fraîcheur des tapisseries, les beaux manteaux de cheminée, les arabesques des plafonds. Dans son contentement, madame Feuchères tailla dès l'après-midi les rideaux de l'alcôve et les tentures pour les croisées.

Au même instant, Édouard entra, se jeta sur une chaise, pâle, désespéré, pouvant à peine exprimer ces mots : — Marielle est morte!... elle en mourra! une chute affreuse! sur la glace!... Monsieur Feuchères, au nom du ciel, un médecin!

Monsieur Feuchères est déjà dans la rue. Madame Feuchères court de son côté pour faire respirer des sels à Édouard. Et Charles est debout contre le comptoir, n'osant interroger, pâlir et se retourner, ni répandre les larmes qui lui montent du cœur dans les yeux.

Enfin Édouard lui serre la main, l'embrasse avec désespoir, et lui dit : — Charles, mon ami Charles, tu ne sais pas combien je l'aimais. Autant que toi ! juge si je la perds !...

S'oubliant dans l'abandon de son ami, Charles pleura, tordit ses mains, et maudit le ciel. Édouard n'écoutait pas. Ses yeux errans étaient collés contre la vitre, pour voir le mercier revenir avec son médecin. Charles comprit alors que le remords ne sèche pas sous les larmes ; il envia le malheur et la probité de son ami, et sa main, après s'être fermée et rouverte comme s'il tenait un fer chaud, se posa brûlante sur son front.

Rosalie était aussi là : stupéfaite, agitée, perdant des larmes d'amie, de sœur, ouvrant parfois la porte pour solliciter le retour de son père, et nouant son chapeau comme si elle allait partir, puis revenant brusquement vers Édouard, vers Charles, qui la laissaient sans consolations et sans réponses.

Enfin Édouard s'élança d'un seul bond dans la rue ; il avait vu revenir monsieur Feuchères accompagné du médecin de madame Millin. On avança deux cabriolets. Charles et le médecin montèrent dans le premier ; Rosalie et Édouard se jetèrent dans l'autre. On galopa vers Boulogne.

— Docteur, dit Charles, ces chutes sont-elles ordinairement dangereuses ?



— Plus ou moins, monsieur.

— Mais les exemples ?

— Les exemples démontrent qu'une femme peut quelquefois en mourir et quelquefois non.

— La circonstance de la grossesse influe-t-elle sur le plus ou moins de gravité de la chute ?

— Certainement, monsieur.

— Et l'âge de l'enfant ?

— L'âge de l'enfant le rend viable à neuf mois, s'il n'est pas mort dans la chute.

La naïveté du docteur eût fait éclater le rire à Charles dans tout autre moment : il continua ses questions.

— Et s'il n'a que sept mois, et que l'accident n'ait été funeste qu'à la mère, peut-il vivre ?

— Non, monsieur; mais la mère, oui; comme ils peuvent mourir tous deux.

— Si cependant, monsieur le docteur, le contraire arrivait en cette circonstance ? si la mère et l'enfant, qui n'a que sept mois, vivaient ?

— Alors je dirais que la chose est possible.

— Cela s'est-il vu ?

— Jamais.

— Mais alors...

— Alors on se serait trompé sur les mois de grossesse, et l'enfant aurait en apparence sept mois, et neuf en réalité.

— Misérable imbécille ! murmura Charles en lui-même. Il m'apprend qu'un enfant mort ne vit pas, et qu'il peut vivre bien qu'on se soit trompé sur son âge.

Il brisa là des questions dont son impatiente curiosité avait besoin pour se calmer encore pendant les quel-

ques minutes de chemin qui les séparaient de Boulogne. Les deux cabriolets allaient de front comme le vent, effrayant les piétons, accrochant tout ce qu'ils rencontraient, n'évitant ni ornière, ni montée, ni bornes, seul moyen de ne jamais verser. Enfin, à travers le brouillard de la plus sombre après-midi d'hiver, ils aperçurent les grilles dorées de la maison. Elles étaient ouvertes; cette précaution soulagea Charles.

Tous quatre mirent pied à terre, et se précipitèrent d'une vitesse égale dans le corridor aboutissant à l'aile où se trouvait la chambre à coucher.

A peine entrés, ils écartèrent la foule qui encombrait l'appartement, et entourait le lit.

Elle était mère.

— Embrassez votre fille, lui dit Toinette la première; c'est tout votre portrait.

— Tout craché, ajouta Landrin, qui portait un bouillon froid à l'accouchée, mais dont il avait eu soin, dans son exclamation, de répandre la moitié sur les bottes de Charles.

Charles n'avait eu qu'un mouvement, qu'une excitation nerveuse, depuis son entrée dans l'appartement; c'était de voir si Marielle avait les yeux ouverts, si elle n'était pas morte. Il tira brusquement les rideaux, et à peine assuré de son existence, il l'étouffa d'un embrassement dont les pères connaissent seuls l'énergie. Celui-là connaît cette effusion qui, par une nuit d'insomnie, de doute et d'attente, appuyé sur le marbre de la cheminée, entend les cris déchirans de l'épouse qu'il aime, et la voix grave du docteur, qui répond aux douleurs qui lui labourent les flancs : « Encore une! c'est la dernière. » Celui-là comprend une telle

étreinte, qui a vu l'épouse, en sueur de la création, et lui a donné, après l'œuvre, le seul baiser chaste dont elle ait à s'enorgueillir : le seul qui ne fasse point rougir les anges; car il vient d'en tomber un dans son berceau.

Madame Millin et De Lannau furent les seuls à qui l'abandon, l'entraînement insensé de Charles causèrent de la surprise. Le premier laissa courir un sourire sur ses lèvres lorsqu'il prit la main d'Édouard pour le complimenter sur sa paternité; madame Millin dit, en relevant l'oreiller de sa fille : — Le misérable a donc juré votre perte !

Il n'y avait pas encore dans l'appartement de Marielle ce calme si nécessaire au corps brisé par un accouchement, ce feu qui brûle doucement dans l'âtre, modéré par la cendre; ce jour qui n'a pas la force de faire de l'ombre, tant il est tamisé par les jalousies, les doubles rideaux, les tentures sombres; ce silence qui laisse dominer le sommeil de la mère, et la respiration de l'enfant. Des fauteuils étaient renversés; tout le verglas ramassé sur la chaussée de Saint-Cloud était venu se dissoudre dans les escaliers, dans l'antichambre, sur les tapis; des flacons brisés erraient sur le marbre des tables, du linge ensanglanté était amoncelé sur un fauteuil. Le contraste du luxe de l'appartement avec ce désordre laissait douter quel genre de fête ou de cérémonie avait eu lieu; il y avait tout à la fois quelque chose d'un lendemain de bal et d'une assemblée d'héritiers pour ouvrir le testament du défunt. Prodigalité, délabrement, tout était réuni.

Marielle avait été déposée dans son lit tout habillée de sa parure du matin, à peine avait-on eu le temps

de dénouer son chapeau ; autour d'elle, froissés, souillés de sang et de boue, se voyaient encore sa collerette brisée et son manteau de satin. Le danger de la voir étouffer par la pression de son corset avait fait recourir aux ciseaux ; sa gorge, son cou, ses joues étaient marqués par places de taches bleues : ses bras sortaient du lit, détendus et mous comme si la roue en eût brisé les os et rompu les muscles. A côté d'elle, l'enfant, qui n'avait pas attendu la confection du berceau et les rideaux de satin, reposait joufflu, rouge et suant. Sur l'oreiller relevé, sa tête avait creusé sa première place dans le monde ; et son souffle agitait légèrement la dentelle coquette qui ciselait son bonnet. Pour les parer du froid, ses bras avaient été enveloppés dans les draps du lit de sa mère, où provisoirement il attendait les langes que dégourdissait le feu. Ainsi fait d'innocence, de sommeil et de nudité, il semblait dire toute la pureté du ciel à toute la corruption de la terre. Selon l'usage établi depuis le premier homme à son premier enfant, la petite fille fut trouvée jolie, gracieuse, adorable : c'était le nez de la mère ; c'était les yeux du père : elle ne les avait pas encore ouverts ; n'importe ! Édouard fut de l'avis de tout le monde, remercia tout le monde ; il était fou de sa paternité.

La bonne Rosalie aussi embrassa la petite fille, mais Charles et Marielle se détournèrent pour ne pas entendre ce baiser. La fille de monsieur Feuchères prit un fauteuil, s'installa près de Marielle, et de ce poste elle ordonna ces mille petits riens si nécessaires à l'état d'une accouchée.

Édouard avait pris le médecin à part, derrière un paravent ; et là, à voix basse, de peur qu'un mot n'al-

lât jeter l'effroi dans l'ame de sa femme, il demanda si l'enfant était viable.

— Sans nul doute, répondit le médecin, et votre fille est constituée pour vivre cent ans.

— Et la mère?

— Il faut attendre encore quelques heures, pour savoir le degré de fièvre qui surviendra.

— Cependant, monsieur le docteur, quand je pense à la date si peu avancée de la grossesse, j'ai peine à croire que l'enfant vive.

Une personne avait suivi des yeux l'*a-parte* d'Édouard et du docteur; ce fut celle-là qui les dérangea par la proposition de transporter le paravent dans la pièce voisine. Prière exaucée aussitôt par Landrin, qui ne revenait pas de voir un enfant de sept mois être trois fois plus gros que le sien, qui en comptait neuf lorsqu'il vint au monde, selon ses calculs.

Ceci rompit l'entretien du docteur et d'Édouard, qui, satisfait de savoir l'enfant viable, reporta ses soins sur la mère.

Entra monsieur Feuchères qui dit à l'instant et sans saluer personne : — Il me semble, monsieur Granger, que ce monde serait aussi bien ailleurs qu'ici; on peut réclamer pour votre femme un repos et un silence dont elle a grand besoin.

L'injonction de monsieur Feuchères ne fut pas perdue. La société d'Agathe préluda au départ avec la plus grande promptitude; on défila devant le lit de l'accouchée pour lui souhaiter d'heureuses relevailles, et chacun s'éclipsa.

— A la bonne heure! donc! s'écria monsieur Feuchères en posant son chapeau sur un guéridon; nous

en voilà débarrassés. Monsieur De Lannau est encore là !...

— A vous rendre mes devoirs, monsieur Feuchères.

Le mercier n'honora Frédéric d'aucune autre attention; mais, impatienté de son acharnement à se trouver dans la maison d'Édouard, il demanda au docteur, après avoir embrassé Marielle et l'enfant, s'il désirait profiter d'une place dans un fiacre pour retourner à Paris.

Édouard les accompagna jusqu'à la porte du jardin, et dit à l'Esculape de disposer de toute sa fortune, s'il parvenait à sauver la vie des deux êtres qu'il chérissait.

Le docteur n'en pouvait plus d'orgueil. Il n'avait rien fait. C'est l'usage.

Quand Édouard remonta, madame Millin, assise entre Charles, De Lannau et Rosalie, racontait l'accident de la matinée. Granger, prêtant à demi l'oreille, écrivit à Paris, à Vervelles, pour lui commander un berceau; puis s'éclipsa pour aller rêver dans le jardin au nom qu'il donnerait à sa fille.

— Je n'avais pris qu'une part forcée à ce divertissement condamnable, monsieur Frédéric; je semblais prévoir qu'il se terminerait par une catastrophe; je ne me suis point trompée. La providence a des pressentimens pour le cœur d'une mère. Assise sur le rivage, je sollicitais depuis long-temps la fin du jour qui devait mettre un terme aux folies de ma fille et à l'imprudente complaisance de son mari, quand un glaçon poussé de pied en pied jusqu'à l'endroit de la course, s'est trouvé engagé sous le traîneau de Marielle. Trop rapidement lancé pour éviter cet obstacle, malgré les avertisse-

mens des spectateurs effrayés, le traîneau a perdu l'équilibre, s'est incliné sur le côté et a rejeté Marielle à dix pas sur la glace. Sa chute a été horrible. J'entends encore le choc de la tête de Marielle, le bruit sourd de son ventre qui s'est amorti, sans que ses pieds, ni ses mains, dont l'une, au reste, était embarrassée dans son manteau, aient pu lui faire un point d'appui sur ce sol glissant et dur comme l'acier. Elle est restée là! sans souffle, sans couleur; on eût dit un corps jeté par la Seine durant la nuit. Alors tout le monde est accouru : Édouard l'a relevée dans ses bras, l'a réchauffée de son haleine; elle est revenue. C'est un miracle, Charles! On en consacrera le souvenir dans l'église de Saint-Roch. Cet accident a fait frémir tout le monde. Chacun s'est retiré; quelques personnes, soit curiosité, soit intérêt véritable, nous ont suivis jusqu'ici. Au fond, dans cet événement, je suis heureuse de n'avoir pas à me reprocher une coupable condescendance aux désirs de ma fille.

Pendant cette narration, cédant à la fatigue de la douleur et au poids du sommeil, Marielle s'était endormie. Quand madame Millin eut cessé de parler, on n'entendit plus que le souffle de la jeune mère, qui se croisait harmonieusement avec l'haleine sifflante de la petite fille. Le repos de l'accouchée exigeait le départ des trois interlocuteurs. Madame Millin donna l'exemple; elle se leva, salua Charles et Frédéric, et se retira dans son cabinet de méditation.

Ils sortirent tous deux de l'appartement en effleurant à peine le tapis, de peur d'éveiller Marielle, et quand ils furent sur l'escalier, Édouard, qui les attendait au passage, leur cria du bas de la rampe :

— C'est décidé, mes bons amis, ma fille se nommera Constance.

— Chut! cria Frédéric en ricanant, n'allez pas réveiller votre femme.

XXI.

Les Projets.

Qui ne fait châteaux en Espagne !
LA FONTAINE.

LE plus grand calme, une vague obscurité régnaient dans la chambre à coucher de Marielle. Sous un dôme de mousseline claire et de gros de Naples ponceau, sur des oreillers blancs garnis de larges dentelles, sa figure, quoique pâle et fatiguée, trahissait toujours la santé de la jeunesse et l'énergie d'une santé méridionale. La coquette blancheur d'un joli négligé faisait ressortir l'éclat de ses yeux, sa carnation brune, ses cheveux bouclés et noirs. Sur sa console de nuit une lampe d'argent lançait par la vitre dépolie une clarté douce et mate qui suppléait au jour contrarié par des rideaux bien fermés. Dans l'âtre, sur des chenets de

fonte ornés de sculptures bizarres en cuivre, flambaient ou se noircissaient tour à tour d'énormes bûches couronnées de braises. Hors les pétillemens du feu et la voix du balancier de la pendule, nul bruit extraordinaire ne troublait la paix du lieu, le paisible repos de l'accouchée. Cependant elle ne reposait qu'à demi, toujours prête à jeter un regard sur le petit être qui sommeillait à la portée de sa main. La bercelonnette de l'enfant était d'un bois indigène, dont la moulure semblait tressée par l'ébéniste comme le hamac en roseaux des Florides; d'une feuille de palmier en bronze qui s'arrondissait au-dessus, un écureuil de même métal soutenait l'anneau qui portait les sangles de cette sorte d'escarpolette, et lorsque des vagissemens inarticulés, seul idiome de la douleur et du besoin chez l'espèce humaine à cet âge, excitaient l'inquiétude de la mère, un doux balancement répondait aussitôt à cette plainte, apaisait ces larmes et ramenait le silence. Madame Millin s'assoupissait dans un de ces vastes fauteuils, à ressorts et compartimens, que l'industrie minutieuse des Anglais nous a fait connaître; ses mains croisées, ses pouces en mouvement pouvaient donner à croire qu'elle dévidait en rêve le rosaire à grains d'ébène, et respirait, à travers les songes, l'encens et les vapeurs saintes des solennités ecclésiastiques de son pays. Il y avait des fleurs de toutes parts, malgré la rigueur de la saison, et l'on devinait le génie discret de l'amour dans cette paix et à ces parfums.

Un éclat de jour, une sensation de fraîcheur et le bruit d'une porte qui s'ouvrit lentement interrompit ce calme religieux. Édouard et Charles entrèrent tout

doucement sur la pointe des pieds ; ils saluèrent madame Millin, et prièrent de la main Marielle de ne pas se déranger le moins du monde pour eux. On entr'ouvrit délicatement les tissus soyeux où se noyait la petite créature pour la contempler une minute, et tandis que l'artiste s'extasiait à petit bruit sur la fermeté des chairs et le type de la physionomie enfantine, Granger entraîna sa belle-mère pour lui dire quelque chose. Ce ne fut pas sans résistance de la part de notre dévote, qui n'avait stipulé le secours de sa protection à Marielle qu'à la charge, par sa fille, de n'avoir désormais plus de communication, même verbale, avec monsieur Charles Bouvet : le mari, qui n'avait pas engagé sa parole, venait dégager celle de sa femme, et notre dévote se trouvait au supplice.

C'était un cas de force majeure. Elle enragea de son mieux, et, avec un aigre sourire, suivit son gendre, en admirant combien le diable est subtil dans ses rubriques. Son arrivée dans la salle à manger, où se trouvait toute la famille avec De Lannau et les Landrin, sembla tarir les conversations particulières. Elle salua madame Bouvet la mère avec toute la supériorité d'une grande dame royaliste sur la veuve d'un petit magistrat républicain, embrassa madame Feuchères avec effusion, et parut consulter le cercle du regard pour connaître ce qui sollicitait sa présence.

— Ma belle-maman, lui dit Édouard, il s'agit du choix des parrains et marraines. Vous devinez pourquoi votre présence est ici nécessaire. La vitesse un peu précoce du marmot qui s'est moqué de nos prévisions naturelles nous a pris au dépourvu. C'est un chapitre sur lequel je demande votre voix.

— Savez-vous la pensée de Marielle, mon gendre ?

— Oui, belle-maman ; mais je ne sais pas la vôtre.

A cette attaque directe, madame Millin se mordit les lèvres. Une politesse de ce genre la blessait intérieurement, sans qu'elle pût le dire. L'offre la plus simple la mit dans un cruel embarras : son orgueil était flatté d'une part et froissé de l'autre : on reconnaissait son droit de priorité ; mais ce qu'elle savait tournait la reconnaissance de ce droit en une raillerie sanglante. Elle se voyait acceptant un rôle immoral dans cette comédie, et comprenait que la sollicitude d'Édouard la forcerait à désigner Charles pour parrain à l'enfant : c'est ce qu'elle avait énergiquement résolu de ne pas souffrir, du moins tant que le fait dépendrait d'elle. Elle voyait presque même un sacrilége dans ce patronage artificiel de la religion, qui mettait le vrai père au-dessous du père regardé comme tel.

— Si c'était un garçon, reprit-elle enfin en baissant les yeux, je voudrais le tenir avec monsieur Charles Bouvet, et cela pour vous obliger, mon gendre ; mais.....

— Vous me refusez, maman Millin ?

— Positivement, Édouard.

— Voilà un plaisant scrupule ! dit monsieur Feuchères tout surpris. Pourriez-vous me dire, madame Millin, si, en Galice, il est de mode que les filles ne soient pas présentées aux fonts baptismaux? Et serez-vous moins la grand'mère d'une petite fille que celle d'un enfant du sexe masculin? Est-ce une coquetterie d'église, pour qu'on se méprenne à la sacristie sur votre âge ? ou quelque vœu, dans le dessein de vous

mortifier aujourd'hui pour avoir eu jadis trop de compères ?

Madame Millin se proposait d'envoyer Rosalie rompre le tête-à-tête de Charles et de Marielle; mais à cet assaut violent du rude mercier, elle ne pensa plus qu'à résumer en un clin d'œil toutes les puissances de sa dialectique pour foudroyer son adversaire. Elle avait aperçu, car il faut tout dire, sur les lèvres de monsieur De Lannau un sourire assez mal dissimulé. Sa vigilance de mère fut détournée par son acrimonie de femme, et, au pourpre qui s'empara de ses joues, à l'étincelle qui partit sous le cil noir de ses paupières, on devina qu'elle était prête à descendre dans l'arène, comme le picador andaloux contre le taureau du cirque.

Cette discussion, qui fut à la fois profonde et âcre, entraîna tous les spectateurs dans son tourbillon. On y traita de l'institution du baptême, des idées qui s'y rapportent, de l'allégorie du sel et de l'eau, des obligations spirituelles et mondaines de ceux qui revêtent cette paternité de second degré, de la corruption évangélique et des soupers qui sont la principale affaire, la préoccupation dominante des parrains de nos jours. Le tout fut entremêlé d'injures fines, de calembourgs que Landrin ne comprit pas et de bâillemens de Toinette. De Lannau trouva moyen de n'être de l'avis de personne, et Rosalie de l'avis de tout le monde, par quoi elle s'attira des complimens de madame Millin et des baisers de son père.

Bref, on s'aperçut à la fin que chacun était resté de son avis, et qu'à force de boire, pour mieux parler, on avait fait disparaître un pain de sucre et perdu son temps, ce qui est toujours fort agréable.

Pour Charles, il s'était assis dans le fauteuil de madame Millin, et l'avait poussé sur ses roulettes vers le lit de Marielle. Là, une petite main dans ses mains, de jolis yeux sur ses yeux, d'abord il garde le silence, puis sourit à des sourires, et, s'enhardissant peu à peu, il mit contre ses lèvres des petits doigts couverts de bagues, et ces doigts pressaient les siens. Pantomime expressive où l'un ne disait rien à l'autre, et dans laquelle se déployait toutefois un riche vocabulaire, et je ne sais quelle harmonie poétique, assez mal connue lorsqu'on a quarante ans.

Enfin la petite fille annonçant par un souffle qu'on aurait mesuré à l'aiguille des minutes, un calme que l'on ne pouvait compromettre en hasardant quelques paroles, Marielle la lui montra en disant avec une larme dans les yeux :

— L'aimeras-tu ?

— Comme j'aime sa mère.

— Oh ! ce sera un plus heureux sentiment ! Charles ! quelque chose de moins en proie à la terreur, à des craintes.... à des remords parfois !

Et elle détourna la tête vers la ruelle : et sa main se crispa dans la main de Charles qui la retint.

— Ne pense pas à cela, Marielle.

— Quand je songe à ce que j'avais osé résoudre un jour, Charles ! Oh ! comme la peur du monde est une fascination ! comme cela peut dépraver ! Je ne l'aurais pas cru. Charles, je n'aurai plus d'autre enfant. Si Dieu veille encore sur celui-là, je veux, à force d'être bonne mère, qu'il me soit pardonné d'avoir laissé quelques prises sur mes résolutions à des pensées venues de l'enfer !

— Pauvre amie! m'en veux-tu donc de t'avoir mise dans ces angoisses, de m'être jeté sur le milieu de ta carrière d'ange pour absorber ton éclat et te flétrir du contact de mon amour?

— Je n'en ai ni la volonté ni la force, mon ami. Mais les idées religieuses sont venues m'assaillir en foule dans cette sécurité, où je reconnais une mystérieuse bienveillance. Il ne faut plus la tenter, Charles! Il faut tenir la parole faite à ma mère, ou ce sera pour périr.

— Marielle, sois vraie! est-ce que tu m'aimes moins depuis que le péril s'est évanoui?

— Charles, c'est vrai que le péril est aussi du bonheur! qu'il y a du charme à le braver pour celui qui tient notre pensée : mais ce que j'aurais fait pour toi, quand il n'y avait que nous deux au monde dont les ames se comprissent, je sens bien que cet enfant m'ordonnera de ne plus le faire. Aux témérités de l'amante vont succéder les devoirs de mère, et peut-être ce que je t'exprime, dois-tu le penser également. Oh! si tu donnais une rivale à ma fille, je serais jalouse de ton infidélité pour elle, autant peut-être que pour moi.

— Mais, Marielle, cette crainte que tu me confies, si je l'avais de même?

— Je te rassurerais. Et toi?

— Sois donc calme. Le souvenir seul des momens d'ivresse passés à voir ton portrait m'empêcherait de t'oublier auprès de la froide Rosalie.

— Ce que tu me dis là, je l'ai pensé mot pour mot d'Édouard.

— Ainsi désormais...

— Toute à nos vieux souvenirs. Oh! si j'étais aussi

certaine de ta fidélité que je me confie à ma propre parole........ Mais, tiens, Charles ! je crois que sur ce point les scrupules d'un homme sont légers ; et si j'ose te le dire, c'est la vivacité de tes empressemens auprès de moi qui me donne à penser que tu porteras mal le joug du calme, quand les soins de ma fille absorberont désormais les rêves de mon esprit. Mais tu ne me persuaderas pas facilement !

— Marielle, la vérité a des accens qu'on reconnaît bien vite, et ta jalousie me menace en vain. Elle ne saurait me forcer à descendre jusqu'au doute sur moi-même.

La tête de Marielle, pendant cet entretien, avait glissé contre le bord de l'oreiller. Charles tenait les deux petits bras de l'Espagnole contre sa poitrine. Leur passion s'exprimait avec une sorte de réserve. Mais en évitant les paroles dangereuses, elle tournait cependant à la volupté ; le souffle de leurs bouches se croisait. Leurs yeux étaient brillans et humides. Ils se turent. Enfin Charles prit à deux mains la tête de Marielle, et les cheveux de l'artiste furent dans les doigts de son amie qui venait de fermer les paupières.

En cet instant la porte s'ouvrit. Mais l'éclair est moins prompt. Charles et Marielle étaient à distance l'un de l'autre. C'est pour cela peut-être qu'on met des tapis sur les parquets, et des roulettes sous les pieds des fauteuils.

C'était madame Millin ; il y avait de l'humeur sur son front : et son coup-d'œil prompt, mais semblable à celui de l'aigle, fit monter le rouge au front de Charles. Marielle fit semblant de s'éveiller au bruit, et trouva l'incrédulité la plus ironique sur les traits de sa

mère. Rosalie, qui venait un peu après elle, mit Charles dans la nécessité de faire un mensonge bien compliqué sur la manière dont il avait supporté l'ennui de cette chambre si triste, et Henriette Chénard, quitte des soins de son service auprès des dîneurs, se rétablit contre la bercelonnette.

Il avait été convenu pendant le repas que Charles serait récompensé de ses soins pour l'enfant, et que Rosalie serait sa commère. Charles fut joyeux de la nouvelle, et remercia madame Millin, que monsieur Feuchères lui dénonça comme ayant la première prononcé son nom.

La politique dévote n'avait voulu qu'éloigner la candidature de l'artiste en déclinant la sienne, mais elle n'avait pas réussi.

Quant à De Lannau, il fut presque sincère en félicitant Charles; aussi celui-ci ne put-il réfléchir à rien autre chose de toute la soirée.

XXII.

Le chaos des sept jours.

Le septième jour Dieu se reposa.
Genèse.

Les relevailles étaient faites. Marielle, complètement rétablie, offrait à chacun un sujet intarissable d'exclamations sur le bonheur qui la favorisait. Après un tel accident, la conservation de son enfant et de sa santé tenait du miracle. Comme les glaneurs de phénomènes ne se firent pas faute d'exhumer de leur cervelle bon nombre d'exemples qui cadraient avec celui-là, peut-être beaucoup plus qu'ils ne l'imaginaient eux-mêmes, on cessa de s'en étonner. L'imperturbable sécurité d'Édouard ne laissait pas la moindre prise aux soupçons, et le souvenir de la catastrophe s'enjoliva si bien dans quelques têtes du pays qu'un bourgeois de Belle-

vue ne s'étonna pas qu'après six mois de ménage sa femme lui donnât, par suite d'une chute de cheval, une progéniture parfaitement constituée. Ce fut comme une preuve nouvelle de l'innocence du fait relatif à Marielle, et le médecin de celle-ci coucha cette seconde histoire sur ses tablettes.

De Lannau seul fut moins crédule que tout le monde, et cela parce qu'il récapitulait à part lui les jalouses ruses de Charles à son égard, le silence gardé sur sa mésaventure à Boulogne, et la moralité plus que suspecte des gens qui s'étaient groupés autour de Marielle, au jour de la chute en traîneau. Il se réservait bien de connaître avec habileté chaque épisode d'une liaison dont il ne doutait pas; mais d'abord l'essentiel pour lui était de rompre entre les deux amans toute possibilité de rencontre, et de planer comme un mauvais génie sur leur bonne volonté prochaine de se revoir en tête-à-tête.

Il trouva dans la bourse d'Édouard le point d'appui primitif de sa spéculation contrariante, et lorsqu'il se vit en fonds, il se promit de ne pas mettre de lésinerie dans les détails de l'intrigue qu'il méditait.

Chaque fois donc que Charles venait à Boulogne, cinq minutes après on voyait arriver De Lannau; Marielle, contrariée de ce hasard insolent, promit enfin à l'oreille de l'artiste de le voir le lendemain; De Lannau saisit bien le projet par le mystère affecté de ces paroles qui lui échappèrent : mais dans quel lieu et comment? c'est à quoi il rêva beaucoup.

Dès le matin du dimanche, vêtu d'un costume de roulier, et sur un cheval normand, il suivit de loin Marielle, puis la voiture où elle monta, et la vit arriver

chez sa mère. Il consulta l'heure, et, présumant que nos dévotes iraient presque immédiatement à l'église, il se hâta de galoper vers Saint-Roch, paroisse du quartier. Un petit gamin tint la bride de son cheval sur le seuil des degrés. En examinant avec scrupule toutes les figures des fidèles, Frédéric aperçut notre artiste à quelques pas d'une porte, derrière un pilier, le cou tendu vers une des entrées et dans cette pose caractéristique d'un homme qui brûle de partir. Sur ce, Frédéric fit un prompt calcul : « Charles s'impatiente, et n'a pas l'air de se préparer à rester, en » bon chrétien, au sacrifice de la messe. Donc la petite va se trouver tout-à-coup trop indisposée pour » suivre sa mère ; c'est dans l'ordre : et la bonne » dévote, par sa seule présence, servira fort innocemment de message formel à l'amoureux qui rejoindra » sa belle rue d'Argenteuil, si je lui en laisse le temps. » Il me reste dix minutes, il faut les employer. » En conséquence Frédéric fut au cabaret en face, écrivit une courte lettre, la remit au gamin qui tenait son cheval, et le dépêcha vers le magasin de monsieur Feuchères à la porte duquel il avait aperçu Rosalie. Il vit cette dernière ouvrir la petite missive, se précipiter dans le magasin, puis, avec un chapeau noué à la hâte, un châle tant bien que mal jeté autour d'elle, gagner en courant la rue d'Argenteuil. Elle se croisa près de Frédéric avec madame Millin. Toutes deux s'embrassèrent, et madame Millin entra presque aussitôt dans l'église. Deux secondes après, Charles en sortit, et prit son vol vers l'endroit présumé. Notre roulier fit un éclat de rire, et poussa son bidet dans cette direction. Charles jeta un regard de prudence autour

de lui, et disparut dans l'allée. Il n'y fut pas longtemps. Quand il ressortit, ce fut en rasant les murs, comme s'il voulait éviter que des fenêtres supérieures on pût l'apercevoir. Après quoi Frédéric s'en retourna gaîment, sachant bien que Granger, qui devait rejoindre sa femme et dîner chez sa belle-mère, compléterait l'effet de sa ruse du jour.

Le moyen qu'il avait employé n'était rien moins qu'un avis anonyme. En voici les termes : « Quelqu'un qui vous porte intérêt, sait, à n'en pas douter, que votre mari vous trompe : gardez ce secret, ou il lui sera facile de sauver les apparences. Ce serait l'aider à vous abuser que de lui donner l'éveil : pour lui, comme pour vous, il faut prévenir le malheur qui menace votre ménage. Consultez-vous avec votre amie intime qui vous attend chez sa mère : deux femmes qui s'entendent déjouent facilement les ruses d'un homme.

Comme on pense bien, Rosalie ne perdit pas une minute. Par précipitation, elle avait laissé le billet dans sa chambre; et, en racontant le fait à Marielle toute tremblante, la jalouse fille de monsieur Feuchères voulait aller rechercher ce papier si fatal. Tout ce que notre Espagnole put savoir d'abord de positif à travers la volubilité de cette entrevue, c'est que les soupçons n'avaient pas été dirigés sur elle. Elle essaya donc de réfuter cette peur, mais surtout de retenir Rosalie; car des bruits de pas bourdonnaient en ce moment à son oreille, et elle attendait Charles d'une minute à l'autre. Enfin un tintement discret de sonnette la mit sur les charbons ardents. Toutefois, avec l'aplomb décisif qui jaillit de la terreur même, Marielle s'écria : — C'est notre bonne ! Reste, Rosalie : je suis à toi. Je vais la

renvoyer. J'ai quelque chose à te demander encore au sujet de ton mari. Puis, courant à la porte : — Sauve-toi, Charles ! lui dit-elle ; Rosalie est là ! On lui a mis martel en tête ; elle est à demi prévenue. Granger va demain à l'Ile-Adam pour deux jours : fait retenir notre loge habituelle aux Français. Pour nous seuls, tu m'entends ! et envoye-moi le coupon à Boulogne. Puis elle ajouta tout haut : — Monsieur Severin, ma mère est à Saint-Roch !

Le lendemain lundi, sur les six heures du soir, Marielle montait dans une de ces voitures publiques auxquelles on a donné le nom de gondoles. Son habillement modeste n'avait rien qui pût fixer l'attention, et elle s'engouffra dans sa pelisse de manière à dérouter les curiosités importunes. Un vif saisissement la prit en entendant, à deux places au-dessous, la voix de De Lannau, qui causait avec un des passagers du roulant équipage. Mais le désintéressement de sa causerie, le sans-gêne de sa voix, sa gaîté d'étourdi sans allusions, même indirectes, lui laissèrent la joie de penser que le hasard seul entrait dans ce malencontre. Elle ne bougea ni ne respira. Enfin on fit halte rue de Rivoli : De Lannau descendit, puis disparut. Marielle, après quelques détours et une attente de dix minutes, se tranquillisa tout-à-fait, et rit un peu de son manque de hardiesse ; elle pénétra sous le vestibule du Théâtre-Français, et là entendit de nouveau la voix de Frédéric, qui se disputait avec le contrôleur. Cette seconde rencontre lui donna un tremblement. Toutefois, elle monta l'escalier, alors vide : on jouait la tragédie, et les corridors étaient libres.

Au corridor des troisièmes, Marielle entendit le pas

d'un homme qui se promenait doucement, et pensa que c'était Charles. A travers la rampe, elle examina : c'était De Lannau. L'avait-il gagnée de vitesse dans une intention perfide? Se trouvait-il là fort innocemment? C'est ce qu'elle ne pouvait résoudre. Du reste, il tourna son manteau tout autour de sa figure, et se campa sur une chaise. Marielle redescendit, puis remonta, et redescendit encore; voyant enfin que les employés du théâtre et quelques curieux prenaient son allure errante pour but de leur attention, elle sortit tout-à-fait du théâtre; et, ne sachant qu'imaginer pour avertir Charles, elle rejoignit tristement la Nouvelle-Athènes.

Charles, après avoir attendu quatre grandes heures, inquiet et malheureux, retourna chez lui, et fit à Rosalie en larmes un récit assez vraisemblable sur l'emploi d'une soirée qu'il avait si désagréablement perdue.

Le lendemain mardi, Charles reçut à son atelier ces deux mots : — Belleville, sept heures! Il voulut hasarder d'inoculer à monsieur Feuchères un mensonge habile sur la nécessité de veiller fort avant dans la nuit pour un ouvrage forcé. Rosalie n'entendit pas raison; madame Feuchères objecta combien le repos est précieux pour la santé; le mercier supplia son gendre de ne pas être si ardent à l'ouvrage. Charles, qui voyait qu'en insistant il mûrirait un germe de jalousie dans la cervelle de sa femme, comprit dès lors qu'il aurait tout au plus à donner une heure à Marielle.

Marielle venait d'arriver chez madame Urbain, quand la voix de De Lannau, qui saluait monsieur de Valory, la força de se cacher précipitamment dans la chambre voisine. L'ancien amant de la danseuse entra conduit par son vainqueur du parc de Saint-Fargeau, et, pen-

dant près d'une heure, tint le dé de la conversation, en s'excusant de n'être pas encore venu rendre visite à son généreux donneur de coups d'épée. Marielle était éperdue. De temps à autre madame Urbain venait lui conseiller de patienter. Enfin un domestique annonça M. Charles. Frédéric, avec une exclamation de surprise, reconnut l'artiste non moins étonné, mais contrarié au point que son humeur était assez visible. Après force complimens sur la faveur du destin, et quelques questions assez embarrassantes sur la manière dont Charles avait fait la connaissance de monsieur de Valory, questions qu'Agathe résolut en fine diplomate, on entama le chapitre des sottises du jour, qui a l'agrément d'être un sujet d'entretien intarissable. Agathe multipliait cependant ses messages, et vint dire à l'artiste quelque chose qui dérida son front soucieux. Il fit meilleur mine à De Lannau, et lui demanda même s'il voudrait profiter d'un cabriolet qui stationnait à la porte pour retourner à Paris.

— Où vas-tu? demanda Frédéric d'un ton dégagé.

— Je rentre chez moi.

— C'est bien de la vertu. Moi, je ne sais ce que je dois résoudre. Si j'étais sûr de trouver monsieur Feuchères, j'irais lui proposer une partie de domino pour le faire enrager et le tricher.

— Mais c'est assez bien vu : nous partirons ensemble.

Tout fut arrêté de la sorte. De Lannau, en s'extasiant sur une mauvaise vue de Naples, auprès de laquelle il avait amené madame Urbain, lui dit rapidement : — Fais-moi savoir où Marielle doit retrouver Charles demain, et je te donne en échange un voile de point de Malines.

— A Boulogne, lui répondit Agathe.

Et quand l'heure de se retirer fut signalée par Charles, le cabriolet descendit avec pétulance la raide chaussée, puis s'engouffra dans Paris.

Le soir même, De Lannau donna de la besogne à trois courriers différens : il écrivit à l'accoucheur de Marielle de la part de Landrin, et à Toinette de la part du docteur ; puis il dépêcha Victor, resté à la Nouvelle-Athènes, vers son maître, qui se trouvait alors à l'Ile-Adam, comme on sait.

Le lendemain mercrédi, calculant qu'un déjeûner serait une chose très-difficile à trouver chez ses amis de Boulogne, vu que Marielle n'y attendait que l'artiste, et que sans doute ni la domestique ni le jardinier n'y seraient, il passa chez Chevet, et fit emballer devant lui un fourgon de vivres. Puis il alla chercher madame Millin de la part de sa fille, et se conduisit avec cette dame, dont il devinait suffisamment tous les préjugés contre lui, avec l'hypocrisie la plus cavalière et la rouerie la plus aisée, comme s'il avait en tête la pensée de se convertir à l'éloquence des discours de la dévote.

Charles, emporté vers Boulogne par les prestiges de l'espoir comme un ballon par la fumée, arriva sur les dix heures, et fut reçu par Landrin : Toinette lui donna presque aussitôt sa filleule à embrasser. Le chirurgien, une serviette à la boutonnière, vint lui jurer sur sa parole d'honneur que l'état du poupon était fort satisfaisant. Madame Millin lui cria d'une fenêtre : — Arrivez donc ! Granger fut à sa rencontre à mi-chemin de l'escalier. Madame Fenchères lui demanda comment il n'amenait pas Rosalie et son mari, qui devaient le sui-

vre de près. Ceux-ci étaient en ce moment à sonner à la grille ; et De Lannau, prenant avec affection la main de Charles en dégringolant l'escalier, courut ouvrir à ces derniers hôtes. L'artiste était tellement étourdi qu'il croyait rêver.

Il interrogea des yeux Marielle, qu'il trouva tout aussi abasourdie que lui-même. Granger avait hâté son retour, ayant su que sa fille était malade ; Toinette avait voulu consulter le chirurgien : celui-ci avait voulu connaître l'état de l'enfant. Ce fut un imbroglio dans lequel on se perdit, car De Lannau croisait l'explication par ses étourderies, tourmentait le mercier, grisait le chirurgien, et faisait des plaisanteries à Toinette. Tout ce que Charles comprit de plus clair, c'est qu'Édouard était passé à Paris en revenant de la campagne pour enlever toute la famille Feuchères, et que la bonne de madame Millin avait dû passer rue Saint-Hyacinthe, à l'atelier, pour l'avertir de rejoindre tout le monde à Boulogne.

Déconcerté par ces mille et un hasards, Charles ne mit que plus d'obstination à vaincre sa fortune. Chaque ajournement était un coup de poignard pour sa rage, chaque obstacle un aiguillon pour ses désirs ; il écrivit sur une assiette : — A quatre heures, demain, dans mon atelier ; — et quand il eut aperçu le coup d'œil de Marielle s'arrêter sur cet avertissement, il acheva de tracer au crayon un joli paysage qu'il laissa voir à De Lannau avant de le passer à Granger.

Le lendemain jeudi, une petite femme en chapeau de velours, cachée dans une douillette de soie qui la déguisait à ravir, demanda au concierge de la rue Saint-Hyacinthe le nom d'une ouvrière qui demeurait



dans les combles. Puis un élégant cabriolet sans numéro, qui stationnait là depuis le matin en contravention aux règlemens, et dont le cocher s'était endormi, partit tout d'un coup sans avoir chargé personne. En route le prétendu cocher se débarrassa d'une perruque, de sa casquette, d'un collet de manteau; et un espion fit là-dessus le plus magnifique rapport à la préfecture de police. Les curieux trouveront ce document dans le fameux *Livre noir*. Toute la gendarmerie fut mise sur pied : on reçut ordre à l'état-major de distribuer des cartouches, le commandant de Paris libella une proclamation dont on tira deux mille exemplaires à l'imprimerie royale, et dans chaque caserne la troupe de ligne resta sous les armes, parce qu'il devait y avoir un mouvement dans Paris.

Il n'y eut de mouvement que dans le cœur d'une femme jalouse. De Lannau, car c'était lui qui stationnait près de la demeure de l'artiste, se rendit à la hâte chez monsieur Feuchères, et remit à Rosalie, pour Charles, une lettre de Granger, avec recommandation de la remettre aussitôt à son mari, car il pensait que ce pli renfermait un avis essentiel.

» Je n'ai pas osé monter à son atelier, quoique j'aie vu le tremblement des rideaux; et d'ailleurs mon temps est pris. »

L'effet de ce peu de paroles négligemment dit fut prompt sur la pensée de Rosalie : car Charles avait fait sa toilette dès le matin pour se rendre, disait-il, à une séance de l'Institut : De Lannau présumait bien aussi que, pour dépister sa femme dans une hardiesse de ce genre, l'artiste n'avait dû se faire faute de trouver quelque fable et de prétexter un devoir quelconque,

avec le dessein de s'en dispenser à l'aide de la sécurité de Rosalie. Dès la veille, après le départ des amis rassemblés si singulièrement à Boulogne, Granger, sous l'inspiration De Lannau, avait écrit une lettre dont celui-ci voulait se prémunir à tout hasard, non pas pour le moment, mais dans une pensée qui allait au delà du piége actuel, et que nous ferons connaître à son tour, s'il y a lieu.

La simple remise de la lettre était donc pour l'instant une excellente occasion de lancer Rosalie en course, en provoquant sa jalousie; et s'il eût été besoin d'agir d'autre sorte, De Lannau comptait trop intrépidement sur la fertilité de son imagination pour se laisser désarçonner sans coup férir. Après avoir lancé ce nouveau limier, il reprit son rôle de chasseur à l'affût: il s'installa dans un café avec un journal, lisant par-dessus la feuille, qu'un amateur complaisant attendit environ trois heures, et braquant ses yeux sur la porte cochère de la maison où Charles avait son atelier. Voici en résumé ce qu'il vit.

D'abord, Rosalie, prompte comme la poudre, arriva; une heure entière s'écoula, sans que notre observateur vît sortir personne. Ensuite monsieur Feuchères, haussant les épaules et murmurant des lèvres, vint en trottinant; puis enfin le mercier, l'artiste et sa femme sortirent peu après de la maison. Frédéric examina bien ces trois figures. Charles semblait leur expliquer un fait avec une douceur affectée. Rosalie avait quelque chose de soupçonneux dans son maintien glacé, dans sa manière de considérer son mari; et monsieur Feuchères dénonçait, par son humeur et sa main placée sur l'estomac, qu'on le rendait victime de son

appétit. Cinq heures et demie allaient en effet sonner, et le mercier dînait régulièrement à cinq heures.

Après l'éloignement de ce groupe, Frédéric comptait voir s'éclipser Marielle, et faisait bon nombre de suppositions sur les rubriques dont l'Espagnole et l'artiste avaient pu se servir pour clouer une femme jalouse sur la périlleuse limite du soupçon. Une heure et demie s'écoula, et comme le jour était tombé, que les réverbères étaient trop mal éclairés pour lui permettre de bien reconnaître sa victime, il remit le *Figaro*, qu'il n'avait pas lu, à son patient voisin, et rôda tout autour de la porte cochère. Au bout d'un temps, il frappa résolument. On tira le cordon, le portier demanda par le vasistas : — Qu'est-ce ? — C'est moi ! répondit Frédéric. Et il passa.

En deux bonds il fut sur le palier de Charles, et mit son oreille contre la porte. Il crut entendre du bruit dans l'atelier. Il se confirma dans cette supposition par bon nombre de conjectures. Il conclut enfin que la serrure avait été fermée à double tour, et pensa bien que Charles trouverait quelque imagination nouvelle pour secourir la recluse et la retirer de sa cage. Il y avait une résolution fixe dans la tête de De Lannau : c'était que les deux amans n'eussent plus désormais un paisible quart d'heure à leur disposition. Rien n'était plus moral ; mais si Charles revenait pourtant, Frédéric ne voyait plus alors d'obstacle possible que par son intervention personnelle, et il tenait encore à cacher quelque temps la main qui les pourchassait depuis cinq jours.

Après tout, ses malices n'étant pas épuisées, il voulut donner un peu de carrière au hasard, et se tint

dans l'ombre à demi-montée de l'étage supérieur.

Un quart d'heure après, il y eut un bruit de lourd marteau, de grand'porte qui se ferme, de pas qui montent précipitamment.

— C'est moi, Marielle ! n'aie pas peur, dit vivement l'artiste en glissant une clef dans la serrure, et soudain un nouveau coup de marteau à la grand'porte, qui se referma de même, fut suivi de pas aussi précipités, mais plus légers, comme ceux d'une femme. — C'est Rosalie ! s'écria Charles. L'atelier fut ouvert et refermé presque aussitôt. Frédéric, qui se tenait prêt à descendre pour effrayer son monde, sentit alors le frôlement d'une douillette de soie, qui passait rapidement près de lui, et il entendit le souffle à demi retenu d'une personne dont le cœur battait.

Rosalie, tout essoufflée de sa marche, avait en ce moment saisi le bras de Charles encore immobile sur le palier.

— Qu'est-ce que vous veniez faire ici, Charles? N'ouvrez pas ! n'ouvrez pas !

— Rosalie ! d'où vient cet air de trouble, et cette colère qui te prend ?

— N'essayez pas de laisser sortir qui que ce soit. Il y a une femme là-dedans, et je veux la voir !

— Mais, ma chère amie, quelle est la cause d'un tel soupçon?

— S'il est faux, je le saurai : Charles ! vous me trompez. Ce matin et ce soir, je n'ai pas cru le moindre mot de votre fable à moi et à mon père. D'ailleurs, quand je vous ai porté la lettre de Granger, vous étiez tout troublé de me voir : j'ai plus d'une fois surpris vos regards craintifs se tourner vers ce cabinet, que je fixais

souvent moi-même. Je ne sais quelle sotte honte d'être jalouse et de vous le montrer m'a forcée de garder le silence. Mais maintenant...

— Tu es dans l'erreur la plus complète, ma chère Rosalie.

— N'essayez pas de me tromper. Votre course ici n'est pas sans motifs; elle confirme ce dont je voulais douter. Je reste là jusqu'à ce qu'il vienne de la lumière. Allez-en chercher, Charles! allez!

— Ma chère amie!

— Je ne suis plus votre chère amie. Allez! vous dis-je. Ou j'appellerai, et votre conduite aura pour témoins tous les gens de la maison.

— Ils ne seront témoins que de ta colère, et de ta raison perdue.

— Vous ne voulez pas, Charles?

— Mais tu vas rester seule.

— J'aime mieux rester seule que de m'en laisser imposer davantage.

— Tu seras fâchée de cet éclat, Rosalie.

— Peut-être, Charles. Allez!

Il y eut deux minutes de silence, puis une clarté graduelle se glissa d'étage en étage, allongeant sur le mur l'ombre mouvante des rosaces de la balustrade en fer, et la silhouette des deux têtes de Charles et de Rosalie. De Lannau fut tout éclairé par le reflet: mais Marielle, qui restait immobile et penchée contre la rampe, ne songea pas à se retourner. La porte de l'atelier s'ouvrit et retomba; l'escalier redevint sombre: alors, d'un pied timide, l'Espagnole descendit à la hâte, et disparut. Frédéric, après une seconde d'attente, s'élança sur sa piste comme une flèche, et,

par le bruit de ses pas à la sortie du vestibule, contraignit Marielle éperdue de s'enfoncer prudemment dans la cour au lieu d'essayer de gagner la porte de la rue.

Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure que Charles et Rosalie redescendirent. Rosalie était déconcertée, Charles triomphant. La lumière que celui-ci portait laissa De Lannau convaincu, d'après l'aspect des deux physionomies, que la ruse de l'artiste avait complètement réussi. Notre espion se tint encore dans l'ombre après leur départ. Et Marielle s'aventura sur leurs traces, au bout de quelques minutes. Il la suivit de son mieux; elle entra dans un magasin de merceries. Il la considéra par la vitre. Elle écrivit un mot, dont un commissionnaire fut chargé. Ce fut pour Frédéric le signal de la retraite.

Le lendemain vendredi, une chaise à porteur stationnait, dès l'aube du jour, non loin du passage Delorme. On aurait pu la croire vide, mais tout-à-coup elle s'ouvrit : un personnage, lourdement costumé, s'avança vivement vers le milieu de la rue, et suivit du regard un jeune homme qui disparaissait vers la rue du Dauphin, après avoir été abordé par le commissionnaire de la veille. De Lannau (car c'était encore lui qui suivait son projet avec une persévérance héroïque) après avoir vu cet incident et calculé la direction de Charles, prit en courant le passage Delorme, et atteignit comme un trait la rue de Rivoli. Charles avait de l'avance sur son observateur, et entra dans les Tuileries; en coupant par une ligne diagonale l'allée des orangers, il regardait parfois en arrière, mais jamais en face, et ni à droite ni à gauche. En conséquence de l'induction logique de ces mouvemens, Frédéric, persuadé que le

rendez-vous n'était pas dans le jardin, fila tout le long de la grille, et atteignit la place de la Révolution, toujours en courant avec une rapidité soutenue. Muni d'une lorgnette, notre persécuteur resta sur ce point l'œil braqué sur la grille, et son homme ne tarda pas à reparaître de ce côté. De Lannau trouva moyen, en se tenant éclipsé par divers groupes, de marcher parallèlement à la ligne tracée par l'artiste. D'ailleurs une redingote massive boutonnée jusqu'au menton et le soin de contrefaire sa taille, sa démarche, ses gestes, le déguisaient assez. De méchantes voitures stationnaient au bas des piédestaux énormes chargés de groupes équestres, qui marquent la limite des Champs-Élysées. De Lannau s'empara de l'une d'elles, et montra vingt francs à l'Automédon des villageois de Neuilly, qui tout aussitôt longea doucement l'avenue. On gagna le rond-point : tout-à-coup De Lannau perdit Charles de vue, derrière un arbre énorme. La voiture fit halte. De Lannau, en interrogeant les profondeurs de la perspective, aperçut la maison d'un traiteur dont la façade étalait ces mots en majuscules d'une coudée : *Salon de* 100 *couverts, et cabinets particuliers*. Ensuite il vit Charles sortir de la porte du restaurant, qui s'était trouvée masquée un instant par la projection opaque d'un majestueux marronnier. L'artiste tenait sa montre, et calculait sur ses doigts en parlant au maître de la maison, qui s'inclinait d'un air grave.

— Il paraît que la petite dame connaît les bons endroits, pensa Frédéric.

Frédéric, comme vous le verrez plus tard, était dans l'erreur en portant cette conjecture ironique contre l'établissement.

A peine Charles eut-il quitté cet endroit et repris son vol vers l'intérieur de Paris, que Frédéric fut chez le traiteur.

— Pardon, monsieur; mais mon ami qui sort à l'instant vous prie d'ajouter un couvert. Surtout, hors moi et lui, ne laissez entrer personne près de nous sans nous avertir quand nous y serons. Avez-vous quelque sonnette pour cela?

— Il y a une cloche dans le jardin, monsieur.

— Bien. Ah! faites-moi le plaisir de me porter dans le cabinet du papier et une plume, je veux écrire un mot.

Le maître de la maison s'empressa d'obéir, et montra le chemin à son nouvel hôte. Installé dans le lieu du rendez-vous, Frédéric dit au traiteur, d'après la supputation qu'il avait vu faire à Charles sur ses doigts: — Tout sera prêt à dix heures, n'est-ce pas?

— A dix heures précises.

Resté seul, De Lannau écrivit et envoya deux lettres, l'une à Granger pour lui être remise en secret et à lui-même sur-le-champ, l'autre à Charles pour qu'elle fût portée rue Saint-Hyacinthe à dix heures et un quart, lorsqu'il ne serait plus à son atelier. Puis, il vérifia le menu commandé par Charles, le trouva trop léger, ajouta ce qu'il trouva de confortable sur la carte, et causa beaucoup avec la dame du comptoir, afin de tuer le temps.

A neuf heures Granger descendit de cabriolet. De Lannau le prit par le bras et l'entraîna dans un cabinet du jardin.

— Ah çà! Frédéric, quel est donc le mot de ton énigme épistolaire? et pourquoi, lorsque je suis dans

les préparatifs de notre déjeuner chez moi, me fais-tu venir chez un traiteur des Champs-Élysées?

— Bon! reprit De Lannau, ne t'ai-je pas bien expliqué par écrit que mes affaires m'empêcheraient de te voir à midi et chez toi, si tu ne consentais à organiser la partie partout ailleurs et de bon matin?

— Tu ne m'as pas marqué un mot de tout cela. Tu m'as dit de venir, et me voilà. Charles va sans doute courir à Boulogne, comme je l'en priais dans la lettre que tu as dû lui remettre hier. Il y trouvera du moins à déjeuner.

— J'y aï pensé, mon ami. Je viens de lui dépêcher quelqu'un. D'ailleurs ton invitation n'était que pour midi.

— C'est juste! après tout, c'est un bon endroit que celui-ci, et quand Charles et moi nous faisions ménage ensemble, il nous est arrivé d'y faire halte.

— Souvent?

— Non. Mais assez pour en garder bonne mémoire.

— Dis-moi, Granger! ta femme est-elle déjà sortie pour se rendre chez monsieur Feuchères?

— Non, pas encore. Ah! puisque tu m'y fais penser, que je te dise le pourquoi de cette invitation faite l'autre jour par Rosalie à ma femme: c'est presque un événement. Il paraît que ce gaillard de Charles n'est pas converti du tout et que sa femme a de terribles soupçons. Nous le sonderons tout-à-l'heure à cet égard. Avant-hier donc, tandis que nous étions à Boulogne au milieu de nos amis, elle a pris Marielle à part pour la prier de venir voir ce matin à Paris une certaine lettre. Quelle est cette lettre? je l'ignore. Je n'en ai pas entendu davantage; mais l'air chagrin de la pe-

tite, quelques paroles piquantes, des traces de larmes m'ont éclairé depuis sur la nature de ses inquiétudes ; serait-ce une missive de femme, ou quelque billet dont notre artiste aura laissé courir le brouillon ? Quoi qu'il en soit, si Charles laisse traîner en effet des sottises de ce genre, son imprudence est encore plus blâmable que sa faute. L'une et l'autre sont un malheur, et quoique, avec toi surtout, je ne fasse pas le moraliste, il est à désirer que le sort de cette bonne Rosalie ne soit troublé ni par des infidélités ni par des soupçons. Marielle me tait le secret de son amie ; c'est un mystère entre elles, un complot peut-être ; mais je dois prévenir Charles et lui dire de se méfier d'une ligue de femmes. Leur réserve m'a mis en soupçon : mais notre habileté n'est pas au niveau de la leur, et ce sont de trop rudes joûteuses en fait de jalousie pour qu'il essaie de leur rompre en visière. Au fond, pour détromper une femme, je ne sais pas de meilleure intrigue qu'une bonne conduite, et je défie que Marielle ait aperçu les moindres ténèbres dans la mienne depuis que ma très-grave belle-mère, l'esprit du monde le plus faux à force d'être fin, m'a voulu persuader que j'étais un libertin effronté. Je dis à Marielle où je vais, ce que je veux, ce que je me propose de faire !

— Elle sait donc que nous sommes ici ?

— Cela seul peut-être fait exception à la règle, ma foi ! et encore à cause de ton style entortillé, qui m'a donné à craindre que tu n'eusses à me demander quelque chose ou à te battre en duel. Le tout suivant tes habitudes de me regarder comme ton témoin émérite et ton caissier honoraire.

— Le duel ne sera qu'à la fourchette, et l'emprunt

se convertira, mon cher Édouard, en restitution : car je suis à flot, et je te dirai le comment. Figure-toi... Mais avant je dois aller donner un ordre au garçon.

Il descendit, prit le maître de la maison à part, et lui dit :

— Quand mon ami que j'attends arrivera, sonnez sur-le-champ, et dites-lui en même temps que je suis là-haut avec son camarade Granger. Granger! vous entendez bien ; n'y manquez pas surtout.

— Suffit, monsieur, vous serez obéi.

Frédéric remonta.

— Pour t'achever mon histoire, tu sauras, Édouard, que le mari de ma belle hôtesse est défunt et enterré autant qu'il est possible de l'être. Il avait supporté philosophiquement la désertion de sa femme, et se rendait toujours au comité d'horticulture avec une frénésie toute flamande, quand le préfet de police a fait interdire la réunion, sous prétexte de la loi qui s'oppose à ce qu'il y ait plus de vingt personnes assemblées dans le même local. On a eu beau arguer de l'innocence champêtre des causeries, du motif tout spécial qui présidait à ce conciliabule de botanistes, les tulipes ont perdu leur cause : le magistrat est demeuré inflexible, et mon adorateur d'oignons s'est laissé mourir de chagrin. Sa veuve a le ridicule de vouloir m'épouser, et je crains bien d'avoir cette faiblesse. L'amour n'y entre pour rien, du reste : ce ne sera de ma part qu'un acte de matérialisme, une affaire pour terminer celles qui m'embarrassent.

Dans ce moment la cloche du jardin retentit avec force, et De Lannau s'écria : — Voici Charles ! Granger ouvrit la porte du cabinet : De Lannau le retint

un instant : — Ah çà ! j'ai mis ce changement de lieu sur ta conscience, ne va pas dire au formaliste Charles que c'est moi qui en suis cause.

— Je prends courageusement le crime sur mon compte, dit Granger en souriant, et il courut à la rencontre de son ami.

Granger trouva Charles pâle comme la mort, écoutant ce que lui disait le maître de la maison, et sur le point d'écrire un mot, car il tenait du papier à lettre. Il l'entraîna rapidement.

— Que diable est-il arrivé chez toi ? tu as l'air tout défait.

— Je n'ai rien, mon ami : c'est un éblouissement qui vient de me prendre.

— J'avais peur que De Lannau t'eût mal expliqué le lieu du rendez-vous.

— De Lannau ! Il est donc avec toi ?

— Ne te l'a-t-il pas prouvé par sa lettre ?

— Quelle lettre ?

— Allons, tu as quelque préoccupation : du reste, je la devine. Et nous nous en expliquerons en déjeûnant.

Charles était à peine assis à la table, chargée de trois couverts, qu'un second coup de cloche retentit. Sans dire un mot, il se leva, ouvrit et repoussa vivement la porte, puis revint presque aussitôt, et jeta sur Granger et De Lannau un vif et pénétrant coup d'œil. Il ne lut sur les traits du premier que l'expression de la surprise. Il lui sembla voir je ne sais quoi d'ironique et d'affecté dans l'air grave et désintéressé de l'autre.

On devine sans peine que cette seconde interpellation de la cloche avait pour cause l'arrivée de Marielle. Quand elle apprit cet inexplicable et nouvel acharne-

ment du destin, elle se retira tout de suite et renvoya Charles ; mais elle était dans un état de stupeur et de trouble si grand que l'artiste voulut à tout hasard la reconduire à Boulogne. Elle eut assez de présence d'esprit pour s'y refuser, et pour convenir succinctement qu'elle irait de ce pas chez Rosalie, en dépit de la terreur que ce mystère satanique éveillait dans sa pensée sur la cause première d'un désappointement qui semblait ne pas devoir jamais prendre fin.

Cependant Édouard disait à Charles :

— Il est facile de pénétrer la raison qui te bouleverse, mon bon ami.

— Mais je ne suis pas bouleversé du tout.

— Si fait ! si fait ! N'est-ce pas, Frédéric, qu'il n'est pas comme à son ordinaire ?

— Bah ! c'est qu'il a des secrets. Il faut les lui laisser.

— Les lui laisser ! Ce serait une perfidie, puisqu'en ce moment peut-être, Marielle et Rosalie conspirent contre sa tranquillité. Sois franc, Charles : nous ne sommes pas pour répéter ce que tu nous confieras. Mais il est clair qu'il se passe des choses qui ne sont pas ordinaires. Rosalie a quelque chagrin dont à tort ou à raison tu es la cause.

De plus en plus étourdi, et comprenant toutefois à merveille que ce propos d'Édouard avait une base quelconque, Charles ne voulut disconvenir de rien ; mais un aveu formel était également impolitique, il resta dans cet équilibre du juste milieu qui est, à proprement dire, un rôle négatif. Toutes les puissances de son esprit furent tendues pour débrouiller ce chaos de rencontres suspectes et de paroles dangereuses. Bref, il pensa que Marielle seule pouvait, par un en-

tretien de quelques minutes, faire pénétrer un rayon de lumière sur la masse de brouillards qui s'amassait autour de lui, et il ne désespéra pas d'en venir à bout en persévérant contre son mauvais génie.

Édouard lui expliqua comment un mot de Rosalie sur une lettre qu'elle possédait semblait concourir avec sa manière d'être actuelle, triste et soupçonneuse, à la faire passer pour jalouse. — De qui? ajouta Granger. Voilà ce qui importe peu. J'aime à croire que c'est de son ombre, et mon grand regret est que nous nous soyons séparés; car te voilà désormais dans le monde, versé dans une autre sphère que celle de tes amis; et je sais que la jalousie, quand elle ne s'arrête pas sur un objet spécial, déterminé, se prend des soupçons les plus ridicules, lorsqu'une fois elle a vaincu ses premiers scrupules de honte et déclaré son existence. Mettons, pour ne pas te fâcher, Bouvet, que tout ceci soit un pur rêve de femme! Au fond, nous avons tous deux assez vécu pour nous convaincre que la bonne politique en ménage est d'être bourgeoisement attaché à ses devoirs. L'infidélité, dans un cœur d'homme qui n'est pas dépravé, a des périls : des périls qui le concernent. Ils sont bien plus terribles que ceux de la débauche : car de ces derniers on se rassasie; les autres, nés d'un sentiment qui n'a pas de laideur, ont le prestige de l'amour honnête, et sont par cela même empreints d'un charme dont les conséquences sont infinies. Un cœur d'homme ne reste pas toujours neutre entre deux affections; tôt ou tard il se décide. Il faut qu'il fasse une victime, qu'il s'endurcisse à voir couler des larmes chez lui. Peu à peu, il en vient à détester celle qu'il estime, et méprise celle qu'il aime. Il n'y a

pas de bonheur réel dans cette situation fausse. Tant que le secret existe, il a les joies clandestines d'un plaisir dérobé ; mais il se dégoûte d'autant mieux des voluptés calmes et des monotones tranquillités de la famille. C'est un flibustier que découragerait l'ordre et qui périrait d'ennui s'il ne courait les aventures. Il a besoin de vivre sur un élément agité. Alors l'heure de la révélation approche. Lui-même se dénonce. Sevrée des plus ordinaires preuves d'intérêt, de la présence, des épanchemens intimes, de la cordialité même d'un mari qui la néglige, une femme sait à n'en pas douter, par une foule de particularités qu'elle étudie, à quel degré d'abandon elle est tombée. Eh! mon ami, si elles tremblent sans raison quelquefois, ce qu'il y a de plus impossible c'est que, lorsqu'on a des torts certains, elles puissent rester dans la sécurité. Je parle, bien entendu, de celles qui aiment, Charles! Autrement l'adultère répond à l'adultère, et la désaffection mutuelle engendre les représailles. Ne te récrie pas. N'en parlons plus, puisque cela te désoblige. Mais tu es averti, et ta sécurité vraie réside dans tes résolutions.

Si Charles fut tenu sur les charbons ardens par la voix et les paroles d'Édouard, il fut bien autrement mis hors de lui par De Lannau, qui bouleversa tout cet édifice moral comme un château de cartes, et considéra les ravages de l'adultère dans le monde comme une des plus légitimes représailles de la loi naturelle sur les usurpations de l'ordre social. Jamais saint-simonien ne déploya mieux sa logique sur l'hérédité des patrimoines que notre raisonneur ne le fit sur cette absorption emphythéotique de la liberté qui a reçu le nom de mariage, et par laquelle, ajouta-t-il, deux fous, un

homme et une femme, se mettent dans la nécessité d'être trompés inévitablement l'un par l'autre, ou de lutter, par l'artifice des plus faibles raisonnemens, contre les plus fortes passions.

Charles interrompit ce discours, il fit hautement l'apologie de la morale que sa conduite outrageait, et jeta le blâme le plus amer sur les maximes qu'il mettait en pratique. Ce fut comme à son insu : il n'était pas hypocrite, et détestait encore plus le sophisme que le crime : c'est l'honnêteté de ceux qui l'ont perdue. Leur éducation est plus forte que leurs penchans, et la vertu sainte garde un sanctuaire dans leurs vices. Ceux-là seuls ont des remords.

Enfin De Lannau quitta ses camarades. Il devait une dernière visite à sa maison solitaire de Chaillot qu'il désertait décidément pour aller demeurer rue de la Paix. Charles ayant saisi, dans les regrets de Frédéric sur cet ermitage délaissé, que la maison présentait diverses sorties, en retint mentalement la désignation; et son persécuteur lui donna, sans le savoir, un bon conseil.

Le lendemain, samedi, De Lannau perdit toutes les pistes; Marielle n'était pas retournée à Boulogne, ce fut de Victor qu'il eut ce simple renseignement. A la boutique de monsieur Feuchères il demanda Charles, madame Feuchères lui répondit avec tranquillité que Charles n'avait point passé la nuit à la maison. Il courut à Belleville. Agathe n'avait vu personne. De Lannau réfléchit beaucoup, et se demanda enfin comment deux incidens pareils s'étaient passés sans que les gens, qui les lui avaient dits, les lui eussent cependant appris comme une chose étrange. Il en conclut que l'on savait

où ils étaient tous deux et qu'ils n'étaient pas ensemble, en quoi il raisonnait bien et concluait mal.

Voici le fait. Après un dîner en famille chez l'artiste, Marielle, venue tout exprès pour tenir enfin en sa possession le fameux billet anonyme, et ayant besoin pour cela de se trouver seule avec Rosalie, qui cachait l'incident à son père et à sa mère, prit la résolution de passer la nuit avec son amie. Granger le voulut bien, et proposa même à Charles d'aller à Boulogne, puisqu'aussi bien on s'installait chez lui. L'artiste donna rendez-vous à Granger près de la barrière de l'Étoile, et courut à Chaillot retenir le logement de Frédéric. On doit présumer qu'il en avait déjà donné la désignation à l'Espagnole.

Avec une simple question de plus, De Lannau aurait su que Charles était chez Granger et Marielle chez Rosalie : il le sut plus tard ; mais il n'était plus temps, et voilà comme la sagacité la plus ferme est mise en défaut par les moindres événemens.

Charles n'en fut pas plus heureux pour cela, car après une heure d'attente à Chaillot, Marielle arriva suivie de sa mère.

Madame Millin avait sur les lèvres un sourire convulsif, et ses yeux étincelaient. Marielle était pâle, abattue, tremblante, et ne put dire un mot. Elle se jeta sur un fauteuil, et de brusques sanglots s'échappèrent entre ses mains. Charles comprit bien qu'une conférence décisive devait avoir lieu, et sentit le feu lui monter dans la tête.

Ce fut la dévote qui rompit le silence : les lèvres crispées par le mépris, le rire dans la voix, imprimant à sa tête un mouvement moqueur, et battant le parquet du pied.

— Eh bien ! monsieur Charles ! suis-je assez votre jouet et celui de ma misérable fille ? C'est donc ainsi que vous tenez les sermens que vous nous aviez faits ! Ah ! j'étais bien stupide d'y compter, après votre mépris pour ceux qui furent solennellement mis sous la sauvegarde du ciel ! Je suis aussi dupe que votre ami lui-même. Qui se rit de Dieu se rit des hommes. Après tout, confidente forcée de vos premiers désordres, ne faut-il pas que j'en sois encore la confidente volontaire ? car vous me croyez sans doute à votre discrétion, n'est-ce pas ? Eh bien ! non, monsieur ! c'est vous qui êtes à la mienne, et je suis lasse de mes mensonges ; car vous en avez abusé.

— Eh ! madame Millin, ne voyez-vous donc point la position de Marielle ? devez-vous, en la navrant par des récriminations sanglantes, oublier en ce moment que vous êtes mère ?

— Je n'ai pas attendu vos conseils pour le prouver, et je n'oublie, monsieur, ni ce que je suis, ni ce que vous êtes ; mais, admise par vos craintes à l'insigne honneur d'être votre complice, avez-vous donc espéré que mon rôle éternel serait de vous prêter la main ? que je ne serais jamais un obstacle ? que lâche, après avoir été miséricordieuse, j'irais, je descendrais du secours à l'infamie, d'un effort maternel au dessaisissement absolu de mon autorité ? Si ce fut là votre pensée, que suis-je donc à votre avis, monsieur Bouvet ?

— Mais vous tuez Marielle, madame ! chacune de vos paroles est aiguë comme un poignard ! vous la brisez avec des paroles de fer. Voyez, mère cruelle que vous êtes : elle se meurt.—Mon amie, ma tendre amie, Marielle ! reviens à toi. — Ah ! madame, si c'est là le

prix, l'horrible prix que vous mettiez à vos secours, il serait à souhaiter que Marielle et moi n'en eussions jamais attendu que de notre désespoir.

—Qu'elle pleure ! qu'elle verse des larmes de sang!... Des chagrins ! elle y est vouée; des reproches ! sa conscience les lui dira plus haut que ma voix. Ce sont des remords qu'il lui faut. C'est la vie que vous vous êtes faite, le bonheur que vous vous êtes donné. Je ne prétends ni vous les ôter ni les affaiblir. Son imprudence l'y condamne, et c'est eux seuls qui peuvent lui rendre maintenant la gloire de sa raison perdue, l'honneur de sa prudence oubliée : car c'est la dernière fois que vous la voyez, monsieur Charles : songez-y bien.

— Et qui êtes-vous donc, vous qui me dites cela ? reprit Charles en fixant madame Millin avec un regard terrible. Marielle est à moi ! à moi seul ! Croyez-vous qu'après l'avoir entraînée loin de son mari, je ne saurais pas l'arracher à sa mère ? que ma voix n'ait pas sur elle plus de puissance que la vôtre ? que ce rire de démon la persuadera plus que mes larmes ? Ah ! il ne lui manquait que cette épreuve pour lui rendre un second devoir haïssable, et vous la perdez plus par cette violence que je ne l'ai perdue moi-même en l'entraînant à l'adultère.

Pendant cet élan de colère, Marielle était tombée à genoux et embrassait les jambes de Charles : elle le suivait sur le parquet et tenait une de ses mains avec délire.

Madame Millin releva sa fille, la poussa dans un fauteuil, lui fit respirer des sels, la délaça.

— Eh bien ! Marielle ! mon enfant, lui dit-elle en lui prodiguant ses soins, vous pensiez qu'il vous aimait,

que vous lui étiez chère plus que lui-même : et c'est un homme qui n'a que des passions, un être emporté que ses sens gouvernent. Il veut vous ôter les affections d'une mère, vous isoler de tout au monde; et son crime, ma fille, lui sourit plus que votre repos. C'est que pour lui vous n'êtes qu'une femme, et non pas une amie. Il veut que vous soyez son jouet, sa victime, son esclave : il ne le déguise pas. Songe-t-il seulement que vous êtes aussi mère? que dans votre abaissement il vous reste un devoir? Non. Soyez donc toute à lui; détournez-vous de moi; prenez conseil de ce furieux qui marche vers un abîme où lui, vous et votre enfant serez brisés.

— Mon enfant! mon pauvre enfant! s'écria Marielle.

— Car, n'en doutez pas, continua la Millin, un mot, une démarche, un rien, sont fertiles en révélations; la feinte a ses limites, le mensonge son terme : l'allure du mystère a quelque chose qui le trahit; l'excès des précautions est ce qui les déjoue, et sous prétexte de s'entendre avec habileté, les coupables multiplient d'ordinaire les chances de leur perte, ils y courent. Je ne crois pas à l'innocence des rendez-vous de deux adultères sur lesquels la bonté du ciel a laissé sommeiller la justice; l'impunité les enhardit, ils marchent sur un terrain qui croule; le tête-à-tête les compromet, et il ne faut qu'un seul instant d'oubli pour déjouer une résolution de vertu bien tardive qui, dans l'âge perfide de la jeunesse, est quelquefois sur les lèvres et jamais au fond du cœur. On s'abuse, on se trompe, on ment lorsqu'on se promet un tel héroïsme. Quand on se cherche, les tentations sont trop répétées

pour rompre la chaîne des souvenirs : ils préoccupent, et l'on succombe.

— Madame..... interrompit Charles.

— On succombe ! reprit-elle avec plus d'énergie ; et l'on ne brave ce péril qu'avec un fol espoir de s'y soustraire, qui n'est au fond qu'un subterfuge mutuel. Croyez-vous donc que la bonne foi n'ait pas ces illusions? êtes-vous donc arrivés tous deux où vous en êtes par le calcul? La dépravation, est-ce une œuvre si volontaire, si réfléchie? et Marielle, en se donnant à vous la première fois, en avait-elle le dessein? Oh! alors ce serait du vice, du vice pur, et le dernier degré de l'avilissement. Le crime est moins dans le crime même que dans la préméditation. — Ne me réponds pas, Marielle. Va, mon enfant, j'ai compris ta faiblesse; je crois à ton égarement et non à ta honte; je comprends la chute mieux que la dégradation : et cependant l'une amène à l'autre; et pour acheter le secret, quand on n'a pas su s'arrêter à temps, on est emporté bien loin sur cette pente rapide. Ta mère, Marielle, ta bonne mère a faibli pour te sauver; elle se dégraderait si elle autorisait la reprise d'une intimité que la religion condamne, et dont sa prudente amitié frémit. Ne vois-tu pas qu'un jour, aujourd'hui, demain peut-être, si Granger vient à deviner tout, si vos détours sont trahis, si vos prétextes s'écartent à ses yeux, cet enfant ne sera pour lui qu'un mensonge, qu'une insulte, qu'un voleur introduit furtivement dans son patrimoine. Eh bien! Charles, je m'en rapporte à vous : déjà la loi vous ôte cet enfant, et bientôt peut-être celui qui devant les hommes a tous les droits d'un père ne le verra plus que d'un œil de haine. Ah! puisque

le mal est accompli, n'avilissez pas un berceau ; punissez-vous par la douleur d'une séparation, car c'est à vous de souffrir, vous qui avez péché : mais cette créature, faible, isolée, produit du crime sans être criminelle, n'a-t-elle pas droit d'exiger qu'on épargne à son innocence la révélation d'un tel opprobre ? mettez la mort dans votre cœur, mais ne gravez pas le déshonneur sur ce front d'enfant.

— Eh bien ! reprit Charles en marchant avec rapidité dans la chambre, mon devoir est marqué : je les emmenerai tous deux avec moi, ces objets précieux ! c'est folie que de s'arrêter à mi-chemin. Je fuirai, j'irai loin, loin du monde et de vous ; mais je ne m'en séparerai pas. Car le reste me pèse, et c'est trop me courber sous la société qui m'écrase ; je rejetterai ce vil fardeau. Un hameau de l'Italie, une île de l'Archipel, un coin de terre et mon talent, c'est tout ce qu'il nous faut ! Et puisque aussi bien nous pouvons dire aujourd'hui tout ce que nous avons sur le cœur, puisque vous m'avez donné ce terrible exemple, sachez-le : la scène de février, la fable du traîneau qui se brise, toute cette dégoûtante comédie, ce piége tendu par l'imposture à la confiance, ces ruses pour donner au mensonge les formes du vrai, à l'hypocrisie les apparences de la réalité, trame que j'ai consentie sans la vouloir, où vous avez joué votre rôle avec un sang-froid qui m'a fait mal, tandis que j'ai failli cent fois me déceler, m'ont laissé dans l'ame je ne sais quelle honte de moi-même, et sur les lèvres je ne sais quoi de plus amer à la bouche que le goût du sang. Sachez-le, madame Millin ! connaissez combien peu vous pouvez sur moi ! La laideur morale de cette fourberie a désho-

noré votre voix dans mon imagination; et votre bouche murmurât-elle mille fois les mots de probité, de conscience et de Dieu, je n'y verrais que des blasphèmes, qu'une dérision infernale dont vous vous faites un calcul, parce que vous avez peur, et que vous appelez votre effroi de la prudence.

— Oh! mon Dieu! dit madame Millin, ne voilà-t-il pas qu'ils me font un reproche de ne pas les avoir abandonnés! Laissez-moi, Marielle! Je l'ai méritée, cette horrible insulte, cette accablante vérité, que je regardais comme un titre à son amitié même; car il doit savoir, par le mépris qu'il prodigue si bien, combien il en coûte de perdre en un seul instant toute l'estime qu'on avait pour sa fille. N'importe! laissons là ce que j'aurais dû faire pour qu'il sache clairement ce que je ferai désormais. Aussi bien il rompt des rapports déshonorans et que je n'avais pas voulu. Ma raison, en détruisant l'œuvre de sa folie, répondra du moins comme une vengeance à ses emportemens. Non! Charles, non! je ne souffrirai pas que vous fassiez vous-même, et à votre profit, un acte d'insensé. Si vous fuyez, si par une démarche criminelle vous essayez d'attenter au repos de ceux qui vous entourent, c'est que je ne serai plus là; et coup pour coup, puisque vous voulez arracher le bandeau qui pèse sur les yeux d'Édouard et de Rosalie, ce sera moi qui le ferai. Votre promptitude n'égalera pas la mienne, et dix minutes auront suffi.

Charles s'arrêta vis-à-vis de madame Millin, dont les yeux ne se baissèrent pas. Une indéfinissable menace était écrite dans les regards de l'artiste; et Marielle, effrayée, fit un rempart de son corps à sa mère,

comme si le tube d'un pistolet eût brûlé dans la main de son amant.

— Vous n'oseriez pas! dit-il avec un froid sourire.

— Un pareil mot me déciderait si je n'étais déjà décidée. Ah! vous auriez toutes les joies de l'imprudence, et d'autres recueilleraient tous les chagrins! Ah! vous chercheriez l'abri contre le danger, et vous lui livreriez tout le reste! ne l'espérez pas! Granger aussi m'a reconnue pour sa mère. Cet enfant que le malheur de ma fille a fait le vôtre, est de mon sang! Dieu soit loué que mes droits sur lui soient protégés de toute la puissance des lois, et que je puisse appeler à mon aide une société tout entière contre vous! Si quelque événement doit ouvrir des yeux jusqu'à ce jour fermés, fixer résolument des soupçons errans encore, tenez-vous-en pour averti, Charles : ce n'est pas de vous qu'il dépendra, mais de moi, de moi seule! On saura tout de moi, plutôt que malgré moi! Ces regards de dédain qui me poignardent, ces convulsions de la colère qui vous donnent la fièvre, m'intimident peu. C'est mon silence qui vous protége; s'il se rompt, vous êtes perdu. Moi j'aurai bien encore la force et la volonté de préserver ma fille : et, perdue pour le monde, elle le sera du moins aussi pour vous! Entre vos extravagances et la fureur d'Édouard qui la menacent de toutes parts, je puis mettre les murs d'un cloître, l'abriter sous les verroux d'une cellule; et comme, si lâche qu'il puisse être, l'épée d'un homme ne se lève pas sur la poitrine d'une femme, je vous braverai comme on fait d'un enfant, et vous n'aurez de vengeance à satisfaire que dans le sein d'un ami, que sur la personne même de votre bienfaiteur.

Charles fut atterré du mot. Sa tête retomba dans ses mains. Il se jeta sur une chaise, et sentit qne l'inexorable Millin tenait toute sa destinée.

— Quant à vous, Marielle, quoique le péril du moment soit grave, et malgré les terreurs que vous m'avez confiées, j'en suis moins inquiète encore que des résultats qui naîtront pour vous-même de vos écarts. Il est triste d'être sans sommeil, sans repos, sans sécurité; de rêver chaque nuit qu'un époux indignement outragé se venge; de rougir d'un regard qui n'accuse pas; de recueillir au passage et d'envenimer un mot dont la pensée n'a rien de cruel : mais vous le méritez, et cette torture est une sorte d'expiation. Je ne viens pas vous arracher précisément au risque d'être tuée par Édouard. Je ne veille pas au calme de vos rendez-vous; je vous les défends! Je veux vous arracher à cette atmosphère où la corruption irrémédiable de l'ame ne tarderait pas à se manifester. Voyez l'alternative, Marielle, et dans ce monde et dans l'autre. Sur terre, il vous faudrait chaque jour multiplier vos confidens, étendre votre cercle d'appui, et le chercher plus bas que vous n'êtes tombée; c'est-à-dire, créer des traîtres, salarier des valets, qui spéculeraient sur ce mystère : accepter leur attachement impur, les aider pour en être aidée, devenir le complice de vos complices, prendre le nom qu'ils se seraient fait, et n'en plus rougir : puis au jour de la mort vous n'auriez à montrer à Dieu qu'un examen de conscience chargé de souillures, quand il vous accorde peut-être encore un délai de repentir et de résipiscence, et que sa voix vous dit, par ma bouche, qu'il est encore temps de rétrograder.

Madame Millin s'était levée ; Marielle, la tête sur le sein de sa mère, avait obéi à cette impulsion : elles firent quelques pas. Charles, hagard, hébété, les vit sans les voir, les suivit des yeux machinalement. Par un mouvement rapide, la dévote poussa Marielle sur le seuil de la porte : celle-ci jeta un cri, et tendit les bras vers Charles ; il se leva sans se reconnaître, et prit son élan.

— Vous ne vous reverrez plus, s'écria madame Millin.

Et Charles se heurta violemment contre la porte, qui s'était refermée.

Quand il sortit de son évanouissement, il sentit ses cheveux ensanglantés, et la maison était déserte.

XXIII.

L'Anonyme.

> Bénie soit la civilisation! la science du vocabulaire a pris désormais la place de la sincérité du cœur, et l'on ne passe plus par les insipides corvées du sentiment pour obtenir les générosités de l'amour.
>
> Léon Gozlan.

La lettre anonyme avait nécessairement tout dévoilé. Marielle ne doutait plus que De Lannau n'eût dirigé les persécutions des sept jours; il n'était pas même descendu à contrefaire son écriture dans cette lettre où il indiquait Marielle à Rosalie comme la confidente la plus sûre qu'elle dût choisir dans sa position jalouse. D'induction en induction, elle suivit sans peine le fil tortueux que Frédéric avait enchevêtré autour de leurs pas; elle rougit de n'avoir su le rompre; elle en

devina le but, comprit l'ascendant qui la menaçait, mais se promit bien de ne tomber dans le piége qu'avec les ménagemens dus à sa vanité de femme et la satisfaction d'une défaite prévue : ce qui était presque triompher.

Elle pensa donc avec raison qu'il lui serait facile d'avoir une entrevue avec Frédéric, puisqu'il était acharné à sa poursuite; qu'elle l'aurait à sa discrétion, le jour et l'heure qu'elle voudrait.

En effet, De Lannau, qui avait la conviction de leur rupture, ne cessait, malgré ce résultat qui ne le satisfaisait qu'à demi, d'épier les démarches de l'un et de l'autre. Trois jours s'étaient écoulés depuis la séparation de Chaillot, que rien n'avait été essayé des deux parts pour renouer dans l'ombre. Frédéric le savait.

Sortie avec la ferme intention de le rencontrer, Marielle dirige sa promenade vers le bois de Boulogne. Pour que Frédéric, habile à interpréter les circonstances les plus indifférentes, ne la soupçonnât pas d'appeler le mystère à cette entrevue, elle se fit accompagner d'Henriette. Tom, beau chien danois, qu'Édouard avait acheté sur les bords du Rhin, courait en avant, réjoui, vif, ardent, flairant quelquefois le gant de sa jeune maîtresse. Le temps, sans être orageux, avait toute l'inconstance du mois d'avril; tantôt une brise fraîche et humide s'échappait par bouffées, suivie d'une pluie fine qui séchait à l'air; tantôt des éclats de soleil bronzaient l'écorce polie des arbres, les feuillages bafoués par le vent. Marielle, qui était entrée dans le bois par la porte d'Auteuil, ne tarda pas à voir De Lannau parcourant à pas distraits une allée parallèle à la

sienne. Sans affecter de le savoir là, elle mit quelque précaution à ne pas l'éviter, avantage de position que le rusé ne laissa point perdre, et dont avec modestie il usa en homme habile, comme s'il le devait au hasard.

— Elle me cherche ! le moment est donc venu !

Au bout de l'allée, il tourna brusquement dans celle que parcourait Marielle, et ils se trouvèrent face à face, si près, si en regard, que, même s'ils avaient eu l'intention de s'éviter, aucun d'eux n'aurait osé le faire. Le cas forcé de cette rencontre fut un admirable prétexte. Ils s'abordèrent avec l'apparence de personnes qui cèdent à la nécessité d'une politesse inévitable. Les principes étaient sauvés.

La toilette de Frédéric était d'un négligé élégant. Son corps flexible et relevé se dessinait sous des habits qui ne lui laissaient perdre aucun avantage, et ne lui ôtaient rien de cette liberté dont l'usage règle la tenue, sans en contrarier la grâce et la souplesse. Sa main jouait avec un frêle jonc d'ébène, et, par manière de contenance, il s'en servait pour abattre les branches avancées sur son passage.

— Madame Granger, dit-il le premier en offrant son bras qui fut accepté, voilà bien des jours que vous n'avez à vous plaindre de mes importunités. Aussi je ne me reconnais plus, je souffre de monotonie, je mourrai d'uniformité.

— Le monde est donc votre victime?

— Si je ne veux pas être la sienne.

— Sans blesser votre amour-propre, monsieur De Lannau, pensez-vous que le monde ne se compose que de méchans et de dupes qui tour-à-tour changent de rôle?

— J'en ai peur, madame; et je crois que les principes ont été imaginés par ceux qui n'en avaient point ou ceux qui n'en avaient plus. On a établi la morale et le code après les vols et les adultères; ce sont les volés et les maris qui ont demandé les lois. Ne voyez-vous pas la lutte du fort et du faible? le fort est le juste.

— Belle morale, en vérité! et vous devriez solliciter une chaire. Cependant j'ai quelque répugnance à l'adopter. Si ce sont les faibles et les trompés (éclairez-moi, je vous prie) qui ont fait les lois et l'opinion, d'où vient que les forts y ont consenti? les forts n'ont pas été bien fins.

— C'est que les faibles se sont réunis : par exemple, un amant est plus fort qu'un mari; vienne un troisième amant qui veuille les remplacer tous deux; le mari et l'amant se ligueront, et l'autre sera chassé. Voilà la société.

— Ah! tant mieux; vous voyez qu'elle a du bon.

— Attendez! ceci est la guerre, la résistance; il y en a une, je n'ai garde de la nier; alors on éclaire le mari, et on démasque l'amant; ils se repoussent l'un par l'autre; isolément on en triomphe. Au besoin, on tue la morale au pistolet.

— Je n'ai pas assez de philosophie pour pénétrer dans ces hautes régions, mais vous me permettrez de croire avec mon bon sens de femme, que si le fort est le juste, le mépris est aussi une justice : car il peut renverser un fat qui marche dans son insolence et dans son impunité.

— Je ne pense pas que nous soyons sortis, jusqu'à présent, des généralités innocentes de l'hypothèse; ou sans cela, je serais trop fier d'avoir à vous demander

des explications. N'oubliez pas que nous sommes, ici même, et sous ces arbres, sur un terrain où les rancunes croisent le fer, et font échange de plomb. Plus d'une fois, moi-même,..... mais continuez, je vous prie !

L'ambarras était visible sur le visage de Marielle; De Lannau conservait la plus froide impassibilité, et semblait ne se prêter à la conversation, que pour en remplir les exigences. Cette réserve et cette contrainte se décelaient par une marche irrégulière. A peine le bras de Marielle effleurait-il celui de De Lannau; il y avait encore de la retenue, de l'appréhension dans ce rapprochement. Lui, de son côté, continuait son système d'indifférence, soit en chassant avec la pointe de sa badine les cailloux des allées, soit en jouant avec la tête velue de Tom, qui avait reconnu en lui l'ami de la maison. Enfin, après quelques allées et venues silencieuses, ils entrèrent dans un sentier moins battu par les promeneurs, et Marielle reprit la conversation.

— J'admire le chemin que vous faites sur le terrain de la discussion; d'abord timide à y entrer, vous le parcourez ensuite en deux pas; j'admire surtout votre désintéressement, qui se défend avant qu'on l'accuse; votre susceptibilité, qui équivaut à une provocation. Vous cachez encore l'épée, mais vous en laissez voir le fourreau.

— Ne puis-je rien dire, madame Granger, qui ne traîne une arrière-pensée? Allons, par grâce, honorez de quelque franchise mon langage; traitez-moi sur le pied de l'égalité, ou dans le manége périlleux de la conversation que nous tenons, un mot mal conçu ira de vous à moi dans une intention toute pure et inoffensive,

et se corrompra en s'arrêtant sur le champ des allusions. Décidons que les mots ne signifieront que ce qu'ils signifient ; que les choses ne vaudront que ce qu'elles valent. Il y aura de la religion dans l'acception des faits et des paroles.

— Est-ce une épigramme que vous faites contre la religion ?

— Ne rompons pas le traité avant qu'il soit signé, madame. Attendre serait au moins de la diplomatie. N'ayons pas la prétention d'aller plus loin.

— Sans trop savoir quel genre de guerre vous allez me livrer, je suis tentée de souscrire aux conditions de franchise que vous me proposez.

— C'est donc moi qui vous livre la guerre ? mais ce que j'en faisais était au contraire pour l'éviter.

— Vous vous sentez donc convaincu d'impuissance à vous défendre ? Il est vrai que je ne vois pas trop comment vous vous tireriez de là, sans y laisser assurément votre témérité et peut-être votre délicatesse.

— Enfin les personnalités sont venues ; c'est moi qu'on attaque, c'est vous qui accusez. Entre nous il y a une faute, un crime : dites-la, dites-le.

— Avouez-vous cette lettre ? Reconnaissez-vous cette écriture ? acquiescez-vous au déshonneur de cette lâcheté, de cette accusation anonyme ?

— Lettre, écriture, contenu, j'avoue tout. La lâcheté se cache sous le masque d'une écriture empruntée. Vous avez reconnu la mienne : où est la lâcheté ?

— C'est donc vous ?

— Eh mon Dieu ! pourquoi vous donner plus de peine à me deviner que je n'en ai mis à me cacher moi-même.

— Et voilà votre tort, monsieur. Pourquoi vous découvrir à moi, avec cette imprudence qui aurait pu tout aussi bien vous déceler à d'autres? En vous servant de votre écriture, d'un côté tacitement vous avez donné un poids très-grave à votre délation, et en ne signant pas, vous avez suspendu les probabilités par le soupçon; c'est au-dessous du poltron, qui du moins a la franchise de la peur; c'est au-delà du sbire qui assassine sans avertir, crainte d'armer l'effroi. Vous avez trouvé le secret d'être neuf dans le vice, et il date depuis la création.

Cette accusation prononcée avec une dureté poignante, fut précédée d'un éclair de mépris qui éblouit De Lannau. Comme depuis quelques minutes deux cavaliers prenaient un malin plaisir à les suivre dans l'étroite allée où la distraction les avaient conduits, Frédéric s'arrêta sur la lisière de gazon, les mesura fièrement, et les engagea d'un regard expressif à passer outre et à poursuivre rapidement leur chemin. Dans ce mouvement Marielle avait été forcée de quitter le bras de De Lannau, qu'elle ne reprit point. Elle l'avait aussi devancé de quelques pas, car la chaleur de ses propres paroles l'avait jetée hors de son indifférence affectée; en un instant De Lannau même avait été troublé dans son flegme. En revenant, il s'abaissa sur le visage de Marielle, comme pour lui parler plus discrètement, et, avec une émotion qu'il ne sut pas cacher, il lui dit :

— Je ne puis répondre pour l'instant aux accusations compliquées de la lettre anonyme. Mais je ne suis pas un lâche, madame, j'ai eu trois affaires où j'ai été blessé; on voit presque battre mon cœur sous la cica-



trice d'un coup de sabre que j'ai reçu, ici même, dans ce bois, en tuant un Anglais qui avait craché sur la colonne Vendôme. Je le répète, madame, je ne suis pas un lâche !

— Et qui vous en parle, monsieur? Qui vous déshérite de cette bravoure d'un quart d'heure? On est lâche pour autre chose que pour ne pas savoir tenir une épée; il y a des crimes dans l'encre comme dans le sang, et on assassine avec la plume. Mais apprenez, monsieur, que les femmes, vous en avez l'expérience, ne confient jamais les lettres anonymes à leurs maris : elles les espionnent, les suspectent, dévoilent leur conduite ; mais elles ne les exposent jamais aux chances d'un duel.

— C'est ce que je savais, ce que je voulais aussi. Vous m'avez enfin rendu justice !

— Votre culpabilité n'en est pas moins profonde. Ah ! c'est ce que vous vouliez ; votre but était simplement de troubler le ménage de Rosalie, de la jeter elle, bonne et simple personne, au milieu des charbons de la jalousie; que vous a-t-elle donc fait ?

— Vous avez dit, ce me semble, le ménage de Rosalie. A votre place je n'aurais pas oublié de laisser la suprématie du titre à Charles. Le ménage de Charles, disiez-vous, a été troublé par moi, par le fait de la lettre que j'ai écrite ; mais vous avez oublié, madame, que la reconnaissance m'imposait l'obligation de rétablir dans sa maison ces règles sévères de morale, si bien professées par lui à Boulogne, quand nous étions de moitié, vous et moi, sous la haute surveillance qu'il exerçait en l'absence d'Édouard. Vous et moi, madame, en avons profité : nous en sommes assurément

plus moraux depuis. Au lieu de me blâmer que ne m'aidez-vous à lui payer sa dette? Soyez complice dans cette bonne œuvre!

— Pourquoi tournez-vous contre moi ce qui ne doit pas sortir du cercle de Rosalie, de vous et de Charles? Je parle au nom de Rosalie. C'est elle qui voudrait sortir de l'incertitude où vous avez plongé son cœur d'épouse. Par délicatesse, ne me jugez pas lorsque je vous interroge. Par pitié, monsieur, songez que je suis femme.

Ces dernières paroles furent étouffées par des larmes que la fierté espagnole se hâta d'essuyer aussitôt. Avec un empressement tendre et silencieux, Frédéric s'empara de nouveau du bras de Marielle, le pressa doucement sur cette poitrine dont elle n'avait pas oublié la blessure, et sans excuse, sans des supplications, que De Lannau n'aurait assurément pas rendues en ce moment aussi tendres que ses regards, aussi caressantes que son attitude toute d'amour et de pardon, il répondit à Marielle d'une voix émue :

— Sans prétendre vous juger, il m'est impossible de ne pas mêler quelquefois votre nom à l'explication que vous provoquez de ma franchise.

— Vous prétendiez donc aller plus loin en enveloppant Rosalie et moi dans le même réseau?

— Je ne le cache pas, j'avais besoin de sa jalousie. En l'invitant à suspecter son mari, je l'ai mise de moitié dans ma vengeance.

— Vous avez donc à vous venger? Mais si Rosalie allait ne pas être jalouse?

— C'est qu'elle serait aimée, et je ne le crois pas.

— C'est donc par comparaison que vous en jugez?

Votre subtilité vous aveugle ; en portant si près la lumière de vos yeux, vous pourriez bien ne rien y voir du tout.

— Je profiterai du conseil. Mais deviez-vous jusques là traiter ma clairvoyance d'éblouissement, je pense assez de la moralité de Rosalie pour la croire intéressée à la conduite de son mari ; et si vous vouliez me convaincre du contraire, il faudrait auparavant me démontrer qu'elle est la seule à avoir quelque influence sur le caractère de Charles. Ce qui, je le répète, est impossible à prouver. Qu'on est heureux d'ailleurs d'être défendu comme lui ! car c'est de lui que vous prenez si chaudement les intérêts en plaidant pour Rosalie. Vous voulez absolument qu'il soit resté insensible aux séductions du dehors ; qu'à force d'imagination, il ait trouvé dans sa femme l'ardeur qu'elle n'a pas dans son regard, l'esprit cultivé que l'usage d'un monde moins délicat lui a refusé, les grâces que ce climat ne donne jamais, et que le soleil prodigue aux femmes du vôtre.

— Que vous êtes méchant, Frédéric !

— Marielle, croyez que les parallèles sont funestes aux femmes. Peut-on ne pas rendre justice à la vivacité de vos yeux, aux grâces de votre personne, aux séductions de votre esprit ? Rosalie est jolie, mais vous êtes belle ; elle est bonne, mais vous êtes entraînante ; elle se fait aimer, mais on vous adore. En elle, on trouve la femme mariée qu'on estime : en vous, la jeune fille qu'on voudrait toujours épouser.

— A quoi bon ces comparaisons, Frédéric ?

— A prouver une vérité que vous saviez avant moi : qu'entre elle et vous le choix ne serait pas douteux.

Toute mon accusation se réduit là. On a cherché les grâces qui lui manquent : on les a rencontrées ailleurs. Si vous vous étiez trouvée sur le passage, le hasard aurait eu tort. Pourquoi la société a-t-elle mis, dans les ménages, l'ennui sur le lit conjugal et la séduction à la fenêtre du voisin?

— Mais vos allusions, Frédéric, prennent de la consistance. Vous me faites presque la rivale de Rosalie! c'est un mensonge. Vous accusez Charles d'infidélité! c'est un crime.

— Dont vous tenez à l'absoudre.

— Moi!... On craint toujours de vous donner raison, méchant que vous êtes.

— Si quelqu'un a tort, Marielle, c'est votre mère qui vous fit belle, c'est la création entière à laquelle il faudrait remonter pour condamner la supériorité que vous avez sur toutes les femmes.

— Bien!.... des flatteries!.... Est-ce que le carquois aux méchancetés est déjà vide? Vous promettiez davantage.

— Vous m'encouragez, Marielle. Pour peu que vous fussiez indulgente, déjà que vous convenez presque avec moi que la vengeance a son utilité quand elle doit faire triompher un principe, je vous avouerais que Charles est mon créancier, et que je suis un débiteur inexorable.

— Vous vous préparez donc à le tourmenter?

— C'est la logique de la société. Les représailles sont des droits.

— Voilà pour la théorie.

— Ce sera ma pratique envers Charles.

Une plus douce intimité régnait déjà dans la con-

versation. Les paroles de Frédéric, malgré leur amère causticité et leur tranchant, tendaient moins à exciter la colère de Marielle qu'à faire ressortir la pénétration de celui-ci; d'ailleurs, parvenus à un tel point de confidence qu'ils s'étaient découverts tous deux, qu'ils se comprenaient à merveille, lui dans ses attaques qui avaient porté leurs plus rudes coups, elle dans sa défense assez longue pour succomber sans déshonneur; ils sentirent l'un et l'autre le besoin de vider le terrain creux des périphrases pour s'abandonner à des personnalités plus ouvertes. Avant d'y recourir, Marielle jeta un dernier trait, et ce ne fut pas le moins aigu que De Lannau ramassa pour la terrasser.

— Si votre vengeance, Frédéric, n'aboutissait qu'à mettre Rosalie sur la voie de vos menées et ne corrigeait rien?

— Est-ce que vous le pensez?

— C'est presque un aveu que vous exigez, Frédéric.

— Mais c'en est un que vous me faites, Marielle?

— Tenez, Frédéric, écoutez-moi. Jouez plus ouvertement votre jeu. Revenez au traité que nous avions conclu en commençant notre conversation. Point d'arrière-pensée.

— Ah! vous y revenez enfin à ce traité! Vous n'y avez consenti qu'avec répugnance. Soit, je suis généreux! Je ne devrai voir que ce que je vois; je n'accuserai que ce que je sais.

— C'est le plus certain de beaucoup, mon ami.

— Mais vous promettez de m'aider?

— Avec vous, il faut toujours être de moitié; d'ailleurs, contre qui dois-je me liguer? contre Charles?

Frédéric respira. Elle avait dit son secret; il en était

le maître. Lui, rival, lui, toujours repoussé par l'intervention de Charles, méprisé, déjoué dans ses plus subtiles combinaisons, réduit à saisir le moment douteux d'une rupture pour entrer en lice; il dominait enfin cette femme, sa plus difficile conquête, celle qu'il n'aimait pas pour elle, mais pour assurer son triomphe sur un autre. Un coup de dé lui avait ramené la réputation, l'honneur, la vie de cette femme. La victoire n'était pas complète; il n'avait que le passé de Marielle en sa puissance, il voulut décider de son avenir. Il avait son secret, et où ne va-t-on pas quand on tient ce talisman? Il y avait d'ailleurs si peu de colère dans cette proposition de Marielle, d'éloigner Charles pour complaire à De Lannau, que celui-ci, croyant l'avoir amenée au point qu'il désirait, continua de la sorte :

— Si une voix avait quelque ascendant sur vos déterminations : si c'était la mienne, par exemple! j'aurais presque la hardiesse de ne pas vous détourner de cette résolution; et puisque vous m'avez si bien compris pourquoi n'acheverais-je pas de me laisser deviner?

— Je vous entends à merveille, Frédéric. Vous me conseillez donc une rupture?

— N'y aviez-vous pas songé avant moi? J'ai besoin de le supposer, Marielle, pour me faire pardonner cette hardiesse dans votre esprit.

— Vous auriez besoin qu'on vous excusât souvent, Frédéric. Mais en supposant que je consentisse, voyons, que gagneriez-vous à cette séparation?

— Je ne sais, Marielle; mais vous n'avez pas encore perdu le souvenir de l'obstination malheureuse dont j'ai fatigué votre indulgence. Depuis votre mariage

avec Édouard, depuis que j'ai le bonheur de vous approcher enfin, pourriez-vous citer un seul instant, si court qu'il ait été d'ailleurs, passé seul avec vous, Marielle, où j'aie négligé de vous expliquer la passion dont Charles a toujours détourné la flamme, par son souffle curieux? La scène nocturne du bosquet à Boulogne est déjà bien éloignée de ce temps-ci; vous aviez alors devant vous ce bouclier magique qui défend une jeune épouse, les premiers mois de mariage; Charles vous surveillait déjà, sans s'expliquer l'intérêt qu'il vous portait; eh bien, dès cet instant même, malgré vôtre égide d'épouse, malgré vos froideurs, vos dédains, vos railleries, malgré tout, n'ai-je pas osé vous avouer ce que j'éprouvais pour vous? Je sais qu'un peu de hardiesse me compromit à vos yeux; refusez-moi encore le pardon de cette faute, j'y consens; mais n'oubliez pas le sentiment qui la fit naître. Je veux rester coupable à ce prix. Si vous n'eussiez jamais aimé, Marielle, jamais je n'essaierais de me faire comprendre. Avant de vous confier ce secret, dont vos préventions contre moi devaient vous porter à repousser la confidence, il me fallait vaincre dans votre cœur les torts de ma réputation, témoin payé pour me nuire auprès de vous. Des aventures toujours exagérées; ce que le monde appelle de bonnes fortunes et où je n'ai pas laissé la pureté de mes émotions; quelques duels que la calomnie m'a toujours accusé d'avoir provoqués; enfin d'autres reproches, fondés en apparence, mais indépendans de mon caractère, ont dû singulièrement me noircir dans votre esprit. Faites la part du mensonge, de la calomnie, de l'exagération, et croyez, Marielle, qu'il reste encore en moi un esprit assez haut

pour se contenter de son estime, un cœur qu'on a pu égarer, mais jamais corrompre ; où est demeuré une assez large place pour l'amour, pour l'amour vrai, pour l'amour qui s'achète avec la discrétion, et que vous êtes digne d'inspirer, comme moi de comprendre. Soyez, d'ailleurs, celle qui me soutiendra dans la voie de considération où je vous promets de rentrer ; mon retour à des habitudes plus douces, à des sentimens plus durables, sera votre ouvrage et votre ouvrage éternel. Soyez à moi et je vous appartiens. Ne craignez rien de l'emportement et du retour de Charles ! L'orgueil blessé en fera justice : à défaut, je la lui ferai moi-même.

Frédéric, en homme vieilli dans l'intrigue, venait de parler de ses qualités et de ses vices de manière à faire supposer quelque conscience au fond de lui-même. On pourrait même être étonné de la modestie qu'il avait mise à se louer de quelques qualités estimables, et d'un autre côté de l'acharnement avec lequel il avait dévoilé ses défauts ; c'est qu'il était sûr de ce moyen, moyen infaillible auprès de Marielle, comme auprès de toutes les femmes qui ont de l'imagination. S'il en est dans le nombre qui médisent des duels, des jeunes gens qui ont des dettes et des intrigues, c'est qu'on se bat, qu'on se ruine, qu'on fait des folies pour d'autres que pour elles.

L'explosion sentimentale de Frédéric ne causa aucune surprise à Marielle. Cependant, comme elle ne voulait ni l'encourager à poursuivre, ni pourtant l'arrêter en chemin, elle ne lui répondit pas ; mais il y avait dans son silence même un encouragement ; ce qu'elle feignait d'oublier.

— Certainement, Marielle, je ne vous eusse pas tenu ce langage, s'il avait fallu disputer votre possession à votre époux. Ma délicatesse eût prévenu la vôtre. Assez téméraire pour l'oser, j'aurais compris votre résistance; mais vous n'avez plus à faire valoir contre moi cet argument dont Charles m'a sauvé les difficultés. Dans les moyens que l'inspiration me donne, ah! Marielle, je serais désolé de compter la terreur, de spéculer sur la crainte où doit vous tenir la connaissance que j'ai de votre secret. J'ai voulu arriver à l'amour par l'amitié, par l'estime; et pour cela, Marielle, vous auriez besoin de mieux me connaître, de ne pas reculer devant l'examen impartial de ma conduite, qui, je le répète, a pu être souvent légère, mais jamais coupable. Quand Frédéric vous sera mieux connu, du fond même des souvenirs qui s'élèveront contre lui, jaillira sa justification. Vous reconnaîtrez que ces méchancetés errantes, ainsi que vous avez dû les appeler quelquefois, avaient un but : ce but c'était vous, votre possession. Haï, j'étais coupable : aimé, il y aurait du chevaleresque dans mon obstination. Si vous descendiez, Marielle, à cette étude de moi-même, peut-être mes torts seraient-ils effacés, et ce De Lannau, peint sous des couleurs si noires, aurait gagné sa cause avec toutes les réparations qu'il demande!

Marielle n'avait pas entendu la moitié des raisons subtilement déduites par De Lannau. Ce qui l'avait subjuguée, c'était un son de voix, des regards, une attitude que Frédéric n'employait que dans les occasions décisives, et qui manquaient rarement leur effet.

Frédéric se tut : la main de Marielle se trouva oubliée dans la sienne.

La distraction fut longue : ils n'en sortirent l'un et l'autre qu'au bruit précipité d'un cheval qui parcourait au galop leur allée silencieuse. C'était monsieur de Valory qui revenait du château : ne voulant pas les gêner dans leur préoccupation amoureuse, il se contenta de les saluer et de crier à Frédéric :

— On vous attend vendredi, à Belleville ! Nous aurons ces dames. N'y manquez pas !

Il disparut.

— Marielle, m'y accompagnerez-vous?

L'Espagnole avait encore laissé sa main dans celle de Frédéric.

XXIV.

Le Congé.

> L'immortalité est une chimère qu'on a reléguée dans le ciel pour consoler les ames sentimentales de l'instabilité des choses d'ici-bas.
>
> HÉRACLITE.

La porte du jardin de Belleville était ouverte, celle qui donne sur la terrasse. Voluptueusement renversée dans un fauteuil de taffetas noir damassé, Marielle livrait sa tête aux mains expertes de la camériste d'Agathe. Celle-ci entrelaçait dans les cheveux noirs de la Castillane les premières fleurs de la saison : là c'était une rose qui s'épanouissait sur l'oreille, et qui remplissait toute une joue de son reflet ; là un jet tremblant de jasmin courait avec ses étoiles odorantes et ses dentelures vertes tout autour du front, et se perdait dans les

grappes bouclées qui pendaient aux deux faces. Assise devant une glace inclinée, Marielle ne cessait de prodiguer des éloges à l'adresse de la femme de chambre, à l'éclat des fleurs, à la beauté de la journée, manière délicate de s'avouer hautement jolie, et d'avoir quelqu'un à qui le dire.

Le printemps, il est vrai, n'avait pas encore offert un aussi beau jour. Les meubles, les chaises, les tentures, les pendules, les tableaux, exposés à l'air tiède et parfumé qui venait du dehors, avaient quelque chose de cette fête universelle de la nature. Là, c'était la cheminée avec des fleurs qui se peignaient dans la glace : là, un rayon qui partait du plancher et allait au soleil en ramassant dans son tourbillon lumineux des républiques d'atomes; plus loin un papillon cherchait à baigner ses ailes dans la glace qu'il prenait pour un bassin, tant l'air pur d'avril la rendait claire et limpide; les mousselines des croisées, les flèches des tentures, la jalousie verte; bois, marbres, peintures, carreaux, il n'était rien qui n'eût revêtu sa robe éclatante ou parfumée. C'est peut-être l'imagination qui harmonise tout ce qui n'a ni souffle ni pensée, la nature morte; mais, qui n'a pas senti l'admirable accord qui saisit toutes les sensations d'une même ivresse et qui fait pleurer à la chaise où votre maîtresse, qui n'est plus, s'est assise? La vie est dans tout : rien n'existe au dehors. Le monde, c'est le cerveau.

La toilette de Marielle allait être achevée quand on frappa discrètement à la porte. On entra.

C'était Charles. Mais qu'il était changé depuis dix jours seulement! Le feu de son œil d'artiste s'était éteint dans les pensées intérieures; naturellement pâ-

les, ses joues avaient été ravagées par ces larmes qui creusent, et qu'on ne retrouve sous ses doigts qu'aux jours des grandes morts; ses lèvres portaient encore l'empreinte des paroles sans bruit qu'il avait dû exhaler dans ses nuits d'insomnie : il était vieilli de dix ans. Marielle s'en aperçut bien.

Le désordre le plus complet régnait dans sa toilette. Il s'assit avec un tremblement visible auprès de Marielle, et lui prenant la main qu'il n'osa baiser, il lui demanda d'une voix altérée et courte :

— Marielle! comment vous trouvez-vous depuis notre.....

Il ne put pas achever sa phrase.

— Charles, mon bon ami, et vous?

— Mal, très-mal, Marielle! Vos lettres ne me calmaient pas : c'est vous qui me manquiez. J'ai mis tous mes soins à vous oublier : on nous a dit que c'était un devoir; mais pour vous oublier, il faut perdre tant de souvenirs! Quel plaisir, quelle douleur ai-je éprouvés où votre nom, votre présence n'ait eu sa part? J'ai cherché, j'ai pressé la main d'Édouard; j'ai voulu rassurer ma conscience agitée en respirant l'air qu'il respire, en lui demandant ses conseils; mais il m'a fait mal, car il m'a parlé de vous, car il m'a nommé son ami. Si vous saviez quel supplice il y a dans la confiance! et combien la bonté a d'amertume! Je conçois Caïn. Le bourreau est une plaisanterie : c'est le cœur qu'on roue, et non les os. Qu'on périsse sous la main d'un autre, c'est peu; mais moi, c'est mon ame qui m'exécute. Il a fallu quitter Édouard. J'ai porté mes peines chez moi : j'ai demandé à Rosalie un peu de cette sérénité que Dieu lui a faite. Ma mélancolie a

voulu se donner le change au milieu de mon ménage ; j'ai cherché à parler des travaux domestiques avec ma femme ; elle seule parlait : j'étais avec vous. Je me rappelais l'horrible séparation de Chaillot, votre départ, vos cris, et puis ma solitude après votre départ ; ma chute sur les carreaux. Voyez ! mon front s'est ouvert !... Je vous parlais de Rosalie? eh bien ! son calme me désespère : c'est votre ame qui lui manque. Ses mots ne consolent pas : je ne les entends jamais ; ses pleurs ne mouillent point : car elle a pleuré en me voyant si triste, si défait ; elle m'a conseillé de peindre : mais à peine établi dans mon atelier, j'ai cherché votre portrait, celui que je dessinais à la Nouvelle-Athènes ; mes regards ne l'ont pas quitté durant dix jours ; j'étais heureux de le retrouver.

Mais que vous êtes bien avec ces fleurs ! vous embellissez chaque jour, Marielle, et mon cœur est content de ne pas voir les chagrins que je vous ai causés vous priver de l'innocent plaisir de la toilette. Mais je ne serai plus dans le secret de vos charmes ; d'autres que moi les loueront ; mes suffrages ne paieront plus les soins que vous mettiez à me plaire. Je n'aurai que des souvenirs !

Oh ! oui, vous êtes belle, jamais je n'ai eu besoin de vous le dire comme aujourd'hui... Que ton haleine est fraîche, ma douce et perdue Marielle ! où prends-tu ces regards qui ne sont qu'à toi, que j'ai retrouvés sans cesse dans mes rêves ? Mais tu ne me délaisseras pas, non ! j'en mourrais de douleur. Si la séduction voulait te rendre sa victime, songe à la sainteté de tes sermens, aux nuits que nous avons scellées de notre amour, de notre amour maudit par les hommes qui ne

le comprennent pas. Eux qui font passer la vie entre deux murailles de feu, et qui vous crient : soyez de glace! Eux qui n'ont pas de passion, mais qui ont inventé des mots qui les flétrissent! qui punissent l'adultère, et honorent l'intimité; larges aux principes, cruels aux conséquences; qui condamnent à vivre en société, et qui tuent si l'on en recueille les inévitables résultats!

Après tout, je suis las de ce joug que je ne me suis pas imposé. Ai-je demandé à naître l'esclave de l'opinion? M'a-t-on consulté en créant cette société dont je ne veux pas être membre? De quel droit a-t-on écrasé ma nature libre dans un suaire de plomb? Point de contrat où il n'y a pas de volonté. Je refuse la mienne à l'obéissance de ces lois de mort, qui brisent mon ame dans leur mortier d'airain, cette ame que je sens s'élever et battre avec les ailes qu'elle a reçues pour tout oser et tout atteindre.

C'était comme une frénésie qui avait saisi Charles. Une rougeur écarlate flambait à ses oreilles, ses dents mordaient de la rage et de la passion; il avait étouffé dans ses bras la frêle Espagnole, qui tremblait pour sa collerette à tuyaux, pour ses jasmins si bien arrangés. Il dévastait sous ses caresses vagabondes, dans ses violentes étreintes, le luxe des fleurs et de mousseline qui la parait. C'était le sang du pirate, de Ducrest, qui jaillissait à la tête de son fils, dans ses larges veines, palpitant aux tempes, autour du cou, et prêtes à s'ouvrir à l'excès de l'exaltation.

— On frappe, levez-vous, Charles; laissez-moi! dans quel désordre m'avez-vous mise?

Débarrassée des bras de Charles, elle courut à la glace, et en deux traits rétablit sa coiffure. En passant

devant la porte du jardin, elle laissa glisser de tout son poids la jalousie, et fit courir le rideau sur sa double tringle. L'appartement fut sombre. Charles se laissa tomber dans un fauteuil.

La société d'Agathe arrivait, et au-dessus des voix gaies, folâtres, fraîches, de madame de Saint-Léon, de madame de Soubise, suivie d'Anaïs sa demoiselle d'affection, au-dessus des voix de leurs cavaliers, dominait la parole de Frédéric, plaisantant, riant, bâtissant d'ironiques hypothèses sur les lenteurs de Marielle.

D'abord le passage du grand jour du dehors, à l'obscurité de l'appartement, les empêcha de voir Charles, qui s'était levé, incertain s'il devait sortir, s'esquiver au jardin, où rester à sa place.

— A quoi bon éviter ces gens-là ? ma présence ne peut que les honorer. Restons. Il se rassit.

Avec un air d'autorité, et des manières de maître, Frédéric courut à la porte du jardin, tira les rideaux, souleva la jalousie, et ce ne fut qu'en se retournant, pour louer à ses amis la beauté du jour et les richesses de la végétation, qu'il aperçut Charles, assis dans un fauteuil.

— Toi! dans ce pays ! Mais je me félicite de la rencontre. Et parbleu tu seras des nôtres. Justement monsieur de Croisic est absent, tu monteras son cheval. La course sera plus complète. Mais je te croyais tout entier aux méditations de l'art, à quelque chef-d'œuvre pour le concours prochain : c'est bien d'en revenir à ses anciens amis. Il faut de la distraction au génie, et nous t'en donnerons ; je parle de distraction, bien entendu ! Les équivoques ne sont pas de ton goût.

Charles répondit froidement aux politesses épigrammatiques de Frédéric, et descendit se perdre dans les allées touffues du jardin.

— Chacun son penchant ! il est philosophe ! s'écria Frédéric ; laissons-lui le sien.

Tandis que Charles tourne et retourne dans son cœur le poignard de la jalousie, la voix de De Lannau arrive jusqu'à lui, avec les senteurs ondoyantes des charmilles, et l'illumination douce du soleil, comme autant de personnalités contre sa douleur. Marielle a revêtu son costume d'amazone, et posé sur sa tête le bonnet de velours ombragé de plumes noires. Ce costume lui allait à ravir; Agathe en témoigna tout haut son admiration; madame de Soubise ne crut pouvoir mieux déployer la sienne qu'en embrassant Marielle, exemple qui fut suivi de chacun, si bien que le malheureux Charles, qui ne perdait aucun des bruits du salon, entendit retentir à ses oreilles ces nombreux témoignages d'amitié. A un éclat de rire fou, à un dernier baiser, Charles poussa un cri, chercha comme une arme dans sa poitrine : ses ongles se retirèrent ensanglantés.

Bientôt on l'appela pour rejoindre la compagnie, qui, la cravache au poignet et le pied ceint de l'éperon et de l'étrier, bondissait d'impatience dans la cour.

Il se jeta brusquement sur un cheval, et, sans se conformer à l'ordre que monsieur de Valory dirigeait avec Frédéric, il s'enfonça dans le bois de Romainville, dont les lilas commençaient à bleuir les allées.

Rien n'est suave comme Saint-Gervais, ses prés et le bois de Romainville, quand les lilas ouvrent leur calice au doux éclat du soleil. La nature déploie sa fé-

condité et sa grâce ; là, dans les arbres qui ont une feuille pour un oiseau ; là, dans le gazon qui commence à grandir pour les voluptueuses siestes des couples qui s'égarent. Il était à peine neuf heures quand la cavalcade se trouva dans le parc ; au milieu d'un océan de verdure et de vapeur, la flèche quadrangulaire de Saint-Denis apparaissait comme un promontoire, ou comme le pivot immobile autour duquel allait bientôt tourner, par l'illusion de la course, le zodiaque de la plaine avec ses moulins, ses fabriques, ses bouquets d'arbres, et ses maisons.

Avant d'ordonner le temps de galop, Frédéric mit pied à terre, pour examiner si la boucle des étriers de l'Espagnole était assez solide pour la garantir de tout accident. Cette opération ne s'acheva pas sans quelque lenteur, et quand elle fut enfin terminée, l'audacieux et svelte écuyer s'élançant, grâce à la crinière ondoyante du cheval de Marielle, s'éleva légèrement presque jusqu'à la hauteur de la belle amazone comme pour solliciter le salaire de sa galanterie.

Marielle, relevant fièrement sa tête avec un sourire plein de grâce, posa discrètement le revers de sa main sur la bouche de Frédéric : un baiser fut donné ; le cheval sentit l'éperon, et la cavalcade disparut dans la poussière.

La société a des sympathies qui se trahissent à chaque occasion où les deux sexes se trouvent en présence. Qui n'a pas observé à la fin d'un repas, lorsque les têtes sont ardentes et qu'il y a une volupté voilée dans les yeux des femmes, avec quelle régularité les groupes se forment, se séparent, s'isolent, et, sans avoir de secrets à se dire, affectent tous les dehors

d'un épanchement tendre? C'est l'impérieuse loi des sympathies : il faut toute la puissance du respect humain pour qu'elle ne soit pas écoutée, même par ceux qui se rencontrent pour la première fois. Ainsi de tous les rapprochemens. C'est une place, un fauteuil, au spectacle, à l'église : ces riens sont de peu pour les yeux du monde : mais ils sont très-significatifs en eux-mêmes : les mères et les maris sont encore bien innocens. Cette loi des rapprochemens avait attaché monsieur de Lagarde, l'employé à la direction des postes, aux flancs de madame de Saint-Léon ; monsieur de Valory à ceux d'Agathe ; Frédéric au côté de Marielle; mais, en vertu de la même loi, monsieur de Clarembault galopait seul, lorsqu'il aurait pu se placer entre madame de Soubise et Anaïs, qui, de leur côté, avaient établi une sympathie à leur manière.

Puisque ces dames sont restées en arrière, forçons le hasard à nous dire ce qu'il pourra de cette intimité. On sait déjà que la plus âgée des deux, madame de Soubise, tient un cercle dans la rue de Grammont. Anaïs est d'une beauté souffrante : son teint est si délicat que l'air, en glissant sur ses joues, produit un effet semblable à celui de la vapeur sur l'acier poli. Ses cheveux, d'un blond malade, sont tendus à son front en bandeau; et, sur des yeux d'un bleu transparent comme le verre, on cherche en vain l'arc effacé de ses sourcils. Grande, frêle, mélancolique, elle semble n'être venue au monde que pour rester étendue sur sa molle ottomane. On ne rêve pas autrement les femmes lorsqu'on est dans le délire de la fièvre. Dans ces paroles fluides et cadencées, on cherche en vain cette vibration qui révèle la jeune fille sortie de l'adolescence

pour entrer dans la puberté. Anaïs a dix-huit ans : c'est plus qu'une statue, c'est moins qu'une femme. Le terme manque. On a reculé devant celui qu'il faudrait donner aux jeunes filles comme Anaïs. Les vocabulaires sont muets à cet égard. Les femmes comme madame de Soubise ont pris sur elles toute la qualification ; aussi on la nomme : elle est connue pour telle.

Singulière intimité que celle de ces deux êtres ! C'est de l'amour, de la coquetterie, de l'indifférence, de la jalousie, de la tyrannie. Madame de Soubise remplit auprès d'Anaïs, avec toute l'exigence de l'étiquette, les devoirs d'un cavalier poli. Elle l'accompagne au spectacle, au bal, à la promenade, dans les cercles ; mais elle a des regards de colère pour celui qui profanerait d'un coup d'œil trop expressif la beauté de sa protégée. Anaïs, de son côté, élevée depuis l'enfance dans des règles de conduite particulières, s'imagine qu'on ne peut aimer que comme l'aime madame de Soubise : elle vit sur cette énigme.

Dans cette ame de jeune fille, il a couru des sensations dont elle n'est jamais parvenue à soulever l'insoluble pourquoi. Aux premières époques de son adolescence, elle frissonnait, elle cherchait à ses côtés, dans le silence des longues nuits, ce fantôme que son imagination avait rêvé. Qu'on juge de son désespoir, lorsque cette déception, continuée au-delà des bornes de l'adolescence, ne lui laissa qu'un mensonge pour toute réalité.

Avec ces idées tronquées, elle a conçu un monde d'illusions, d'impostures, de cruautés. Elle représente l'Ève d'un univers sans Adam. Rien ne peut donner aussi l'idée de son mépris natif pour le ciel, de sa

haine pour Dieu ; pour Dieu qui l'a faite belle, ardente, passionnée, et qui dessèche sa beauté à l'ombre, rit de ses tourmens, la tue : voilà sa religion. Quelle raillerie amère que cette existence !

Toutes deux sont restées loin des autres. Madame de Soubise cherche avec Anaïs la poésie de la solitude. Tantôt elle la tourmente avec le bout de sa cravache, tantôt elle lui prend la main, et, l'une et l'autre excellentes cavalières, galopent ainsi sur les sables fins, entre les allées ombreuses. Comme elles vont avec leurs voiles qui flambent, leurs robes qui frémissent, leurs plumes qui se balancent ! Puis on ne voit plus que des couleurs qui losangent le treillis des haies, des mouvemens brisés qu'on devine à peine ; enfin on n'entend plus même le pas des chevaux : elles sont arrêtées, au milieu d'un étroit rond-point, suantes, lasses, essoufflées, passant le mouchoir de mousseline autour du cou.

Madame de Soubise remplit elle-même cet officieux servage auprès d'Anaïs ; elle lui dit des mots flatteurs sur son adresse à galoper, passe son bras autour d'une taille flexible, essuie avec délicatesse la sueur qui baigne Anaïs ; ensuite le silence du taillis est rompu par un baiser comme n'en donnent pas les mères : elles étaient seules.

Charles, parti en avant de la société, était parvenu à la hauteur du parc ; mais déjà fatigué d'une promenade qu'il n'avait acceptée qu'afin de parler à Marielle, il entra dans la partie touffue du bois, et attacha son cheval. Adossé contre un charme, il vit courir, galoper, revenir, disparaître dans les sinuosités du parc, Agathe, dont le chapeau ondulait à la brise qu'elle

fendait en courant, monsieur de Valory dont les dorures et les galons reluisaient au soleil; il vit aussi passer madame de Saint-Léon et monsieur de Lagarde; en toute autre circonstance il aurait ri de la tournure de ce dernier, qui se donnait des hauts-le-corps si violens, qu'à chaque bond sa tête heurtait celle du cheval, ses pieds vidaient les étriers, et qu'il ne retrouvait l'équilibre qu'en s'attachant en désespéré à la courte crinière de sa monture; enfin il distingua, longtemps après le passage des autres, Marielle et Frédéric marchant au pas, laissant flotter leurs guides, et si près l'un de l'autre que de l'éloignement où se trouvait Charles, ce groupe produisait l'effet d'un seul et même cavalier.

Le lieu ayant paru propre à goûter quelques minutes le calme de l'isolement, ils attachèrent leurs chevaux en travers du chemin, et s'assirent sur la lisière. Charles reconnut alors Frédéric. Le peu d'instans qu'ils restèrent à demi cachés aux yeux de Charles lui parut un siècle de damnation. Sa tête était tellement bouleversée qu'il voyait tourner la campagne autour de lui, comme si elle eût été au bout du lacet d'une fronde. Chaque point coloré du ciel et de la terre formait un cercle rapide, centre d'un autre, et de mille autres qui, au dedans, au dehors, décrivaient un tourbillon autour de son front et le fascinaient. Cette répercussion du sang au cerveau fut si vive, que sa vue se brouilla, et qu'il ne sortit de cette apoplexie instantanée que lorsque Frédéric et Marielle avaient déjà rejoint la société, réunie autour d'une table dressée sous le feuillage. Le malheureux Charles s'y rendit, mais il ne prit aucune part à l'allégresse; ni la gaîté

des hommes, ni les sarcasmes des femmes ne lui arrachèrent une parole. Au dessert, lorsque l'ivresse eut fait justice du sang-froid railleur de la société, il comprit à quelques signes de Marielle qu'elle désirait lui parler. Il se leva : elle le suivit, protégée par la solitude et le silence. Ils s'arrêtèrent sur la pelouse d'un taillis qui développait autour d'eux un pavillon de verdure, avec son dôme tremblant et parfumé.

— Mon ami, lui dit Marielle, vous n'avez jamais douté de mon attachement pour vous?

— En ai-je soupçonné la sincérité, Marielle, pour que vous me le rappeliez? ou bien ne voulez-vous, en défendant le vôtre, qu'altérer celui que je n'ai cessé de vous porter? Deux ans d'une vie entièrement à vous parlent pour moi : consultez-les.

— Charles, mon ami, épargnons-nous des reproches que nous ne méritons ni l'un ni l'autre. Il s'agit moins ici d'interroger un passé qui ne nous condamne pas, du moins sous le rapport de la fidélité qui a réglé nos intimités secrètes, que de nous préparer un avenir d'honneur et de repos.

— Votre froide résolution m'effraie, Marielle; et mon courage tombe devant le vôtre. Sans avoir égard même aux sévérités de votre mère, à mes craintes, à vos scrupules sur un avenir que je n'ai jamais mis de moitié dans mes illusions, ma conscience m'avait dit que l'adultère n'a que des traités révocables, et que les remords seuls, qui viennent à sa suite, sont éternels : mais j'ai lutté avec rage contre les étreintes de la nécessité; j'ai renversé la logique humaine en faveur du fait qui m'est personnel, de ma passion; j'ai cru que l'impitoyable tyrannie sociale se briserait devant qui ne re-

culerait pas ; et pour me maintenir dans cette idée, qui ne serait pas après tout la première impunité échappée à la vengeance de l'opinion, j'avais compté sur le mystère de nos entrevues, sur la discrétion de nos rapports : mais j'avais oublié de compter sur vous. Parlez ! peut-être je me trompe dans mes conjectures. Mais votre main est bien glacée !

— Charles, je n'ai pas le courage de mentir à vos prévisions : mais ma pâleur, et cette main glacée que vous accusez, vous expriment combien la résolution que nous allons prendre ensemble en coûte à mes souvenirs ; combien elle détruit les projets que j'avais mûris comme vous sous le prestige de l'espérance. Examinons sans colère, Charles, si nous nous devons plutôt à un amour qui nous déshonorerait dès qu'il serait plus connu, qu'à un sacrifice qui entraînera sans doute de longs regrets, une profonde mélancolie, mais dont le monde réclame le dévoûment et la prompte exécution. C'est le prix du sang de l'adultère. Hâtons-nous de le payer.

—Il faut donc rompre, nous séparer, ne plus se voir, avoir deux existences, et vivre avec cela, vivre un an, deux ans, toujours? plus de Marielle ! plus de Marielle au matin, plus de Marielle le soir ! vainement la demander aux heures qui n'auront plus à me donner ni espérance ni souvenir ; la chercher dans la foule qui me la cachera, qui m'effacera de son souvenir comme un bal éteint, comme une fête passée, comme un affront oublié, comme un mort qui passe dans la rue, qu'on salue et qui n'excite ni larmes ni malédiction. Oh ! l'oubli est affreux pour qui a tant aimé ! Les dix jours passés loin de vous, Marielle, m'apprennent quels tourmens

m'attendent; et encore, ils ne m'avaient pas arraché tout espoir : je savais qu'une entrevue ne me serait pas refusée. A cette pensée consolante quelquefois mes larmes s'arrêtaient, un rayon de joie luisait dans mes yeux éteints, ma poitrine respirait plus librement. Je me disais : elle saura tout. Son pauvre Charles, en la pressant sur son cœur malade, retrouvera celle qu'il avait perdue, celui qu'on a voulu lui ravir; à tant de douleurs, sa tendresse d'amie, sa sensibilité de femme lui reviendront, et l'ami et l'amie seront retrouvés. Un accident de voyage, une maladie, une occupation sérieuse les auront séparés : mais l'existence est longue, et la réconciliation est si éloquente!

— Charles, c'est ce piége que j'ai voulu fuir, celui de la réconciliation. Les rechutes tuent. Sauvons-nous en les évitant. Nous n'étions que légers d'abord, qu'égarés; l'irréflexion, la jeunesse, plaidaient pour nous : mais en persistant, nous devenons coupables; le monde est quelquefois indulgent pour une première faute, mais il est sans pardon pour celles qui suivent.

— J'admire avec quelle abnégation du passé, Marielle, vous vous pliez sans résistance au joug de l'opinion. Si ma mémoire est aussi fidèle que mon cœur, vous aviez moins de scrupules aux premiers jours de notre attachement.

— Charles, l'expérience corrige, et la raison éclaire.

— Ce n'est pas de vous que j'aurais voulu le savoir.

— Fallait-il attendre que la leçon nous fût donnée par le scandale, et qu'il frappât notre erreur aveugle, dans ma famille, dans mon époux, dans la vôtre, dans Rosalie; et que, armés nous-mêmes de notre conscience, qui nous a déjà jugés sans bruit, nous atten-

dissions l'arrêt de la place publique, la flétrissure qui s'écrit au seuil de la maison ?

— J'écoute, Marielle.

— Après tout, oublions un instant ces considérations si puissantes, le péril qui nous épie au dehors. Pensez-vous qu'on n'est digne de revenir de ses écarts que par le sentiment du danger qu'on court ? Si vous m'estimez, si la fierté de mon sexe ne s'est pas évanouie chez moi tout-à-fait, croyez à la sincérité de l'accusation que j'ai soulevée contre mes égaremens, aux combats qu'il m'a fallu livrer pour donner quelque prix à votre triomphe. Si vous honorez de quelque résistance intérieure ma vertu qui a succombé sous votre séduction, ne soyez pas surpris de la revanche éclatante qu'elle prend aujourd'hui. Vicieuse et facile, je ne vous eusse jamais inspiré un attachement durable : vous m'avez aimée par la lutte où la victoire vous est restée. Désavouez cette vérité, et vous devenez cent fois plus méprisable que je ne l'ai été. Mon estime personnelle l'emporte, aujourd'hui que l'âge, l'expérience sont venues la raffermir. Je ne suis plus assez ignorante de mes devoirs pour trouver une excuse à les violer. L'honneur n'est pas un mensonge ; on ne temporise pas avec lui.

— Allons, madame ! armez-vous contre moi de tous les préjugés du monde, ou, si le mot vous blesse, de la morale de la société. Je n'attribuais d'abord qu'au dégoût de la possession, à l'inévitable impuissance où vont toutes les choses humaines, la froideur que vous me marquez depuis ce matin. Je me suis trompé : vous ne suivez que l'impulsion de votre propre estime en brisant avec moi ; votre raison a grandi considérablement depuis dix jours ; et si l'expérience est quelquefois tar-

dive, elle gagne au moins en vitesse, dans quelques heures, le temps perdu à l'attendre : enfin, n'importe comment, elle est venue. Que ne l'ai-je aussi, cette vertu de circonstance ! je saurais déguiser sous des maximes éloquentes le mépris que m'inspirent l'infidélité et le mensonge.

— Charles ! vous allez trop loin ! vous êtes cruel dans vos suppositions. Au lieu de me savoir gré de prendre sur moi-même, sur moi seule, un parti décisif entre l'adultère et l'infamie, vous m'accablez, ingrat, d'un reproche que je ne mérite pas. Pour être forte contre vos objections, que j'avais prévues, fallait-il, répondez, que je vous parlasse de ma mère me tourmentant sans cesse de ses conseils si souvent méconnus pour vous; elle dont, au fond, je dois respecter l'autorité, quoique sévère : et les ordres, malgré ma position et mon âge? Auriez-vous préféré la fille soumise aux menaces maternelles, à la femme qui ne s'arme que de sa vertu? la nécessité vous eût-elle plus flatté que le libre arbitre de ma conscience? Vouliez-vous que je fisse parler, contre vous, mon époux, glacé, à la fin, de mes froideurs, arrivant à la réalité, de soupçon en soupçon; vous reprochant, à vous, son ami, d'avoir jeté au vent sa réputation d'honnête homme, d'avoir pénétré dans le lit conjugal, encore tiède du mariage; à moi d'avoir oublié qui j'étais et ce qu'il m'avait faite? Est-ce la fille, la femme ou l'épouse, qui devait la première se défendre votre vue, rompre tout commerce adultère avec vous? Répondez! je vous laisse le choix! Ah! (mais non; vous êtes trop philosophe pour me comprendre) Dieu me fermant la grille du confessionnal, desséchant l'hostie sainte dans ma bouche d'impos-

tures, me condamnant à la proscription éternelle entre ses élues; ces privations célestes, vous ne les appréciez pas, pour que j'en parle! La chrétienne qui se défend de vous parce qu'elle craint Dieu et redoute l'enfer, vous paraîtrait si faible de raisonnement que je n'ose pas la faire parler. Cependant elle s'humilie, pour vous demander si la religion n'est pas aussi forte qu'une mère, qu'un époux, qu'un amant? Voyez! tout cela contre vous, contre moi! résistez à cela, monsieur: dites-moi que je suis encore ingrate! Répondez, enfin répondez!

— Vous avez raison, madame! vous êtes heureuse d'avoir cette raison la première. Vous m'avez terrassé! Mais que ce triomphe devrait vous coûter cher, si vous aviez dans votre cœur ce qui reste de feu dans le mien! Croyez-vous que, pour me soutenir aussi dans la voie obscure où je suis entré avec vous, il ne m'en ait pas coûté des larmes et des repentirs? Vous avez une mère, madame, et j'en ai une aussi; l'honneur de son fils lui est cher. Ce n'est pas elle qui aurait consenti au blâme qui me menaçait en trahissant les bienfaits d'un ami. Et cet ami, osez-vous croire que j'aie pu forfaire à la reconnaissance éternelle qui lui est acquise pour avoir donné du pain à ma bouche, de la vertu à mon caractère, de la consistance à mon nom? Croyez-vous qu'à sa vue la rougeur n'ait pas mille fois brûlé mon front? Oh! que souvent son oreiller m'a brisé la tête! Oui, je l'ai souillé: mais je n'y ai jamais dormi. Vous m'avez dit que je lui devais tout: c'est un supplice que je me faisais depuis long-temps, en me répétant cela; mais nul n'avait osé me le rappeler. Ma justice s'achève: vous l'avez dit. Que parlez-vous de religion,

de la vôtre qui pardonne et qui absout tous les crimes? dans ma conscience où le doute s'est plus d'une fois glissé, mais jamais l'athéisme, croyez que la justice éternelle a passé et repassé avec son glaive nu, plus forte mille fois que vos démons absurdes et vos prêtres commodes. Vous craignez l'enfer de l'autre monde : je jouis de celui-ci, déjà. Mais ni ma vieille mère qui s'en va au tombeau, ni mon ami que j'ai sali de mon contact impur, ni le monde, ni Dieu (car j'y crois, puisque je souffre), n'ont pu ébranler mon funeste amour pour vous. Je n'aurais jamais trouvé ces raisons-là. J'aurais dit, *je le veux!* et j'aurais laissé l'explication aux ames flétries, qui mentent et qui calculent.

— Eh bien! Charles, je le veux!...

L'arrêt était prononcé, il partait du cœur; il était irrévocable. L'accent avec lequel il fut exprimé, le geste résolu qui l'accompagna, le silence qui le suivit, comme une ratification solennelle, ne permirent plus à Charles de douter des sentimens de Marielle. Son désespoir était trop profond, son malheur trop réfléchi, pour qu'il affectât de se venger par une fierté de sentiment au-dessus de ses forces. Tous les signes de l'abattement se lisaient sur son corps : sa tête flottait sur sa poitrine, des larmes sèches brûlaient ses paupières, ses jambes tremblaient. Il semblait chercher à terre, où ses regards s'étaient attachés, l'anathème qui l'avait frappé; comme on considère long-temps et en silence la tuile détachée des toits qui a failli vous tuer. Aucun signe de regret n'agitait Marielle, à le voir ainsi. Au contraire, avec une ardente ironie, et les froids calculs d'une réflexion poignante et acérée,

comme en trouve l'esprit dans une colère tranquille, elle ajouta :

— D'ailleurs, monsieur, soyez vertueux par nécessité, quand je le suis par raison. Je retourne à mon mari ; allez vers votre femme. Elle est aimante, Rosalie ; demandez-lui cette tranquillité d'affection, qui n'est pas l'amour, je le sais, comme votre esprit exagéré le conçoit, mais qui vaut mieux. Si quelques soupçons lui sont venus à l'esprit, elle les oubliera, croyez-moi. Le monde est plein de ces retours sensés que l'honneur impose ; et le scandale, qui avait tracé d'un œil jaloux la route fausse où l'on s'était perdu, est obligé de rester en chemin, accusé de calomnie. Peut-être, après cette victoire sur vous-même, obtiendrez-vous un triomphe encore plus complet ; pourquoi l'affection que mérite Rosalie n'ajouterait-elle pas au calme de votre intérieur les consolations de la paternité ? Chaque résistance a son prix ; ce bonheur paierait bien au centuple les soucis de votre jeunesse, et compenserait avec usure quelques souvenirs amers.

Pas un seul mot de ces conseils, donnés avec volubilité, ne parvint aux oreilles de Charles. Seulement quand il eut cessé d'entendre bourdonner, il releva la tête, et n'aperçut plus Marielle à ses côtés. Un regard fugitif et prolongé, dans l'allée où il restait immobile, la lui montra relevant sa longue robe bleue, et s'abaissant pour éviter de compromettre ses plumes dans les branchages entrelacés au-dessus du chemin.

— Voilà donc la fin de tout ! s'écria-t-il en parcourant d'un pas convulsif les profondeurs du parc. Quelle déception que l'humanité ! qu'avais-je besoin d'imposer à mon existence le fardeau du remords, lorsque je

pouvais la parcourir si pure, si indépendante? Mais non, ma destinée est d'aimer une femme quand j'en épouse une autre, et cette femme est celle de mon ami. Cette action est horrible; je l'ai déjà qualifiée et flétrie. Mais elle, n'est-elle pas de moitié dans ma faute? En me quittant, n'ajoute-t-elle pas au tort que nous partageons, le tort plus réfléchi de me laisser à moi seul les remords? Je ne crois pas à sa résolution vertueuse; le délaissement qu'elle m'inflige est le résultat de ses caprices, et non (tout m'autorise à le penser) la conséquence énergique de ses principes. A-t-elle versé seulement quelques larmes en me manifestant son projet? A-t-elle hésité à me le confier? Ai-je aperçu entre sa volonté et ses émotions cette lutte dont la première ne triomphe que frappée à mort et indignée de sa victoire? Non. Elle a eu raison contre moi: elle était donc parjure. Elle a trouvé des idées, des raisonnemens, des formes captieuses de langage : la leçon était apprise. Il y a de sa mère là-dedans!

Cette fatigue d'esprit, cette obstination impitoyable à revenir sans cesse sur la même pensée, allumèrent le sang de Charles, qui sortit du parc et s'achemina vers Paris, avec la désolation écrite sur les traits. L'anathème qu'il avait formulé pour soulager sa conscience contre l'événement qui l'accablait, s'échappait malgré lui de ses lèvres; et les passans, les joyeux couples qui se rendaient au parc Saint-Fargeau et à Romainville, ne manquèrent pas d'observer chez lui cette forte préoccupation.

Il aurait pu rentrer à Paris par la barrière de Pantin ou des Combats; le malheureux aima mieux passer par Belleville. C'était une dernière joie pour lui de

maudire le seuil de la porte qu'il ne foulerait plus, de descendre le chemin qu'il avait pris si souvent en compagnie de Marielle, lorsque tous deux venaient se délasser aux champs, de la contrainte d'Édouard et de leurs parens.

A la grille du jardin, il aperçut De Lannau qui descendait de cheval, et sonnait les domestiques pour qu'on lui ouvrît la double porte de fer.

Frédéric sourit malignement à la vue de Charles, et lui demanda s'il devait dire à la société qu'ils s'étaient promenés ensemble pendant le temps qu'ils avaient mis à se faire attendre.

— La même raison suffira à deux. Entrons, Charles.

— Je vais à Paris.

— Allons donc. Et le punch?

— Je suis invité en ville.

— Et Marielle?

— Elle n'a pas besoin de ma présence pour s'amuser.

— J'en conviens. Mais pour la surveiller?

— N'a-t-elle pas son mari?

— Je l'avais oublié.

— D'ailleurs, est-il nécessaire qu'on la surveille?

— Je m'étais figuré cela. C'est bien, Charles; il faut avoir de la confiance. C'est le meilleur moyen de l'inspirer. Les femmes l'assurent. Au surplus, ce n'est pas la seule qualité que je te connaisse; tu possèdes encore la discrétion à un très-haut degré.

— Si c'est une raillerie, je t'engagerais à me la répéter, et surtout à être plus précis.

— Comme tu le prends! Ne peut-on te louer sans te mettre à la torture? L'aveu de ton mérite est-il une

insulte? Te faut-il une réparation, parce qu'on t'a traité en homme habile, en homme discret? Et l'on m'accuse de provoquer les affaires d'honneur! Mais tu es mon maître.

— Je ne provoque rien! mais je déteste l'ironie. C'est le masque de la finesse et de l'esprit; il n'y a communément dessous que de la stupidité et de la calomnie.

— La définition est plus passionnée que grammaticale; mais nous sommes d'accord, et je ne discuterai pas. Sans ironie, tu es confiant, tu es discret; sans ironie, tu conduis admirablement une intrigue; sans ironie, permets-moi de t'applaudir.

— De Lannau, je me passe volontiers de tes suffrages.

— C'est de la modestie. Tu les mérites.

— Encore une fois, je m'en passe.

— Soit. Alors il faudra te blâmer d'avoir triomphé sans éclat, sans fatuité, par le secours seul de ton éloquence et des attraits de ta personne, de la plus jolie des femmes qu'on ait jamais vue aux prises avec sa vertu.

— Ta pénétration m'obsède, Frédéric.

— Je suis observateur, et cela m'amuse.

— Mais si cela déplaisait aux autres?

— Je me tairais, mais je ne m'avouerais pas moins que rien n'est plus méritoire, ne rappelle mieux les siècles discrets de la chevalerie que l'amour-propre sacrifié par pitié au repos de l'époux dont on séduit la femme.

— Que dis-tu, Frédéric ?

— Je ne dis pas, je pense tout haut. Tu m'as défendu l'observation, l'ironie et l'éloge. Quelles sont, à

propos, les passions humaines que tu me défends encore?

— La plus forte, la plus impérieuse chez toi, le mensonge.

— Tu vas te réduire au silence, si tu t'imposes la même sévérité de principes.

— Mais d'où vient ton acharnement à me poursuivre?

— Je ne te poursuis pas. Au contraire, jamais je n'ai mieux été disposé à te laisser le champ libre. Nous avons aimé la même femme; tu l'as obtenue; je n'en savais rien, je te gênais peut-être. Aujourd'hui que ma conviction est complète, je me retire. Va, heureux rival, jouis de ta conquête, avec toute la modestie dont tu as repoussé l'éloge : mais ne t'alarme pas si vite, lorsque, moi qu'on doit nécessairement sacrifier, je plie le genou devant ton char et te proclame mon vainqueur.

— Toi mon rival! moi ton vainqueur!

— Oui, toi! Mais que ne poussais-tu la générosité, Charles, jusqu'à me confier l'obstacle que tu m'opposais, la jactance qu'il y avait chez moi à te créer une concurrence si peu redoutable? De toi à moi, la confidence n'eût rien compromis, et ton ami n'aurait pas à compter un affront. La discrétion a ses dangers, et j'en souffre le premier.

— Voudras-tu t'expliquer?

— Tu me défendais de parler il n'y a qu'un instant, et tu me forces maintenant à aller plus loin que je n'en ai jamais eu l'intention. Tout est dit : te faut-il des noms propres, homme discret?

— Homme que je ne dois pas qualifier, tais-toi.

— Qualifie, Charles ! qualifie !

— Mais tu n'as donc ni colère, ni ressentiment, ni énergie ?

— Pas ici, pas pour toi.

— Mais ailleurs, Frédéric ?

— On sert le punch, je me sauve. Ne viens-tu pas ? Non ! Tant pis. Au revoir.

— La journée est complète ! s'écria Charles ; rejeté par Marielle, raillé par un De Lannau qui tient mon secret, où me réfugier ? comment rentrer dans l'ordre de mes pensées ?

Charles promena son désespoir à travers toutes les distractions de la capitale, sans pouvoir arracher l'idée de feu qui l'agitait. Il voulait du trouble, des fortes secousses, des émotions puissantes, et il n'entendait, et il ne voyait que Marielle ; comme dans l'orage le timonier oublie la foudre qui a brûlé les mâts, ouvert les flancs de son vaisseau, l'eau qui gronde dans la cale et qui va l'engloutir, la nuit qui l'environne, pour ramener toujours son désespéré regard vers le phare qui rayonne, et qu'il n'atteindra pas. Désertes ou silencieuses, il traversait les rues en courant, dévorait des larmes de rage au spectacle d'un ciel pur, sans complicité avec la tempête de ses sens, à l'aspect de quelques visages heureux qui lui faisaient mal. Il traversa des ponts, et il eût la pensée de se noyer ; mais il songea à la Morgue, à son cadavre nu, étendu sur les dalles putrides, à une figure de vieillard, à une femme échevelée, qui viendraient mouiller de leurs larmes ces vitres funèbres, épaissies par l'haleine des curieux. Il regardait l'eau qui s'engouffrait sous les arches, laissait tomber quelques larmes, et regagnait les rues voisines

en étouffant des sanglots dans son mouchoir. La nuit descendit; alors il songea à regagner sa maison de la rue Saint-Honoré.

Rosalie était sur la porte, qui l'attendait; elle courut dans ses bras et l'embrassa comme s'il fût revenu d'un long voyage. Ses caresses rendirent l'ame à Charles.

—Oui, s'écria-t-il d'une voix étouffée par les embrassemens de Rosalie; oui, ici est le bonheur! J'aimerai ma femme!

XXV.

La Conversion.

L'absence est aussi-bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.
La Fontaine. *Fables.*

Charles était en proie à la fièvre : depuis la dernière entrevue de Belleville, depuis surtout la scène de Chaillot, le souvenir des paroles de madame Millin, l'amertume de l'insensibilité de Marielle, pesaient sur sa pensée. Sans doute cette persécution, qui l'avait obsédé lors de ses efforts à rejoindre Marielle, était l'ouvrage de l'inexorable dévote. Charles ne s'expliquait pas autrement tant de rendez-vous déjoués, d'entraves coup sur coup ; il y rattachait jusqu'à cette explication définitive où l'Espagnole ne lui avait sans doute paru si décidée que sous la dictée de sa mère. Cet

acharnement infernal lui démontrait que celle-ci ne reculerait pas devant la nécessité de tout dire, suivant sa menace. N'ayant pu cacher sa haine à madame Millin, il comptait sur des revanches. Il ne cessait de vouloir écrire à Marielle. Ses lettres, déchirées à l'instant même d'ailleurs, portaient toutes l'empreinte d'une sorte d'aliénation mentale. Tantôt il y développait des motifs puissans pour rompre comme elle l'avait voulu, mais à l'effet d'effacer, par la pureté d'une vie future, le crime qui faisait encore le charme de ses souvenirs; et l'amour se glissait dans ce mensonge avec une séduction touchante : tantôt il luttait contre les dernières paroles de Marielle, contre ses froides et fausses réponses, et l'accablait d'ironies cruelles; puis il lui parlait de De Lannau, sans le nommer, sans le présenter nullement comme son rival, mais en le criblant de ces mots caractéristiques et poignans que le dédain trouve au fond d'une ame brûlée de jalousie.

Enfin il essaya de se résigner, de reprendre sa vie aux premiers jours de son mariage, et ce fut une lutte d'esprit qui d'abord altéra sa santé. Sa palette ne lui disait plus rien : les douleurs de l'amant tuaient le génie de l'artiste. Il n'arriva pas à ce dégagement absolu, à ce courage artificiel des malheureux qui puisent des inspirations dans leurs chagrins et grandissent de toute la force d'ame qu'ils développent contre l'infortune. S'il osait toucher un crayon, si une silhouette s'échappait de ses doigts, il effaçait au plus tôt son ouvrage; car en se livrant à l'instinct de l'art, il se trouvait toujours prêt à se trahir. L'accablement se saisit de Charles : dans les intervalles de repos, quand ses paupières se fermaient, c'était sous l'obsession d'un

rêve où le désespoir déroulait devant lui quelques pages de sa vie passée. Ces dérisions des songes, cette préoccupation maladive le clouèrent au lit. Rosalie alarmée, le voyant farouche, aigri, solitaire, alla pleurer dans le sein de sa belle-mère sur la tendresse perdue de son époux, sur les symptômes qui faisaient croire cette mélancolie l'ouvrage d'un dépérissement graduel.

La bonne mère s'alarma, quitta son désert de l'Arsenal, et vint s'établir au chevet de son fils. Elle eut des mots qui le soulagèrent, des soins qui le rendirent au monde. Il comprit que sa mère le comprenait, car elle évitait de le questionner, et trouvait mille moyens de détourner ses pensées vers Rosalie noyée de larmes. Ce naturel aimant et doux, cette discrétion dans les égards, ces traces d'une douleur que Rosalie s'efforçait de vaincre, ces sourires qui revenaient lorsqu'il l'appelait, excitèrent sa générosité. Il la considéra plus souvent, la rechercha davantage, s'efforça de paraître plus démonstratif, et la satisfaction d'avoir vu quelques larmes de joie briller dans un regard affectueux, d'avoir rendu à la main qui pressait la sienne une pression de cordialité, lui persuada bientôt qu'il saurait reconquérir le pouvoir de lui-même, soumettre la révolte de ses souvenirs et calmer les fascinations fiévreuses d'une passion déshonorée.

Dès lors il essaya de se donner le change, de tromper la douleur en recherchant les conversations de la famille Feuchères; mais il y retrouva les préjugés mesquins, des esprits enfermés, étroits, un terre-à-terre d'opinions qu'il n'osait réfuter : on ne l'aurait pas compris. L'ordre, la régularité, l'exactitude étaient une sphère étouffante; le désordre, la fièvre et l'in-

quiétude avaient signalé neuf mois entiers de son existence, et ces neuf mois restaient encore magnifiques dans son cœur. Le matin, seul, laissé à lui, courbé sur son fauteuil, lorsque Rosalie prenait un instant de repos, il s'efforçait d'ouvrir un livre, de demander à nos moralistes un conseil; mais le froid et logicien Charron, le sceptique et causeur Montaigne, le dur et amer Larochefoucault lui parurent tour à tour de profonds critiques très-habiles à fatiguer une pensée, mais plus enclins à désoler qu'à fortifier. Alors il jetait tout cela, regardait machinalement des heures entières l'aiguille des minutes se traîner avec lenteur sur le cercle de la pendule, et, par la rapidité de ses idées vagabondes, il se rendait la mesure du temps intolérable et désolante. Le frémissement de la maison ébranlée par les roues des voitures, le galop du cheval qui passe et s'abat dans la rue, les nuages qui se jouent de la température mêlée de pluie et de soleil; le roulement des tambours à la tête de nos régimens, conduits au Carrousel par la musique militaire; les cris aigres, confus, de la grande cité; ce brouhaha d'une civilisation qui passe sous la fenêtre avec ses équipages et sa misère, ses émotions de peur ou de fête, ses haillons et ses parures, carnaval éternel, spectacle tour à tour imposant ou stupide, où la faim coudoie l'ivresse, où les guenilles encadrent l'or : voilà quelle était sa distraction la plus forte, car il redoutait la nuit de l'alcôve, avec sa lampe près des rideaux blancs, et le silence glacé du dehors. Il entendait trop alors son propre souffle, le travail de ses artères, et retombait dans ce tête-à-tête de malade avec sa pensée, dans ce combat où les faiblesses de l'ame se coalisent contre la force du corps.

Oh ! comme il aurait voulu alors braver l'explosion d'un cratère sur le sol volcanisé du Vésuve, être capable de débauche ou d'ivresse, tenir une épée à la main sous le feu d'un canon, noyer enfin dans le désordre, l'orgie ou le péril, ce secret qui vivait dans le sanctuaire de sa raison avilie ! Qu'il aurait voulu parler à sa mère, discuter avec elle son malheur, fatiguer l'énergie de ses émotions secrètes par un aveu ! car il se serait donné un surveillant dont les paroles, les reproches eussent été pour ses douleurs un moyen de se tarir. Plus d'une fois un frénétique besoin de solitude, l'envie de s'exhaler en cris furieux sous la voûte du ciel, d'errer seul dans un coin de terre où les angoisses du malheur ne l'eussent pas fait considérer comme un fou, et de se soustraire à la torture morale par des efforts laborieux qui pussent consumer sa vigueur d'homme jeune, le mirent à deux doigts d'une grande révolution. Il avait vu parmi les neiges du mont Saint-Bernard, sous un ciel gris, sur une terre glacée, les trapistes ensevelis dans les cellules de leur monastère. Frêles créatures qui songent à mourir ! hommes basanés par le feu des passions ! qui ont une muraille de pierre pour se heurter la tête, un cilice pour vêtement, le jeûne pour s'exalter, des travaux qui les consument ; et, près d'un crucifix, une tête de mort, avec cette bouche sans chairs qui rit, ces orbites qui regardent : ironie des amours menteurs de la terre auxquels Dieu n'a donné qu'une minute empoisonnée.

Un jeune homme, un fils du siècle, imbu de nos idées, de notre incrédulité, comprit alors les macérations du cloître comme un besoin, comme une distrac-

tion terrible à des maux plus terribles encore ! mais la foi lui manquait ! Entre deux supplices, il n'avait pas le choix.

Aussi voulut-il recourir à l'amour de Rosalie, l'amener à se jeter sans cesse à travers ses préoccupations, se l'infliger comme une expiation, comme un supplice.

Puis vinrent ces comparaisons décevantes, ces miraculeux efforts pour la trouver plus séduisante que la furtive et brune Espagnole.

Vains efforts : Marielle vivait au fond de cette ame, debout, comme une idée fixe, ravissante de tous les beaux souvenirs, plus belle même peut-être de toutes la difficulté des obstacles.

Granger l'avait dit : l'adultère se dégoûte des voluptés calmes de la famille ; il lui faut les transes de la témérité, les périls du mystère : l'immersion dans la vie patriarcale l'oxide et le ronge. L'opium plait aux estomacs blasés par l'abus des liqueurs fortes : l'eau pure est un poison pour eux. Il en est de même de celui qui passe de la serre chaude de l'adultère à la glacière du ménage.

Charles lutta. Parfois le matin, sortant d'un rêve où madame Millin lui était apparue, où De Lannau l'avait insulté, il repoussait toute cette fantasmagorie, et réveillait Rosalie, pour que, de sa voix douce et pure, elle exorcisât ces fantômes. Il sollicitait ses caresses, ses reproches, ses explications sur d'anciens soupçons jaloux, que n'avait plus alors Rosalie. Rosalie en effet était retombée dans cette habitude de confiance, dans ce plein repos du cœur, altéré quelques instans par une lettre anonyme : cette excitation avait passé comme un nuage de printemps. Il y avait une douce mansué-

tude dans cet esprit vierge. Sa sincérité croyait à celle des autres ; elle n'avait pas cette pénétration qui calcule et envenime. Charles en était venu au point de considérer cela comme un malheur. Il l'aurait voulue plus exigeante ; il aurait donné sa vie pour qu'elle eût dans les veines quelques gouttes de sang espagnol ; car c'eût été contre lui une espèce de sauvegarde, un moyen d'être victime de son amitié. Il lui rappela les tourmens passagers qu'elle avait eus : elle y répondit par un sourire ; il lui demanda si ses soupçons étaient éteints : elle l'embrassa ; il parla des piéges du monde, des séductions de la coquetterie : elle le pressa contre son cœur avec force ; puis enfin l'artiste revint sur ses aventures d'Italie, sur ses anecdotes de jeune homme qui se pense à jamais épris au premier coup d'œil d'une femme : Rosalie eut quelques étreintes de douleur contre le cœur de Charles, des palpitations rapides, et même une ou deux larmes. Ce fut tout. L'artiste se vit alors sur le point de frapper un coup décisif, de jeter à sa femme le secret de Marielle, de lui dire : *Sois jalouse, car je l'aime!* Il essaya cent fois de le faire, le voulut sans l'oser, se le promit sans tenir parole ; et faible, défaillant sous mille émotions, il se demandait s'il ne fallait pas en finir avec la vie d'un coup de pistolet, puisque ces folles hallucinations ne trouvaient pas de contrepoids en ce monde. C'est alors que la pensée du suicide se grava dans son intelligence comme un remède à l'ulcère qui le rongeait.

On traîne long-temps l'existence sous l'obsession d'une semblable idée : d'abord elle occupe, attache et distrait ; puis elle fixe l'esprit ; elle met du baume dans le sang. Il y a quelque chose de plus affectueux dans ce-

lui qui l'a conçue. Une fois l'heure dite et jurée sur l'honneur, comme ce n'est plus qu'une question d'horloge, on rentre dans le monde qui pèse moins sur le cœur. Du reste il est encore une vérité que l'on se cache ; c'est que sur ce point tout délai n'est qu'une hypocrisie, et qu'on attend à son insu, par cet ajournement du suicide, l'occasion de n'en rien faire : tant l'instinct de la conservation lutte avec adresse contre notre propre énergie.

Granger vint souvent au chevet de Charles. Le nom de madame Millin ne se trouvait qu'avec amertume sur ses lèvres ; il l'accusait de cet isolement qui s'étendait autour de lui : Boulogne lui pesait depuis que son camarade d'étude, de plaisirs et de voyages s'en était éloigné. Il ne concevait pas bien comment il avait pu prêter, par sa conduite, aux superstitions jalouses de Marielle contre Rosalie, et croyait pourtant devoir taire ses visites dans la famille Feuchères, parce qu'il observait que ce nom excitait chez sa femme un mouvement d'humeur qu'il interprétait toujours d'après les seuls événemens du passé dont il avait connaissance. Il disait à Charles et ses travaux de propriétaire et ses projets politiques : inconsolable de ne pas mêler à ses plaisirs, à ses rêves d'avenir patriotique l'ami qui le comprenait et l'éclairait en le contrariant. Marielle était éternellement à l'église avec sa mère ou chez Toinette pour voir son enfant; du moins c'est ce que croyait Granger. En l'affirmant, il soulagea la misère de Charles, qui n'osa parler de Frédéric, dont son ami ne lui parlait pas.

Un jour que Charles convalescent était seul, madame Millin se rendit auprès de l'artiste.

— Ma visite vous étonne, monsieur Bouvet; mais j'ai su votre indisposition, et j'ai voulu vous voir : car si votre résignation m'a frappée, votre chagrin m'épouvante; et puisqu'il existe entre nous un fatal secret, peut-être devons-nous essayer de terminer ce que ma prudence a exigé, ce que votre conscience a consenti.

— Est-ce Marielle, madame?....

— Marielle n'est pour rien dans ce que je viens vous dire : ma fille s'est résignée. Mais lorsqu'un jour seul a suffi pour profaner une éducation de quinze années, l'ame d'une mère peut rester ouverte aux soupçons. Sans doute le front de la coupable enfant s'incline avec plus de peine sur les marbres des églises; elle y porte un cœur moins religieux, et de corrosifs souvenirs. Dans l'intervalle qui succède à l'orage, le calme n'a rien de profond. Le temps doit tout faire, et l'absence est l'auxiliaire du temps.

—Parlez, madame! est-ce un ordre pour moi? Vous ne m'initiez sans doute pas aux résolutions qui vous concernent; et c'est mon exil qu'il vous faut, après m'avoir séparé de Marielle.

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, monsieur : ma vigilance suffit. Je n'ai pas de haine contre vous : ma religion le défend. Ce que j'ai fait, je le ferais encore, et sans vous détester, vous aimer ou vous craindre, il me semble que je puis vous conseiller de sang-froid un parti que vous-même jugerez bon. Ce n'est pas tout d'avoir restitué Marielle à Granger : il faut rendre mon gendre à ma fille; il faut consommer votre sacrifice, et trouver le moyen d'une rupture complète auprès d'une femme qui n'aurait jamais dû vous connaître

et d'un ami que vous n'auriez jamais dû tromper : l'un est fait, l'autre est à faire.

— J'y ai songé, madame!

— Je le crois ; mais c'est une décision qui ne saurait trop être prompte. Il doit vous en coûter d'être tous les jours sous le poids d'une visite, d'une rencontre, d'une occasion qu'on ne fuit jamais. Est-ce qu'il vous va bien d'avoir à supporter aussi l'affection de l'homme que vous n'aimâtes pas assez pour lui épargner une souillure? J'imagine, monsieur, que sa présence est pour vous une douleur. Je sais qu'il me voit d'un œil irrité, parce que je ne suis pas indifférente à la désunion trop tardive, hélas! d'une communauté perfide dont ma sollicitude aurait prévenu les résultats, si j'avais eu la puissance de me faire comprendre dès l'origine.

— J'avoue, madame, qu'en accédant à ce qu'il y a de vrai dans ce que vous me dites, ce sera beaucoup plus pour Granger que pour moi, et beaucoup plus pour moi que pour vous-même, que je consentirais à mon exil.

— Je ne m'attends pas à votre reconnaissance : je compte sur votre raison.

— Vous faites bien, madame; et je suppose que votre vigilance, très-malheureuse, aurait enfin plus de repos : il faut vous ôter un souci, laisser à votre direction ce ménage; le mien sans doute aussi : car votre charité s'en est préoccupée, je suis sûre, et vous avez là du tourment pour tout le monde. Dieu vous en saura gré : il doit vous en tenir compte.

— Je l'imagine du moins; et votre désir d'envenimer mes intentions n'y fera rien. Si vous pouviez prendre Rosalie pour juge entre nous, je crois qu'elle me tien-

drait plus compte de ce que j'ai l'honneur de vous dire que de votre introduction ténébreuse dans une famille qui n'avait pas spéculé sur ce déshonneur. Votre amitié pour Granger le priva du cœur de Marielle : votre amour pour Marielle pourrait à son tour la priver du cœur de Granger. Vous avez été fatal à l'un par l'autre : vous le seriez encore. L'intimité doit être rompue de toutes parts. La restitution ne sera vraie que lorsque, après avoir délivré le mari des piéges de l'adultère, vous aurez délivré la femme des craintes du camarade d'enfance.

— Marielle me craint?

— Je vous crains pour elle.

— Vous pensez que je voudrais un jour peser sur sa destinée de toute mon influence sur mon ami?

— Oui; car il faut qu'elle vous éloigne : c'est son devoir, c'est sa loi; et il vous aime trop pour renoncer à vous. Que cela vienne de vous, et non d'elle. Dans l'abîme où vous avez plongé ma fille, vous mériterez encore la reconnaissance de sa mère, dussiez-vous la refuser. Vous êtes malade : l'air de l'Italie, les soins de votre femme, la distraction des voyages doivent remédier à tout.

Cette conférence laissa un sentiment d'amertume dans l'esprit de Charles. Toutefois, on meurt en Italie comme en France; et c'était un remords pour lui d'avoir à continuer près d'Édouard un rôle dont à son tour pouvait s'inquiéter Marielle. Il se résigna, et pensa qu'il lui faudrait se créer un prétexte pour séjourner en Italie.

Le médecin ayant deviné que la mélancolie était la souffrance réelle de Charles, convint avec monsieur

Feuchères qu'on s'efforcerait de distraire cette habitude de l'esprit contre laquelle les spécifiques de l'art sont impuissans. Un complot fut tramé pour hâter sa convalescence. Rosalie, heureuse de sa toute-puissance sur les résolutions de Charles, l'entraînait. On s'attache aux faibles; et cette surveillance de femme aimante sur la santé d'un mari déjà tout résigné, donnait au plaisir qu'éprouvait Rosalie de s'occuper exclusivement du sien, quelque chose de vif, comme le sentiment de la première inclination, épuré par toute la liberté des relations légitimes. Jamais les joies d'Essonne, lorsque au milieu du saint sacrifice de la messe ou des heures de la récréation au pensionnat, elle entrevit sa figure et son sourire dans la plaine, ou derrière l'un des piliers massifs de l'église, n'avaient si profondément pénétré cette ame douce. Lui prêter l'appui de son bras, épier sur ses traits l'épanouissement du calme procuré par les fraîches émanations de l'air, entendre sa respiration plus libre s'échapper avec plaisir de ses lèvres, comprendre dans le timbre de sa voix, dans la hardiesse de sa démarche que l'être moral se recomposait enfin dans Charles : c'était pour elle un ravissement qu'il n'est donné qu'à la mère de comprendre et qu'à l'épouse d'éprouver.

Il ne manquait à Rosalie que d'être mère : elle le sentait confusément. Les joies de Granger, devenu père, l'orgueil de Marielle auprès de Rosalie, produit sans doute par une double cause dont Rosalie ne sondait pas la profondeur, avaient plus d'une fois préoccupé cette jeune femme; et les désirs de la maternité, l'espoir toujours déçu d'une grossesse qu'elle attendait avec impatience, ajoutèrent à son désir de subjuguer

le cœur de Charles. Il n'y résista pas autant que les esprits romanesques seraient tentés de le croire. Mais dans les illusions des sens, sous la voluptueuse influence des plus doux mystères, il eut des visions décevantes, des rêves qui se rattachaient à son amour méprisé, qui le trompaient un instant dans son amertume, et laissèrent toutefois à Rosalie sa sécurité. Certes, un fils eût éteint dans l'ame de Charles l'incendie de ses regrets, et sa félicité future aurait pu naître d'un devoir nouveau. Par malheur Rosalie demeura seule à lutter contre deux sentimens, et l'équilibre resta en faveur de Marielle ; elle avait une fille !

Rosalie elle-même contribuait innocemment à graver dans le cœur de son Charles une passion désormais incurable : car elle faisait venir Toinette Landrin à Paris avec la petite Constance, et souriait des embrassemens que le parrain prodiguait à sa jolie filleule. Dans sa sécurité, elle ne devinait là que l'embellissement de son avenir, quand elle cesserait d'être, comme Rachel, sous le poids de la stérilité.

Toinette toujours naïve, médisante d'ailleurs à l'égard de Marielle, soit par un ancien levain de jalousie mal démêlée, soit par un instinct de femme contre tout son sexe, hasardait toujours quelque mot perfide contre la mère de Constance. La coquette villageoise parlait avec un certain ressentiment de la coquetterie des villes, affectait un vif amour de la simplicité depuis que Landrin la lui avait prescrite avec fermeté, et se permettait même des aphorismes assez sévères contre les femmes qui avaient le bonheur d'être plus libres que le soldat de Longrono ne le lui permettait.

Après cette visite, Charles se sentait d'ordinaire

plus ému, plus maladif : car le style de Toinette détruisait l'effet des caresses de l'enfant, et la jalousie renaissait plus ardente au fond du cœur de l'artiste, qui se livrait à des conjectures désespérantes sur Marielle, sans avoir assez de hardiesse pour forcer la jeune fermière à s'exprimer plus catégoriquement.

Enfin, à travers ces combats et ces révolutions, malgré l'accablement du corps et les folies du cerveau, le miracle de la santé sortit de la vigueur d'une constitution excellente, de l'empire adroit de Rosalie sur un caractère qui ne se fiait plus à lui-même, et de l'inquiet besoin qui agitait Charles de rompre, par le tumulte des objets extérieurs, l'horreur du repos, la lassitude dévorante de la monotonie.

Guidé par Rosalie, il allait le soir dans la campagne, aspirait avec charme la brise fraîche et pure du printemps, puis éprouvait quelques heures de calme réel dans cet exercice, où monsieur Feuchères, ravi de revoir la santé sur la physionomie de Charles, était lui-même d'une cordialité joyeuse, et se mettait en frais de plaisanteries pour dérider son gendre.

Toutes ces sorties ne furent pas aussi favorables. Un jour de fête au Calvaire, Charles, appuyé sur la rampe qui domine le cimetière du mont Saint-Valérien, plongeait du regard sur les monticules bleuâtres déployés en enceinte autour de Paris, noyé dans sa brume du soir. L'artiste retrouvait quelques-unes des sympathies de ses études à l'aspect de ce vaste amphithéâtre. Le ruban argenté de la Seine, qui se déroulait avec grâce sur les grèves de cailloux et de verdure ; l'uniformité de ces prairies qui d'étage en étage s'abaissaient comme les gradins d'un escalier dont les marches touchaient

le ciel ; puis ces fabriques dorées par le soleil couchant, ces masses d'arbres, ces toits de maisons entassées sous les dômes et les hauts édifices de la capitale, réveillaient en lui le sentiment poétique effacé long-temps par les souffrances. Il osait même jeter les yeux au bas de Saint-Cloud, sur cette jolie maison surmontée d'un paratonnerre avec son cercle d'or et ses lettres symboliques des quatre vents cardinaux. Rosalie l'avait devancé avec sa mère. Tout-à-coup il entendit une voix qui le fit tressaillir : c'était Marielle. Il crut saisir qu'elle avait hâte de s'éloigner, et que madame Millin était avec sa fille : il pénétra brusquement sous les peupliers du champ des morts, et s'assit près d'une tombe, de peur que Rosalie, qui l'appelait, ne l'aperçût. Cependant il n'eut pas le stoïcisme de laisser partir Marielle sans lui donner un regard à travers les feuillages de la haie : ce regard le bouleversa. Quand il revint à la maison, son tremblement convulsif, sa pâleur livide firent craindre qu'il n'eût dépassé, par cette promenade, la somme de forces amassées dans sa convalescence.

Un autre jour, au Champ-de-Mars, tandis que les chevaux de la course, lancés avec rapidité, volaient autour du cercle, un cavalier de la circonférence intérieure s'abattit au milieu de la poussière : Rosalie crut reconnaître De Lannau. Charles essayait de le discerner, lorsqu'un cri terrible s'éleva non loin de lui, sur l'extrémité du talus garni de plusieurs rangs de chaises. Comme Rosalie, assise près de Charles, portait un flacon de sels, il le fit passer vivement de main en main à deux personnes qui secouraient une dame évanouie. La foule qui se pressait sur ce point empêcha Rosalie

de distinguer cette femme : mais ce cri avait fait tressaillir Charles, et il ne voulut pas assister au reste de la course.

Le lendemain même, un artiste vint prier Charles de lui donner quelques détails sur un tableau dont l'original, mutilé pendant les guerres de la révolution, a servi de modèle à divers artistes de l'académie de Rome. Après avoir quitté l'atelier, ils entrèrent à la nuit dans l'église de Saint-Sulpice pour voir l'effet de la coupole à la clarté des lampes. C'était l'heure des cantiques, et la congrégation était rassemblée. Des voix pures de femmes s'élevaient sonores et harmonieuses dans la nef; mélodie qui ne laisse personne insensible, sous cet ensemble de lumières, ce calme d'une assemblée respectueuse et la magie des splendeurs du catholicisme. Il y eut une pause dans les chants; puis tout-à-coup une voix éclata seule, hardie, pure et timbrée. L'air était profane, les paroles ridicules. L'ami de Charles faisait tout bas une réflexion amère sur ce travestissement impie de notre musique républicaine : son compagnon ne l'écoutait pas. La voix cessa, Charles sortit de son immobilité, mais rêveur, distrait; son ami ne put obtenir, en le ramenant chez lui, que des réponses brèves, dépourvues de sens, et des monosyllabes contradictoires.

A quelque temps de là, se promenant avec Rosalie au Musée, Charles se détourna et entraîna sa femme au dehors.

— Qu'as-tu donc, mon ami?

— Rien, mon enfant, répondit-il en essuyant la sueur qui ruisselait à son front : ces salons sont pleins de monde, et j'étouffais.

— Je te ménageais une surprise, Charles, si nous étions restés. J'ai su ce matin, par Henriette, que Granger et sa femme viendraient voir les tableaux. Attendons-les.

— Je crois les avoir vus, Rosalie! Mais je pense à un projet : veux-tu voir l'Italie?

— Avec toi?

— C'est ainsi que je l'entends. Nous partirions au plus tard dans dix jours. J'ai reçu l'ordre de travailler pour une collection importante, et je voudrais que ceci fût ignoré de Granger. Charge-toi d'obtenir le secret de la part de ton père, et nous partirons dans le délai fixé.

— Pourquoi ce secret vis-à-vis de Granger?

— Pourquoi?

— Oui.

— Pour rien! Je désire faire ce voyage avec toi seule : il voudrait peut-être nous suivre. Ton père ne sera pas fâché de cette preuve d'obéissance à ses doctrines.

— Mon père veut tout ce que tu veux, Charles. Mais j'aime mieux croire que le désir d'être mon unique ami de voyage a dû te déterminer.

Rosalie dès ce moment fut folle de joie, de penser qu'une longue distraction complèterait la convalescence de Charles, et l'arracherait à ces sortes de rechutes auquel l'air de Paris n'était peut-être pas étranger, comme le médecin le faisait observer à monsieur Feuchères.

Dès ce moment elle s'occupa des préparatifs du départ; Charles sentit en lui-même combien une résolution généreuse a de puissance sur l'esprit. Il compre-

nait, par ces épisodes qui se renouvelaient autour de lui, que la pensée d'oublier Marielle ne pouvait être qu'une erreur de sa crédulité; que tout la lui rappellerait sans cesse; qu'il fallait, au hasard d'en mourir, s'en séparer plus complètement : et d'ailleurs, en évitant Édouard, il espérait l'ulcérer assez pour jeter entre leurs relations une froideur qui rassurât Marielle.

Les passe-ports furent pris; monsieur Feuchères s'inquiéta d'une berline, qu'il fit arranger avec soin. Charles passa ses derniers instans de séjour à Paris, près de ceux qu'il devait bientôt quitter, souscrivant à tous leurs désirs avec empressement.

Il ne restait plus que quatre jours avant le départ, quand, un soir que Charles se trouvait avec sa famille à l'Opéra, il aperçut, par la vitre de la loge, monsieur de Valory qui lui fit une légère inclinaison de tête et un signe mystérieux.

Il sortit pour répondre à cette politesse.

— Quelle est cette jolie blonde avec qui vous êtes-là, monsieur Charles?

— C'est ma femme, monsieur.

— Ah, pardon! j'aurais dû le deviner; et je vous tiens fort heureux, car il y a je ne sais quoi de distingué dans ses manières, et de modeste dans son maintien. Vous voilà rentré dans la voie des bonnes mœurs. On ne vous voit plus à Belleville. Notre société de mauvais sujets ne vous va donc plus. Et savez-vous, libertin converti, ce que devient la brune madame Charles, créature agaçante et amoureuse, s'il en fut?

— Je la crois perdue pour vous et pour moi.

— Pour vous, peut-être. Mais j'ai déjà su d'Agathe

qu'elle devait nous voir aujourd'hui même, et j'en concluais que vous seriez des nôtres.

— Vous avez mal conclu.

— Ne pensez-vous pas comme moi que l'ami Frédéric se présentera pour consolateur auprès de la belle que vous avez désertée ?

— De Lannau !

— Lui-même. Et ce n'est pas une nouvelle que je vous apprends sans doute ? Quand vous avez refusé de rester avec nous l'autre jour, savez-vous bien que c'était, à mon sens, lui en donner le conseil ? Toute la soirée il s'est montré d'une exquise galanterie, et j'ai compris (car il m'a l'air loyal) que l'affaire était convenue entre vous.

— Quelle affaire, et que voulez-vous dire ?

— La substitution, parbleu ! Mais la victoire lui coûtera ! Elle résiste : ce que je devine facilement à l'air soumis et patient de notre ami. Ces petits soins ne lui sont pas familiers dans la victoire, et ses manières avantageuses se déploient avec une discrétion qui ne lui va pas. Il faut le temps. De vous à moi, bien entendu, elle tomberait là en de fort mauvaises mains. Frédéric est un bon convive, charmant avec ses amis, admirable à l'épée : mais j'aurais des scrupules à lui léguer ma maîtresse, à moins que ce ne fût par esprit de vengeance. Je vous quitte. Il se fait tard, et l'on m'attend.

Cette conversation, débitée par le garde-du-corps du ton le plus léger, fut un coup violent pour Charles. Jusqu'à ce moment il s'était efforcé de respecter assez Marielle pour l'absoudre de tout reproche d'infidélité à son égard. Il voyait un intervalle énorme entre la faute

qu'ils avaient commise presque sous l'empire tyrannique de l'occasion, de l'estime et de l'amour, et la dégradation volontaire dont on accusait tout-à-coup Marielle. Entre ces deux idées, il se trouvait dans sa conscience un abîme qu'il ne pouvait combler. Car comment passer tout-à-coup de la passion au libertinage, de la faute sans calcul au vice calculé? Ce n'était point la vanité qui l'aveuglait, mais la persuasion. Cependant la jactance de Frédéric; ses félicitations si cruelles à Belleville, empreintes d'ironie et de sincérité; l'évanouissement de Marielle au Champ-de-Mars, quand De Lannau s'était laissé tomber de cheval; ces circonstances l'obsédèrent à tel point que la jalousie cachée sous les cendres prit un rapide essor en peu de minutes. Dès lors il attisa ses soupçons en voulant raisonner son incrédulité, tomba dans le désespoir en se démontrant que la chose était impossible, et prit sur-le-champ une résolution violente en se jurant que monsieur Valory se trompait.

Il jeta un prétexte à sa famille, et s'enfuit.

Un amant, lorsque l'infidélité se glisse dans sa couche adultère, est plus à plaindre que le mari trompé. Car c'est l'amant lui-même qui a créé la dépravation, qui l'a voulue, qui lui a prêté par ses paroles la toute-puissance d'un principe. Où est son droit d'arrêter la femme qu'il a séduite, à mi-chemin de l'abîme, et de lui dire : Tu ne tomberas point plus bas! N'a-t-il pas brisé le talisman de la pudeur? Qu'un autre profite de son ouvrage, c'est dans l'ordre. Contraint de détester ses souvenirs, de répudier les maximes dont il a fait usage, sa plainte le condamne, sa jalousie n'est qu'une dérision. Le mépris lui est défendu, parce qu'il est

complice. Il blasphème en parlant de fidélité ; il insulte la raison, en condamnant le désordre parce qu'il en est victime, et n'oppose au développement d'une immoralité dont les résultats retombent justement sur lui qu'une parole sans logique et que des efforts sans puissance. Le ressentiment d'un parjure est alors bien amer sur l'imagination de l'homme, qui sait tout ce qui manque à la sainteté de ses droits. Il s'attend à l'abandon entier de la société, à l'isolement dans son infortune. La perfidie a des protecteurs, au contraire, contre les réclamations violentes qu'il voudrait exercer. En le trahissant, on triomphe. Il n'a, dans la misère de son sort, de conseillers que lui-même ; et d'arbitre que son dépit. Ce dépit n'a qu'une forme pour se produire : c'est la terreur et le meurtre. On ne lui sait pas d'autre code sur la terre, d'autre loi. Et voilà comment les passions illégitimes n'engendrent qu'un fragile bonheur et des vengeances déréglées.

XXVI.

La Lutte.

> Quand il est congédié, un pauvre amant devient un si fier moraliste que je ne conseillerais pas au mari de meilleure sentinelle contre les égaremens futurs de sa femme ; mais il faudrait qu'il se résignât à ne jamais l'appeler *sa moitié* devant un tiers, et qu'il consentît à cette première répartition pour ne pas courir les chances de la communauté avec le genre humain.
>
> NESTOR ROQUEPLAN.

NEUF heures du soir venaient de sonner à la pendule d'albâtre, qui représentait la Vierge jardinière, d'après le tableau de Raphaël. Madame Millin était seule, ensevelie dans une bergère. Sur un guéridon à dessus de glace et à supports de bronze, une lampe projetait sa lumière. L'oratoire avait quelque chose

de mélancolique avec son crucifix reflété dans les trumeaux. La dévote parcourait un registre placé sur ses genoux ; tandis qu'un épagneul, arrondi sur un coussin de velours, levait de temps à autre ses oreilles soyeuses, et faisait résonner ses grelots en changeant de position. Tout-à-coup l'animal bondit vers la porte avec des aboiemens répétés ; madame Millin se hâta de fermer le registre, et prêta son attention au timbre de la sonnette dont le fil d'archal avait frémi. Ce ne fut pas un avertissement timide, mais un coup violent, comme dans l'annonce d'un incendie. L'in-folio relié fut serré : madame Millin se hâta d'ouvrir.

C'était Charles : pâle, essoufflé, ne pouvant ni parler ni se tenir. La dévote en eut pitié. Elle imagina qu'il venait chez elle pour voir sa fille qui la quittait : elle le conduisit dans son oratoire. Il se jeta sur un fauteuil, essaya quelque temps de se remettre. Enfin, relevant son front, Charles laissa percer un sourire amer, et dit d'une voix tremblante :

— Je suis indiscret, madame !

— La visite est peut-être, monsieur Charles, moins indiscrète que ne me le semble son motif apparent.

— Vous savez sans doute où est Marielle ?

— Je sais où est madame Granger ; elle me quitte à l'instant même. Elle ne prévoyait pourtant pas votre présence.

— Mais aussi, elle était sûre de l'absence de son mari.

— Ce n'est pas vous qui la blâmerez devant moi, je pense, de n'avoir pas saisi cette occasion de démentir une résolution vertueuse.

— De quelle vertu la louez-vous là, madame ? Je

suis oublié, très-oublié; rassurez-vous. Votre haine, en m'accablant, n'a fait que protéger la sienne : elle s'est servie uniquement de vous, comme d'un obstacle contre moi.

— Mettons que cela soit, monsieur Charles, et que ma vigilance ait eu son consentement libre : vous devez d'autant mieux comprendre alors qu'il ne vous reste plus aucun espoir.

— Aussi n'en ai-je pas! Mais je viens détruire le vôtre, briser le sien. Car vous avez espéré ce qui n'est pas, madame! car elle a compté qu'avec ma résignation à sa volonté commencerait mon désintéressement sur sa conduite. Dites-moi, madame : avez-vous en ce moment la clef de quelque monastère? ne vous a-t-on pas mis en réserve quelque cellule secrète? car voilà le cas ou jamais d'y recourir.

— L'ironie de votre voix m'épouvante, monsieur. Pourquoi donc cette allusion singulière aux menaces que j'aurais très-certainement exécutées, quand votre fol emportement parlait de fuite? Auriez-vous dessein de me braver? Suis-je donc environnée de vos piéges? Ma fille est-elle encore votre complice? m'a-t-elle trompée pour vous suivre, dès que l'éloignement de Granger me laisserait seule à lutter contre vous deux? Parlez! expliquez-vous! puisque vous ne craignez pas de défier ma vigilance.

— Ne parlez pas de vigilance, madame : car vous n'avez jamais su, des événemens passés, que ce que l'on a bien voulu vous dire; il a fallu les révélations de la coupable même, pour que vous sachiez la faute. Obstacle, mais tardif obstacle, lorsque vous avez tout appris de sa bouche, vous n'avez apporté d'empêche-

ment réel qu'à ce qu'elle vous a prié de rompre. Vous étiez toujours sa dupe.

— Est-ce à dire qu'en ce moment ma fille oserait se jouer de moi, monsieur?

— Sachez tout, madame Millin. Il faut de ce pas vous rendre à l'Ile-Adam ; il faut aller trouver Granger. Hâtez-vous, car dix minutes de retard sont mortelles. Mais ce ne sera plus pour lui dire, comme vous nous en menaciez, que son ami le trompe, que sa folle confiance l'a livré au déshonneur. Ce sera bien au contraire pour lui vanter l'heureux tour qu'une grande faute a pris, grâce à votre sagacité ; le progrès qui s'est opéré dans le cœur de Marielle, du moment que vous êtes intervenue. Car apprenez tout, madame, vous qui vous flattiez d'être à l'avenir son génie et son guide. Les remords de votre fille sont des vices, ses chagrins des orgies ; et vous n'avez si bien déshonoré nos amours que pour favoriser par mon exil les sollicitations du libertinage.

— Mensonges, monsieur! peur que vous voudriez me faire! insulte du dépit! soupçons jaloux de votre cerveau malade!

— Au fait, madame, vous devez trouver dans votre amour-propre trop de raisonnemens persuasifs pour me croire. Qui pourrait ébranler votre foi robuste? La douce pénitente s'est fiée à vous ; donc, elle doit s'y fier encore. La conséquence est admirable, et votre sécurité se conçoit. Il m'est bien amer, en vérité, de désespérer votre indulgence. Si vous vouliez me suivre, il me serait facile sans doute de vous faire voir comment la soumise enfant remplit, à l'instant même, ses devoirs d'épouse et de mère. C'est là un spectacle édi-

fiant que je vous dois pour réparer le scandale du passé. D'ailleurs, vous aurez, grâce à moi, deviné quelque chose de plus ; et ce sera un second prétexte pour être fière de ce qu'on sera venu vous dire ; je promets de vous en laisser tout l'honneur.

— C'est impossible ! s'écria madame Millin après une pause.

— Plût à Dieu que j'en pusse douter, madame !

— Elle me suppliait, tout-à-l'heure encore, de venir avec elle à Boulogne ; et, certes, ce n'était pas un raffinement de calcul, pour jeter la sanction de ma présence sur ses désordres !

— L'avantage à tirer des gens qui sont fermes dans leurs résolutions, madame, c'est d'être sûr qu'on leur demande en vain ce qu'ils ont décidé ne pas vouloir. Vous aurez prétexté quelque raison de rester ici. Votre fille n'aura pas dû se faire scrupule de vous tourmenter pour la suivre.

— Marielle est donc tout-à-fait perdue, monsieur ?

— Si vous l'abandonnez !..... Mais il est temps encore, madame. Quand vous êtes venue me dire avec force la nécessité d'échapper au supplice de rencontrer l'ami que j'abusais, j'ai pressenti confusément que ce conseil venait de l'adultère qui voulait tromper la jalousie d'un complice. Elle craignait que l'ami de Granger ne fût à même de venger l'amant de Marielle. C'est que mon attachement inquiétait son inconstance ; elle voulait mon éloignement et non pas sa réhabilitation. Marielle ne s'est infligé pour pénitence, à la suite de vos leçons, que de passer de mes bras dans ceux d'un autre. Du reste, vous avez un moyen de le lui permettre. C'est de rester, c'est de ne plus intervenir. Pro-

tégez-la de votre silence. Laissez le libertin De Lannau...

— De Lannau! Ah! monsieur Charles, vous avez porté la lumière dans mon esprit. Et c'est également de lui sans doute, cette lettre anonyme que Marielle tenait de votre femme.

— Je le crois capable de tout, madame, reprit vivement l'artiste, et votre révélation éclaire aussi ma vengeance. Je vois maintenant son doigt imprimé sur les dernières pages de ma vie, ses complots, ses ruses, ses moyens et sa pensée! Je vois tout! Il ne sera pas dit que le lâche, après avoir essayé de nous désunir; après avoir accompli sa détestable intrigue, dominera cette femme qui ne peut avoir d'amour pour lui, qui l'a chassé, qui le méprise, mais qui sans doute le craint, et croit acheter par sa dégradation le salut d'un secret qu'il appartient à moi seul de faire respecter au misérable. Eh bien, madame! ai-je eu raison de vous raconter mes craintes, et suis-je sûr de votre complicité dans la sainte résolution de tout prévenir dès ce moment?

— Partons! répondit madame Millin.

Un cabriolet attendait à la porte, dans la rue d'Argenteuil. Ils y montèrent, et le cheval, aiguillonné par le fouet, galopa bientôt sur les boulevarts intérieurs, atteignit le faubourg du Temple, puis gravit, en faisant jaillir des éclairs, la difficile montée de Belleville.

Penchée aux limites de l'horizon, la lune alors se levait sous une clairière avec son disque plus large et plus enflammé. Paris, perdu dans un bas-fond obscur, élevait çà et là, sur la ligne de son enceinte méridionale, une flèche, un dôme, un drapeau; puis cachées sous les toits, découvertes à la file dans les rues per-

cées en perspectives, des faibles lumières, des réverbères ardens et mobiles étincelaient dans ce pêle-mêle de noirs édifices. Le rayon pâle de la lune traçait dans l'atmosphère un sillon argenté, ligne de séparation entre le ciel et la terre; festonnés sur leurs flancs, des nuages se dressaient en blanches pyramides sur un firmament bleu, marbré de vapeurs et d'étoiles. Une sérénité majestueuse se faisait sentir dans ce calme; il y avait du charme, de la fraîcheur et de la volupté dans ces jeux de la lumière et de l'ombre. Charles et madame Millin étaient descendus dans une ruelle; l'artiste avait attaché la bride du cheval contre une forte charmille de sureaux et d'acacias, et l'on marchait sans rien dire. Ces environs étaient solitaires, mais peuplés cependant des harmonies lointaines, des battemens d'ailes et des cris de l'oiseau troublé par le bruit des pas. Au badigeon pâle des hautes et maigres maisons, l'ombre capricieuse des feuilles, projetée par l'orbe lunaire, dessinait une silhouette tremblante, et le vent discret du soir se jouait des exhalaisons odorantes en courbant de son souffle printanier le thyrse des lilas en fleurs. Puis c'était le son joyeux d'un archet de guinguette, des rires d'où l'on ne sait, des voix qui se perdaient dans la démarche sourde et pesante du garde-chasse, dont on voyait le fusil luire à travers les feuilles, et le levrier courir comme un fou sur les tertres dentelés des clos semés d'asperges.

Enfin Charles fit halte au milieu d'un long mur, près d'une porte basse, demi-cachée par un bouquet de figuiers.

— Je suis à vous dans la minute, dit-il à demi-voix; attendez-moi là, je vous prie.

Puis, s'aidant des dégradations de la muraille et d'un vigoureux tronc d'arbre, il essaya de tenter l'escalade ; il y parvint, mais non sans peine. Madame Millin le vit disparaître, et entendit les craquemens d'un treillage qui semblait rompre sous le poids. Une clef tourna bientôt dans l'épaisse serrure. La dévote se trouva sous un dôme sombre de marronniers plantés en quinconce et arrondis en voûte par la serpe du jardinier. Des siéges en bois, des balançoires aux arbres, un petit pavillon gothique sur une butte artificielle, complétaient, avec quelques statues mutilées, cet arrière-jardin. On se trouvait ensuite dans un carré divisé en plates-bandes, en allées, en cercles, le tout paré de giroflées, de jasmins et de rosiers. Quelques ifs énormes, sombres et accroupis sur leurs cônes, développaient leurs ruches sur deux lignes parallèles le long de l'allée principale. Cette allée aboutissait à une grille de fer, à travers les barreaux de laquelle on apercevait, malgré l'obscurité, un bâtiment d'un seul étage avec ses deux ailes latérales sur la cour, ses terrasses qui faisaient pendans, et sa porte cochère en vis-à-vis sous une voûte qu'éclairait lugubrement la lampe appendue au vasistas du concierge.

Un bruit confus de voix, entremêlé de rires et de sons produits par les touches émues d'un forté-piano, animait ce jardin alors désert. Ce tumulte pittoresque venait d'un salon du rez-de-chaussée, dont les persiennes étaient closes et les fenêtres ouvertes.

— Il importe, dit Charles en arrêtant madame Millin, que vous sachiez la présence de votre fille dans ces lieux, et que les gens qu'elle connaît ignorent que vous êtes si près d'elle. Hâtez-vous de jeter un regard

dans ce salon, et d'aller rejoindre le cabriolet. Je dois me charger du reste et vous ramener Marielle sans esclandre. Souvenez-vous, madame, que je pouvais me dispenser de vous avertir; et croyez au calme de l'ame, dans celui qui n'a pas redouté de vous avoir pour témoin. Je ne puis plus être dangereux pour Marielle qui me dédaigne; mais je dois briser le pouvoir de celui qu'elle me préfère et qui peut la perdre.

En ce moment un éclat de rire perçant et prolongé les fit tressaillir tous les deux.

—C'est le rire de ma fille, murmura madame Millin stupéfaite. Je ne veux pas en entendre davantage, et je vous attends.

Elle s'esquiva par le fond du jardin.

Charles se dirigea vers les croisées; par les jours des persiennes, des reflets lumineux traversaient l'obscure profondeur de la cour et s'allongeaient en larges bandes sur le pavé. Il évita d'y mêler son ombre, et se tint sur la droite dans les ténèbres, le plus près possible du cercle réuni chez madame Urbain.

Son regard s'aventura dans le salon. Monsieur de Croisic et monsieur de Clarembault jouaient à l'écarté sur une table recouverte d'un tapis à rosace; Anaïs, à quelque distance, regardant avec langueur la glace qui lui renvoyait sa figure pâle, laissait courir ses doigts effilés sur les touches noires et blanches du piano, tandis que De Lannau, s'appuyant sur l'épaule du garde-du-corps, disait à celui-ci des paroles qui le faisaient sourire. Agathe, Marielle et madame de Soubise, entrelacées sur un divan, causaient d'un air mystérieux et riant; monsieur Lagarde, l'employé aux postes, semblait quereller tout bas la blanche ma-

dame de Saint-Léon, toujours en deuil de son général dont le nom reste encore à retrouver dans les biographies.

— Je propose, dit monsieur de Croisic.

— Et je refuse, reprit son adversaire. Ceci est franc, je pense?

— C'est la première fois que vous me dites quelque chose de clair. Roi de cœur!

— En voici.

— La dame du même.

— En voilà.

— Dix de trèfle. Vous avez le sept! Et deux atous. Je marque trois.

— Est-ce que vous n'auriez pas joué cela, monsieur de Valory? Deux rois, le dix et le sept de retourne?

— Quand laisserez-vous donc là vos insipides cartes? dit madame de Saint-Léon.

— Encore deux parties, madame, demanda monsieur de Croisic d'un air suppliant. Pariez pour moi.

— Vous êtes en veine, dit monsieur Lagarde; je prends la place de monsieur de Clarembault. A qui à faire? à moi! Coupez!

— Valory, de quoi ris-tu? demanda madame Urbain en faisant signe au garde-du-corps de s'approcher d'elle.

— De rien, reprit Frédéric; il s'amuse à faire de mauvais complimens sur ma personne.

— A-t-il raison? murmura malicieusement Marielle.

— C'est que j'ai vu ce soir à l'Opéra un de ses intimes amis, et nous avons légèrement causé sur ce chapitre. Je rapportais naïvement à Frédéric la façon de penser que j'avais exprimée sur son compte.

— Quel est donc cet intime ami que vous lui connaissez? dit Marielle.

— Faut-il le dire, Frédéric?

— Pourquoi pas?

— C'est un jeune artiste de notre connaissance qui monte assez gauchement à cheval.

— Comment! il était à l'Opéra?

— Vous dites ceci, ma chère Marielle, avec une sorte de ressentiment?

— Oh! point du tout, je vous assure, Frédéric. Est-ce que j'ai dit cela d'un air fâché? ma chère Urbain?

— Oui, petite! Oh! c'est bien naturel : on est jaloux de savoir du chagrin à ceux que l'on chasse. Mais, au fait, pourquoi ne prendrait-il pas des consolations, ce pauvre jeune homme?

— Il se consolait avec sa femme; ce qui peut compter pour une mortification.

— C'est original, reprit Agathe. Il paraît qu'il se retire tout-à-fait du monde.

— Et qu'il va devenir artiste mercier, ajouta De-Lannau : car il ne quitte plus son assommant bourgeois de beau-père, l'homme le plus épais qui ait jamais triché au domino. Je ne puis jamais voir ce bon monsieur Feuchères causer politique et Constitutionnel avec son voisin le bijoutier, sur le seuil de sa boutique, sans regretter que madame la mercière n'ait pas eu de mon temps la taille élancée, les yeux fripons et les vingt ans de sa voisine la bijoutière.

— Oh! dit madame Urbain, le voilà sur le terrain des indiscrétions. Il va nous conter encore quelque méchanceté contre des femmes.

— Faites attention qu'Anaïs est avec nous, s'écria vivement madame de Soubise.

— Elle essaie un air de Romagnesi, objecta madame de Saint-Léon.

— Vous êtes donc indiscret, Frédéric? dit avec un ton froid Marielle.

— Je dis ce que tout le monde sait et que l'on a conté partout; car, en vérité, j'ai bien d'autres secrets sur lesquels je sais rester bouche close.

— C'est vrai! s'écria monsieur de Croisic.

— Qu'en pouvez-vous savoir? lui répliqua Frédéric.

— Pourvu que j'en sois garant, que vous importe?

— J'imagine que je ne vous ai pas pris pour conseiller ni pour ami, monsieur qui savez tout.

— Mais, monsieur qui ne savez rien, sachez bien que je vous aurais refusé mes conseils et que je ne voudrais pas de votre amitié.

— Insolent! s'écria Frédéric. Et monsieur de Croisic se tut, seulement ses mains tremblèrent; il joua sans proposer, et perdit.

Pendant que monsieur de Croisic, s'efforçant de garder une attitude aisée, prêtait l'oreille aux accens d'Anaïs qui murmurait une romance, Marielle, tremblante, avait contraint De Lannau de se rasseoir. Un sourire d'ironie prit sur les lèvres du bouillant jeune homme la place de la colère.

— Qu'alliez-vous nous conter? se hâta de dire avec intérêt la brune Espagnole.

— C'est une bagatelle. J'avais connu la bijoutière bien avant l'hymen. Je ne puis nier qu'elle n'ait eu des égards pour moi. Sur l'ame d'un jeune homme à peine sorti du noviciat, qui n'a surtout pas encore vu

des yeux comme les vôtres et des mains comme celles que renferme ce joli gant, les yeux et les mains de la jeune bijoutière avaient leur charme. Pourtant elle me congédia un jour en revenant de confesse. J'en fus très-irrité. Bref, à l'époque de son mariage, je la vis arriver chez moi. Adélaïde, c'était son nom, voulait ravoir toutes ses lettres. Elle eut l'impolitesse de me donner à comprendre qu'elle avait des scrupules sur l'usage périlleux que j'en pourrais faire; ceci me révolta. Je refusai nettement. Mais après une délibération mûre avec un de mes camarades actuellement dans les ordres, je posai les bases de la restitution. Je déclarai donc sur l'honneur que, aussitôt après le mariage, j'enverrais tous les jours, par mon camarade, une lettre à la bijoutière. A cet effet, elle devait descendre de bon matin à sa boutique. Ce premier article fut adopté. J'ajoutai qu'elle donnerait en quittance un reçu signé de moi. Sur quoi, d'abord, elle me demanda tous les reçus. Mais il restait à poser un troisième et dernier article; et je terminai en l'assurant que je me trouverais solitairement tous les soirs à dix heures dans ma chambre pour lui signer en tête-à-tête le reçu du lendemain. Cette condition faillit bouleverser tout. Il y eut des larmes, des menaces, des évanouissemens et des reproches. Dieu et les saints furent invoqués contre ma scélératesse. Mais, comme je ne suis pas timide, l'affaire tint. Le pacte fut exécuté de part et d'autre avec un scrupule religieux, ni plus ni moins, et, grâce au volume de la correspondance d'Adélaïde, le voisin de monsieur Feuchères fut très-émerveillé de sa femme qui prit tout naturellement l'habitude de se coucher fort tard et de se lever dès

l'aube du jour. Mon ami jasa de la chose. Aussi la boutique s'est achalandée, et le commerce de l'orfèvre a pris de l'essor; car tout le monde, excepté lui, savait l'aventure : et c'est à moi, comme vous voyez, que l'honnête industriel doit une des plus brillantes fortunes de la capitale.

Cette anecdote fournit un assez bon nombre de commentaires. Pendant que monsieur de Clarembault se perdait en traits énigmatiques, Marielle se leva sur un signe furtif du narrateur : elle s'approcha, comme sans dessein, de la fenêtre, et s'appuya légèrement sur le balcon. Frédéric vint tirer le verrou des persiennes et les poussa, comme pour considérer l'état du ciel, mais pour avoir occasion de parler en secret à l'Espagnole. Charles se blottit contre le mur, et, grâce à l'intervalle perpendiculaire tout-à-coup élargi entre le mur et les volets, il fut en position de voir leurs deux têtes, d'entendre exactement toutes leurs paroles, et de plonger sur les autres personnages à l'aide de la glace démesurée qui dominait le piano.

— Quand vous jugerez que je dois me retirer, Marielle, il faudra le dire.

— Alors, Frédéric, je vous chasse tout de suite.

— Cependant, avant de me résigner à l'exil, je vous offrirais mon bras pour un tour de jardin.

— Bon! C'est pour me dire ce que je sais par cœur, je le jurerais.

— Il y a du vrai dans votre crainte : mais il y aura du nouveau dans mes paroles.

— Je ne suis pas curieuse, Frédéric.

— C'est que vous êtes pénétrante, Marielle; il n'y a que cette vertu qui préserve de l'autre défaut.

— Oh ! pour embarrasser votre indiscrétion d'esprit, qui est de m'en prêter plus que je ne le mérite, je me résigne à paraître aussi sotte que je le suis.

Marielle prit le bras de Frédéric, et, presque aussitôt, ils sortirent dans la cour par un vestibule obscur placé à l'angle du bâtiment.

— Gardons-nous bien de les suivre, dit en riant Agathe en retenant Valory.

Ce dernier mot fit monter une sueur froide au front de Charles. Instinctivement il avait tiré de sa poche une paire de pistolets, et lorsqu'il vit son rival, avec Marielle penchée à son bras, passer tout près de lui, le désir de les assassiner tous deux lui vint à la pensée : mais un voile passa sur ses yeux, il sentit comme des étincelles à ses tempes, et demeura glacé, fixe.

Cependant les accens d'Anaïs avaient pris plus d'éclat : toutes les voix se joignaient à la sienne. Frédéric pouvait comprendre par-là qu'on favorisait sa promenade et qu'on ne voulait pas le rejoindre.

Charles, toujours armé, s'élança dans le jardin, glissa derrière les ifs, et, de proche en proche, arriva sous le quinconce de marronniers.

— Pourquoi ? disait alors Marielle.

— Parce que demain matin je serai plus vite à vos ordres. N'avons-nous pas jusqu'à midi la clef des champs, la paix de la liberté?

— Je vois des piéges partout, Frédéric : je suis méfiante, et vous n'êtes pas sincère. Soyez-le, ou je serai inexorable.

— Resterez-vous si je ne mens pas?

— Dites la vérité ; puis, je verrai ce que je dois faire.

— Je suis bien à plaindre, Marielle, de gagner si peu sur votre persuasion : vous aimez mieux les souffrances de l'amant que son amour, et le plaisir de me dominer l'emporte sur celui de me plaire.

— J'espère vous décourager de vos instances.

— Moi, Marielle, fléchir votre inhumanité.

— Frédéric, c'est impossible : et je suis sûre que la faiblesse d'avoir consenti à cette promenade excite déjà leurs soupçons.

— Mais, Marielle, en m'éloignant tout-à-l'heure avec ces messieurs...

— Eh bien?

— La maison sera presque déserte, et la nuit...

— Silence! on a marché près de nous.

— Non, Marielle!... Je puis dérober, sans qu'on le sache, la clef de la porte du figuier.

— Frédéric, je ne le veux pas.

En ce moment il se fit un silence de deux secondes, et Marielle ajouta tout haut : — Voyez donc si ces messieurs et ces dames veulent nous rejoindre.

Frédéric obéit. Mais Charles, le voyant jeter en courant les yeux de côté et d'autre, comprit que cet ordre était un prétexte pour vérifier si personne n'était auprès d'eux. Il se tint immobile, pensant que De Lannau ne s'éclipsait avec tant d'obéissance que pour mieux comploter avec les autres qu'on ne viendrait pas le troubler.

Ce moment lui sembla décisif : il s'élança vers Marielle, et la saisit.

— Je vous avais bien vu, monsieur de Valory, dit-elle en riant.

Mais avant qu'elle pût se reconnaître, Charles d'un

bras vigoureux enlaça la taille de l'Espagnole, l'entraîna rapidement, ouvrit la porte, tourna dans l'étroit sentier, puis jeta un cri. Une femme parut.

— Malheureuse! s'écria madame Millin.

— Ma mère! dit Marielle avec un tremblement convulsif.

— Et moi! dit Charles, moi! qui sais que vous êtes la risée et le jouet de ces misérables! moi qui vous aime assez encore pour ne pas souffrir que vous soyez avilie : moi, que vous avez maudit et qui dois vous venger. Ce sont des adieux que je vous fais, Marielle!

Marielle s'était évanouie; il la saisit dans ses bras, et la porta jusque dans le cabriolet. A la clarté de la lune, qui blanchissait alors toute la campagne, il la vit pâle et tremblante, les yeux fermés, puis saisissant ses armes avec fureur, il s'enfonça rapidement dans les taillis. Un roulement sourd l'avertit que les deux femmes s'éloignaient.

Quand il rentra dans le jardin, Frédéric revenait en courant sur la pointe du pied.

— Ils ne veulent pas venir, ma belle amie.

— Tant mieux donc, dit Charles avec véhémence et en s'avançant contre son rival, car nous pourrons nous expliquer plus à l'aise.

— Toi ici? La fête sera complète, et je suis ravi de te voir. Quand t'en vas-tu?

— Quand tu voudras, je te suis.

— Tant pis, car moi je reste. Où donc est Marielle?

— Chez elle, avec sa mère qui ne la quittera plus.

— Tu veux rire?

— C'est une première revanche, sauf à t'en offrir une seconde, si tu n'es pas content.

— Je serais bien difficile. D'une seule fois tu vas plus loin que moi-même : c'est de bon présage.

— Sais-tu bien, Frédéric, que tout cela n'est pas une comédie?

— Je veux être damné si j'y trouve l'étoffe d'un drame sérieux.

— Et que, dès ce moment, tu me rencontreras sur tes pas jusqu'à ce que tu m'aies écrasé.

— T'écraser! Dieu m'en garde! après le signalé service que tu viens de me rendre.

— Frédéric, je ne suis pas une femme qui se contente de jeux de mots.

— Pour dire le vrai, c'est à peu près ce que faisait Marielle: elle fatiguait mon esprit par ses détours; sans toi, je chercherais encore par quelle transition passer de ton exil à mon triomphe: ton amitié vient au secours de mon imagination.

— Fat! Marielle est perdue pour toi.

— Ne me dis donc pas des niaiseries comme cela, Charles; je suis un fat, c'est vrai; mais je sais la toute-puissance des obstacles, et les voilà qui s'élèvent : maintenant je suis sûr de réussir.

— Toi réussir! je ne serais donc plus vivant?

— Je n'en sais rien; cela se peut : je ne m'en inquiète guères. Toujours est-il que tu me récompenses de ce que j'ai fait à Boulogne pour toi. Tes contrariétés seront, je te le jure, aussi bien placées que les miennes.

— J'en doute, car l'un de nous deux restera dans ce jardin ce soir.

— Restons-y donc tous les deux pour causer des chances que j'ai maintenant de gagner la partie d'honneur.

— Frédéric, ne parle pas d'honneur !

— J'en parle comme toi de l'amitié.

— Tu veux me provoquer par des sarcasmes, et je n'ai pas besoin d'être irrité, je t'avertis.

— Je ne te provoque pas : je crois te devoir de la reconnaissance au contraire, et je te remercie.

— Mais songe donc, misérable, que j'ai sur moi des armes, et que je puis te tuer si je le veux.

— Bah ! on n'assassine plus, c'est de mauvais ton.

— Mais on peut forcer un scélérat à se battre.

— Pas davantage. C'est une partie où il faut être d'accord, et nous ne le sommes pas.

— Lâche et froid railleur !

— Raisonneur épileptique !

— Tu crains donc de te mesurer avec moi ?

— Sans contredit : tu es vexé, je suis heureux ; on te quitte, et l'on me prend ; tu t'abaisses, je monte ; la colère te maigrit, la joie me gonfle. Il n'y a pas d'égalité dans les chances. Tu peux risquer ta honte, moi je ne puis compromettre ma bonne fortune.

— Frédéric, la patience m'échappe. Malheureux ! prends l'une de ces armes ; prends ! où je ne réponds plus de ma colère.

— Et moi j'eu réponds, dit Frédéric ; et il lança les deux pistolets par la muraille d'un jardin contigu.

— Nous nous retrouverons, dit Charles d'une voix sourde ; et il frappa du pied avec fureur, et il secoua Frédéric.

— Mon ami, n'abuse pas de ta faiblesse, répondit Frédéric en lui prenant la main.

— Je puis appeler les gens qui sont là, t'insulter devant eux.

— Il faudra dire pourquoi. C'est le secret de Marielle. Ce n'est pas le nôtre. Deux amis de collége ne peuvent se battre sans raison. Diras-tu celle-là ? Tant que tes piétinemens se feront à huis-clos, j'aurai pour toi les égards qu'on doit à ton triple état de jaloux, de malade, d'amant supplanté. Pour m'insulter en public, il te faut imaginer quelque vraisemblance, sous peine d'avoir des douches en guise de coup d'épée; mais, n'imagine pas qui veut, et je conçois ton embarras.

— Rage! enfer!

— Oui, c'est désagréable! Au revoir. Quand tu auras inventé le moyen, écris-moi.

— Je le trouverai, Frédéric. J'aurai la joie non pas de te déshonorer, tu n'as pas d'honneur, mais de te faire le plus sanglant affront.

— Ce ne sera pas de refus; mais j'en doute, et la nuit porte conseil. Veux-tu prendre du thé? nous en avons d'excellent, et il est meilleur, servi par de jolies femmes.

— Frédéric, tu ne me reverras que pour être flétri de cette main.

— J'ai peur qu'après réflexion tu ne te résignes à tirer le verrou sur ta colère pour la tenir au secret.

— Je ne te retrouverai que trop tôt pour ton malheur.

— En attendant je quitte ta conversation, charmé des peines que tu daignes prendre pour moi.

Et Frédéric, après un salut ironique, se dirigea vers la grille qui roula sur ses gonds en criant, et retomba lourdement sur elle-même.

Les dents serrées, les narines ouvertes, rendu fixe par la rage et l'incertitude, Charles resta les bras croi-

sés, à suivre du regard son rival qui s'éloignait. Le piano d'Anaïs exécutait alors les modulations enjouées d'un air de valse : un pesant bruit de pas marquait la cadence rapide, les silhouettes se succédaient projetées par les bougies sur la blancheur du mur opposé ; déjà les humides feuilles des arbres s'argentaient, ainsi que les ardoises des toits, à la clarté de la lune ; enfin l'astre glacé dépassa la saillie des murailles, et parsema ses rayons taciturnes dans les interstices du feuillage. Charles revint tout-à-coup à lui comme si la lueur pâle eût enflammé dans son être un baril de poudre. Il bondit vers la porte en criant : — Tout est bon ! Puis escaladant les taillis, les haies et les charmilles avec la raideur opiniâtre d'un homme qui n'a plus rien à ménager, il ne s'arrêta que dans la rue principale de Belleville sur le seuil d'une ruelle obscure. Minuit sonna à l'horloge paroissiale. Tout était désert et silencieux. Quelques girouettes aigres, un volet battu contre sa croisée, ou le frissonnement d'une frêle vigne qui se courbait au souffle du vent, tenaient seuls l'attention de Charles en éveil. Des villageois passèrent près de lui, mais rares, et il ne tressaillit de joie que lorsqu'il entendit des bruits de voix bien connues, et le retentissement d'une lourde porte cochère qui se fermait.

— Frédéric reste donc ? demandait madame de Saint-Léon à monsieur Lagarde.

— Mais je le crois, et son but n'est pas difficile à pénétrer, reprit l'employé de la poste en ricanant. Je m'en rapporte à monsieur de Clarembault.

— Ni lui, ni vous, ne savez rien à cet égard, répliqua d'un ton bref monsieur de Croisic.

— Et que savez-vous encore, mon cher observateur? dit la dame en appuyant sur le mot.

— Que la belle lui est enlevée, et que le fat, pour cacher sa déconvenue, a voulu laisser, par une discrétion adroite, le champ libre à des conjectures plus agréables pour sa vanité : elle n'est pas dans sa chambre.

— Vous en êtes sûr? dit monsieur de Clarembault.

— Je le jurerais.

— En effet, reprit monsieur Lagarde, vous vous êtes éclipsé quelques secondes, mon cher, et la finesse de vos yeux m'est connue.

— Pas tant que vous l'imaginez, monsieur Lagarde.

— Est-ce une personnalité, monsieur?

— C'est ee que vous voudrez, monsieur des postes.

— Si je n'étais avec madame, et si vous n'étiez un faquin, monsieur de Croisic, je vous forcerais d'expliquer ces paroles. — N'ayez pas de crainte, ma belle amie; je me modère. — Dans un autre moment, monsieur de Croisic...

— C'est bien, reprit celui-ci; mais songez que je prétendais seulement dire que rien ne m'était échappé de l'intrigue où se trouve De Lannau. Vous n'avez pas remarqué qu'un embarras très-réel perçait dans son embarras affecté, et qu'il s'est mis sur-le-champ à faire plus de bruit que tous les autres, pour esquiver de répondre à vos divers signes d'intelligence.

— Voilà qui est terriblement délié, mon cher de Croisic.

— N'est-ce pas, monsieur de Clarembault? Mais je me suis fait à l'obscurité par la lecture de vos ouvrages. Je vous dirais où vous êtes quand vous faites

silence, ce que vous pensez quand vous ne dites rien, le mot de vos énigmes, la trame de vos toiles d'araignées.

— Laissons-là mes énigmes, et dites-nous celle de ce soir.

— Charles...

Ici monsieur de Croisic s'arrêta. Ses compagnons de route firent de même, et le regardèrent; il jetait à la dérobée un regard autour de lui, et finit par exhausser sa montre à la hauteur des rayons de la lune, qui plongeaient dans la rue.

— Étourdi! se dit monsieur de Croisic; j'avais ce soir à me rendre à Vincennes : je l'ai oublié net. Il faut m'y transporter, malgré l'heure. Ce sera la punition de mon oubli. Jusqu'au revoir, madame. A demain les autres détails, messieurs. Et il disparut par une étroite ruelle, sur la gauche.

— Comment pouvez-vous voir un tel homme, ma chère Saint-Léon? demanda l'employé aux postes.

— Il m'a rendu un service. Je le ménage, et vous avez tort de...

Le reste se perdit derrière un angle de boutique. Charles sortit de sa retraite, et s'élança vers monsieur de Croisic.

— C'est vous qui m'avez touché l'épaule. Que voulez-vous?

— Un secret que vous savez, au prix de tout l'or qui vous conviendra.

— Vous êtes monsieur Charles?

— Et vous un espion de la police.

— Monsieur! vous m'insultez!

— C'est une bagatelle. Ne perdons pas de temps.

— Je suis un homme d'honneur!

— Vous fixerez la somme vous-même.

— Sachez que je porte une épée!...

— Qui ne s'est jamais rendue cruelle contre celui qui vous a mis la torche au visage. Laissons cela. Voulez-vous mille écus?

— Mais qui vous a dit que...

— Votre réputation, vos manières, vos paroles, votre mélange singulier d'insolence et de bassesse : tout, monsieur; et particulièrement l'instinct de la vengeance contre De Lannau.

— Si j'étais sûr...

— De ma discrétion? Eh! c'est ce que je demande! Ne croyez pas que votre aveu me rendra fier, que je vous désignerai au grand jour. Imaginez le beau reflet que j'attirerais sur moi.

— Et c'est Frédéric...

— Dont il me faut la vie, dont vous connaîssez les secrets et l'histoire. Il ne m'est pas échappé que vous le haïssez autant qu'il vous méprise.

— Dites que je le méprise, et qu'il me hait.

— Verbiage. Acceptez-vous trois billets de mille francs?

— Pour...?

Ici Charles s'approcha de l'oreille de Croisic.

— ...Ai-je deviné?

— C'est vrai : mais les détails.

— Je les ignore. Je n'en sais rien : vous seul pouvez me mettre sous les yeux ce fait autour duquel vous semblez tourner sans cesse pour le braver, et que vous connaissez infailliblement par la lecture du *Livre noir*.

— Mille écus, disiez-vous ?

— Et le double si j'ai recours à vous une seconde fois ; car il me faudra, pour lui jeter son histoire à la figure, une occasion convenable, une rencontre de choix.

— Suivez-moi donc.

. . . .

A deux heures de la nuit, Charles sortit de la rue de Jérusalem, longea le quai des Orfèvres et le port Saint-Nicolas, pour rentrer chez lui par le Carrousel.

Arrivé près de la porte cochère, il saisit le marteau de bronze, et le tint suspendu.

— Eh bien ! dit-il en frappant avec force, je calquerai le trait de l'infâme, sauf l'infamie.

XXVII.

Le feuillet du Livre noir.

Le marc de la débauche est au fond! respirez l'arome.

RETIF DE LA BRETONNE.

« Mon cher Édouard,

» A moi toute ta soirée et ta matinée de demain; il
» me faut l'une et l'autre. Ta présence m'est néces-
» saire, indispensable; j'y compte. Je n'ai ni le temps
» ni l'intention de m'expliquer sur les raisons qui exi-
» gent ce sacrifice de tes instans et de ta personne; tu
» ne m'en as jamais demandé chaque fois qu'il s'est agi
» de m'obliger.

» Comme par le passé,

» Ton ami,

» CHARLES BOUVET. »

Édouard ne chercha pas à deviner le but de cette invitation, mais avec sa discrétion accoutumée, de peur d'être contraint plus tard de tout dire à sa femme, il résolut de ne pas lui en parler d'avance, et répondit par Victor. Ce dernier fut chargé de tout préparer pour son départ dans la soirée.

Édouard avait à peine renvoyé Victor qu'on annonça madame Millin. Cette présence d'une femme dont les conseils astucieux portaient toujours sur des soupçons que rien ne semblait légitimer, était devenue depuis quelque temps un fardeau pour son gendre. Il souffrait en silence de voir quelquefois son autorité d'époux méconnue, et sa confiance illimitée tourmentée à plaisir par des doutes qu'il repoussait avec l'aveuglement sage d'un chef de maison. Cependant, jusqu'à ce jour, il avait accueilli avec respect des remontrances et des avis dont son caractère droit faisait justice. Madame Millin fut reçue avec cordialité. Mais ces politesses ne calmèrent point la tempête maternelle dans le cœur de la dévote; ses regards brillaient d'une joie pareille à celle qui se lit dans les yeux d'un agent provocateur, encore sous le charme de la découverte d'un complot contre l'état. Afin de n'être pas dérangée dans son entrevue avec Granger, madame Millin avait prié la petite Henriette de ne pas en faire part à sa maîtresse. Recommandation qui ne fut pas rigoureusement suivie, puisque Marielle apprit tout à la fois de Victor qu'Édouard irait à Paris, et d'Henriette que madame Millin était à Boulogne. Double rapport qui la mit à même de bâtir une ruse dont elle avait besoin, et d'écouter un entretien qu'elle pourrait craindre.

A peine assise dans le fauteuil qu'Édouard avait dis-

posé près de lui, comme pour déférer de plus près aux sermons dont la solennité de leurs salutations réciproques était un sûr prélude, madame Millin jeta tout son corps en avant, et dans cette posture de pénétration et de menace, elle entra cavalièrement en matière.

— Mon gendre !

— Ma belle-mère !

— Vous ne dédaignez pas mes conseils.

— C'est une justice que vous me rendez.

— Mais vous ne les suivez pas toujours.

— C'est peut-être pour que vous m'en donniez plus souvent, et n'en perdiez pas l'habitude.

— Vous en êtes-vous trouvé mal ?

— J'en ai reconnu la bonne intention.

— Vous éludez. Mais vous n'êtes pas tenu de reconnaître les services que vous a rendus mon zèle, et de convenir que votre expérience de profond penseur politique, de moraliste philosophe, s'est plus d'une fois aidée de ma simple expérience de femme et de mère. Me m'en remerciez pas : je tiens plus à la paix de votre ménage qu'à un triomphe sur votre amour-propre. Si vous m'eussiez ainsi jugée, vous m'auriez mal comprise ; je vous demanderais pardon de cet orgueil.

— Belle-mère, m'eussiez-vous devancé dans le chemin de l'expérience, intérêt, zèle ou amour-propre, je n'aurais pas été blessé de soumettre ma raison au poids de la vôtre. C'est une délicatesse trop grande de s'alarmer sur l'interprétation qu'on peut donner à une action charitable. Si une morale un peu trop facile, et dont vous avez peut-être entendu parler, justifie toujours les moyens par la fin, la morale universelle ne

peut s'alarmer lorsque les moyens sont bons; les vôtres sont excellens. Quand ceux qui écoutent sont indulgens, ceux qui parlent ne sont jamais trop sévères.

— Heureuse de vous trouver dans cette disposition, je vous dirai, mon gendre, que j'ai de graves reproches à vous faire.

— Tant mieux! l'encouragement que je viens de vous donner ne sera pas perdu. Jamais juge et coupable ne se seront mieux compris. Nous allons rendre inutiles les codes et destituer les geôliers.

— Ce dernier mot serait-il une personnalité, mon gendre?

— Non, belle-mère; c'est une conséquence. La logique est sans fiel.

— Vous me permettrez de continuer.

— J'écoute.

— Les devoirs passent avant les goûts; la morale avant le plaisir. Dans un esprit bien fait, ainsi que je me plais à croire le vôtre, ils s'excluent même. Peut-être auriez-vous dû ne pas altérer les imperturbables soins qu'on doit au ménage, par des distractions sérieuses en apparence, mais vides et condamnables au fond. N'avez-vous pas à vous reprocher les instans volés à vos devoirs de père et d'époux, et donnés aux égaremens de la politique? Vos journaux, vos pamphlets, vos cercles mystérieux, vos absences inexpliquées, qui toutes (ne me le cachez pas) ont un but politique, n'ont servi qu'à vous désigner à la clairvoyance du gouvernement. Et ce mal, car c'en est un d'éclairer sans mission, de diriger sans commandement, de commander sans pouvoir reçu, a donné naissance à un autre mal presque aussi pernicieux que le

premier : votre autorité conjugale est presque évanouie. Les spéculations politiques vous l'ont aliénée ; et s'il faut parler sans détour, avec toute la franchise d'une mère, je vous accuserai, mon gendre, d'être devenu, par l'entraînement d'un fait à un autre, par la conséquence d'une faute à un oubli, aussi désobéissant sujet que négligent époux.

— Madame Millin, vous venez de pénétrer bien avant dans le cœur de l'homme et dans celui du mari. Il m'importe, il est de mon honneur d'arrêter la portée hardie, excusez l'expression, de vos coups, beaucoup trop sûrs pour qu'ils n'aient pas été calculés. Disposée comme vous l'êtes à ne pas faiblir sur votre accusation, pour votre propre estime, il est de mon devoir de vous épargner le repentir que la justice de mes réponses vous attirerait. Cessons là, madame, cet entretien ; il en est encore temps. L'avantage vous reste : je ne répondrai pas. J'aime mieux que vous emportiez un doute sur moi qu'une conviction offensante pour vous-même.

— Le combat est engagé, monsieur Édouard, et l'offense maintenant serait pour celui de nous deux qui se serait contenté de l'avoir provoqué sans l'avoir parcouru jusqu'au bout. Souffrez que je n'use pas de la délicatesse de votre générosité ; j'ai besoin de vous convaincre et non d'être épargnée. Ceci n'est point une question d'amour-propre, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien ! madame, écoutez ! De vous à moi toute explication relative à mes opinions politiques, à mes occupations de cabinet, à mes liaisons, est impossible. C'est ma conscience, et il n'y a de la place que pour Dieu !

Édouard se découvrit.

— Oui, madame! il n'y a de la place que pour Dieu! mais j'aurai réduit votre perspicacité à terre, quand je vous aurai convaincue que votre fille n'a jamais été balancée dans mon cœur par quelque objet que ce soit au monde. Je l'ai prise vertueuse, mon industrie l'a rendue riche, ma conduite l'a honorée; ses besoins, ses goûts ont toujours été prévenus; de l'or, ses mains en sont pleines; des plaisirs, ses pas en sont embarrassés; la liberté, j'en ai rempli l'air qu'elle respire. Vous avez dit, madame, qu'une faute entraînait un oubli; soyez assez indulgente pour croire que l'accomplissement d'un devoir amène l'accomplissement d'un autre devoir; que les vertus de l'époux élèvent à la dignité du citoyen; et que s'il existe enfin un secret caché sous la conduite d'un homme qui remplit tous ses devoirs domestiques, ce secret ne peut être un crime pour l'état.

— Ce que vous dites est vrai, monsieur Granger; mais le faites-vous? ne me détournez pas de mes vues précises et droites par des considérations générales qui sont fortes, accompagnées de l'accent de la conviction et d'une parole aisée; mais qui, déduites pied à pied, rompues dans leur ensemble, perdent beaucoup de leur apparence de solidité et de profondeur. Puisque vous restez impénétrable dans votre secret, que vous repoussez les avis qui voudraient, non l'en faire sortir, mais en détruire la cause, permettez-moi d'en admettre les résultats comme funestes à votre tâche de mari de ma fille. Niez-le, niez votre coupable coopération au renversement des institutions royalistes de la France, à celui des Bourbons, le fait ne m'en sera pas moins

démontré : seulement je n'insisterai pas; mais laissez-moi voir, laissez-moi accuser la frivolité de Marielle, suite inévitable de votre oubli. Répondez-moi là-dessus.

— Il n'y a qu'un instant, c'était moi dont les graves occupations nuisaient au bonheur de ma femme; maintenant vous allez me prouver que la légèreté de Marielle troublera le mien. Est-ce de mon intérêt ou du sien que vous prenez la défense?

— C'est du sien et du vôtre. Je ne vous sépare point dans ma sollicitude. Elle manque à ses devoirs par le délaissement des vôtres. En voulez-vous une preuve.

— Je n'en demande point.

— C'est encore un tort chez vous. Je ne pratique pas, mon gendre, cette morale commode qui se fait une vertu de la confiance la plus aveugle. Le mal vient souvent de l'indifférence à s'en inquiéter; on veut un prétexte à cette paresse criminelle, et on ne le trouve dans je ne sais quelle spécieuse garantie de probité réciproque. C'est une morale de dupes.

— Savez-vous, belle-mère, qu'à force de tourner dans l'obscurité, d'y ramener son imagination, on finit par y voir des fantômes? De là à la réalité il ne faut que la peur.

— Ne donnons pas le change à des actions prouvées, par des comparaisons subtiles. Je vous parlais de la légèreté de Marielle. Figurez-vous qu'elle m'a totalement mise en oubli. Je ne reconnais plus en elle la fille soumise que j'avais élevée selon la religion et mon cœur. Quand j'entre, elle sort, ou elle est sortie; si je la menace des rigueurs de Dieu, elle me chante quelque romance nouvelle; si je blâme la nudité de ses bras et de sa gorge, elle jette un cachemire sur ses épaules,

comme si l'on ne devait cacher l'impureté que sous l'orgueil. Tout cela me déplaît, me choque, et c'est votre ouvrage : d'ailleurs elle ne va plus à la messe.

— Torts d'enfant, que vous lui reprochez, madame Millin. Marielle n'a pas vingt ans. Pourquoi la priver de l'innocente joie de se trouver belle? Elle ne saura que trop tôt qu'elle l'a été. Qu'elle chante, rie, danse; mais tant mieux ! Que l'oiseau vole, il a des ailes ! Sans prendre ici la défense de ma chérie (elle n'en a pas besoin), je vous proteste de son respect pour vous, de sa déférence à vos conseils ; elle peut les taxer de sévérité, c'est de son âge. Mais elle les respecte, c'est dans ses mœurs, dans son instinct de fille réservée, obéissante. Et puisqu'elle me pardonne de ne pas faire mes pâques, j'aurais mauvaise grâce à lui imposer la messe.

— Impiété pour impiété ! Croyez-vous être quittes? Le raisonnement est puissant ! Savez-vous que ce qui est concevable chez vous, parce qu'au moins le raisonnement y entre pour son orgueil, chez elle où Dieu est mis en oubli pour un nœud de ruban, c'est dépravation. Héritez du néant, mais laissez-lui l'enfer de ses croyances.

— Merci pour elle ! Vous lui donnez là un bel avantage sur moi, et il serait trop injuste de ne pas le lui faire apercevoir.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, niez mon expérience, mon gendre. Ouvrez la porte de votre maison à tous vos amis, et celle de vos amis à votre femme. Laissez-vous distraire par Charles, et elle par monsieur De Lannau. Par complaisance pour l'innocente joie de sa beauté, comme vous le disiez si poétique-

ment tout-à-l'heure, rendez-la coquette, et ruinez-vous en soie et en diamans; par condescendance à son caractère, ne mettez pas le doigt sur le peu de respect qu'elle a pour sa mère; par philosophie, nourrissez-la dans l'athéisme. Mais n'oubliez pas que vous avez été averti à temps. Ma conscience est maintenant tranquille: elle a parlé. Frappez à la vôtre.

Cette conversation n'avait pas eu seulement Édouard pour auditeur. Ouverte à la fraîcheur de mai, la croisée laissait un libre passage à sa voix et à celle de madame Millin. Marielle, placée à la fenêtre de l'étage supérieur, ne perdait pas un son.

Henriette, priée par madame Millin de ne rien dire à sa fille, n'avait rien eu de plus pressé que d'éventer cette malencontreuse visite. Marielle s'était donc postée contre les lames discrètes des persiennes, et, grâce à l'avertissement salutaire, entendait une conversation dont le sujet ne roulait que sur elle.

Ce n'est pas tout. Un engagement beaucoup plus tendre et aussi éloquent, quoique exprimé par signes, s'était établi entre elle et Frédéric, en ce moment arrivé au pied de la muraille de clôture. Marielle lui traduisait en gestes expressifs la controverse domestique de sa mère et de son mari, accompagnant chaque révélation d'un sourire railleur d'approbation ou d'un mépris d'épaules, auquel De Lannau répondait par des étouffemens de rire dans son mouchoir.

Au moment où Édouard opposait la soumission de sa femme aux avis de sa mère, son attachement pour lui, l'indulgence qu'il fallait avoir pour son âge; un baiser glissa des lèvres de Marielle, fut reçu par ses doigts, et de ses doigts renvoyés avec une grâce toute

espagnole, sur la bouche de De Lannau. La morale du premier étage se croisa avec le baiser du second; le baiser seul arriva.

— Assez! assez! s'écria Édouard impatienté de la dernière sortie de madame Millin, qui, par une combinaison de femme, et de femme méconnue dans l'autorité de ses paroles, avait appuyé de tout son poids sur les choses les plus légères, et avait jeté avec indifférence, et comme en fuyant, les noms de Charles et de De Lannau. — Assez! madame Millin. Ne craignez-vous pas qu'à la fin ma patience de gendre soit à bout, et que je réduise à sa juste valeur votre pouvoir dans mon ménage! Ici votre influence est nulle. On vous doit du respect, et non de la soumission. Toute puissance expire à la formation d'une autre; la vôtre a cessé le jour de mon mariage; il fallait la continuer par la bonté et la tolérance; peut-être son influence n'eût pas été méconnue. Marielle ne vous appartient plus : elle est à moi. Seul, je suis solidaire de sa conduite; seul, je dois la diriger dans le monde. Il y a plus, madame, je dépends d'elle. Car si je perds ma réputation, la sienne est flétrie : nous nous devons nos mœurs. Jusqu'à ce jour, ayez foi dans mes paroles, cette garantie réciproque a été religieusement observée. Vous seule avez essayé de l'altérer, et venez de le faire encore. Mais je le proteste hautement : ses goûts, elle les suivra; mes opinions seront respectées; et mes amis, qui sont les siens, entreront chez moi, avec cette confiance antique, dont le monde, après tout, n'est pas assez corrompu pour répudier l'exemple. Ah! l'intimité vous effraie, je vous plains! vous ne la connaissez pas. Être assez ennemi de soi-

même pour se priver de la joie d'avoir un ami à sa table, un ami qui vous consulte, que vous consolez; en avoir plusieurs (le nombre ne nuit pas), qui remplissent vos instans du charme de leur esprit, ou les honorent par la fermeté de leur caractère; quel est le mal? Et si c'est un mal, où donc cherchera-t-on le bien? Parce qu'on a quelquefois sali la nappe de l'hospitalité, ou souillé la couche nuptiale, faut-il manger son pain dans l'égoïsme, enchaîner l'épouse, et faire feu par la croisée sur ses amis? Le soleil éclaire, mais il brûle : doit-on se crever les yeux? Un naufrage doit-il faire renoncer aux voyages sur mer? Et les lois de la société sont-elles si bonnes, qu'elles ne laissent un passage à l'injustice? Un peu de mal est mêlé à beaucoup de bien. Les esprits faux et malades prennent le mal : souffrez que je croie au bien, et que je m'y attache. Charles sera toujours mon ami. Quant à De Lannau, vous avez bien essayé d'avilir notre Marielle, mais vous ne l'avez pas descendue assez bas pour y trouver cet homme.

Au même instant, un billet écrit au crayon fut lancé par De Lannau dans l'appartement de Marielle. Elle ferma sans bruit la croisée, et le lut.

— Voyez où m'auraient conduit vos conseils, madame Millin, si je les eusse écoutés. Ma maison serait fermée; des soupçons injurieux m'auraient aliéné le cœur de ma femme; Charles, mon vieil ami, aurait été chassé de chez moi comme un séducteur; De Lannau comme coupable d'être aimé de Marielle. Affront pour tous, et isolement pour moi. J'aurais transformé mon ménage en un couvent, dont vous eussiez été la sœur tourrière, et moi l'inquisiteur. Regar-

dez le ciel, et dites-moi si nous sommes en Espagne.

Édouard tira le rideau. La réponse de Marielle au billet de De Lannau passa dans l'air.

— Je n'ai plus rien à dire, répondit madame Millin en se levant et en poussant le fauteuil au milieu de la chambre. Mais rappelez-vous qu'entre l'injustice de me croire intéressée à vous nuire, et la dure nécessité d'ajouter foi à mes observations, vous avez préféré la première de ces conditions.

— Vous auriez pu vous tromper.

— Et ne le pourriez-vous pas vous-même? Je souhaite que le ciel ne punisse pas tant d'incrédulité.

— Avouez-le, belle-maman, vous seriez fâchée que le ciel eût raison contre vous!

— Mon gendre, ne raillez pas.

— Ma belle-mère, je vous salue.

Le départ de madame Millin fut signalé par Marielle à De Lannau, qui lâcha quelques éclats de rire silencieux, et envoya des baisers à la croisée supérieure, qui se referma; puis il gagna la plaine où il disparut.

A peine cette double scène venait d'avoir lieu, que Marielle descendit dans le cabinet de Granger, avec une apparence de sérénité si grande sur le front, qu'il ne se repentit point d'avoir si complètement réfuté sa belle-mère. Jamais la Castillane n'avait apporté tant de soin à sa toilette. Par une coquetterie, dont Édouard lui sut gré en lui imprimant un baiser brûlant sur le cou, Marielle était revêtue ce jour-là du costume national de la Galice, parure oubliée dans sa garde-robe depuis deux ans, et qu'elle avait mise le jour où sa mère la présenta à un grand d'Espagne, en mission

secrète à Paris. Sa gorge était à demi cernée par un corsage de velours, garni d'une frise en maline noire, et qui voilait à regret la nudité de ses chairs fermes à l'œil, palpitantes de sa respiration un peu gênée : par cette contrainte, un bouquet de violettes s'agitait au milieu de son sein, et le parfum le plus suave se mêlait à sa virginale haleine. Sa robe de satin, qu'une ceinture moirée d'or et de soie verte, reste de la parure de ses ancêtres, collait à ses hanches, les dessinait et suivait dans sa chute le rebondissement de sa taille. La main n'aurait pu, sans glisser aussitôt, se poser sur cet embonpoint sans élasticité. Son pied souple, flexible, soulevait les paillettes d'argent, les étoiles d'or saupoudrées sur sa chaussure de maroquin rouge, et il y avait tant d'éblouissement jeté au loin par ses pas, qu'on eût dit des étincelles jaillissant d'une braise sur laquelle on vient de marcher. Soit absence de sa camériste, soit intention de femme qui veut séduire, Marielle était descendue pour qu'Édouard agrafât les derniers crochets de sa robe. Elle s'assit sur ses genoux. Mais qu'il fut long à cacher sous le satin le labyrinthe de cordons qui serrait Marielle ! Des baisers fous couraient sur les cheveux, sur les épaules, sur les joues de sa femme, qui, penchée sur lui, regardait le ciel pour céder à ses caresses. Le jour tombait, et tamisé par l'opposition des draperies, il s'épanouissait sur le groupe, réfléchi du sein des glaces, avec ses rayons droits, et ses bouffées de lumière dérangées par le balancement des arbres.

Enfin elle s'assit près d'Édouard ; ils mêlèrent leurs mains. Granger reposa ses regards sur elle avec un intérêt languissant ; il semblait lui dire de le consoler

par son esprit, après l'avoir laissé tomber sur la terre, de toute la hauteur des émotions de l'ame.

— Édouard, mon ami, que manque-t-il à notre bonheur?

— Cette demande, je me l'adresse toujours, Marielle, lorsque je suis avec toi.

— Peut-être, mon ami, notre félicité pour être ainsi complète aurait besoin de trouver au dehors la conviction qu'elle a dans notre intérieur.

— C'est ma pensée aussi, Marielle; mais je ne m'y arrête pas.

— Que veux-tu, Édouard? il n'est pas de ménage où la malignité ne s'exerce : tantôt c'est la prodigalité du mari, ses goûts blâmés par ceux qui le critiqueraient encore, s'il en avait d'autres; sa confiance traitée de faiblesse : tantôt les plaisirs de l'épouse traduits au tribunal de l'opinion, et la loyauté d'un ménage libre, travestie en péril par ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de la confiance.

— Jusqu'à l'intimité, l'intimité sainte, Marielle, traitée avec mépris, expliquée avec prévention, jugée criminelle, et flétrie!

— Tu as raison, mon Édouard; ainsi quelquefois les compagnes de l'épouse sont changées en amantes du mari, et les amis de l'époux deviennent les corrupteurs de la femme!...

Combien, à l'entendre parler ainsi, Édouard éprouvait d'orgueil pour avoir si bien apprécié la moralité de sa femme, mise en problème par madame Millin! Il recevait le prix de sa fidélité à de nobles maximes, et de la liberté généreuse qu'il laissait à Marielle. Il ne lui dit point que sa mère était venue; il aurait craint

d'influer sur ce cri spontané de cette conscience pure et ouverte. — Parle toujours, parle, Marielle; nous n'avons qu'une ame à nous deux, et le ciel ne s'est point trompé en les réunissant.

Marielle triomphait; elle avait déjoué les complots souterrains de sa mère; arraché, comme une ivraie, les soupçons qu'on tentait de semer dans l'esprit d'Édouard.

Mais il se faisait tard, et un cavalier attendait au pont de Neuilly.

— Mon ami, la soirée sera belle; si nous allions ensemble la passer à l'Ile-Adam? Emmène-moi, mon ami; je veux éviter la visite importune de De Lannau, qui a choisi notre maison pour le lieu où il aime à raconter ses prouesses. Il ne faut renvoyer personne. C'est la précaution la plus maladroite; mais il est bon, ne fût-ce que pour prouver aux gens qu'ils ne sont pas indispensables, de les éviter quelquefois. Les habitudes sont funestes. N'en laissons jamais prendre qui nous forcent, comme l'an passé, à rompre avec nos meilleurs amis. Je t'en prie, Édouard, débarrasse-moi de ce fat. J'ai là comme un pressentiment secret qu'il viendra passer la soirée près de nous. Partons pour l'Ile-Adam. Tu examineras tes travaux, je me promènerai dans le parc, et nous essaierons le piano de Pape, que tu as fait transporter dans ma chambre. Ah! j'avais oublié de t'en remercier.

Marielle embrassa Édouard, qui, tout aux grâces de sa femme, ne put pourtant pas accéder à son désir. Il prétexta des occupations pressées pour la soirée, et toute la matinée du lendemain. Mais il promit d'être ensuite tout à la disposition de Marielle..

Par quel chemin la jeune épouse était-elle arrivée à

ce point de se jouer avec le mensonge, de mentir à ses propres caresses, de rêver un second adultère aux bras où dans cet instant même elle venait de trouver un refuge contre les accusations de sa mère, de cette mère qui ne paraissait calomnier qu'à force d'être vraie? Combien de scrupules avait-elle vaincus pour excuser sa dépravation à la fois naissante et profonde? A quel prix avait-elle acheté le courage du vice, et la tranquillité parmi les remords? Qui lui avait appris à redoubler d'attentions délicates pour son époux, à mesure qu'elle l'avilissait par sa conduite; à lui parler avec mépris d'un homme, à pousser la jouissance de la ruse jusqu'à demander son éloignement en termes qui rejaillissaient sur Charles! et l'aimer, cet homme; sympathiser avec son immoralité, et rire; rire à la réputation flétrie de l'époux; rire à la colère d'une mère, au désespoir d'un amant; comment tout cela?

Comment?....... Regardez si vous n'avez pas un ami chez vous.

Sous l'arc de triomphe de l'Étoile deux personnes à cheval passaient et se précipitaient au milieu des Champs-Élysées. De Lannau montait une jument noire arabe, Marielle un cheval blanc à monsieur de Valory.

A Belleville le lecteur a déjà vu de profil les élus du *Cercle de la Jeunesse*, ou des salons de la rue de Grammont; madame de Soubise, madame de Saint-Léon, Anaïs la pâle, messieurs de Valory, de Lagarde, de Clarembault, de Croisic, maintenant nous ne pouvons reculer de les peindre chez eux, dans leur palais, sur leur trône.

La cour de l'hôtel est garnie de lanternes de tôles, dont les éclatantes glaces dispersent sur le dôme des

équipages leur rougeâtre clarté. Des crinières de chevaux fument, les pâvés retentissent de piétinemens ; les cochers trônent sur leur siége de drap bleu de roi, orné de lourdes franges et de glands immobiles. Là, des portières s'ouvrent, et vomissent sur leur marchepied recouvert de larges rosaces brodées, des pieds veloutés de comtesses, de jeunes hommes frêles, pâles et corsés. De là s'élancent des enfans de famille conduits dans le monde par de grandes dames, qui en ont fait venir la mode, comme autrefois leurs devancières avaient mis en vogue les épagneuls. On assied ces primeurs sur les genoux, on les égratigne, on les mord, on les embrasse, on les prodigue, on les dépense comme des fleurs : puis, eux et les fleurs, on les jette à la rue. Plus loin descendent avec toute la raideur de l'étiquette, et sans faire grâce à une seule marche, des maréchaux omis dans l'Almanach royal ; des colonels blessés en Espagne : tous les colonels ont été blessés en Espagne ; d'anciens généraux de brigades cuirassés de croix et de décorations exotiques, d'ordres péruviens, d'ordres mexicains, colombiens, mantchoux, figurés en étoiles, en soleils, en croissans, montés sur diamans faux. Aucun de ces braves n'est blessé ; quelques-uns peut-être à l'épaule. Leur bras s'appuie sur de jeunes personnes qui passent pour leurs filles. Ces dames ont suivi les auteurs de leur jour dans les camps, au milieu des mêlées, à la rigueur des bivouacs, et toujours pures. Elles ont eu des rois à leurs pieds : elles ont entendu siffler des boulets sur leur tête ; magnifiques souvenirs dont elles parlent rarement, de peur de gâter par des fautes de géographie la grandeur de leur dévouement et l'intégrité de leur courage. Plus loin en-

core s'élancent sur le perron enflammé des femmes aériennes comme la gaze qui les effleure, en chaussure de satin, laissant voir leur blanche peau sous les mailles de leurs bas à jour. Du haut en bas du double escalier, illuminé par des astres d'albâtre et de cristal terni, se déroulent de somptueux tapis avec leurs couleurs orientales et leurs fraîches roses qu'on blafarde de poussière. Et robes de soie qui crient, parures tremblantes dans les cheveux, jets de diamans élancés sur des fronts libertins, tout se réfléchit et se décalque en silhouette décolorée sur le revêtement poli des marbres qui suent de froid de long des marches.

Ce sont enfin des salles ouvertes l'une dans l'autre, perdues à l'infini au fond de la magique perspective de glaces. Les premières servent d'antichambre, de passage : on s'y arrête pour remettre en ordre sa toilette. Tout alentour sont placés des vases d'orangers avec leurs fleurs ou leurs fruits, des cactus de l'Inde, des citronniers de Java; tous les prodiges de la végétation étrangère, avec ses parfums qui donnent la mort sous un autre ciel, ses feuilles mille fois plus bizarres que ce qu'a jamais découpé au plafond des mosquées l'imagination fantasque des Arabes, et ses fleurs si éblouissantes qu'on en distingue les couleurs au milieu de la plus sombre nuit. On passe dans cette salle pour arriver à la seconde, celle d'introduction. Les clartés qui l'inondent sont portées par de colossales statues égyptiennes, aux jambes rapprochées, aux bras arrondis en corbeille, silencieuses, graves sous leurs bandelettes plissées, et comme indignées de voir leurs trois mille ans d'immobilité compromis au milieu de ce bruit. La tapisserie de cette salle est cachée sous des tableaux

du plus grand prix. De sévères intérieurs de Granet, génie d'un autre âge, qui a trouvé le secret d'être sans cesse varié avec l'unique prestige d'un capucin et d'un tronçon de colonne; des paysages de Berghem, où il n'y a qu'une vache qui broute et un soleil qui se lève; mais devant lesquels le cœur bat et rêve tout un monde de solitude et de calme. Quelle dérision de les avoir placés là, où jamais une admiration sainte et consciencieuse ne les récompense, où ils se flétriront au souffle fétide de cette humanité corrompue, dont le ciel est fait avec des poutres dorées, dont la terre est un tapis, le soleil un lustre à girandoles !

C'est dans cet appartement que deux ordonnateurs de la fête viennent recevoir les étrangers pour les présenter à la dame de la maison. On est reçu par elle dans le dernier salon, où elle siége sur un trône avec son Anaïs. Ce trône est taillé en forme de cygne; les flancs, où s'incrustent des glaces, se perdent sous de larges ailes, déployées dans toute leur longueur et servant d'appui aux courtisans de la reine du lieu. Au bec du cygne est fixée une lampe de cristal, dont les feux tournoyans jaillissent en pluie comme une cascade. Après la réception on peut parcourir cette salle, véritable réalisation de ces nuits fabuleuses qui charmaient les insomnies d'un sultan. On entend sonner les heures dans le creux sonore d'un soleil, qui remplit de ses rayons une cheminée en granit rose; douze lustres incendient le plafond, semé de peintures suaves, d'oiseaux bleus, de colibris, d'aigrettes, de fantaisies dérobées de la mythologie de tous les peuples. Sur les tables, que soutiennent des sphynx hideux aux pieds d'ébène, se déploient des tapis chargés de lampes antiques, ci-

selées à Florence, fondues par Ravrio; et à la clarté de ces merveilles de bronze, de cristal, circule une population dorée; des essaims de femmes amoureuses d'elles; des étrangers qui ont passé les mers, coupé les équateurs pour témoigner ici de leur admiration. La politesse et l'esprit se répondent en pur toscan, en espagnol de Madrid et du Mexique, en suédois, en polonais, en russe. Tous inconnus l'un à l'autre au dehors, ils se font qu'une même famille sous le toit de cette réunion; séparés par des mers, des montagnes, des plaines, l'or va les réunir, les fondre, les niveler, et l'intérêt, langue plus universelle que celle que cherchait Leibnitz, se fera bientôt entendre à chacun sans interprète à l'aspect de ces cartes empilées, de ces jetons sonores, de ce râteau qui ramène au banquier une fortune d'homme, et quelquefois au bout, par distraction, son honneur et sa tête.

Le joueur qui sent bouillonner l'or dans sa poche, est fasciné par le cercle dansant et vaporeux de jeunes femmes qui voltigent presque sans bruit sur les tapis mats, au son suave, mais lointain, d'une musique cachée. C'est à tuer les sens d'un jeune homme, à faire défaillir une ame neuve, que ces femmes, leurs robes transparentes cachant et laissant deviner; ces feux qui rayonnent, ces parfums, ces fleurs, ces liqueurs embrasées, cet or lascif, cette musique éteinte; toute l'existence est sur les lèvres; on peut mourir en respirant une rose, en touchant un doigt de femme, en ramassant une poignée de quadruples : la vie est à bout.

Connu des joueurs qui le redoutent encore plus qu'ils ne l'aiment, De Lannau parcourt la galerie avec l'aisance noble et familière d'un ami de la maison. C'est

un honneur pour celui dont il prend le bras, à l'effet de causer un instant; un avantage inappréciable pour la femme qu'il ne dédaignera pas de saluer d'un sourire protecteur. Il est ravissant pour elles, avec ses habits qui font valoir ses grâces. Le plus assidu près de madame de Soubise, il en est aussi le plus affectionné; il prend du tabac dans sa tabatière d'or, et cause avec Anaïs; deux priviléges dont il est seul à jouir.

Dans ce monde, une préoccupation amoureuse serait un ridicule impardonnable, un style de provincial. Agathe a obtenu ses licences de monsieur Valory, pour être aimable et liante avec tous, sans causer le moindre ombrage à son beau cavalier; Valory perd son or, ou celui d'une comtesse qui répare ses pertes, et s'assure de sa fidélité militaire, avec l'aisance d'un banquier enrichi par un emprunt royal. Jalouse de la même liberté, malgré la présence de monsieur de Lagarde, que nous rencontrerons dans les groupes qui circulent, madame de Saint-Léon a entamé une partie d'écarté avec un vice-roi du Mexique; lequel vice-roi porte un grand cordon rouge croisé sur sa poitrine. Malgré ses quarante ans, ses épaules élevées, sa figure monumentale, ses mains velues, il paraît exercer un puissant empire sur madame de Saint-Léon. L'employé aux postes ne pense pas à saisir une correspondance occulte. Le vice-roi à les jambes longues : heureusement les tapis tombent jusqu'à terre.

Pour monsieur de Lagarde il ne joue pas. C'est un sacrifice qu'il doit à sa mauvaise réputation; même il se dispenserait volontiers de se trouver au milieu de ces gens, si des rapports de profession, des solidarités politiques, des complicités secrètes, ne l'y forçaient. Du

jour où il cesserait de fréquenter la réunion, on suspecterait sa bonne conduite, on blâmerait son retour à la vertu, on divulguerait son repentir : il ne pourrait redevenir honnête homme sans passer par la cour d'assises. Le fer chauffe pour lui : s'il se tourne il est marqué.

Il est temps de montrer Marielle ; elle n'a plus le costume sous lequel elle exerça tant d'influence sur Édouard. Marielle n'est ni la plus jolie ni la plus somptueusement parée, mais elle est la plus remarquée du bal. Sous l'égide de la liberté qui règne, Frédéric la livre aux regards et à l'admiration de tous. Les impressions qui se succèdent dans son esprit y demeureront long-temps sans doute, mais elles n'effaceront jamais les souvenirs naïfs du pensionnat d'Essonne, le voile brûlé dans l'église, la lettre reçue derrière le mur à l'heure fraîche de la récréation. Tantôt elle figure dans un quadrille étincelant de regards d'hommes qui la dévorent, et qu'elle soutient avec l'assurance castillane ; tantôt, appuyée sur un guéridon, elle savoure lentement et du bout des lèvres des sorbets glacés, tandis que quelque beau cavalier, à moustaches naissantes, devise négligemment avec elle. Pour son ame neuve et ouverte à toutes les harmonies du plaisir, l'irritation de ses sens méridionaux lui fait trouver chaque homme un Adonis, chaque mot flatteur une vérité qui lui est due. Son imagination ne recule en idée devant aucune séduction, et si l'intention, pour les criminalistes, a toute la gravité du fait, sa soirée aura été pleine d'infidélités. Mais De Lannau est homme du monde : il sait que s'il doit être seul à posséder Marielle, les charmes des autres ne sont pas défendus à sa maîtresse. Il con-

çoit la séduction sur une plus grande échelle, et il la veut pour lui comme pour tout le monde.

Fatigués des plaisirs interdits à leur gravité, des groupes isolés parlent de la politique européenne, en se gorgeant de thé et de biscuits. L'un a la modestie de se proposer comme la meilleure conception diplomatique de l'époque. Le portefeuille des affaires étrangères le menace. Vienne sa nomination, et il réalisera, en quinze jours seulement, le système continental rêvé par Napoléon, et enterré sous les cendres du Kremlin. A l'entendre on peut gouverner un état sans armée et sans budget. Les moyens qu'il tient en réserve pour atteindre son but sont un secret connu de lui seul. Il a fini de parler; on le regarde stupéfait : lui, sans se déconcerter, casse un biscuit, et achève sa tasse de thé. Dieu veuille qu'il n'avale pas de travers; nous n'aurions pas le système continental. Cela tient à une goutte d'eau et à une bouchée : passons à un autre.

Celui-là est inventeur de profession; son métier est d'avoir du génie; il a jeté sur le papier des plans de villes qu'on bâtirait en trois jours; moyen efficace d'avoir trente mille électeurs ministériels au premier appel, et de satisfaire l'avidité des coureurs de places, en en créant quelques milliers d'un trait de plume. Il a aussi imaginé de faire naviguer sous l'eau une flotte entière armée en guerre; en sorte qu'on brûlerait l'escadre anglaise par la quille. Comme quelqu'un lui demandait naïvement si pour réaliser ces deux projets, fort utiles du reste à l'état, il avait inventé le moyen de procréer une nouvelle civilisation, ou d'en faire deux d'un coup de hache, et de se passer d'air atmosphérique pour respirer, il sourit d'un air de mépris, et

secoua son jabot de dentelles plissées, avec un air de dire : — Est-ce qu'on respire encore au dix-neuvième siècle? Et il alla prendre l'air à la croisée.

Vinrent ensuite les savans, aux grands pieds, aux jambes grêles, aux mains grêles. Un d'entre eux parla du saint-simonisme avec une exaltation frénétique. Il pérora avec une éloquente obscurité sur la hiérarchie, la capacité et le travail. — Saint-Simon est le dieu de la civilisation moderne ! s'écria-t-il. — Je le conçois, murmura un jaloux : quand on lui a prêté à vingt pour cent pour payer le bottier, le tailleur et le marchand de vins, on doit le défendre. Un dieu devoir au marchand de vins !

La conversation changea encore de face. Un monsieur d'une belle figure, écrivain de son naturel, bavard par tempérament, aux lèvres rosées de petite maîtresse, au ventre rebondi en Comus, s'empara du dé, et le garda long-temps. Pour la cent millième fois, il reprit en sous-œuvre une petite histoire qu'il sait, que chacun sait, qu'il a étranglée depuis dans trois ou quatre publications hebdomadaires, délayée dans ses voyages, montée en épingle dans ses romans ; car il est romancier, mais vieux, usé, éreinté, tout en affectant le style cavalier, brutal, révolutionnaire de la nouvelle école ; peignant avec des couleurs de bonbonnières une société virile ; cherchant et trouvant un éditeur comme la plus belle réalisation de son système littéraire. Avec cela il engraisse, il digère, il parle musique, il en est fou ; il mourra d'une attaque d'apoplexie et d'une édition restée en magasin.

Puis des députés subreptices, qui ont été nommés par la raison suffisante qu'ils paient seuls mille francs

de cote électorale. Ils ont eu leur collége comme on achetait un régiment de lanciers sous le règne de Louis XV; ils le revendront au ministère; ils auront le pot-de-vin. On les reçoit par charité pour leur département. On ne les oublie jamais dans une table alphabétique.

Il est temps de jeter l'édifice par terre, et de dépoétiser cet antre, où les meubles, les tapisseries, les tableaux, les femmes, tout a été pris à crédit, emprunté ou volé. Ici la police règne : elle joue, file la carte, pipe les dés, et danse face à face avec vous. Ces vice-rois, ces maréchaux, ces ducs, ces pairs, ces députés, ces étrangers, ces femmes, jeunes, vieilles, fardées, décolletées, nues, sont des espions; c'est de la boue en bas de soie. Ils sont les piliers cachés de la légitimité européenne. Malheur à vous si une opinion suspecte vous échappe! elle sera soutenue, encouragée, défendue même avec conscience; mais votre nom sera inscrit sur un registre; votre signalement transmis à toutes les polices de l'Europe; chaque agent de la Sainte-Alliance sera dans le secret de votre existence; et au premier mouvement équivoque, les bagnes de Brest, ou si vous êtes étrangers, les cachots de l'Autriche, les basses-fosses de la Prusse, les prisons humides du Cattaro, sont prêts : ils vous attendent. Si vous buvez seulement un verre d'eau à Alep en Syrie, vous êtes frappé de la lèpre. Ce cercle est l'Alep de la France. Votre joue est déjà tachée.

Minuit! Le délire est au comble. Les joueurs perdent, gagnent, s'enivrent. Les valets descendent, montent, se choquent, s'agacent, brisent des plateaux chargés de porcelaines; les débris craquent sous les

pieds de la foule. La chaleur des lustres, les haleines d'hommes, les sueurs de femmes exhalées par les pores de la gaze, forcent à ouvrir les croisées; on les ouvre : les draperies flottent à l'air du soir, s'élancent comme une flamme au dehors, au dedans; les étoiles pâlissent dans les glaces; le fard coule sur les joues flambantes des danseuses : des danseuses plus molles, plus voluptueuses, renversées sur les ottomanes, leurs fleurs flétries, leurs yeux mourans. Et par-dessus, le frôlement des robes, des ceintures qui volent, les soupirs étouffés, les sonnettes qui tintent, les appels de domestiques, le bruit de la rue, le tonnerre grondant des équipages qui mordent les pavés, domine la voix grave et solennelle du banquier qui crie : *Faites votre jeu! Rien ne va plus!* — Qu'est-ce donc que cette détonation? — Ce n'est rien, répond du fond de la galerie un valet qui monte de la cour. C'est un coup de pistolet. L'ambassadeur portugais qui a passé neuf fois s'est brûlé la cervelle. A cela, les femmes rient; madame de Soubise offre du tabac au vice-roi du Mexique, en le priant d'excuser la qualité; et le banquier de répondre : *rouge perd, noire gagne!*

Demain il y aura un corps ensanglanté et sans crâne sur les dalles vertes de la morgue, et cependant l'ambassadeur de Portugal ne sera pas sorti de son hôtel.

Mais Marielle et De Lannau ont quitté la foule. La chaleur les a forcés de se réfugier sur la terrasse avancée qui domine, entre ses galeries de fer, le magnifique jardin du Cercle de la Jeunesse. Ils sont seuls : lui, avec ce calme d'une ame blasée, il n'a rien pour l'ivresse qui mugit derrière eux; rien pour ces étoiles

qui semblent penser sur sa tête; elle, toute en délire des prestiges qui l'ont saisie, avec une illumination dans les yeux, des bruits de bal, des émanations de volupté dans le cœur et dans tous les sens. Prête à pleurer à cette nuit d'Espagne, à ce bal céleste qui ne finit jamais, à ce ciel qui mêle à la sueur de son cou la rosée qui tue, mais qu'on aime, parce qu'elle arrive comme le sommeil. Voilà Marielle penchée, échevelée sur la rampe de fer, écoutant la chute de l'eau dans le bassin, les feuilles qui frissonnent, le bruit du silence.

— De Lannau, dit-elle à voix basse, vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous jetteriez-vous là-bas pour moi?

Frédéric part d'un éclat de rire.

— Je ne vous comprends pas, Marielle! Au lieu de vous perdre dans ces rêveries romanesques, que ne me donnez-vous un baiser?

Et il l'avait déjà pris sur les lèvres de l'Espagnole, qui s'abandonnait dans ses bras.

— Oh! elle serait à moi, pensa-t-il avec rage, sans cette société infâme qui peut nous surprendre à chaque instant! J'ai encore besoin de sa réputation ce soir. Mais!...

Le courant d'air qui soufflait de la terrasse dans les salons ayant fait deviner un abri plus frais aux invités, ils arrivèrent par groupes sur le balcon. Alors Marielle et De Lannau rentrèrent dans le salon. A peine étaient-ils dans la salle principale, que De Lannau la repoussa presque brutalement en arrière, et lui dit d'une voix effrayée: — Votre mari!.. Charles!..

Marielle tomba à la renverse: des valets l'emportèrent dans un cabinet voisin.

De Lamau courut au-devant des deux amis ; avant qu'ils eussent pu se reconnaître, ils avaient déjà été présentés par lui à madame de Soubise. Il offrit avec un admirable sang-froid de leur montrer toutes les richesses du cercle. Charles ne répondit pas. Granger, avec son affabilité ordinaire, prétexta quelque fatigue, et s'assit devant une table où on lui servit du punch. Tout était rentré dans l'ordre : la conversation, un instant brisée, reprit plus vive et plus enjouée : la médisance avait recommencé ses anecdotes ; les traits les plus riants, les historiettes les plus infâmes s'entremêlaient : c'était un feu roulant. On se disait à voix basse, en la désignant, que la comtesse de Vieux-Bois, obsédée des scrupules de sa mère, l'avait fait interdire pour le reste de ses jours. Le récit fut détaillé, trouvé plaisant, mais un peu immoral. On conseilla l'exemple aux jeunes dames nobles qui ont des amans et qui ne peuvent les recevoir chez elles. D'ailleurs c'est souvent de si mauvais ton une mère !

— Et un père ! répliqua un des discoureurs de vingt ans qui spéculent sur la mort de leurs parens pour acquitter les mémoires du manége ; un père ! que je vous conte. Le général Maxence est lié avec ce jeune homme que vous apercevez là-bas à la troisième table de jeu : c'est aussi mon ami. Son père est un de ces vieillards qui parlent toujours de leurs cheveux blancs, et qui sont assez barbares pour être économes au dix-neuvième siècle. Après avoir payé trois fois les dettes de son fils, comme s'il n'était pas obligé de les payer toujours, à la quatrième fois il appela Maxence chez lui, lui confia ce qu'il nommait assez impertinemment l'inconduite de son ami, et le pria de se ser-

vir de son autorité pour obtenir du jeune homme quelques sages réformes. Maxence jure sur son épée, sur son honneur, sur ses croix, d'employer toute son influence pour le rendre meilleur. Une quatrième fois on tira du vieillard quelques palettes d'or; et Maxence et mon ami mangèrent l'argent qui était destiné aux créanciers, qui attendent encore.

— Le tour est délicieux! murmurèrent les assistans.

On entendit encore par ci par là le récit d'un homme gracié par le roi de Naples pour avoir livré son père et son frère, tous deux carbonari, à l'inquisition autrichienne; l'aventure d'un émigré, qui, après être rentré dans ses biens, grâce au dévouement d'un concierge qui s'était exposé à la hache révolutionnaire pour lui, pour son ancien maître, était mort de froid à la porte de l'hôtel : la fille du fidèle domestique manquait de pain et d'asile.

Après plusieurs autres anecdotes, tout aussi scandaleuses, racontées par madame de Saint-Léon avec une liberté qui fit rougir Édouard, Charles dit d'une voix ferme : — Messieurs, je sais mieux que tout ce que vous avez entendu, et j'invite aussi ces dames à m'écouter.

L'annonce d'une anecdote qui devait renchérir sur celles de madame de Soubise, qui passait pour exceller dans ce genre de narration, la présence d'un étranger, sa voix haute qui était parvenue jusqu'aux cabinets les plus éloignés, attira l'attention générale du cercle.

De Lannau était assis en face de Charles, qui commença :

— Cette histoire n'est pas de dix ans, mais d'hier.

» avec la discrétion d'un honnête créancier. Sa femme » est déshonorée en silence : nous sommes quittes. » Mais il n'en fut rien. Poursuivons : Il y eut bientôt dégoût, froideur, regret de n'avoir pas deux femmes à séduire dans une seule : il quitta la partie.

C'était facile pour lui ! mais pour elle ! pour elle dégoûtée du lit conjugal, apprise à des baisers plus mordans ! elle fut jalouse, courut après son séducteur, qui fut sourd, qui jeta au vent ses reproches. Elle ne se lassa point de le poursuivre ; lui de l'éviter. Pour en finir avec elle, il mit le mari dans un complot. En tout brouillant, il espérait sortir de cet amour à charge, de cette passion liquidée comme un compte courant de mois d'intrigue. Voici comme il s'y prit : aux cœurs neufs il est facile de tout inspirer, bonnes et mauvaises passions. L'inconnu endoctrina le mari, lui peignit les charmes de la débauche, les douceurs de l'adultère. Il en fit tout ce qu'il voulut en quelques jours. A tous deux, au mari, à la femme, le toit conjugal fut lourd, étouffé ; il fallut en sortir, s'en échapper comme d'une prison ; tantôt le jour, presque toutes les nuits. Une nuit le mari se trouva dans une maison qui n'était pas la sienne, auprès d'une femme qu'il devait à la généreuse intervention de l'inconnu. Celui-ci fit part à des libertins de l'aventure, et on en rit. On voulut la rendre plus piquante et y donner des témoins. On arriva en nombre, le lit fut entouré, des flambeaux brillèrent : c'était, vous l'avez deviné, le mari et la femme réunis, face à face, avec leur double adultère, et dans quel lieu !... Et tout était faux, messieurs, tout ! le duel même, l'épée ensanglantée, la vengeance, tout était une bouffonnerie méditée entre le

champagne et le punch! Ce qu'il y a de vrai, c'est que la femme devint folle, que le mari se brûla la cervelle, et que l'auteur de cette ingénieuse atrocité est devant vous!

Charles et Frédéric De Lannau se levèrent en même temps. Charles, armé de la tête au pied d'une rage qui sortait par ses pores; De Lannau, pâle comme le criminel qu'on vient de marquer sur la place publique par un jour de marché.

— C'est faux!

— Je ne vous ai pas nommé!

— Vous alliez le faire!

— Vous m'avez deviné.

— Et la preuve de ce que vous avancez?

— Ma parole! et je la donne; mon honneur! et je l'engage.

— Vous en avez menti!

Un soufflet, donné de toute la largeur de la main, tomba, sur la joue de De Lannau, qui chancela au milieu du cercle.

— Voilà comme je ratifie un engagement d'honneur quand un De Lannau se permet d'en douter! s'écria Charles.

Dès ce moment il n'y eut plus de voies de fait échangées entre eux. On les saisit au corps; mais le cercle, qui avait écouté avec une anxiété curieuse une anecdote sous laquelle palpitait visiblement une personnalité à mort, fut brisé, agrandi, dispersé. Les valets, descendus des tabourets sur lesquels ils étaient montés, aux angles des portes, pour écouter et pour voir, se mêlèrent à la rumeur générale; des femmes s'évanouirent; quelques maréchaux s'en allèrent, de peur que

la police n'arrivât pour arrêter leur dignité comprise. On ferma les croisées. Granger, qui, pendant la narration de son ami, s'en demandait en vain le pourquoi, se jeta à travers Charles et Frédéric, les sépara, et voulut les contraindre à sortir.

— Oui ! nous sortirons ! mugissait Frédéric avec de la bave sur les lèvres, tenu à distance par quatre domestiques de la maison. Oui ! et si jamais l'heure d'un duel sans pitié, sans merci a sonné, ce sera celle de demain !

— Je suis prêt, De Lannau, à te restituer à la face du ciel toute la justice que les armes peuvent te rendre : c'est la seule qui te reste. Les lois sont fatiguées de te punir : c'est aux hommes maintenant.

— Je suis content de trouver en toi cette assurance : garde-la jusqu'à demain. Une lâcheté m'aurait assassiné.

Il ne faut point tant de courage, va, pour fouetter la réputation du spadassin qui se nomme avant qu'on l'accuse, qui court à l'épée sans qu'on la lui ait tendue. Tu veux du plomb ! toi ou moi, l'un ou l'autre en aura la poitrine pleine. A demain !

— Ta main donc, Charles !

— Quand elle sera plus froide, tu la toucheras !

— Sortons, Charles !

— Sortons, De Lannau !

Et tous trois, De Lannau, Granger et Charles descendirent au milieu d'une haie d'hommes et de femmes, qui éprouvaient une satisfaction ouverte, quoique plongés dans le vice jusqu'aux lèvres, à voir ainsi un misérable, un insolent, écrasé en pleine salle, déshonoré sous le feu de mille regards. La salle reprit sa magni-

ficence et son ordre quelques minutes après. Les joueurs continuèrent à répandre et à ramasser de l'or ; la symphonie du bal se continua jusqu'au jour. Seulement, quand un domestique vint ouvrir le cabinet où Marielle s'était réfugiée, on la trouva le front sur les carreaux, une main ouverte, étendue, élargie, contre la porte, l'oreille collée à terre, froide.

On la descendit par une porte secrète, afin de lui épargner la honte de traverser une assemblée où elle aurait trouvé plus de regards moqueurs que de véritable pitié. Un homme l'attendait à l'angle de la rue, allongeant son cou hors de la portière d'un fiacre : c'était De Lannau.

XXVIII.

La Rechute.

Il y a plus près d'un amant à dix mille que d'un mari à un amant.

DIDEROT.

Après avoir laissé exhaler les dernières fumées de la colère, Édouard essaya quelques reproches. Il blâma Charles d'avoir pris un tel lieu pour théâtre de provocation : la publicité la plus scandaleuse allait y être donnée ; leur réputation pouvait souffrir ; leurs noms se trouver compromis ; il était difficile que cela n'arrivât pas au milieu de tant de personnes altérées de médisance, de tant d'espions subtils, intéressés à grossir les matricules de la police.

— Il le fallait, Édouard.

— La nécessité avait donc un caractère de devoir,

puisque tu n'as trouvé que ce lieu, cette heure, cette assemblée?

— Je n'ai pas eu le choix.

— Et la rue?

— Trop d'honnêtes gens auraient pensé comme moi. J'aurais vengé tout le monde : je désirais l'être seul.

— Et chez moi?

— C'eût été un guet-apens, un assassinat : il eût été sous mon toit.

— Mais dans ce lieu infâme!...

— Il était chez lui, Édouard! c'est là que je voulais le rencontrer. Ce repaire est son domicile; cette nuée d'assassins musqués, sa famille. L'affront est pour tous; la vengeance à moi seul. Qu'ils en prennent leur part : la mienne est entière. Ah! je suis mieux, depuis que cette main a écrasé sa joue! ainsi de lui, si elle ne me trompe pas. D'ailleurs n'importe?

— Permets-moi, mon ami, sans soupçonner ton courage, de te rappeler son adresse.

— Son adresse! Songe que l'homme le plus habile, devant l'homme déterminé, ne pèse qu'une balle de plomb, et que sa vie n'a pour défense que l'épaisseur de trois pouces d'acier. Le plastron de la salle d'armes n'est plus sur sa poitrine; c'est le sang qui marque les coups.

— Tu ne veux donc pas que j'essaie d'une intervention amicale?

— Tu ne le penses pas, Édouard! Témoin de la scène que j'ai fait naître, de la torture que j'ai appliquée à la vie de cet infâme, qui n'a crié que lorsque le fouet a déchiré la chair vive; non, tu ne crois pas que

jamais nos mains se rencontrent : je n'oserais plus toucher la tienne. Le duel est contre les lois, je le sais ; je vais au-devant de tes objections : la vengeance est la première des lois ; elle n'est pas écrite ; mais c'est une tradition héréditaire transmise à l'homme par le premier outragé.

— Tu me permettras de supposer que ta sanglante révélation sur De Lannau n'était pas dans l'intérêt seul de la morale ; car je te demanderais alors où était le droit que tu avais de t'ériger en accusateur public, et quel avantage tu pouvais tirer de ce rôle.

— Démasquer un fourbe, en purger la société.

— Tu t'y es pris bien tard ; souffre que je n'en croie rien. Tu peux me cacher les motifs qui ont armé ta colère contre lui ; la conscience a ses haines impénétrables même pour un ami : je n'y descendrai pas ; mais je suis convaincu que c'est la cause de l'homme et non de l'humanité dont tu as servi la coupable exagération. Le caractère de ta vengeance, l'expression indiscrète que tu as choisie pour en accabler De Lannau, ne prouvent que trop des motifs de récrimination pris au dehors de la morale universelle. Entre toi et lui, la société est le prétexte : vous l'avez peut-être oubliée tous deux ?

— Édouard !

— Mon ami, voilà le premier reproche que je t'adresse ; je remplis ma tâche de témoin choisi pour le combat ; je suis ton juge. Sur le terrain, à l'heure du sang, je redeviendrai ton ami. Si ton bras trompe ta colère, que tu tombes sans être vengé, n'importe les motifs de votre rencontre, il y aura encore deux épées et deux balles en réserve.

— Que dis-tu ? Je te le défends, Édouard ! Et ta femme… Marielle ?

— C'est aussi pour la tienne qu'il me faudrait vivre, sans doute ! Va ! jamais l'épouse de Charles ne sera séparée de ma sollicitude ; que la pensée de la laisser seule au monde n'ébranle point ton sang-froid. Ma maison, voilà la sienne ; ma fortune, toute ma fortune sera divisée en deux parts : elle, et ma femme ; ma protection pour la couvrir, pour la défendre jusqu'à ses derniers jours : voilà, si tu meurs. Et si nous restons tous deux frappés de la même main, Feuchères est bon père ; madame Bouvet, ta respectable mère, a de rares vertus privées : ils entretiendront nos femmes dans le respect de notre mémoire. Nous serons regrettés, Charles ; mais du moins nous mourrons ensemble.… Eh bien ! tu pleures, et tu ne réponds pas ?

— Édouard, as-tu des armes ?

— N'y songe pas : je m'en occuperai. Cours chez toi ; ne te laisse trahir par aucun signe d'émotion ; mets en ordre tes dernières dispositions : j'en vais faire autant de mon côté. Motive ou cache ta sortie à Rosalie. A cinq heures, au carré Marigny… Embrassons-nous, Charles !

Et les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre : minuit sonnait : les rayons de la lune isolaient, dans une place des boulevards déserts, ce groupe qui se disait adieu dans le silence. Des adieux ! lorsqu'il n'y a pas de départ ! ce sont ceux-là qui ouvrent le cœur. On ne les connaît que la veille d'un duel à mort : que le jour où celle que vous avez aimée toute la vie, devient l'épouse d'un autre, et qu'on la voit passer dans son linceul de mariée pour aller à la bénédiction nuptiale.

Quand Charles rentra chez lui, monsieur Feuchères poussait les verroux de la grande entrée. Le mercier sifflait joyeusement son air du directoire. Charles frissonna. Cet air, par une fatale coïncidence, le ramenait aux premiers jours de son mariage; aux jours de Saint-Germain et du dîner joyeux chez le fermier de Mareil-sur-Seine. La superstition eut un moment le dessus dans son caractère d'homme : il crut avoir en regard le commencement et la fin de son existence. Le mercier le tira de ses pressentimens.

— Vous rentrez tard, mon gendre. Minuit et demi à Saint-Roch! et Saint-Roch règle le soleil.

C'est juste, monsieur Feuchères; mais j'avais chez mon notaire quelques affaires de famille avant de partir pour l'Italie.

— Vous nous emmenez donc Rosalie? La pauvre enfant! va-t-elle ouvrir les yeux à tout ce que vous lui montrerez de curieux, à Rome, à Naples, à Florence! Vrai, mon gendre, si l'on pouvait traîner après soi le café Militaire, et les joueurs de domino qui le fréquentent, je partirais avec vous. Mais on tient à ses habitudes; les vieux oiseaux ne changent pas de nid.

— Monsieur Charles! s'écria une voix de femme, regardez un peu pour moi notre Saint-Père. Vous m'obligeriez beaucoup de nous dire, à votre retour, si le portrait que j'ai de lui est ressemblant. Je le crois un peu flatté.

— C'est ma femme, mon gendre, qui vous parle de la rampe.

— Édouard, mon ami, ne reste donc pas à causer aux escaliers. Viens me dire bonsoir, cria la petite voix de Rosalie.



— Nous montons, répondit monsieur Feuchères. Ces femmes pensent toujours qu'on leur fait un vol, lorsqu'on parle sans elles. Votre bras, mon gendre, je suis un peu fatigué. Dame ! je me fais vieux. Sérieusement ne songez-vous pas à nous donner un appui pour notre vieillesse, mon gendre ? J'espère bien que dans votre pèlerinage en Italie quelque miraculeuse vierge de Lorette intercédera, grâce à la fumée des cierges, pour décider la fécondité de Rosalie. — N'est-ce pas, ma fille ?

Ce fut là dernière phrase que monsieur Feuchères prononça en entrant dans le salon, où se trouvaient, le bougeoir à la main, et en bonnet de nuit, l'excellente madame Feuchères, et l'épouse de Charles.

— Nous allions nous coucher, mon bon ami. Ce n'est pas bien, méchant ! Bientôt une heure.

— Ma fille, votre reproche avance d'une demi-heure.

— Rosalie, j'ai déjà expliqué à ton père le motif de ce retard.

— Vous me direz cela au lit. Je veux le savoir. Prenez ce flambeau et marchez, libertin.

L'artiste se jeta sur un fauteuil ; et Rosalie, en mettant ses papillottes devant la glace, en dénouant son tablier, les cordons de sa robe, en relâchant les baleines de son corset, presque nue, roulant des épingles dans sa bouche, apprit à Charles que sa mère était venue les voir ; qu'aux sollicitations de la famille, elle avait consenti à quitter sa maison de l'Arsenal pour venir se loger chez eux, au retour du voyage en Italie. On lui donnerait la chambre voisine ; on la meublerait d'après ses goûts simples et modestes Rosalie n'omit aucun des détails domestiques qui em-

belliraient le séjour de la mère de Charles. Jamais présence de mère n'aurait été entourée de tant de soins, de tant de prévenances. Charles n'écoutait pas.

Avant de se coucher Rosalie courut l'embrasser : puis, en deux sauts, elle bondit, nue et légère, sur le lit. Elle lui adressa encore quelques mots brisés par la froideur des draps.

— Charles, est-ce que tu ne vas pas te coucher?

— Non, ma bonne amie.

— Et pourquoi cela ?

— J'ai besoin de travailler toute la nuit. Je vais approcher la table, et pendant ton sommeil, j'achèverai quelques ouvrages commencés, que je dois indispensablement avoir finis avant notre départ.

— Est-ce que nous partons bientôt, Charles?

— Bientôt, Rosalie.

— Que je suis heureuse d'aller avec toi! Nous verrons, tu me l'as dit, Venise la belle.

Rosalie bâilla.

— Naples et le Vésuve.

La voix de Rosalie s'affaiblit.

— Pise et le clocher qui va tomber depuis mille ans.

Sa voix s'éteignit.

— Florence et sa cathédrale.

Il y eut une pause.

— Rome et l'obélisque apporté d'Égypte sous Trajan.

Elle dormait.

Charles n'entendit plus que les oscillations cadencées de la pendule.

— La voilà endormie. Je veux encore la voir, je veux encore l'embrasser! Il frôla discrètement les rideaux soyeux de l'alcôve, effleura le tapis sans bruit,

et se pencha, en retenant son haleine agitée, sur le visage serein et pâle de l'épouse endormie.

— Quelle ame pure!... Oh! le spectacle du sommeil est le supplice du vice! car le vice ne dort pas... Si elle savait ce qui l'attend! demain peut-être!.. Comme elle s'éveillerait, ouvrirait ses yeux noyés de larmes, me presserait sur son sein d'épouse!.. Non! qu'elle dorme! c'est son dernier sommeil tranquille : qui sait?... et les lèvres de Charles se collèrent doucement sur la bouche ouverte de Rosalie.

— Mais Marielle est aussi bien belle! Je l'ai connu son sommeil. Son sommeil, quand je regardais si l'ange de la nuit ne soutenait pas sa tête; tant il y avait d'harmonie céleste descendue sur son front.

Allons, du courage, de la fermeté! Charles. Maintenant je l'ai embrassée, j'ai rempli le devoir de l'époux sur la terre. Je touche à la fin de mon agonie; dans quelques heures tout sera dit. Mais ma fille, mais ma Constance... Miséricorde du ciel, je l'avais oubliée! Constance, c'est ma fille, mon sang, l'œuvre de mon amour; que je la serre endormie dans mes bras, que ses petites lèvres connaissent pour la dernière fois les baisers paternels; elle les oubliera, comme sa mère a oublié les miens... Sa mère! oh! qu'elle n'ait rien transmis de son sang africain à ma fille; courons la voir : il en est encore temps. Constance! Constance! elle aura ma bénédiction!

Il éteignit la lumière paisible qui luisait comme un doute dans la tour d'albâtre. Il descendit avec précaution les marches qui le séparaient de la rue, ouvrit la porte sans faire crier les verrous, et, comme poursuivi pour un vol nocturne, il longea les Tuileries

et s'enfonça dans l'obscurité des Champs-Élysées.

Édouard, après avoir quitté Charles, s'était rappelé que ses excellens pistolets de voyage étaient restés dans la malle d'où il les avait apportés de Marseille. Il se transporta en toute hâte à sa propriété de Boulogne.

Après la scène du Cercle de la Jeunesse, on n'a pas oublié que De Lannau et Marielle étaient montés dans un fiacre, et avaient fui ensemble. De Lannau l'avait conduite chez lui. Tout était préparé pour la nuit voluptueuse qu'il espérait passer avec Marielle. Les circonstances imprévues qui venaient d'avoir lieu avaient beaucoup dérangé ses projets de séduction et ses rêves de sultan. Il triomphait; mais sa victoire n'était qu'un avantage sans prestige, sans délicatesse; au lieu de la femme séduite, fascinée par l'éclat irrésistible de ses qualités, il n'avait plus à ses pieds qu'une victime tombée dans la poussière, frappée par la malédiction de l'amant, se courbant déjà aux accusations du mari. Le long évanouissement qui l'avait saisie au Cercle de la Jeunesse avait dégradé ses joues, ses yeux étaient éteints, ses lèvres déchirées par le remords, et ouvertes par la peur. Il devait se dépêcher : il n'allait plus avoir qu'une morte; et sa vengeance eût été perdue.

— Marielle!

— Taisez-vous! Frédéric! tout cela me tuera. Voyez! je suis froide.

Et De Lannau souffla de son haleine sur les mains raides de Marielle.

— Ma bonne amie!

— Oh! vous allez le tuer! Charles! Charles! il va t'assassiner.

— Vous tenez donc beaucoup à sa vie!

— Autant qu'à la vôtre. Et ne le dois-je pas? N'est-il donc pas le père de ma Constance! Croyez-vous, Frédéric, que ce qui a été uni par le sang se dénoue sans douleur? Vous avez mon amour; mais il a mes souvenirs. L'un par l'autre, vous me donnez la mort. Dieu! mon Dieu! que vous ai-je fait? vos saintes lois n'ont jamais été trahies dans mon cœur; j'ai eu l'eau du baptême sur mon front, et votre divine image dans ma poitrine. Pitié pour la chrétienne!

— Marielle!

— Non, je l'ai résolu! vous ne mourrez ni l'un ni l'autre : toi, que j'aime; lui, que j'ai aimé! Et comment ne pas frémir à ton corps percé d'une épée, à tes vingt-cinq ans de jeunesse et de vie, à son corps ouvert par les balles, qui renferme des émotions de père et des étincelles de génie. Oh! sans doute, une femme peut trahir l'homme qu'elle a chéri, le délaisser, l'exiler de ses bras; mais, je le sens, il n'en est point qui ne meure à l'idée d'être la cause de sa mort. Dieu se venge partout : au fond de l'adultère même, il laisse tout l'attachement d'une passion qu'il a bénie. Non, tu ne l'assassineras pas; non, il ne sera pas ton bourreau. C'est mon mari, dis-tu, qu'il a choisi pour témoin; eh bien! c'est lui, c'est Granger qui jugera entre deux adultères; j'irai; j'y serai; ma tête passera entre vos balles : vous ferez feu! Si toutefois, la voix me manque; si je ne dis pas tout à mon époux, à Édouard, qui m'entendra dans la poussière lui faire la révélation de mes crimes, et qui, après, me tuera, s'il le veut. Vous lui prêterez vos épées... Après tout, la vie avec toi et à côté de lui, sous les yeux de Charles, c'est le

duel de tous les jours ; le fer entre les deux épaules. Charles, sans toi, c'est l'inertie sans le divorce ; c'est l'adultère défloré, l'amour tombé dans l'indifférence, et qui s'y plait ; c'est le vice dégradé par lui-même, la passion sans passion ; et je n'y suis pas encore!..... Qu'Édouard se venge donc! qu'on raie mon nom de son contrat de mariage pour l'inscrire au tableau de ces assassinats que les lois épargnent, et pour lesquels la pudeur publique n'a jamais pleuré. Ma mort rend l'honneur à un homme, le repos à deux. C'est plus que jamais femme n'a valu!

— Marielle! votre imagination vous emporte. Le duel a rarement les suites funestes qui vous affligent : par lui on épargne aux tribunaux des plaintes qui dévoileraient beaucoup de secrets de famille, et qui, en compensation d'une réparation toujours insuffisante, livrerait l'intérieur des maisons à des troubles sanglans. Le fer purifie, et le plomb soude plus d'une amitié rompue. Le terrain de Boulogne est le tribunal le plus secret de la France ; et les seconds, dans une affaire d'honneur, sont les conciliateurs les mieux obéis. Si quelques rencontres, provoquées par ma mauvaise étoile, m'ont donné quelque expérience de ces combats et de leurs suites, je puis vous assurer, Marielle, que je dois mes plus sincères amis au choc des duels. Le duel est un sentiment civilisé. Renoncez aussi au projet romanesque de jeter votre présence au milieu de nos différends : la crainte vous glacerait ou vous compromettriez tout. Charles d'ailleurs sera discret. S'il importe à votre tranquillité que je ne me batte pas, mais, parlez ; quel sacrifice ne méritez-vous pas? Écrivez, écrivez à Charles qu'il revienne à lui-

même : votre intervention peut être toute puissante. Son oubli précèdera le mien.

— Frédéric, j'ai écrit à Charles.

Frédéric le savait ; il avait soustrait des mains du jockei la lettre de Marielle, et l'avait gardée sur lui.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Tout ce que j'ai pu. J'ai provoqué sa générosité pour moi, j'ai même parlé de la vôtre à mon égard. Certaine, enfin, d'une telle révélation, je lui ai avoué, Frédéric, qu'aucune détermination flétrissante pour lui n'avait encore rendue impossible mon retour à son estime personnelle.

— Vous lui avez confié cela ?

— Il le fallait bien, Frédéric !....

— Mais maintenant, Marielle ?

— Maintenant !....

— Et quoi ! vous détournez les regards ? Tu sembles fuir mes yeux, Marielle ? Et pourtant n'ai-je pas voulu ce que vous avez voulu ? Sera-ce une vérité demain, mon amie ? Serez-vous moins généreuse que moi ? Marielle, ta résistance a glorieusement accompli sa tâche. Sauvé par toi de ce duel que nous redoutions, Charles obtient de toi le dernier sacrifice. Maintenant, ma douce amie, ne ratifierez-vous pas mon assentiment, qui, sans restriction, suit votre intervention généreuse ? Ton amour en a fini avec le passé ; il recommence en moi, plus libre, plus pur de tout l'orage qui a cessé.

— Votre clémence, Frédéric, m'invite à la reconnaissance ; et puisque Charles ne court plus de péril....

Et des fauteuils, des sofas, des tapis furent couverts de tout le désordre d'un coucher rapide.

Le salut de Charles fut obtenu avec usure ; les heures de la pendule sonnèrent plusieurs fois le renouvellement de cet étrange contrat. Ce n'était pas la nuit de mai, nuit de parfums et de larmes. L'Espagnole s'était aguerrie au feu de l'adultère ; elle n'éprouva plus la douleur des remords, ni les retours involontaires qui les effacent. On n'avait plus rien à lui apprendre ; elle n'avait plus rien à savoir. Loin de là, dans le désordre de sa défaite, elle calculait avec l'intérêt d'une affaire sérieuse, le résultat de l'ivresse des sens sur le sommeil de Frédéric ; elle comptait ainsi sur la sincère réalisation de ses promesses ; femme qui méprisait assez un homme pour douter de sa parole, et qui se livrait à lui, sa vigilance fut en défaut : l'excès de sa prudence réagit sans pitié sur elle ! ses paupières s'abattirent. Alors, d'un pas discret, retenant son souffle, s'échappant de l'alcôve, Frédéric courut à la cheminée, visita ses armes ; un inexprimable sourire lui fut rendu dans la glace, et, le pistolet en arrêt, l'œil sanglant, il s'écria en se tournant vers le lit :

— Ils sont tous deux à moi !

XXIX.

L'Anniversaire.

— Trèfle ! Galiani !
— En voici.
— Trèfle encore !
— Le diable t'emporte ! je n'en ai plus.
— A propos, l'abbé, sais-tu quelque chose de bizarre ?
— Non ; mais va toujours, Diderot.
— Jean-Jacques Rousseau croit en Dieu...
— Tu badines !
— Parole d'honneur !
— Ce que c'est que de nous.

Dialogues encyclopédistes.

Dans un lit surmonté d'un large baldaquin cloué à de fortes poutres, et d'où tombaient perpendiculairement des rideaux d'une étoffe grise et lourde, Landrin était couché sur son séant, et plantait sur son

front crépu un bonnet de coton dont la mèche poignardait le ciel. La lumière d'une lampe se jouait à travers sa face basanée, par-dessous les bras de sa femme attablée devant un miroir. Toinette en ce moment préparait sa coiffure de nuit. Plus d'une fois appelée au secours d'une commère des environs qui se trouvait en mal d'enfant, la fermière de Mareil avait compris, par l'indifférence momentanée des curieux du hameau, que le négligé d'une toilette nocturne compromet tous les avantages d'une figure fraîche et jolie; aussi répondait-elle aux bâillemens de son mari : — Dors, si tu veux! moi je ne suis pas pressée.

Il y avait de l'héroïsme dans cette coquetterie; car au dehors le vent tourmentait la haie d'aubépine de leur clos, grinçait dans les cerisiers et cinglait avec des branches frêles les étroits carreaux des croisées : à ces cliquetis secs succédait le pétillement sonore de la pluie, qui lavait la vitre. Littéralement, le ciel fondait en eau. Le massif ombré d'une haute châtaigneraie, qui coupait l'horizon terni du ciel, s'inclinait comme une tête de géant, et de faibles percées dans ce spectre énorme et mobile, grimaçaient en s'élargissant comme une figure fantastique. Toinette avait peur des revenans, mais encore plus des survenans.

Tout en disant à son mari de dormir, elle avait cependant soin de le tenir en éveil, pour que le son de sa voix d'homme la protégeât contre ses émotions. De plus, un gros dogue, tourné sur lui-même et enseveli dans une caisse bourrée de paille, la contemplait de son œil étincelant. Le fusil de munition du vainqueur de Logrono, quoique rouillé du canon, contenait une charge de lingots capable d'exorciser le diable; et sauf

quelques mendians mauradeurs qui risquaient leur vie pour dérober un chou, le pays était fort calme d'ordinaire.

— Conçois-tu ce temps-là, Landrin ?

— Hein ! qu'est-ce que tu dis ?

— Regarde donc, mon ami, si la petite Constance repose ?

— Je m'en allais déjà ! Que oui, qu'elle dort la bigresse ! Pourvu qu'elle ne nous fasse pas de charivari cette nuit.

— Le bruit de l'orage l'endort. Et mon garçon ?

— Ce cher petit me regarde, mais il ne braille pas comme sa sœur de lait. Viens donc te coucher, femme !

— Dors, toi ! Je ne suis pas pressée.

— Si ce n'est pas damnant de t'entendre toujours répéter le même refrain ? Tu sais pourtant à quelle heure il faut que je me lève.

— Voilà ce que c'est, de ne pas vouloir ce que je te conseille. Ces hommes ! ça se plaint, et ça n'en veut faire qu'à sa tête. Notre emplacement est si bien, et Jélyot avait de bonnes idées.

— Ce pauvre diable ! Tiens, Toinette, ça me fait mal d'y songer. Et Marguerite donc ?

— Oui, qui aurait dit cela d'elle, Landrin ?

— Dame ! la misère... !

— C'est pour cela qu'il faut être riche, Landrin. Et nous serions si bien, mon bon petit, en faisant de cette maison une auberge.

— Encore !

— Toujours, pardine ! Monsieur Charles m'y ferait bien une enseigne, un lion d'or, une renommée ou un arc-en-ciel. Je serais à mon comptoir avec des deu-

telles, des casseroles de cuivre, des boucles d'oreilles, un beau garde-manger. Tu te reposerais, j'aurais des servantes, et je tiendrais l'argent.

— Voyez-vous ça !

— On va mettre, à la saison prochaine, un régiment de cuirassiers dans la propriété ci-devant nationale, qui est de l'autre côté de Mareil. Je fais gentiment la cuisine, et les officiers viendraient dîner chez nous. Le jardin, on y mettrait des tables, un jeu de siam, et le dimanche on y danserait.

— Je ne veux pas de tout cela chez moi.

— Tu ne veux pas ! tu ne veux pas !

— Certainement.

— Bah !

— Comment ! bah !

— Tu voudras la raison.

— Qu'est-ce qui est le maître ici ?

— Ah ! tu ne sais me dire que cela maintenant.

— Parce que tu ne sais que fredonner la même chanson.

— Dieu ! que je suis bête de m'être mariée, Landrin !

— Et moi donc, Toinette !

La fermière essayait de tourner une réponse désobligeante à cette riposte de son époux, quand le chien sortit vivement de sa niche, dressa les oreilles, remua la queue, et se mit à gronder en flairant la porte. Ils écoutèrent. A travers le sifflement de l'averse, et les bouffées de vent, le roulement rapide d'un cabriolet se distingua sur la chaussée, puis le bruit cessa et la clochette de la porte tinta doucement. Le chien fit alors des aboiemens épouvantables aussitôt répétés par les dogues de toutes les basses-cours environnantes. Les

deux enfans se mirent à crier. Landrin sauta du lit pour rouer de coups son chien, et Toinette croisant son fichu, ouvrit la fenêtre pour interroger les ténèbres, et demander d'une voix perçante. — Qu'est-ce? qui est là?

Cet incident avait déchaîné tant de causes diverses de vacarme, que Toinette fut long-temps à se démêler de l'eau qui l'aveuglait, et lui fouettait le visage, les cris du vent, du chien, des enfans et de son mari, concert atroce qui la rendait quasi sourde. Il y eut enfin un moment de répit dans cette crise.

— Eh bien! dit à sa femme, Landrin, qui tenait le bâton en l'air et le pied appuyé sur le ventre du chien, dont la voix était passée, par degrés, des tons assourdissans de la colère aux notes plus sentimentales de la plainte. — Eh bien! vois-tu, entends-tu quelque chose?

— Mais va donc, imbécille! va donc! Il sera mouillé comme tout.

— Qui ça?

— Tiens donc ta lanterne. Va donc! N'as-tu pas peur de gagner un rhume?

Et Toinette sans plus d'explication le poussa dehors par les épaules. Ce devait être un tableau pittoresque pour le nouveau venu, que ce boiteux en chemise jusqu'à mi-jambe, le bâton d'une main, sa lanterne tournoyante de l'autre avec des clartés folles, et le majestueux bonnet de coton creusé en fer à houlette par un soufflet du vent, qui faillit le décoiffer.

Pour la jeune femme, elle déprisonna ses cheveux, jeta loin de sa tête le madras à carreaux, se hâta d'y substituer un bonnet, et roula gracieusement sur son buste un demi-châle indiscret, en courant au berceau

de la petite Constance : le tout en un clin-d'œil.

— C'est vous, monsieur Charles, à cette heure, et par ce temps?

— Je trouble votre sommeil, mon ami.

— Mon Dieu non ! bien au contraire. Je me disputais avec Toinette. — Cocher ! mon ami, avancez-vous au moins sous les châtaigniers pour abriter vous et votre cheval. — Passez donc, monsieur Charles. Savez-vous qu'il fait froid cette nuit, dà !

Toinette tenant Constance à son sein s'avança sur la porte, et embrassa vivement Charles, tandis que Landrin recevait l'eau qui découlait comme une fontaine de son toit de chaume. Elle se hâta de faire asseoir le parrain de la petite, et de jeter au nez de son mari ses vêtemens qui embarrassaient le dossier d'une chaise. Landrin se débrouilla comme il put de ce pêle-mêle, s'habilla en trébuchant, et en entremêlant des exclamations contradictoires et sans fin.

— Si je me reconnais je veux faire maigre en carême... — Vous vous rafraîchirez bien, monsieur Charles, n'est-ce pas ? — Bon ! voilà que je mets mon pantalon sens devant derrière.... — Il est diantrement mouillé le joli mois de mai !... — Diable de bretelle qui casse... — Un verre de vin ou deux, ça vous essuierait le cœur !... — Donne-moi donc une ficelle, Toinette !... — Et j'en ai que le Saint-Père lui-même s'en laverait le bec comme un Polonais !

— Je ne veux pas vous occasioner de dérangement, mes amis.

— Bon ! il n'en coûte pas plus, et j'ai toujours soif. D'ailleurs le cocher qui se trouve à la belle étoile se réchauffera un brin.

— Va donc et ne bavarde pas tant! s'écria Toinette.

— C'est dit, madame Landrin.

Puis il saisit un fort anneau de fer enfoncé dans une rainure circulaire du plancher, rejeta la lourde trappe contre la huche au pain, et disparut.

— Comment trouvez-vous votre filleule, Charles?... Ne la prenez pas, elle crierait. Dame il lui faut sa bouteille pour l'apaiser, car elle est bien tourmentante, la mauvaise! Regardez ces petits yeux. Elle les a noirs comme ceux de sa mère, mais plus petits. C'est moins effronté! Embrassez-la, mais doucement... Comme vous êtes pâle! Vous avez été malade, et vous ne m'avez pas fait venir de quatre grands jours. On ne sait pas de vos nouvelles. On craint de vous contrarier, car vous êtes si triste. N'est-ce pas que ses petites chairs sont bien fermes? Pauvre démon! Moi, quand je suis seule je me dis comme ça que vous m'en voulez, et je pleure. Mais devant Landrin je renfonce mes larmes parce qu'il boude. La mère de cet enfant vient à peine. Je ne sais rien de rien de ce qui se passe à Paris. Les gens mourraient qu'ils ne me le feraient pas dire. Embrassez-la donc; elle vous tend sa petite main. Vous êtes bien bon, Charles, d'être venu. Comme vous avez les cheveux mouillés! Je vais vous allumer du feu... On dirait que vous avez une larme?

— C'est de la pluie, sans doute, répondit Charles avec un sourire mélancolique. Toinette, mon enfant, donne-moi du papier et de l'encre.

— Vous voulez écrire?

— Et rester seul quelques secondes.

— Je serai là. Je ne dirai rien. Je tiendrai ma petite, et j'enverrai promener Landrin.

— Pourquoi donc ça, dit le boiteux en reparaissant avec un broc ?

— Parce qu'il veut écrire quelque chose. Jette deux fagots dans la cheminée, fais un bon feu.

Elle courut ouvrir une large et brillante armoire de noyer.

— Que de tracas, Landrin ! dit l'artiste en frappant sur l'épaule du troupier accroupi devant l'âtre et prenant des branches sous le four de campagne.

— Laissez donc, monsieur Charles ; quand j'étais en Espagne pour votre compte, et que les guérillas nous faisaient toute sorte de charges, ne m'en avez-vous pas su gré ? Je vous aime, parce que vous aimez franchement ceux qui sont vos amis. — Cette broutille flambera comme un charme. — Enfin, c'est à vous que je dois d'être regardé comme un bon sujet au régiment, et d'avoir épousé Toinette. — Passe-moi des harts, ma femme. — Il est vrai qu'à l'armée de la guerre j'ai attrapé cette entorse au talon : mais ce sont les hasards de la gloire, et il y en a dans le mariage sur lesquels votre choix m'a rassuré. — Pourquoi que tu ris, bonne bête ?

— Parce que tu brûles ton bonnet de coton.

— C'est en effet bien gai. Donne-m'en un autre. — Approchez-vous, monsieur Charles : un feu comme ça réjouit. Prenez garde au manteau de la cheminée. Dame ! ici, ça n'est pas beau comme chez vous. A votre santé et à celle de votre épouse.

— A votre bonheur, mes amis.

— Concevez-vous, monsieur Charles... dit le troupier en posant son verre, que Toinette...

— Tu vas bavarder au lieu de le laisser en paix.

— Rien qu'un mot, madame Landrin ! — Concevez-vous que Toinette veut faire boire ce vin-là à d'autres? — C'est pas vrai, peut-être? Je mens, n'est-ce pas?— A l'en croire, je changerais notre sort, et je ferais de cette maison une auberge.

— C'est bien intéressant pour monsieur Charles, ce que tu dis là.

— Il avait de belles idées, ton Jélyot...

— Jélyot ! interrompit Charles, c'était le jardinier de Boulogne. Qu'est-il devenu?

— Mort, monsieur Charles. Et c'est bien madame Édouard qui en est cause. J'avais rarrangé son affaire de la désertion. Je m'en repentirai toujours. Il est rentré dans un autre régiment. Il n'était pas fin, comme vous le savez de reste. Dame ! il est redevenu le souffre-douleurs des nouveaux camarades. Ils lui en ont tant fait voir de toutes les couleurs, que d'imbécille il est devenu fou, et qu'à la suite d'une peur, il s'est voulu cacher dans le puits de la caserne, d'où on l'a retiré trois jours après, méconnaissable et mourant. Dieu l'a emporté en vingt-quatre heures.

Charles resta pétrifié, et bégaya d'une voix interrogative le nom de Marguerite.

— C'est bien pis, Charles, elle est aux Madelonnettes, dit à son tour la femme de Landrin : on l'accuse de vol, et qûi ça? Un vieux monsieur très-honnête au service duquel je l'avais fait entrer. C'est lui qui ce matin m'a dit les deux histoires. Ceci m'a bien surpris, vu que je la tenais pour incapable du fait; mais on dit qu'il y a des témoins, le portier de la maison et sa femme. Il faut bien que cela soit.

Un profond soupir se dégagea de la poitrine de Charles : il se mit à se promener par la chambre, regardant avec un air distrait et rêveur les tamis d'osier, les poteries et les instrumens de jardinage qui en faisaient le décor.

— Va porter cette bouteille de vin au cocher qui se morfond là-bas, dit doucement Toinette à Landrin. Moi, je reste, mais à cause de la petite qui ne veut pas s'endormir, et je t'appellerai dès que monsieur Charles aura griffonné son affaire. Va !

— Tu vas le gêner, madame Landrin, reprit son homme indécis.

— Bah ! il ne saura pas seulement que je suis là.

— Tu crois ?

— Pardine ! il fait bon que l'on bouge quand il écrit ! Il rêve, il ne voit plus rien. Il y a plus long-temps que je le connais que toi, peut-être ! Si tu t'ennuies siffle, et je t'irai rejoindre après avoir assoupi l'enfant.

Landrin défila sur la pointe du pied le moins lourdement qu'il put. Charles, tantôt immobile et pensif, tantôt plus animé dans sa marche et dans ses traits, vint enfin se rasseoir à la table couverte de papiers. Il tailla machinalement quelques plumes, écrivit plusieurs lettres et les cacheta. Cela prit trois quarts d'heure; puis, il plaça ses deux mains sur son front et resta immobile, tandis que Toinette, qui balançait le berceau de l'enfant, sans perdre le parrain de vue, étouffait jusqu'au bruit de sa respiration.

— Toinette ! dit enfin Charles en relevant la tête pour la chercher autour de lui.

— Charles ! s'écria-t-elle en venant s'agenouiller près de l'artiste.

— Êtes-vous heureuse ?

— Quand je vous vois, Charles, parce que j'oublie tout ce qui s'est passé depuis deux ans pour ne me souvenir que du reste.

Il pressa dans ses mains la main de la jeune fermière, qui déposa sa bouche sur les doigts de l'artiste : et bientôt il y sentit ruisseler des larmes.

— Toinette, tu aimeras bien ma filleule.

— Charles ! comme si c'était ta fille et la mienne !

Il y eut un moment de silence. Toinette continua :

— Oh ! Charles ! quand vous êtes revenu d'Italie, si vous m'aviez dit un mot, un seul mot, quoique mariée... Mais le bon Dieu n'a pas voulu. Je me suis résignée. Je n'ai jamais aimé Landrin. On me regarde comme une honnête femme : lui aussi, je crois ! Mais si notre petite avait vécu, Charles, tiens ! au risque d'être mal vue de tout le monde, je n'aurais vécu que pour elle, que pour toi ! Tu as voulu... vous m'avez ordonné... j'ai obéi ! Mais, Charles, c'est une bien horrible chose de vivre avec les gens qu'on n'aime pas ! et je donnerais toute ma tranquillité d'à présent pour une minute...

— Paix ! lui dit-il en la relevant avec émotion.

— Pour une minute, pour une seule, Charles ! dussé-je mourir après !

— Écoute-moi, Toinette ! ne parlons plus de cela ! J'ai des chagrins, de grands chagrins, mon enfant ! S'il m'arrivait un malheur, qui sait? voilà un petit portefeuille qu'il faudrait brûler : brûler sans l'ouvrir, Toinette ! C'est à toi seule que je me confie pour cela : tu me promets ce que je demande ?

— Mais pourquoi ces précautions-là, Charles?

— Tu me le promets, comme d'aimer cet enfant ?

— Est-ce que vous êtes menacé de quelque danger? vous me faites peur!

— Non, non, Toinette! Ceci, fais-le tenir à Marguerite, comme de ta part: c'est un billet de mille francs. Quant à cette lettre, à l'adresse de Granger, ne la lui remets que si je venais à... mourir!

— Vous me cachez... tu me tais quelque chose!

— Je suis chagrin, malade, je crains: voilà tout.

— Eh bien! j'irai vous voir chaque jour, maintenant; car vous me le permettez?... Tu le veux bien, dis, Charles?

— Viens... oui... après-demain... le soir!

Toinette le pressa plusieurs fois contre elle, regardant avec effroi la pâleur de l'artiste. Mais le sourire d'amitié de Charles rassura son imagination si effrayée par l'idée de la mort. Elle répéta le mot *après-demain!* Et le sifflement de Landrin, dont les pas retentissaient, mit fin à ces muets et tristes embrassemens.

— Hâtez-vous, si vous devez repartir, dit-il en entrant presque aussitôt, car le vent s'élève et redouble; il y a un gros nuage qui monte sur Paris, et va crever: dans une heure, la route ne sera pas tenable; et je ne sais d'où vient la poussière qui tourbillonne encore après l'averse. Si j'étais de vous, je ferais dételer et j'abriterais le tout ici.

— Merci, Landrin.

— Il ne faut pas remercier: il faut faire halte. Entendez-vous comme les arbres ployent? Ceux qui n'ont pas de toits pour se loger ne seront pas heureux cette nuit. Moi je la passerais sur un banc ou dans la grange, et Toinette veillerait.

— C'est impossible, dit Charles en jetant un coup

d'œil impérieux sur Toinette suppliante. Adieu. — Ah ! à propos, Landrin ; je juge convenable de taire chez moi la visite que j'ai faite ici.

— Suffit, monsieur. Muet comme un pistolet au repos. Je suis un homme, dà !

Charles les quitta brusquement et disparut dans la pâle clarté produite par la lumière que Toinette élevait au-dessus de sa tête en criant *Adieu*, tandis que Landrin courut fermer la lourde porte de planches avec sa traverse de fer cadenassée.

Bientôt à travers une pluie rapide, qui étincelait autour des lanternes du cabriolet, et qui fouettait au visage, le cheval partit avec des hennissemens qui se perdirent dans la distance.

Cependant de minute en minute l'ouragan croissait : de lourdes nuées, rapides comme des oiseaux, déployaient leurs ailes démesurées sous des masses de nuages perdues à des distances plus profondes dans le ciel. Puis à leur tour ces nuages se divisaient, et le firmament, lumineux d'étoiles, se laissait voir une seconde à travers leurs dentelures frangées par le clair de lune. Alors une ligne blafarde glissait furtivement sur la terre, comme pour sortir accidentellement du chaos, un arbre, une maison, le cours de la rivière. De larges hachures grises, croisées l'une sur l'autre, pendaient au front des vapeurs abaissées aux horizons : voile sépulcral qui semblait séparer deux mondes. Enfin des débris de chaume, une poussière âcre, des parcelles de paille tourbillonnaient à travers la pluie.

Au pont de Neuilly, le cheval épouvanté s'abattit sur ses jarrets avec des milliers d'étincelles ; la pluie redoubla rasant la terre d'un vol oblique, et rebon-

dissant sur le poli des pavés avec un bruit comme celui de la grêle. L'artiste descendit, s'enveloppa dans un épais manteau, et dit au cocher de gagner le pont de Sèvres en ménageant son cheval et en louvoyant.

Pour Charles, il fut bientôt hors de vue.

Cependant à Boulogne, Granger, tourmenté par le bruit de la tempête, préoccupé des terreurs du lendemain et de sa lassitude, luttait contre la fatigue de son esprit et le fracas des élémens. Les pistolets, arme proposée par De Lannau et acceptée par l'artiste, avaient été tirés de la malle de voyage. Leur ciselure d'argent étincelait à la clarté d'une veilleuse. Granger se proposait bien d'essayer leur portée et de vider la charge qu'ils contenaient. Un billet était écrit pour le cas où les événemens du lendemain nuiraient à son désir d'aller rejoindre Marielle à l'Ile-Adam. Au moindre son de la pendule il soulevait sa tête et retombait dans un sommeil agité, mêlant les images de ses rêveries aux illusions plus matérielles des tableaux de sa chambre. Ce fut dans un de ces instans indécis où les songes et la veille se confondent, où l'esprit le plus ferme lutte en vain contre le phénomène des visions de la pensée, qu'il vit une figure pâle, une sorte de tête échappée au linceul, froide et livide, s'agiter à quelques pas de lui, puis grandir et s'abattre sur sa poitrine avec une indicible expression de malice. Le cauchemar l'étreignit et le paralysa. Il voulut se mouvoir et ne le put. La fascination de ce regard sauvage, de ce rire stupide et sinistre le tint glacé : puis un coup violent retentit et tout disparut. D'un bond il fut à terre, car si le rêve était faux, le bruit était vrai. Granger s'expliqua son cauchemar par la certitude d'une apparition aux

vitres de sa chambre. Il courut à la fenêtre, l'ouvrit, et le vent, poussant avec violence les deux battans de la croisée, s'abattit sur la veilleuse, qui s'éteignit. Tout était noir au dehors, nul objet ne se détachait en saillie sur ces ténèbres : il écouta, mais l'horizon et le lointain furent mornes. La pluie avait cessé ; la crise suspendue dans les airs faisait une pause pour redoubler. Granger se retirait en riant de sa persuasion ridicule, quand des pas distincts ramenèrent son attention et fixèrent ses doutes ; il fit feu d'un de ses pistolets, et à la lueur qui rebondit de toutes parts, il vit une ombre se glisser le long de la muraille. Appelant alors Victor, qui ne se le fit pas dire deux fois, Edouard, sans autre vêtement que son caleçon, se précipita par-dessus la rampe en redoublant ses cris. La porte pratiquée sur la plaine s'ouvrait en ce moment et fut aussitôt refermée. Granger comprit qu'un seul individu avait pu sortir si vite ; il s'élança vers la serrure, ouvrit le pêne et s'aventura par la ruelle qui donnait sur la rue de Boulogne. La clarté d'une chaumière faisait face, et lui montra l'ombre d'un homme qui fuyait : il étendit le second pistolet vers cette masse et l'abattit. Cependant Victor accourait avec une lanterne ; il oublia une marche de descente, perdit l'équilibre et alla se jeter sur son maître ; la lumière fut éteinte : celle qui faisait face avait également disparu. Ils s'avancèrent à tâtons ; mais bientôt de toutes les habitations environnantes des paysans sortirent, munis de fallots et d'armes. Le maire accourait avec la maréchaussée et les deux gardes champêtres : d'énormes chiens furent lancés aux alentours, et des ordres minutieux donnés pour fouiller les halliers, les clos, les broussailles. Les premières

perquisitions furent vaines : le corps était disparu; on reconnut son empreinte sur la boue ; mais comme la pluie recommençait avec plus d'abondance, il fut impossible de discerner des traces de sang ; on en conclut que la balle n'avait pas atteint le voleur nocturne, qu'il avait esquivé le coup par une chute volontaire, et que la balle s'était égarée dans le chaume de la maison opposée. On voulut mesurer la marque des pieds, mais le nombreux concours de gens arrivés au bruit des deux détonations successives ne laissa nul espoir sur ce point, à moins que sur le sable du jardin la pluie ne permît de discerner quelques traces. Victor apprit au maire que le râteau n'avait pas été passé depuis trois jours sur les allées. On ne poussa donc pas cette investigation plus loin. Une barque mal nouée contre un tronc d'arbre fut trouvée sur la Seine près du petit bois de peupliers; le batelier qui la réclama protesta qu'il n'était pas sorti de toute la soirée : ce qui fut prouvé presque aussitôt. Un gendarme affirma qu'au moment de l'explosion un cabriolet stationné en face de Bellevue était parti au grand galop, mais l'intervalle de temps entre son départ et l'événement de Boulogne fut jugé trop court; cependant un cavalier partit pour la barrière de Passy. D'autres furent divisés sur les divers embranchemens du bois de Boulogne. Une battue en règle commença. Pour donner une idée du dégât commis dans cette expédition, nous dirons que les frais se montèrent à près de quatre mille francs pour les légumes foulés aux pieds, les ceps de vignes détruits, les potagers mis à l'envers. On allait se retirer quand on découvrit deux chiens énormes mutilés et morts sur une masse de fumier. Le charron du lieu re-

connut un de ces animaux pour être à lui ; il ne l'avait déchaîné qu'en cette occasion : la conséquence était naturelle. Aussitôt on enfonça des fourches dans le fumier : mais pas un seul cri ne se fit entendre. Un gendarme plus expert insista, et l'on découvrit enfin un misérable, déguenillé, pâle, dont la barbe était souillée et les membres en sang ; les fourches l'avaient blessé en vingt endroits. L'espoir du salut et de la liberté l'endurcissaient contre la torture. Vingt braves se jetèrent à la fois en tremblant sur ce cadavre immobile. Le sang qu'il perdait abondamment l'empêcha de donner des détails sur sa bande. Un brancard fut improvisé ; le cortége s'achemina chez le maire : le magistrat fit donner des soins à l'accusé. Après trois heures de repos on put procéder à l'interrogatoire. C'était un forçat récemment évadé du bagne de Brest ; il nia qu'il se fût présenté quelque part pour voler : il avoua qu'une femme le secourait ; il avait eu peur des recherches, et pour ne pas compromettre sa bienfaitrice, il avait gagné à la hâte cette caverne creusée dans le fumier. Cette générosité dans un forçat fut traitée de fable. Quant aux chiens il les avait tués pour se défendre, et il ne croyait pas que ce fût un crime. Voilà tout ce qu'on put en obtenir. Il nia, tant qu'il eut de force, l'escalade dont on l'accusait. Les cavaliers revenus des environs ne rapportèrent que des circonstances scandaleuses ou insignifiantes : on arrêta seize contrebandiers et un jeune homme qui enlevait la femme d'un agent de change, très-colère d'être rendue à son mari. Granger, fatigué de ce chaos judiciaire, des émotions de la veille et de ses prévisions du jour, vit arriver l'aube et prit le maire à part.

— Je n'ai pas, mon cher monsieur le maire, le loisir de débrouiller tout ceci, et je vous quitte.

— J'en suis fâché pour vous, monsieur Granger, mais votre présence est ici nécessaire.

— C'est qu'entre nous je suis sur les charbons ardens, et l'affaire qui m'appelle est urgente.

— Il n'en est pas de plus urgente, mon cher monsieur, que celle-ci, et je n'en connais pas, en vérité, qui veuille qu'on se lève de si bonne heure; fussiez-vous l'architecte du roi, et s'agirait-il de réparer le pavillon des Tuileries.

— Quoi, monsieur le maire, pas même une affaire d'honneur.

— Ah! ceci est différent : vous me persuadez! mais est-ce loin?

— A la barrière Montmartre.

— Nous avons devant nous quelques minutes : je suis à vous, prenez patience.

Et le fonctionnaire civil sortit. Quand il rentra :

— Je crois à votre indulgence, monsieur Granger; mais je viens de donner des ordres précis. Le duel n'aura pas lieu. Cinq gendarmes viennent de partir à cet effet, et au nom de la loi, je vous somme de rester ici pour remplir d'abord votre devoir.

Granger libella vite un mot qu'il envoya chez son ami pour expliquer ce double contre-temps, et se perdit, en enrageant de tout son cœur, dans cette fatalité de procédures et de procès-verbaux. Quand six heures sonnèrent, il ne put se défendre d'un tressaillement. La même sensation vibrait alors avec autant de force, mais d'une tout autre manière sur le cœur d'une femme que Granger croyait à l'Ile-Adam.

Messieurs de Valory et de Clarembault venaient de frapper en ce moment à la porte de Frédéric.

— Tu me l'as promis sur ta parole, s'écria fortement Marielle en l'étreignant dans ses bras.

— Si c'était par intérêt pour lui, Marielle! dit Frédéric avec un éclair dans les yeux.

— C'est par intérêt pour toi, je te le jure. Et ne le sais-tu pas? méchant!

Il sépara les cheveux noirs sur le front de l'Espagnole, y déposa un baiser; et tandis qu'elle se hâtait de rejeter sur elle l'élégant couvre-pieds du lit, Frédéric ouvrit à ses témoins.

— Bien, Frédéric. L'exactitude!

— C'est la politesse des duellistes, Valory. Asseyez-vous donc, messieurs.

— Il est temps de partir, ce me semble?

— Nous avons demi-heure juste. Savez-vous que nous avons failli marcher sous la protection d'une amazone? dit Frédéric en écartant les rideaux.

— Madame, s'écrièrent les témoins en s'inclinant avec civilité, nous aurions été fort honorés; mais il n'en est pas besoin, et ce serait une imprudence trop forte.

— Vous prêchez une convertie, dit Frédéric.

— Dites à ces messieurs surtout...

— C'est bien! c'est bien! ma belle amie! — Ah! de Clarembault, vous vous chargez des armes! Alors partons.

— Frédéric! s'écria Marielle.

— Pas de faiblesse, ma chère : vous méfiez-vous de ma parole?

— Oh! d'abord je vous détesterais autant... que je

vous aime, Frédéric. Tout est donc convenu, mon ami ?

— Ma volonté, Marielle; mon serment d'une part, ta lettre de l'autre! Que peux-tu craindre?

Elle lui saisit la main et la pressa contre ses lèvres brûlantes. Il sourit, s'élança, et Marielle fut seule.

Le silence invite à la réflexion. La solitude est pleine d'angoisses pour les coupables. L'Espagnole essaya de fermer les yeux : mais elle les rouvrit bien vite pour tromper les visions de la terreur, et les laisser courir sur l'ameublement, les glaces, les tableaux, le désordre de la chambre. Brisée, froissée, sa blanche robe de satin, ornée de fleurs pour le bal, parure furtive faite chez madame de Soubise, ses diamans, ses bracelets et son voile étaient épars sur les fauteuils; un crucifix d'ivoire, miniature de sculpteur, bijou d'un travail exquis, talisman sacré que madame Millin avait fait vœu de léguer à sa fille en le recevant elle-même de sa propre mère, pendait à des cheveux d'un blond ardent. C'était une tresse qui venait du lieutenant-colonel Millin. Marielle, redevenue superstitieuse par la crainte, par le besoin d'un appui qui n'était plus là, se saisit avec frénésie de l'objet symbolique, l'appliqua sur ses lèvres, s'agenouilla sur le lit adultère, et les cheveux épars, demi-nue, en désordre, toute humide encore de baisers et de larmes, frappant à coups redoublés sa poitrine, levant les yeux au ciel avec des sanglots, sublime de ferveur et de trouble, de fanatisme et de volupté, d'ivresse et de foi, bégaya des prières et des paroles sacriléges pour rendre Dieu complice de son crime, et la sainte Vierge protectrice de ses amours impures.

L'atmosphère au dehors n'avait pas repris sa sérénité, seulement le vent était abattu. Arrivés en voiture à la barrière des Martyrs, les trois amis avaient en vain regardé de toutes parts. Ils n'avaient vu que les graves employés de l'octroi, promenant sur leur épaule la sonde inoffensive; des charretiers qui juraient et rouaient de coups leurs chevaux, la pluie qui rayait l'air, et une escouade de gendarmes, stupidement campée sous les arbres de la route.

— C'est à vous, je suppose, bourgeois, que j'ai affaire, dit un brigadier avec une révérence de soldat.

— Qu'est-ce que vous me voulez? répondit brusquement Frédéric.

— La! la! mon brave! chacun sa consigne. J'ai la mienne, je vous la notifie. Défilez par la tangente. C'est la ligne droite qui s'échappe de la circonférence, si vous l'ignorez.

— Pour qui me prenez-vous, aimable gendarme?

— Gendarme, oui! Aimable, non! Je ne vous prends pas : mais ne m'échauffez pas les oreilles.

— Qu'est-ce que c'est? dit Valory.

— Suffit! je parle à l'autre. Vous répondrez si je vous parle, bourgeois!

— Je ne suis pas bourgeois, monsieur; je suis officier des gardes-du-corps.

— Je m'en moque comme de ça; vous n'avez pas la parole. — Qu'est-ce que c'est que cette petite caisse à fermoirs d'acier? N'ayez pas peur. Je suppose qu'il y a là-dedans des dragées de plomb et de la confiture de salpêtre. C'est cela même. Confisqué!

— Vous plaisantez, je pense, monsieur de la brigade?

— Je ne plaisante jamais. C'est ma consigne. Décampez, ou je vous mène à la Préfecture.

— Et de quel droit?

— Du droit d'un ordre que j'ai reçu, qui est d'empêcher un duel.

— Eh bien! Valory? eh bien! Clarembault, que dites-vous de ceci? — Et qui vous a donné cet ordre, monsieur le brigadier?

— Mon supérieur, bourgeois. C'est bref et succinct. Il n'y a pas d'équivoque, je pense.

— C'est une insigne lâcheté.

— Bourgeois! c'est faux! Et vous avez des termes inconséquens. Mon supérieur est brave.

— Et qui vous parle de lui?

— Je comprends l'apologue. C'est votre homme. Ça, je ne dis pas non! Mais qu'est-ce que ça me fait? Je ne suis pas né pour délibérer sous les armes. C'est ma consigne.

— Que faire, Valory?

— Ma foi! puisque ton adversaire s'est si loyalement défendu, et que te voilà désarmé, le mieux à faire est d'aller consoler la petite.

— Il faut vous retirer, bourgeois, mes amours.

— C'est bien! laissez-nous tranquilles; nous vous avons entendu, et de reste.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami? Et mais, mais! il raisonne, le bourgeois, je pense! Gendarmes!

— Laissez, je vous prie, ces messieurs en paix, dit Clarembault; nous nous retirons.

Ils gagnèrent la campagne, et de temps en temps l'un d'eux se détachait pour voir si Charles ou ses témoins paraîtraient. Une heure entière s'écoula. Per-

sonne ne vint. Ils se lassèrent d'attendre, et rentrèrent dans Paris, non sans rire au nez du courtois gendarme, qui leur rendit la politesse. Le plus profond silence, né du plus réel étonnement, se lisait sur leur visage.

A la porte de Frédéric, ils s'entre-regardèrent, partirent d'un éclat de rire fou, et se donnèrent en se séparant une double et cordiale poignée de main.

Quand Frédéric ouvrit brusquement la porte, Marielle pâlit, fixa ses yeux sur le visage froid de son amant, et n'osa rien dire.

— Rassurez-vous, dit-il enfin en se jetant sur le pied du lit. Je ne l'ai pas seulement vu.

— Dieu m'a favorisée ! s'écria-t-elle avec explosion; je respire : et Charles ne m'a pas désobéi.

— Il faut remercier Dieu seul, Marielle; car voilà votre lettre d'hier que James n'a pas remise.

Marielle pâlit et sembla douter de ce qu'elle voyait.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Frédéric?

— Que Charles n'a pas de sang dans les veines, car il m'aurait, sans cela, mis à même de le savoir ce matin. Et croyez bien, Marielle, ajouta-t-il en lui serrant la main avec fureur, qu'il n'est pas de serment au monde qui tienne contre l'affront qu'il m'a fait! Mais rassurez-vous, mon amie; en esquivant de se battre, le lâche aura pris la résolution de s'exiler, car sans cela...

Dans la maison de monsieur Feuchères tout était bouleversé : sous la porte cochère des voisins et des voisines, groupés, questionneurs, inquiets, caquetaient à perte de vue. Le mercier, qui semblait avoir retrouvé ses jambes de vingt ans, passait et repassait sans cesse, ne se fiant qu'à lui du soin qui le préoccupait. Les femmes cherchaient à le retenir. L'une l'ar-

rêtait par le pan de sa redingote, l'autre par le bouton de son gilet. Il levait les yeux au ciel et ne pouvait parler. Seulement il regardait tout le monde d'un air hagard, et disait : Ma fille ! ma pauvre fille! Mon gendre ! mon pauvre gendre ! Le portier suppléait aux conjectures que faisaient naître de telles exclamations par des récits exagérés. C'était, disait-il, un guet-apens tendu par des artistes jaloux de monsieur Bouvet. Il savait l'histoire de bonne source : dix hommes avaient frappé l'artiste de coups de poignards à la porte ! La police est si mal faite ! Il s'était défendu avec bravoure, le tout sans bruit pour ne pas troubler le repos des voisins. Quatre assaillans avaient payé cher leur infamie. On pouvait les voir à la Morgue. L'un d'eux était jésuite à coup sûr. Un des meurtriers, grand et bel homme, légèrement atroce de figure, avait eu pitié de la victime, et c'est aux égards de l'assassin que le jeune peintre devait de n'être pas complètement mort. Monsieur Charles avait dix-sept blessures graves, nombre chéri des narrateurs d'événemens, et qui mentent toujours par nombre impair. A tout cela, chacun clouait des commentaires plus ou moins stipudes, et le quartier fut en rumeur.

L'appartement de Charles présentait la confusion la plus étrange. Des instrumens d'acier poli couvraient une table; des cuvettes, des linges ensanglantés se voyaient çà et là. Rosalie, remise des évanouissemens et des faiblesses de sa première révolution, était inclinée, le corps en avant, les mains jointes, la bouche ouverte, les yeux baignés de larmes, sur le visage pâle de son mari qui rouvrait les yeux. Madame Feuchères, pétrifiée, abasourdie sur un fauteuil, n'avait ni voix ni

larmes, et suivait d'un regard machinal le chirurgien qui nettoyait froidement ses mains dans un bol plein d'eau chaude. Deux demoiselles de boutique, immobiles près de la porte, se montraient du regard Charles, livide, muet, les cheveux souillés de boue et de caillots violets. L'infortuné souriait avec effort à Rosalie, détendait les doigts pour prendre la main de sa femme, ne pouvait soulever son bras, et murmurait le nom de Granger.

Enfin le chirurgien, ayant réuni tous ses instrumens dans une trousse en cuir rouge, vint près du malade, ferma les paupières pour se retirer dans la science, tâta le pouls, eut un léger clignement des narines et des lèvres, puis rouvrit les yeux, fit une douce inclinaison de tête à Rosalie, au malade, et tira délicatement les rideaux en prescrivant un peu de sommeil.

— Mais quelle est donc la cause du malheur? lui dit monsieur Feuchères à voix basse et près de la porte.

— Il faut penser à la guérison du mal sans s'inquiéter de l'origine du malheur, répondit l'Esculape. Le fait est une blessure, une blessure d'arme à feu. Il y a fièvre, fièvre ardente. Il a reçu l'averse : c'est le pis. Le bras est fracassé : mais ce ne serait rien; je crains un épanchement intérieur. Je crois qu'il y a lésion organique. Il faut une consultation. Faites que, dans une heure, deux de mes confrères se trouvent ici. Le cas est grave, et je ne veux rien prendre sur ma responsabilité.

Rosalie, qu'ils n'avaient pas aperçue, tomba mourante dans les bras de son père, et mordit son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

XXX.

L'Intime.

> L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs et chez les Arabes que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginé sur l'amitié sont admirables : nous n'en avons pas de pareils.
>
> VOLTAIRE.

QUAND Charles ouvrit les yeux, et rentra peu à peu dans la possession de son existence, ce fut d'abord dans sa tête un mélange d'émotions vagues, indécises, brisées. Il ne sentait pas la douleur matérielle. Elle sommeillait par suite de l'énorme quantité de sang qu'il avait perdu. Il y a pour ceux qui sortent du sommeil d'épuisement produit par une semblable cause, un quart d'heure de quiétude inexprimable, sorte d'ivresse intellectuelle qui berce voluptueusement l'esprit

et le soustrait à toute préoccupation forte. Le tranchant des passions reste émoussé faute d'énergie : l'excès du mal a suspendu la sensibilité. L'ame est plus riante et plus légère. La mémoire se tait, la prévoyance est nulle. L'ouïe, la vue et l'odorat, sens plus déliés que les autres, profitent de leur subtilité relative ; et c'est comme une fête, que cet état demi-rêveur où la sphère des idées est étroitement circonscrite. Un parfum qui voltige, la transparence des draperies, la mélancolie de la paix, tout se réunit pour entretenir cette extase qu'un bruit doit rompre, qu'une douleur fait évanouir, et qui s'éteint par degrés d'elle-même, comme les cercles onduleux qu'une pierre fait frissonner à la surface d'une eau dormante.

Charles resta sous cette magie du calme, se jouant du regard avec un rayon de soleil qui résistait aux ombres, s'éteignait, puis renaissait plus brillant et plus pur ; le reflet traçait une ligne capricieuse autour des plis de ses rideaux, et teignait d'une nuance d'or des milliers d'atomes qui se culbutaient dans son diamètre. A cela se joignait une senteur exquise, mêlée à l'espace, et comme une harmonie qui n'était pas de la terre, tant les sons en étaient sourds, et le timbre mourant.

Une porte s'ouvrit, et le charme disparut.

— Qu'est-ce que l'on m'a dit ? serait-il vrai ? où est-il ?

Puis ce furent des chuts discrets, des pas sourds, des ombres furtives se déteignant sur les blancs rideaux, et des chuchotemens mêlés de doigts qui claquaient avec force. Charles essaya de fixer ses idées ; il ne le put. Dès lors tout se mit à chanceler devant lui ; un balancement monotone et perfide se fit sentir.

Il essaya de peser sur son lit, qui tournoyait comme un vaisseau sur un gouffre, et se croyant prêt à tomber d'une hauteur effrayante, il fit un cri terrible, se trouva sur son séant, écarta les rideaux, et se montra l'œil étincelant, l'écume aux lèvres, les mains ensanglantées. L'effort avait rouvert sa blessure.

— Granger,.... mon ami,.... mon malheureux ami!

Ce fut tout ce qu'il put dire. Ses membres se raidirent, une contorsion spasmodique tourna sa tête vers les épaules comme s'il se disloquait; ses mains arrachèrent les couvertures, et des mugissemens frénétiques râlèrent au fond de sa gorge. On se précipita vers lui. Les chirurgiens qui se consultaient alors essayèrent vite une saignée. L'effet fut prompt : sauf à propos de quelques objets qu'il ordonnait d'écarter, et qu'il voulait toujours saisir comme s'ils étaient à la portée de sa main, illusion produite par les couleurs saillantes du papier de l'appartement, le désordre de l'intelligence se calma. Il ne se dessaisit pas de la main de Granger, qu'il couvrait de larmes, et qu'il tenait avec des frémissemens.

Enfin, il se laissa déposer sur les oreillers : mais ses yeux suivaient Granger, qui ne l'osa quitter d'une seconde. La poitrine du blessé se soulevait inégalement. Feuchères, dans un abattement complet, arrêtait des yeux pleins de mansuétude sur son pauvre gendre, qui ne pensait pas à lui. Dans cette figure d'homme âgé, défaite, convulsive, il n'y avait pas un muscle qui ne décélât la stupeur et l'intérêt. Charles ignorait comme il était aimé par ce cœur étroit, calculateur peut-être. Il oubliait tout, hormis Granger. Il oubliait Rosalie, qui ne le perdait pas de vue, et qui

plaçait quelquefois une main glacée sur le front brûlant de l'ingrat. On se taisait, car la consultation durait encore, et la crainte de l'avenir suspendait les inquiétudes curieuses sur un événement auquel on n'avait encore à donner que des réflexions hypothétiques.

Un incident très-léger rompit le silence. La pendule sonna. Chaque vibration porta sur les nerfs de Charles. Il suspendit la main pour commander le calme, compta d'une voix brève les heures une à une, éprouvant un soubresaut avec chaque désinence du timbre.

— Dix heures ! et mon duel !

Rosalie poussa un cri étouffé. Feuchères devint pâle, et se précipita vers un meuble.

— C'est une lettre, cria Charles ; donnez ! donnez-la-moi !

Granger la prit des mains de Feuchères, Charles la lui arracha, l'ouvrit, et la lut à voix basse.

— C'est de Frédéric, n'est-ce pas ? dit Édouard ; que dit-il ?

— Granger je n'ai que toi pour me laver d'un soupçon infâme.

— J'y cours à l'instant. Sois calme.

— Dis-lui, Granger, que je ne suis pas un lâche ! qu'il me reverra ! que je le châtirai ! mais ne dis rien à ma femme, à Marielle, à personne. Ah ! je souffre ! mais tu les as vus, ces hommes, ce matin ? qu'ont-ils dit ? Ne me cache rien.

— Il y a eu méprise dans le rendez-vous.

— Granger, tu me trompes. Dis-moi vrai, mon ami.

— Ce n'est rien. Tu vas t'emporter... Et dans ta situation...

— Granger ! je le veux !

— L'autorité avertie avait envoyé la maréchaussée sur le terrain !

— Malédiction ! enfer ! je suis déshonoré ! que vont-ils croire ?

Le chirurgien accourut, et voulut imposer silence à Charles. Il repoussa Rosalie, son beau-père.

— Dis-leur bien, Granger, à ces misérables, à ses témoins, à lui, quel accident m'est arrivé...

Ici il plongea un regard dur sur chacun de ceux qui se pressaient autour de lui. Il resta muet, ferma les paupières, sourit, puis évitant de regarder Granger, mais sans dessaisir sa main :

— J'étais sorti... Oui ! Je voulais essayer ma main. J'ai été au tir. Je ne sais comment cela s'est fait ! qu'importe. A moi seul la faute. J'avais un pressentiment. Ce ne devait pas être Frédéric. C'est moi qui me suis blessé. — Ce ne sera rien, n'est-ce pas, monsieur ? dit-il durement au docteur.

— Si vous évitez de parler.

— Que Frédéric vienne s'il en doute, entends-tu ? Sa présence me tourmentera moins que ses soupçons. Je supporterai mieux le visage de l'infâme que l'infamie de son incertitude. Va !

Granger prit son chapeau, et sortit avec le docteur, que Rosalie suivit aussitôt.

— Oh, monsieur Granger, courez, je vous prie, chez sa mère. Vingt fois avant votre arrivée, il a prononcé son nom dans le délire. Son nom et le vôtre, les seuls qu'il prononce ! Ne nous abandonnez pas dans une situation si affreuse.

Granger serra Rosalie dans ses bras, et se tournant vers le docteur préoccupé :

— Eh bien! monsieur? lui dit-il.

—Bien; beaucoup mieux, répondit ce dernier. De l'espoir, le plus grand espoir.

Rosalie, dans sa joie, baisa la main du chirurgien; mais Granger lut dans un regard de cet homme le démenti d'une confiance qui n'était qu'un mensonge pour relever le courage d'une femme.

Quand ils furent dehors, le docteur prit le bras de Granger.

— Vous êtes un homme!

— Il n'y a pas d'espoir?

— Aucun. A moins d'un miracle!...

Granger se jeta dans un cabriolet pour aller chez Frédéric. Bourrelé de fatigue et de transes, prêt à nier la science du chirurgien, puis aussitôt à croire qu'en ce moment l'arrêt fatal descendait sur le chevet de son ami, sa tête se perdait dans ce chaos de malheurs et de ténèbres. — Est-ce comme il le dit un accident? ou bien, comme Rosalie l'affirme, un guet-apens, un meurtre prémédité par des scélérats? qui croire, de lui qui peut tromper, ou d'elle qui ne forme que des suppositions vagues?... Puis cette colère ardente contre Frédéric?... quel secret y a-t-il entre eux? qui les a divisés?... Si?... mais non, ce n'est pas De Lannau! Ses principes sont légers, sans doute, et ses scrupules ne sont pas de fer : mais de la fatuité d'un élégant au crime d'un lâche?... Impossible; Frédéric est brave! Il se venge au jour, en face, devant une arme! Ce n'est pas lui!... Y a-t-il un second secret? qui en fait un, en fait mille. Ah! pourquoi Marielle a-t-elle voulu me séparer de mon ami?

Il monta d'un trait l'escalier. A l'aspect de Granger,

prompt comme la foudre, le jockei de Frédéric, espèce de petit polisson, galonné sur toutes les coutures, et qui portait souvent des lettres à Boulogne, resta consterné, et cria de toute sa force : — Monsieur Granger, mon maître n'y est pas.

Granger le prit par les oreilles, le repoussa, et frappa vivement à la porte en saisissant la clef.

— Il y est, reprit-il avec violence, puisque j'ai vu mouvoir ses rideaux : il faut que je lui parle. — Frédéric, réponds-moi !

Frédéric sortit : Granger le poussa pour entrer.

— J'ai à te parler en secret. Tu es seul, sans doute ?

— Mais...

— As-tu quelqu'un ici, oui ou non ?

— Non.

— Eh bien, j'y reste.

La porte fut refermée sur eux, et le jockei, tremblant, se hâta de déguerpir au plus tôt, de peur que la balourdise ne fût mise à son compte.

— Tu m'attendais sans doute ? dit Granger.

— Oui et non ! Viens dans une autre chambre.

— Je suis bien ici pour ce que j'ai à te dire. Tu n'as pas vu Charles ce matin ?

— Non, et j'en ai pris mon parti, comme tu peux le voir.

— Tu triomphes de son absence peut-être ? Tu es heureux de le croire lâche !

— Nullement ! car j'y comptais.

— C'est un mensonge, Frédéric ! tu ne pouvais espérer un hasard de ce genre.

— Granger !

— C'est un mensonge, te dis-je, et n'insiste pas !

car sa réputation m'est aussi chère que la mienne, et volontiers pour répondre à ton insultante opinion sur lui, j'accepterais son honneur à venger.

— Cela prouve ta crédulité dans son courage : mais j'ai pour preuve de mon opinion son absence sur le terrain. Sais-tu qu'il a bien des défenseurs pour sa cause, sans compter les sabres de la gendarmerie?

— Et voilà justement ce qui me met hors de moi-même, car je suis cause involontaire de cet incident par mon étourderie fatale. C'est moi... moi, qui l'ai occasioné!... Faut-il te le jurer sur l'honneur?

— Je te crois! mais il n'a pas paru, et cette seconde étourderie n'est pas sans doute de ta fabrique.

— Eh ! le malheureux!... il se meurt; il est brisé, sanglant...

— Comment,.. que veux-tu dire?

— Assassinat ou maladresse, querelle survenue je ne sais quand, ou fatalité, nous sommes menacés de le perdre.

— .....Si je ne te savais candide et incapable de fabriquer une histoire!...

— Viens donc à l'instant même près de son lit si tu ne me crois pas!

En ce moment, soit par répercussion d'idée, soit pur hasard, Granger crut avoir vu trembler les rideaux du lit. Frédéric eut une toux légère, et s'appuyant sur la moulure d'acajou, affecta d'imprimer à ce meuble un léger mouvement.

— Non, dit-il, je ne suis pas sûr de lui faire honneur ou plaisir par ma visite.

Granger ne répondait pas, Frédéric se retourna. Édouard soulevait du bout des doigts, sur le dossier

d'une bergère, une garniture de robe en satin, ornée de roses blanches, et contemplait De Lannau avec un dédaigneux sourire. Frédéric se mordit les lèvres et pâlit. Granger jeta un coup d'œil expressif vers le lit, dont les rideaux, refoulés en désordre, semblaient avoir été ramassés de la sorte pour quelque ouvrage domestique. Le regard de Granger était moqueur, et signifiait une question. Frédéric hésita une minute, puis répondit par un clignement des yeux, en affectant bonne contenance.

— Honneur! je ne dis pas, reprit Granger en s'asseyant : plaisir, peut-être!

— Eh bien, en tout cas, si tu le veux, partons! dit Frédéric embarrassé.

— Non, reprit Édouard en insistant sur chaque mot; je veux d'abord *profiter* de ce que nous sommes *seuls* pour obtenir de toi, *sans pitié*, la *vérité* sur l'origine *réelle* de votre brouille.

— Mais... je n'en sais pas d'autre que celle que tu connais toi-même.

— J'en soupçonne une autre, Frédéric, insista Granger en examinant un voile.

— En vérité! ne causerions-nous pas mieux dehors, Édouard?

— Non, jamais si librement... Ce que j'ai à te dire exige que personne ne soit en tiers; il ne faut pas livrer de telles franchises au vent de la rue : il s'agit de tes mœurs.

— Tout Paris les connaît, et moi, plus que personne.

— Je ne veux pas les redire à la capitale. Entre nous, comme il n'est possible de croiser ton chemin que sur

ce terrain-là, je commence à m'expliquer parfaitement le secret des chagrins jaloux de Rosalie.

— Mais, mon cher Granger.....

— Mais, mon cher Frédéric, il y a une femme là-dessous.

Et du doigt il désigna formellement le lit en arrêtant les yeux sur Frédéric décontenancé.

— Car c'est le fonds de toutes tes intrigues ; le divertissement obligé de tes batailles ; l'occasion où tu fais le mieux briller ton génie. Heureux mortel ! ne les as-tu pas par milliers ?

— Par exemple ! ai-je affiché jamais une si triste vanité ?

— Oh ! ce n'est pas pour effaroucher ta modestie ! Cette fois, ce sera, j'imagine, quelque vile créature tombée de lui à toi ; car de toi à lui, c'est impossible !

— Granger ! ces expressions, ta manière de les dire.....

— Entre nous, je te dois toute franchise. Charles t'aimait sans t'estimer : maintenant il te méprise et te hait. Ce progrès a sa cause : cette cause, je l'ai trouvée ; je n'en doute plus : c'est, je le répète, quelque misérable dont tu lui auras dérobé la possession, ou, pour parler ton idiome, la conquête.

— Je ne soumets pas, ce me semble, mes affections à ta censure, et tu devrais m'épargner, dans une telle circonstance, un pareil langage.

— Je ne veux pas te l'épargner, moi.

— Mais enfin, Granger, quel est ton dessein ?

— D'être entendu jusqu'au bout. Rassure-toi ; je ne te demande pas un nom que je ne pourrais entendre de Charles. Il a jugé le véritable prix de sa perte, puis-

qu'il me la tait; et je la juge bien mieux encore, c'est-à-dire bien plus bas, puisque Frédéric en profite. Je te laisse un secret de ce genre. Il y a des choses qu'on ne ramasse pas dans la boue.

— Tu sembles te complaire, Granger, par ta sagacité prétendue, à me tenir... ou à t'imaginer que tu me tiens sur des charbons ardens.

— Du reste, si infâme qu'elle puisse être, comme il t'appartient de venger Charles, je la plains.

— Courage, mon ami, courage : use et abuse de ton privilége.

— Sans doute, elle était coupable, très-coupable, celle qui faillit troubler le repos de Rosalie; mais Charles offrait au moins quelques principes d'exaltation; le contact de son bras ne déshonorait pas au dehors : la médisance pouvait avoir des scrupules. Cette malheureuse encourait encore plus de blâme que de mépris; l'imprudence avait pu faire son crime, et non le vice : il y avait faute et non bassesse.....

— Un pareil entretien ne saurait durer davantage sur ce ton, dit l'impétueux Frédéric; et tu as d'autres desseins, Granger, que de me donner une simple leçon de morale ?

— Je n'en ai pas d'autre pour le moment; et je regrette profondément de perdre à tes oreilles une franchise qui ne saurait te réformer. Ce n'est pas la première fois que je me permets de te parler à cœur ouvert, tu le sais. Il vaudrait mieux que ma voix pût retentir et se graver dans l'ame d'une de tes victimes. Mon langage ne saurait ni te blesser ni te convertir : avec d'autres, peut-être serait-il plus heureux.

— Parbleu! Granger, j'aime à t'entendre dire que

tout ce que tu me répètes est inutile : j'en avais déjà la pensée. Ta conviction est, en outre, une autorité fort respectable, et je m'attends, bien certainement, que nous fermerons au plus tôt ce chapitre de bavardage.

— Tu seras pour elle le vengeur de Charles, te dis-je ; et même cette prédiction te fait déjà sourire.

— Moi ! je suis d'un sérieux de glace !

— Qui ne sait que ce qu'une femme peut aimer de réel en toi, c'est moins l'amant que l'homme, c'est plus le vice que l'ame ? As-tu jamais, sois franc, séduit autre chose que la corruption : en de femmes, sinon de la troisième main ?

— Et que t'importe ? si cela est à ma guise. Puis, qu'en sais-tu ? Vais-je te prier de te mêler à tout cela ? J'admets, ce qui n'est pas, que Charles se soit heurté réellement à de semblables épisodes de ma vie, ou moi de la sienne ; va parler à qui peut t'entendre, puisque tu m'as déclaré sourd. Convertis Charles, et laisse-moi la paix.

— Et c'est aussi la paix que je te demande, moi ! car ton duel avec lui m'atteignait ; car ton épée se croisait en quelque sorte avec la mienne ; et, puisque j'en ai deviné la hideuse raison, j'ai bien quelque droit peut-être de te demander à quel titre tu peux vouloir verser le sang de mon meilleur ami.

— Je te dirai mille fois que c'est lui seul qui l'a voulu.

— Je le crois : mais c'est toi qui l'as cherché.

—Soit ! mais puisque je n'ai pas reculé, ce n'est pas cela qui peut me couvrir de honte !

— Auprès d'une femme perdue, non ; mais à mes

yeux, si. Ce qui me console, Frédéric, c'est qu'elle ne peut s'arrêter en passant par tes mains; c'est que tu te lasseras d'elle, comme elle de toi. La variété est le charme du désordre. Elle descendra rapidement les derniers échelons de la débauche. Oui, de la débauche! Car au fonds ne sois pas fier de ton œuvre. Tu n'as dépravé dans ta vie que la dépravation, toi qui fais métier, spéculation, gloire, de te jouer de leur sottise, de livrer leurs faiblesses au vent, de les briser quand elles te nuisent ou t'ennuient.....

— C'est Charles, c'est encore Charles qui a lancé ces calomnies de sang et de fange que tu ramasses.....

— Que ne peux-tu t'en laver autrement que par un coup d'épée, et prouver désormais au monde, qui t'a depuis long-temps apprécié, que tu es autre chose qu'un brillant duelliste, un breteur qui se fie à son étoile pour se dispenser de toute autre loi; un homme plus heureux enfin sur le faux point d'honneur que délicat sur l'honneur véritable! Le peux-tu?

— Je pourrai tout pour faire cesser cet entretien qui m'excède et qui me brûle.

— Il est vrai que tu n'y brilles pas; car c'est même la première fois qu'au lieu de cribler de tes méprisantes paroles une femme assez démoralisée pour se jeter à toi, tu balbuties pour te défendre, comme si tu lui servais de bouclier : on la croirait présente. Cela n'est pas dans ton naturel, et je félicite celle qui t'en fait sortir.

— Terminons! que veux-tu, Granger? Tu comprends qu'une situation pareille ne peut se prolonger encore; que je devine toute ton arrière-pensée; mais que je compte sur ta réserve naturelle dans cette oc-

casion où tu sembles sur le point d'en sortir. Dis-moi ce qu'il te reste de paroles dures à me dire, et que je sache enfin si je puis faire quelque chose qui te plaise, ou si tu veux me pousser à d'autres extrémités.

— Tu sais bien que je ne les cherche ni ne les évite. Cependant, Charles se meurt, plutôt de son tourment d'esprit encore que de son mal. Il n'est pas lâche; mais il frémit de penser qu'on ait pu le croire : c'est une cause de fièvre, un tourment capable d'aggraver ses souffrances, de hâter sa mort. Rends-lui toute sa santé, sauf à lui prendre plus tard toute sa vie. Mets un baume sur sa blessure : ajourne ce rendez-vous. Rends justice à ce caractère dont le mien répond. Écris-lui.

— J'aurais l'insulte, et je ferais l'excuse!...

—Ah ! Frédéric, tu ne seras que trop vengé; car on en désespère.

Frédéric, avec rage, prit une feuille de papier et griffonna quelques lignes en haussant les épaules. Dans un moment où Granger pensif, ployé dans un fauteuil, regardait tristement à terre, De Lannau posa légèrement une main sur le lit.

Enfin il ploya le billet sans le cacheter, et le remit à Granger qui le lut.

— Est-ce cela, persécuteur ?

— Oui, c'est cela. Mais je ne t'en ai pas l'obligation directe, et ce n'est pas à ta conscience seule que je le dois. Adieu.

— Dis-moi, Granger, un mot !

— Parle.

— Ceci doit rester entre nous : je veux dire que tu n'en trahiras rien qu'à ceux qui en sont les confidens

forcés; mais à monsieur Feuchères,... à d'autres,... à ta femme...

— Rêves-tu? moi! révéler de semblables scènes à ma femme, à Marielle? Elle me dirait, et avec raison, que mes chagrins me sont bien dus, puisque je n'ai pas été plus scrupuleux dans le choix de mes amis.

— Il faudrait lui répondre que, si l'on était scrupuleux, on ne pourrait voir personne.

Frédéric reconduisit Granger : puis quand il le vit franchir la dernière marche de l'escalier, il ferma vivement sa porte, et courut ouvrir les rideaux.

Marielle, accroupie contre la ruelle, était livide et presque verte; elle effraya Frédéric. Il essaya pourtant de lui sourire.

— Vous osez rire, malheureux!

— Et qui pouvait s'attendre à cette visite?

— Et à cette flétrissure, juste ciel! murmura l'Espagnole en se cachant le visage dans les mains.

Frédéric n'entendait pas, il ramassait un papier.

— Nous croyons, dit-il, n'avoir couru qu'un péril, nous en avons couru deux. Ce diable d'homme marchait sur la lettre que vous aviez écrite pour Charles. Au feu la missive indiscrète, n'y pensons plus. L'exercice, la colère et l'amour m'ont donné de l'appétit, ma toute charmante, et nous déjeunerons, si bon vous semble.

— Ah! De Lannau! que va devenir Charles?

— Granger exagère. L'avant-veille de leur retour de Florence, il m'avait écrit dans un style à faire trembler, que Bouvet était mourant; je le croyais; je préparais mon deuil; et en débarquant chez moi, il dé-

vore trois cloyères d'huîtres. La véritable amitié voit tout en noir, dans ces sortes de bagatelles. Nous déjeûnerons donc ! et comme vous m'en parliez, ma belle amie, avant la visite fort originale de votre contrariant mari, je vous ramènerai ensuite à Boulogne. Il faut avouer que, si je deviens jamais fat de ma vie, ce ne sera pas parce que l'ami Granger se sera gêné pour me dire mon fait. Si vous aviez pu compter comme témoin, madame, je serais pourtant dans la triste nécessité de lui couper la gorge. A quoi lui sert le raisonnement ? il trouve le voleur du premier coup ; mais du diable s'il songe à se fouiller pour savoir d'où vient le vol. De fait, j'avais plus peur de votre trouble que de son indiscrétion. A propos, je vous tiendrai au fait des nouvelles de Charles. La femme de chambre d'Agathe a fait porter ici vos effets ; quand il a touché cette robe fatale, j'ai vu briller des épées ; je me sentais gauche ! Il faut ne pas bouder : il faut ménager vos jolis yeux noirs. Sur ma parole, ses impertinences n'allaient qu'à moi, et je suis heureusement cuirassé de quelque philosophie. Je ne pouvais pas le jeter par la fenêtre. Il faut avoir pitié d'un mari, et savoir lui pardonner ses maximes, même lorsqu'elles frappent juste. Je n'avais qu'une manière de me justifier de ses avanies, c'était de le couvrir de ridicule. Permettez-moi de continuer la satire à huis clos. Laissez à ma justification le charme d'une vengeance discrète qui ne le fera pas mourir, et pour laquelle je veux vivre uniquement désormais.

Tandis que De Lannau déployait les subtilités de sa dialectique pour calmer l'humeur sombre écrite dans les yeux de Marielle, Granger avait dépêché vers Char-

les le petit mot de son adversaire repenti. Puis hâtant le galop du cheval, il descendit enfin dans l'hôtel immense et délabré de la rue de la Cerisaie.

— C'est monsieur Granger, si je ne me trompe, dit avec étonnement la veuve quand il pénétra près d'elle.

— Oui, madame.

— Quel est donc le hasard... Mais, vous semblez triste... Charles est malade? mon fils est retombé? Dites. Ah! monsieur Édouard, le plus grand des malheurs me serait-il arrivé?

— Il vous demande, madame, et nous attend tous deux.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'a-t-il? En différant de me l'apprendre, vous me tuez.

— Une blessure...

— En duel?

— Il assure que c'est un simple accident, en maniant un pistolet.

— Ah! monsieur Granger, c'est une tentative de suicide.

— J'ai des motifs de croire qu'il n'en est rien.

— Et moi, mille raisons de le craindre. Si vous aviez vu sa mélancolie, si, comme moi, vous aviez écouté ses soupirs dans la nuit, vu des larmes dans ses yeux, lu dans toutes ses habitudes perdues le secret d'un découragement profond... Mon fils a voulu se tuer.

— Mais il devait se battre en duel le matin.

— En duel! et pourquoi?

— Ah! pourquoi. C'est ce que j'ignore, madame! J'ai depuis long-temps perdu sa confiance en m'isolant de lui. Charles, maintenant, a des secrets pour moi! Voilà le fruit de ma sotte faiblesse, du sacrifice de ma

volonté. J'étais maître, et j'ai laissé désarmer mon pouvoir. Il m'aimait, et je l'ai blessé. J'ai lacéré le contrat qui l'unissait à moi comme à son propre frère, qui mettait nos sympathies en commun. Voilà ce qu'ont fait ma femme et ma belle-mère. Marielle et madame Millin m'ont éloigné de mon ami ; elles me l'ont aliéné : l'une par esprit de domination, l'autre par folle jalousie. La déraison de ma femme, et la perfidie de sa mère m'ont rendu coupable envers mon camarade. Elles ont banni de mon toit une amitié qui précédait la leur et qu'avait sanctifiée le temps. En une minute, j'ai renié quinze années de ma vie, et cela sans motif; uniquement parce qu'on osait proférer obscurément quelques mots ridicules, avoir ou feindre de la jalousie ! Et sur qui, grand Dieu ! J'ai cédé sans dessein de rompre, consenti pour temporiser, voulu ce qu'on voulait, de peur d'envenimer une opposition hostile, et c'est par habileté que j'ai commis la faute. Oh ! madame Bouvet, puissé-je la réparer ! sans doute mon absence l'a laissé trop à lui ; mille passions ont tour à tour couvé dans cette ame ardente. Je le sais. Je fus long-temps dépositaire de ses secrets. Il a beaucoup aimé. Sa tête s'exalte facilement. Ce sont les passions de Ducrest dans une ame plus civilisée. Sous le ciel du cap de Bonne-Espérance, il a puisé toute la sève des constitutions africaines. Seul, moi, je savais lutter contre ses penchans, calmer ce sang énergique; en m'associant à ses désirs, je les modérais. Il me cédait sans le vouloir, quand il croyait m'entraîner dans son tourbillon; sa fougue s'épurait à mon calme, tandis que son exaltation me soulevait à moi-même. Divine et sainte amitié, je l'ai comprise et je l'ai profanée. Ah ! c'est lorsqu'on

la perd qu'on en conçoit la grandeur. De même qu'à Florence, quand il faillit périr après m'avoir sauvé des flots, Charles bégayait nos deux noms dans son délire, il ne cesse encore de vous nommer, de me sourire. Sa raison renaît si je lui parle. Pauvre mère ! Malheureux Charles ! Ah ! madame Bouvet, s'il meurt, ne comptez pas sur mes consolations ; je ne saurai vous apporter que mes larmes.

Et brisé d'émotion, de fatigues, Granger se jeta sur un fauteuil. Madame Bouvet, perdue dans ses craintes, précipita son départ. Une heure après, ils descendaient tous deux du cabriolet, à la porte de monsieur Feuchères.

XXXI.

La Révélation.

En vérité, je vous le répète, cet homme est innocent.
PILATE.

En passant sous la porte cochère, et comme la mère de Charles s'appuyait au bras de Granger, celui-ci fut appelé de la rue ; ils s'arrêtèrent et furent rejoints par Victor. Tandis que ce fidèle domestique, tout essoufflé de sa course, parlait à son maître, un prêtre, en costume d'officiant, suivi d'un enfant de chœur chargé d'un livre, passa près d'eux rapidement, s'achemina sous le vestibule de l'escalier, et monta. Madame Bouvet pensa qu'elle avait vu cet homme quelque part, et l'à-propos d'un tel souvenir, joint à ses craintes maternelles, la détermina vivement à quitter Édouard, pour

savoir au plus tôt si cet incident ne concernait pas son fils.

Victor expliqua rapidement à son maître que madame Granger, ayant appris l'irruption nocturne d'une bande de forçats à Boulogne, priait son mari de hâter sa présence auprès d'elle, pour la tranquilliser. Du reste, les perquisitions de l'autorité continuaient, et l'individu suspect, arrêté dans la nuit, allait être transporté en prison, ainsi que sa récéleuse, dont en dépit du silence de ce misérable on avait enfin trouvé la piste. Granger, sans permettre à Victor de s'arrêter, le renvoya pour veiller sur sa propriété, en le chargeant de dire à Marielle qu'en tout état de choses, il serait près d'elle à la nuit tombante.

Ces menus détails réglés, il escalada vivement les deux étages et poussa la porte; madame Bouvet ouvrait alors celle de la chambre à coucher, et Granger y pénétra presque aussitôt qu'elle. Le tableau qui les frappa vaut bien que nous nous y arrêtions.

Au dernier plan, appuyé sur le coude et presque renversé contre la poitrine de monsieur Feuchères qui l'étreignait avec une altération visible dans ses traits, Charles, sur le bord de son lit, dont les rideaux étaient suspendus aux patères, l'œil étincelant et dur, considérait avec mépris le prêtre qui faisait alors une humble révérence en tenant sa calotte cléricale contre sa poitrine; madame Feuchères, plus en avant, occupée à préparer de la charpie sur ses genoux, était ployée en deux, à demi levée de son fauteuil, et poussait affectueusement un siége à l'abbé, en le lui désignant du regard; sur la droite, l'enfant de chœur, distrait par un chat angora, qui venait en faisant le gros

dos tirer les bandes de coton de sa ganse rouge, passait une main craintive sur le poil de l'animal. En face, près de la fenêtre, interrompu dans l'examen d'une cuvette chargée de sang, qui se trouvait sur un petit guéridon, le chirurgien lançait un coup d'œil de surprise au théologien ; et Rosalie, au milieu de ce groupe, une main tendue vers le visiteur importun, agitant l'autre vers son père, pour le supplier de ne rien dire, semblait conjurer le saint homme de rétrograder sur ses pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Granger.

Le prêtre se retourna et fit un salut.

— Qu'il sorte ! encore une fois, qu'il sorte ! s'écria Charles, d'une voix faussée par la colère. Et il laissa rouler sa tête affaiblie, entre les mains de sa mère, qui s'était avancée vers le malade, et couvrait ses cheveux de baisers.

— Avez-vous entendu ? dit Feuchères d'un accent contraint. C'est lui-même, c'est le malade qui le veut.

— Vous a-t-on mandé, monsieur ? ajouta le chirurgien.

— Quand le devoir l'ordonne, un chrétien n'attend pas...

— Il a tort, interrompit le chirurgien ; et cet excès de zèle qui est peut-être selon la foi, n'est pas selon la prudence.

— Je n'ai pas affaire à vous, monsieur ! Vous n'êtes que le médecin du corps, et je viens pour l'ame. Je ne touche pas à votre science : respectez mon caractère et ma mission.

— A quel but tout ce verbiage, monsieur Severin ? dit alors Granger qui le reconnut. Personne ne vous

demande : le malade veut que vous sortiez ; je vous en prie, ainsi que madame ; et vous devez avoir assez vécu pour savoir l'inconvénient positif de l'apparition d'un homme de votre robe dans un tel moment.

— Quand un chrétien est sur le bord de sa tombe...

— Chassez donc cet homme ! dit avec force le chirurgien.

— L'église lui doit des sacremens...

— Il ne s'en ira pas, l'infâme ! dit l'artiste avec emportement.

— Pour Dieu ! retirez-vous ! s'écria Rosalie.

— Vous repasserez dans un autre moment, mon père, ajouta madame Feuchères tremblante.

— Voilà bien les enfans du siècle ! s'écria le prêtre avec un rire amer, tandis que Granger s'efforçait de le tirer poliment au dehors ; de ce siècle qui s'éteint dans l'athéisme, où la philosophie a répandu sa bave impure sur les feuillets du saint Évangile ! Ils nient la révélation, la pensée de Dieu dite à l'oreille du faible, et qui le relève comme un roseau. Pour eux, l'univers est vide, la création ment : le tombeau n'a point de portes sur l'éternité, la vertu d'espoir, le crime d'expiation ; la limite de l'avenir est renfermée dans l'étroite enceinte du sépulcre : l'orgueil est leur Dieu, leur ame une proie aux vers. Je resterai.

— Misérable intrigant ! te tairas-tu ? dit Charles en bondissant sur ses genoux, et de sa tête livide, convulsive, dépassant alors celles de son beau-père et de sa mère.

— Oh ! monsieur ! dit Rosalie aux genoux du prêtre ; voyez le mal que vous lui faites !

— Mon père ! ne vous exposez pas ! ne l'exposez pas

lui-même ! s'écria madame Feuchères en courant ouvrir la porte pour débarrasser le passage.

— C'est un énergumène ! dit le docteur.

— Vous n'y songez donc pas, monsieur Severin? murmurait Granger.

— Toutes les légions de l'athéisme ne sauraient m'arracher d'ici ! reprit le prêtre en se cramponnant au marbre de la cheminée.

— Donnez-lui vingt francs, et qu'il s'en aille, reprit le chirurgien.

— Bon pour toi, misérable ! qui fais profession d'humanité pour t'enrichir ! cria le prêtre d'une voix tonnante ; pour toi qui spécules sur la douleur ! qui souris à la peste, ton seul Dieu ! qui ne vois de salut pour l'homme que dans les chances de ton art borné, et qui mourra sur des monceaux d'or avec l'espoir du néant !

— Une saignée ne vous irait pas mal, mon ami ; et je vous la ferais volontiers gratis, si je ne savais que le seul remède possible est de vous écraser comme un insecte.

— Calmez-vous, mes sœurs, reprit le prêtre d'une voix douce. Laissez-moi m'approcher de cet homme qui tombe en poussière et dont l'ame va se dégager de sa dépouille matérielle.

— Décidément, monsieur Severin ! s'écria Granger d'une voix ferme, vous excédez toutes les bornes de la décence et de l'humanité ! Je rejette sur votre responsabilité le résultat d'une semblable scène.

— Et je l'accepte, dit l'ecclésiastique avec joie, si je puis faire descendre les flammes de l'espérance au chevet de l'incrédule.

— Quelle indigne capucinade! pensa tout haut Granger furieux.

— Pour la dernière fois, sortiras-tu? dit Charles; et par un effort inattendu, il repoussa Feuchères et sa mère, qui le conjuraient de se calmer, sauta sur un fusil de chasse accroché contre la muraille, et voulut, en trébuchant, marcher à l'abbé qui pâlit.

— Un meurtre! cria l'énergumène; on veut m'assassiner! Ce n'est pas un domicile de chrétiens; c'est une caverne de brigands! J'apportais les pardons du ciel: je les remporte! Le crime est sur cette maison: qu'il y reste!

— A moi! monsieur Granger! dit le chirurgien.

Et tous deux, saisissant le prêtre qui se démenait, le portèrent au dehors, tandis que Charles, affaibli par la secousse, roulait sur le plancher de l'appartement avec des convulsions.

On n'entendit plus dans la chambre que les trépignemens spasmodiques du blessé et les sourdes exclamations de rage de Severin, qui, s'arrêtant sur les marches de l'escalier pour attirer les voisins, invoquait les feux de Sodome sur ce conciliabule d'athées.

Tandis que la garde, attirée près de la porte cochère par les clameurs et la foule, divisait l'attroupement; que le prêtre, fier de sa résistance et de son martyre, rentrait à la sacristie avec une auréole de courage sur le front, monsieur Feuchères, qui avait désarmé Charles, tentait en vain de le porter sur le lit; et ce ne fut pas trop de tous les efforts réunis pour en venir à bout. Un transport cérébral se joignit au mal de la blessure: elle était mise à vif, enflammée: et, pendant près de trois heures, le délire résista aux calmans

qu'on essaya d'administrer. La glace frémissait sur son front, et les sinapismes furent impuissans. Enfin il resta dans une torpeur profonde, presque sans souffle, et tellement épuisé par la sueur glacée qui perlait à ses tempes et à sa poitrine, que l'on aurait pu le croire mort. Il n'avait plus rien de cette habitude mélancolique de visage qui donnait autrefois à ses préoccupations un air de douceur affectueuse. Ses orbites étaient bistrés, ses lèvres violettes, sa bouche ouverte, le noir des yeux disparu : il faisait peur.

Une seconde consultation eut lieu. On écouta sur sa poitrine; on en fit sonner le creux; une glace fut ternie à la vapeur de son haleine insensible; on essaya des moyens artificiels pour ressusciter la chaleur des extrémités; enfin, le soir il donna des symptômes plus énergiques d'existence : il rouvrit les yeux, les promena sur tout le monde, reconnut chacun, se rappela comme un rêve la scène du matin, sourit à Rosalie, à sa mère; puis il demanda Granger, qui lui tenait la tête, et sanglotait comme un enfant.

Le chirurgien, brave jeune homme, gai de caractère, et désirant surtout reconforter son malade du côté moral, l'interrogea discrètement sur mille particularités, le mit en belle humeur en répondant à toutes les questions, lui parla de l'Italie, où il n'avait pas été, des arts, qu'il ne connaissait point, recommanda fort expressément qu'on éloignât toute cause d'émotion, qu'on parlât peu autour de son lit. En se retirant, il dit à la famille que si le lendemain, à pareille heure, son malade était dans le même état, ce serait un signe d'amélioration; puis, venant à Rosalie, il ordonna d'un ton doctoral qu'elle allât se reposer. Comme

l'angélique créature s'obstinait à demeurer toute la nuit près de Charles, il enjoignit en secret à monsieur Feuchères de lui faire prendre une boisson assoupissante, vu que les amis de son client auraient sans doute plus d'une veille laborieuse et plus d'une nuit à passer.

Sur le seuil de la porte, il fit un signe à madame Feuchères.

— Vous êtes une digne femme, une bonne mère : vous me comprendrez, je suis sûr. Notre jeune homme a mieux résisté que je ne l'aurais osé penser à la visite de ce monsieur noir de tantôt. Mais ces messieurs noirs ne sont bons, la plupart du temps, qu'à gâter un malade et à le tuer. C'est vous, n'est-ce pas, qui l'avez fait venir...

— Monsieur...

— C'est vous : je l'ai deviné tout de suite. Je lis sur la figure. L'intention n'est pas mauvaise au fond. Il y a des gens que ça remet; d'autres qui en ont peur et croient que c'est une préface de la bière. Moi, je m'en sers comme d'une autre chose. Ici ce n'est pas le même cas : votre gendre, car c'est votre gendre, je crois, n'aime pas leurs simagrées. Eh bien ! il faut lui passer ses caprices. Il ne faut pas contrarier votre gendre. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Monsieur, si j'avais su...

— Vous le savez maintenant. Donnez-moi votre pouls. Hum ! vous êtes agitée. Allez prier pour notre jeune homme : ça ne peut pas lui faire de mal, et ça vous fera du bien. Pensez à moi dans vos prières. Dieu aime se faire prier : vous en avez le temps ; c'est votre affaire. Mais ne priez pas devant votre gendre.

Madame Feuchères promit bien de se conformer au conseil du savant docteur.

Le soir était déjà bien avancé lorsque Granger se résigna bien à regret à partir pour Boulogne. Il prit à part Rosalie et madame Bouvet la mère.

— Mon intention, jusqu'à nouvel ordre, est de taire cet événement chez moi, leur dit-il; ainsi ne vous étonnez pas, je vous prie, si Marielle ne vient pas; d'ailleurs sa présence ajouterait à vos embarras. Nous n'avons que trop de monde ici. Les visites des gens inutiles sont plus que dangereuses, comme nous en avons eu ce matin la preuve.

Il cachait par ces excuses banales sa véritable pensée; cependant il fut compris. Rosalie et sa belle-mère échangèrent un coup d'œil, et plaignirent de commun accord la faiblesse d'un ami qui se cachait de son ménage pour remplir un devoir d'amitié. Granger, de son côté, subissait la loi du piége imaginé par Charles et Marielle en d'autres temps : combien de ressorts secrets de ce genre sont les mobiles de plus grandes histoires !

Depuis long-temps Charles repose; sa mère veille sur lui, et conjure monsieur Feuchères de céder à ses habitudes : l'honnête mercier se fait une loi de résister à cette supplication et de tenir tête à la mère de son gendre. Toutefois, malgré lui, en dépit de sa fermeté de commande, de sa tabatière ouverte et refermée cent fois, de ses paroles décousues, rares, entrecoupées, le plomb du sommeil s'aloordit sur sa tête qui touche sa poitrine. Enfin il se décide. On soulève Rosalie, que le breuvage du docteur rend docile : elle est portée sur un lit dans l'arrière-boutique, et la solitaire de l'Arsenal reste sans témoins avec son fils.

Les boutiques viennent de se fermer : un lit de paille semé sur le pavé de la rue absorbe le bruit des voitures. Le portier veille pour que le coup de marteau des hôtes retardataires ne fasse pas tressaillir monsieur Bouvet. La chambre est close, et sur un feu de tourbe, emprisonné sous les grilles de fer, des bouilloires d'argent contiennent diverses préparations ordonnées par les médecins. A la pendule enlevée, on a substitué une montre dont le tic-tac paisible et monotone ne peut inquiéter Charles. Déposée au fond d'un vase de porcelaine, la lampe jette au plafond des cercles vaporeux et tremblans : un grand calme règne.

Cependant, quoique paisible, Charles ne dort pas. L'heure funeste est revenue pour lui, où trop de calme le laisse à sa pensée. La fièvre avec ses déchiremens nerveux, la douleur avec sa pointe aiguë et ses tenailles mordantes, ne le torturent pas ; il en est libre encore. Il n'a point de distractions, de lest douloureux contre le vagabondage de ses réflexions amères. Une idée, une seule idée est là, fixe, infernale, immobile ; elle lui déroule, sur la grise obscurité de ses rideaux, des milliers d'images qui toutes se tiennent, s'enchaînent, se lient : feuillets d'un même livre ! Tout un drame conjectural marche et se tourmente dans son cerveau : et puis qu'a pu dire madame Millin à Marielle le dernier jour qu'elle la vint arracher aux dangers de Belleville ? Était-elle véritablement chez madame de Soubise ? L'obstacle n'a-t-il fait qu'accroître entre elle et De Lannau le désir d'un rapprochement ? N'a-t-il pas sauvé de la dépravation cette ame qu'il se plait à croire digne encore, et pure comme les anges ? Par quelle fatalité Granger s'est-il trouvé à Boulogne lorsqu'il ne

devait être qu'à la Nouvelle-Athènes? Et comment l'incident d'une visite nocturne que Granger, dans sa confiance, n'a pu s'expliquer, n'a-t-il pas amené Marielle à s'informer de lui? Il a bien examiné son ami : ce sont les mêmes regards, les mêmes soins affectueux et bons qu'aux jours de Florence, quand dégoûté de la vie et de ses pinceaux, Charles crut devoir mourir, et ne survécut que pour le malheur de tant de gens qu'il chérit et dont il est chéri. Quoi! pas un effort de Marielle, un avis mystérieux, un mot de sa main, sa présence! ou le lui tairait-on? N'aurait-il bravé le danger de se faire transporter mourant chez lui, perdant la force avec le sang, que pour perdre l'espoir avant la vie? Oh! qu'il lui pèse, qu'il lui est cher, sacré, mais douloureux à la fois, ce secret qui n'est pas seulement le sien, qu'il a tout risqué pour sauver, qu'il voudrait cependant répandre! Ce secret qui tient sa vie suspendue, mais aussi l'honneur de Marielle! tourment d'idées, chaos où sa tête se perd! Être là, courbé sur un lit, paralysé par la faiblesse; n'avoir qu'une préoccupation qui renferme un germe de salut ou de désespoir; tenir comme Pandore la boîte fatale d'où sont sortis tant de maux, et ne savoir si le seul, resté pris, est fatal ou pur, perfide ou ravissant; sentir qu'un an de vie s'en va par pulsation, que le temps dévore ses membres, sa sève, son énergie, et s'acharne comme le bourreau sur tout son être; avoir des frénésies de tout dire, des considérations sinistres pour se taire; s'éteindre dans le doute, baisser à vue d'œil; craindre d'alarmer, d'affliger la tendresse de Rosalie, de flétrir Édouard; léguer à tous la jalousie et ses morsures, des violences sans nombre, le divorce des ames, l'hor-

reur de sa mémoire; et cela, s'il parle, s'il lui échappe seulement un nom qui est sa joie et son supplice, son être et son néant; telle est son agonie morale, le cercle dans lequel il tourbillonne; il s'y débat, et revient briser son front contre le doute. Le doute! qui multiplie et déshonore les objets, qui les teint des couleurs les plus fantasques. Le doute qu'on peut avoir pour Dieu, car il ne l'efface pas; mais qu'on ne peut garder sur celle qu'on aime, sans désirer qu'elle n'eût jamais été!

Et cependant madame Bouvet la mère, prie. Ses yeux sont humides, et sa respiration est ardente. Courbée avant l'âge, par une vieillesse rapide, elle relève vers Dieu son front de mère, car l'expiation a passé sur elle; l'expiation a ridé son front, desséché ses tremblantes mains, délayé les ressorts de sa vie, calciné le sang sous ses os. La faute est payée : mais la criminelle existe encore. Eh bien, elle prie celui qui punit et pardonne, qui crée et détruit, qui seul tue avec droit, car seul il donne la vie, d'acccpter une existence inutile en échange de cette jeune existence, à laquelle tant d'autres sont attachées. Prends, Dieu! Si ton fils mourut pour le monde, accepte le dévouement d'une mère pour son fils! Que cet holocauste suffise à tes desseins. C'est une vive foi qui s'exhale. Tu sais les sincérités intimes, les vœux qui n'ont pas de murmure à l'oreille des hommes, et que tu lis comme on les conçoit! Prends, mais que son fils soit sauvé!

Tout-à-coup, Charles a tiré vivement les rideaux : il est sur son séant. Un éclat surnaturel brille dans ses yeux, seuls vivans sur sa figure éteinte.

— Ma mère! ma mère!

— Charles, me voici ! que veux-tu? Et elle le saisit dans ses bras.

— Sont-ils là? et il jeta sa tête en avant.

— Seule, je suis près de toi.

— Seule ! ma mère. Bien sûr?

— Bien sûr, mon enfant.

— Écoute ! ma mère. Je vais mourir ! ne dis rien ! je vais mourir ! je le sens ! je le sais. Quelque chose me l'a dit. C'était comme... comme la certitude même, un ressort qu'on brise, un froid. Tiens mes mains, mon front !... C'est fini, ma mère ! c'est fini.

— Tu me désoles, Charles, reviens, reviens à toi.

— Oh ! je ne suis pas égaré; je suis résolu. Regarde plutôt. Tu me l'as dit toi-même. Cela se révèle. La révélation est là !... Ne pleure pas. Je suis calme. Vois-tu? Je ris... J'ai ma tête et mes sens... Tu es seule, ma mère, bien seule?

— Oui.

— M'aimes-tu? veux-tu me promettre le mystère ! me rendre le dernier, le plus grand service, savoir mon secret?... car tu m'as deviné, tu ne me le demandais pas... Il le faut.

— Tes efforts te tuent, mon malheureux enfant.

— Mon silence m'étouffe, ma mère. J'ai lutté. Je n'en puis plus. Si je ne la vois pas, mon dernier souffle sera de feu; ma dernière pensée sera de rage. Pardonne-moi. Grâce pour ton fils ! ma mère. Tu ne sais pas ce qu'il veut te dire. Oh ! tu tiendras bien du sang dans ta main !

— Tais-toi ! Charles, tais-toi.

— Granger ! mon meilleur ami, le pain de ma vie, l'honneur de mes souvenirs, l'or pur de mon intelli-

gence, dont tu sais les bienfaits pour moi, l'ame noble et dévouée, la trempe de caractère si forte et si confiante, mon tuteur, mon soutien, mon second père, enfin; je l'ai déshonoré!... Tu pleures; cela est bien vil, n'est-ce pas? Oh! je suis un grand coupable! Quinze ans pour en arriver là!... Lui! c'est infâme!... et feindre! toucher sa main, l'entendre, lui parler!... Mais non, il est resté pur dans mon esprit souillé, debout dans mon cœur en ruines; car il ne sait rien, ne lit rien sur mes traits. Moi, je lis le passé, tout le passé dans les siens. Dieu soit béni de ce qu'on meurt! Il me fallait cela... Eh bien! je te l'ai dit, ma mère, dix heures, un jour peut-être, et tout ceci sera décomposé, infect: une bière aura mon corps. Cependant tout n'est pas dit pour moi; car ma honte me porte; il me reste un désir, insensé, fou, criminel. Je l'ai: je te le confie. Remplis-le... Je veux voir Marielle!

— Ah grand dieu! J'en écartais l'idée!

— Tiens. J'ai là son portrait. Car ils étaient près d'ici. On consultait je crois: et je me suis traîné.... Je l'ai pris. Voilà ses cheveux noirs, brillans, bouclés. Prends! prends tout. Cache tout. Qu'on ne le sache pas.... Ma mère! tu la verras! tu lui remettras tout. Tu comprendras ma faute en la voyant! Qu'elle est bien, Marielle! jeunesse, grâce, esprit, ame de fer et de feu. Toutes les passions, tous les charmes! Ange que j'ai perdue! que j'ai précipitée! Parmi les filles du monde, vierge et pure, hélas! je la méconnus pour mon malheur, pour le sien! Et je la vois, je crois la voir encore, blanche et parée, voilée de mousseline et de roses blanches, à Essonne, dans l'église. L'encens, les cierges et Dieu! sacrilége!... C'est en vivant

près d'elle ; c'est quand vous m'avez isolé, moi, jeune, ardent, dévoré d'amour pour les femmes, qu'elle a fixé, enchaîné mes facultés ; lié par le nœud le plus horrible ma vie à sa vie, sa destinée à la mienne. Puis, ce furent des hasards, la fatalité, mon opprobre, ce sang, ce sang qu'à pareille date, jour pour jour, heure pour heure, sans savoir mon crime, sans croire qu'il se vengeait, Granger vient de répandre. Le doigt de Dieu est dans ma blessure.... L'anniversaire m'a frappé.... Oh ! si je remontais dans la vie, je ne refuserais toutefois pas encore cet enchaînement de fièvres, de désordres, de desseins affreux. Je l'aime... de même que quand elle me cria : Je suis mère ! que lorsqu'elle en eut peur, et rêva le meurtre ; qu'au jour d'hiver où elle faillit mourir pour tromper le monde, et que du sein des douleurs elle eut un sourire pour ma fille !.... Ma fille ! ma Constance ! Amour et angoisses !... Constance ! que je ne puis nommer qu'à ma mère ! que je ne puis voir avec la sienne !... Et de tout cela plus l'ombre ! tout... loin de moi !... de moi, qui ne serai bientôt plus rien pour Marielle et pour Constance ! Enfer !... Un misérable nous a séparés ! il lui a dicté de dures paroles, des adieux cruels... Non ! Sa bouche mentait ! c'était impossible !... mais d'abord je l'ai cru. J'ai haï ; j'ai détesté... comme on déteste quand on aime. Il fallait rompre une domination infâme, briser de lâches projets : je l'ai tenté, je l'ai fait. Cela réparait ma faute ; mais je fus atroce !... J'ai dépassé la mesure. Pourtant elle a dû me comprendre ; car son ame vaut la mienne : car elle m'eût tué. La passion qui s'effraie et doute, prodigue l'insulte, aiguise le poignard ! c'est mon excuse à ses yeux ; c'est mon pardon : elle me le doit, et

il me le faut. Oh ! ma mère, dites-moi qu'elle est indigne de Granger ; mais ne me dites pas qu'elle est indigne de moi. La voir et mourir, voilà tout : mourir réconciliés... Ma mère ! m'éteindre avec son regard. Puis après, vienne Dieu ! n'importe : je suis prêt.... Mais me débattre entre Granger qui m'accable, car il pleure ; entre Rosalie qui m'accuse, car elle me regarde gémir sans parler ; rompre mes soupirs dans ma poitrine, chercher toujours celle qui ne vient pas ; arrêter au bord de mes lèvres un mot qui râle dans ma gorge, s'écrit en feu dans ma vue, bondit à mes oreilles ; ou bien tenter par un aveu le désespoir de ma femme, si pure !... ouvrir pour calmer mon sang les yeux de mon ami, si noble dans sa triste confiance : c'est périr mille fois par secondes ; l'inquisition n'inventerait rien de pis. Ma mère, ma bonne mère, ce ne sont pas des soins matériels qu'il me faut ; ces fioles, ces aciers, ces docteurs, n'y feront rien. Je me meurs, vous dis-je. Il me faut *elle*, le bruit de son souffle, le contact de sa main, le parfum de ses cheveux, un signe, un pardon, un rien : puis, que je sois sûr d'un regret, d'une larme ; de lui léguer ma tendresse pour ma fille ; de rompre les nœuds que l'intrigue enlace autour d'elle ; de la priver de moi, qui pèse sur ses jours, comme de celui qui veut les flétrir : et alors mourir ! Oui, mourir, ma mère ; car je lui aurai rendu la vie, la liberté, l'honneur et le repos.

Et comme si la vie renaissait en lui, tandis que son fatal secret s'épanchait au dehors, ainsi que les laves d'un cratère, il pressait convulsivement les mains de sa mère, enlaçait son cou ; l'attirait avec frénésie pour l'embrasser, puis la contemplait pour puiser de la con-

fiance dans un regard, de la force dans un soupir, de la joie dans un signe de consentement. Qu'aurait pu dire cette femme, brûlée, comme lui, au souffle de feu de l'adultère, vieillie dans le besoin du pardon, morte au monde, et n'ayant au sein des hommes qu'un fils prêt à mourir, implorant pour des faiblesses qu'elle avait éprouvées une miséricorde dont elle connut la douceur? Elle céda.

Charles voulut joindre un mot au portrait, à la tresse de cheveux, à ces gages qui voulaient dire : Fiez-vous à ma mère, suivez ma mère! Il ne put qu'écrire d'une main tremblante : « Venez pardonner à celui qui se meurt. » Et il signa.

Sa mère lui promit qu'aussitôt le retour de Granger elle partirait pour trouver Marielle. En récompense, il voulut ce qu'elle voulut, resta docile à ses moindres ordres, paisible, mais sans fermer les yeux : heureux de l'espoir qu'il embrassait avec énergie, et souriant chaque fois qu'il rencontrait un doux regard.

Oh! comme, en repassant dans sa mémoire sa propre vie et celle de Charles, la triste et désolée mère souleva des analogies profondes, récapitula d'amères douleurs, d'effrayans souvenirs! Et Bercy, où le jeune chouan brisait son front contre la pierre en lui demandant du pain! et Roscanvel avec sa nuit de sang! et le cap de Bonne-Espérance, où elle fut mère! puis, Marseille et l'ingratitude; et enfin, le malheur bénissant l'agonie, le repentir pardonnant au remords! Toujours des tombeaux où l'on écrit des vertus et où viennent se taire des passions désordonnées. Puis, le monde indifférent qui passe, chante et ne sait pas cela; qui rit de l'adultère, et met le ridicule au front de la confiance; qui

vante l'intimité en défendant qu'on en abuse. D'où vient cela ? d'où naît ce conflit bizarre ? Qui a voulu ces contrastes choquans et honteux ? Cela est-il écrit dans le sang ? est-ce une contagion héréditaire, un vice de naissance, un principe d'avant le berceau ? Constance devait-elle continuer cette race abandonnée, dont Charles formait le chaînon intermédiaire ? Les passions se lèguent-elles avec la vie où remonte le vice ? quel est son point de départ dans les générations coupables ? où vient-il mourir, se briser et se perdre en écume, ainsi que les dernières vagues de la mer ? Ne serait-ce pas une prédestination funeste, un germe déposé sur le sable de l'avenir, et qui, fécondé par le limon des siècles, porte imprescriptiblement des fruits dépravés et maudits ? N'y a-t-il pas des familles vouées à l'épreuve ? ou bien serait-il possible que la faute d'Ève s'étendît sans exception sur tous les fils d'Adam ? La part de l'enfer semblait trop large à madame Bouvet dans cette munificence de l'Éternel jetée aux anges de l'abîme. Mais à la fin, tant d'exemples lui faisaient douter de la volonté, du libre arbitre. Involontairement elle faisait deux portions dans l'œuvre de Dieu, prenait son lot de victime, et doutait de la malédiction pour son fils comme pour elle : car elle se disait qu'ils n'avaient pas été des heureux du monde, et qu'en s'asseyant à la table du festin, tristes convives, ils s'étaient humecté les lèvres à la coupe empoisonnée. Sophisme éternel des coupables dans le cœur desquels la sainte image du vrai, du grand, du sublime ne s'est pas encore dégradée, et qui, n'ayant pas eu la force de suivre la vertu, n'ont pas du moins commis le crime de la renier.

XXXII.

La Réponse.

Une société d'athées ne saurait subsister.

Le lendemain soir, comme le soleil venait de s'enfoncer derrière les dentelures, les arbres et les constructions religieuses du Saint-Valérien, des personnes de notre connaissance se trouvaient réunies à Boulogne.

Toujours empressé d'être agréable à Marielle, Granger avait fait bâtir un joli pavillon dans le petit bois de peupliers, sur l'emplacement d'une espèce de manége inutile. Exhaussé à cinq pieds du sol, on y montait par deux escaliers demi-circulaires, garnis d'un parapet en saillie, à la manière de Florence; de son balcon large et à rampe de dalles, parmi les vases garnis d'arbustes, de lauriers-roses et de grenadiers à touffes ar-

rondies, le regard plongeait sur la Seine comme dans un golfe. Saint-Cloud, mélancolique et sombre, fermait la perspective. La construction octogone s'élevait au dehors comme une tente militaire bariolée de bleu et de blanc, avec quatre portes vitrées en cintre et des panneaux de même largeur, où s'adossaient des statues de bronze. A l'intérieur des divans surmontés de glaces et de peintures occupaient l'intervalle des fenêtres drapées de bleu. Un lustre tombait du dôme avec ses bougies en feu et ses cristaux étincelans. Le parquet formait une rosace bizarre, où l'érable, l'ébène et le bois du Brésil, artistement entrelacés, rappelaient par les caprices de leurs jeux pittoresques les prestiges du kaleïdoscope. Sur le centre, d'où divergaient leurs rayons brisés, s'élevait une table de citronnier, où, dans ce moment, Frédéric était cavalièrement appuyé; il occupait deux chaises, et coupait avec nonchalance un jeu de cartes que lui tendait Valory.

Marielle, Agathe et madame de Sain-Léon causaient avec des éclats de rire; parfois monsieur de Clarembault, appuyé au balcon du dehors, et braquant une lorgnette sur le paysage, répétait à monsieur Lagarde, soucieux et taciturne, les railleries du cercle assis dans le pavillon.

— Eh mon Dieu! laissez là votre de Croisic! S'il est disparu, tant mieux; s'il revient, tant mieux encore. Dans le premier cas, vous n'avez pas à le craindre: dans le second, vous lui proposerez des soufflets: il les refusera, et tout sera dit.

— Tout cela est facile à dire, mais moins à faire, et cet homme est dangereux.

— Pour vous seul, donc? demanda monsieur de

Clarembault avec une intention qui sentait la perfidie. L'employé aux postes ne répondit pas.

— Bon ! disait Frédéric aux dames, je m'attendais à vous voir revenir encore sur ce chapitre.

— Enfin, il y a du vrai, répondit Marielle.

— Certes ! comme dans toutes les bonnes calomnies. — Combien de cartes ?

— Trois.

— Le vrai sert de passe-port au monsonge. L'un étaie l'autre. — Je marque le roi. — Connaissez-vous un fait qui remonte pur à sa source, et qui ne se déprave pas en passant de bouche en bouche ?

— Mais enfin, dis-nous, reprit Valory, la vérité pure.

— Bah ! je n'ai pas l'avantage, et je suis aussi mauvais avocat dans ma cause que pauvre joueur quand je tiens les cartes. — Je coupe, et sers-moi mieux que cela.

— Sois naïf. Essaie !

— Eh bien ! sachez que la rencontre du mari et de la dame est vraie, très-vraie. Mais je déclare formellement ici... — Joue, Valory ! tu as perdu. — Je vous déclare donc n'avoir jamais eu la pensée d'un tel incident. Elle me trompait comme elle le trompait, et c'est dans l'ordre. — Veux-tu doubler ?

— Très-bien !

— Ah ! cela est dans l'ordre, dit Marielle.

— Est-il raisonnable, ce petit De Lannau? dit Agathe. Il permet ce que l'on veut.

— Permettre ou défendre, c'est tout un par le fait ; je m'en rapporte à vous, mesdames ?

— Voilà qui est violent, dit madame de Saint-Léon ; et si ce sont là vos maximes...

— Ce sont celles des gens sages; n'est-ce pas, de Valory?

— Mais... — Je propose.

— Et moi, j'accepte. J'ai peut-être tort, mais c'est égal. — Franchement, madame de Saint-Léon, n'est-ce pas perdre son temps que de lutter contre une décision arrêtée, que de croiser une perfidie par des résistances qui lui donnent du prix? et s'alarmer à l'avance d'une infidélité possible, n'est-ce pas en escompter le chagrin sans en faire disparaître la chance?

— Comme cela, reprit Marielle, vous ne m'en voudriez pas... si...?

— Chut! interrompit monsieur de Clarembault : voici quelqu'un.

Le jeu fut un instant suspendu; Frédéric et son ami se levèrent; et Henriette, qui précédait une dame restée dans l'ombre, s'effaça contre la porte, en disant : — Madame Bouvet.

— Comment! Rosalie? dit Frédéric à Marielle.

— Je ne sais!... Non, ce n'est pas elle; c'est sa belle-mère.

Madame Bouvet, intimidée, salua gauchement. Son costume noir et simple, sa figure maigre et souffrante, le tremblement de tout son maintien furent cause de quelques regards échangés avec discrétion. Marielle la conduisit sur un divan inoccupé, et le reste de la compagnie se groupa sur le seuil du balcon à l'autre extrémité.

Un geste de déférence polie invita madame Bouvet à rompre le silence. Elle donna pour toute réponse un billet dont le poids étonna Marielle. Le cachet fut rompu; un médaillon faillit s'échapper. A la couleur

des cheveux de la tresse, l'Espagnole sembla le reconnaître, et le glissa dans son sein; puis, elle éleva le papier fin contre ses yeux, comme pour dérober aux regards de la dame en deuil la trace visible d'une émotion secrète. Il n'y avait dans l'écrit qu'une seule ligne; mais, soit hésitation, soit que les caractères fussent illisibles ou effacés, la lecture dura dix minutes. Madame Bouvet se pencha pour saisir un point d'appui ou peut-être pour regarder. Les yeux de Marielle étaient fixes. Quelques muscles de son visage semblaient se contracter, mais imperceptiblement. Un pli se forma et disparut au front. Les narines tremblèrent. Une lèvre se replia sur l'autre : ce fut tout. Et le bras qui soulevait la lettre céda, en tombant le long de la robe, comme sous la pression d'un lourd fardeau. Puis, il y eut encore du silence, et les yeux de Marielle, glissant avec vivacité sur le regard qui la sondait, traça un cercle dans l'intérieur du pavillon.

Frédéric ne perdait pas un geste, et lui fit alors un signe de curiosité relatif à cet embarras. Elle lui tendit le billet. Il écarta ceux qui se trouvaient devant lui, et vint lire le mystérieux message en mettant son genou sur une chaise dont sa main balança le dossier.

Marielle salua, retint sa robe, et s'assit près de madame Bouvet, considérant toujours Frédéric, qui faisait trembler sa tête et mordait ses noires moustaches.

Il la regarda ensuite, mais sans laisser trahir sa pensée, et en lui remettant le billet, l'agrandissement de ses yeux, sa légère secousse de tête, le désintéressement de son geste semblèrent déclarer qu'il la laissait libre dans ses déterminations.

L'embarras de Marielle devint alors plus visible. Elle

regarda le parquet, détacha de sa mousseline un léger duvet, tourna les plis de sa robe, puis roula dans ses doigts le papier qu'elle porta contre ses dents, et le déchira peu à peu d'un air si singulièrement préoccupé, que madame Bouvet crut devoir garder le silence.

Frédéric avait regagné Valory, et s'extasiait gaîment sur la délicieuse fraîcheur du balcon, sur le plaisir de traverser la Seine pendant le crépuscule du soir avec les flots qui font pencher la barque, et ces étoiles qui brillent et dansent à la surface brisée des vagues. Madame de Saint-Léon ramenait à ce propos l'histoire de feu le général son mari, mort au passage de la Bérézina, et manifestait la plus horrible peur de l'eau. Parole qui, ramassée par monsieur de Clarembault, qui fournissait une pointe de mauvais ton dont Agathe riait à se pâmer. Le ricanement forcé de monsieur Lagarde, qui revenait toujours à son de Croisic qu'il détestait en tout temps, craignait de près, et raillait de loin, dominait le bruit du joyeux groupe.

Marielle en prit de l'humeur; mais cette situation qui se prolongeait hors de toute convenance, ce mutisme impoli qu'elle aurait voulu rompre, il lui fallait une occasion pour s'en débarrasser; elle attendait.

— Eh bien, madame? dit enfin la veuve Bouvet.

Avec un geste timide, doux, un accent faible et compatissant, Marielle répondit : — Je n'ai rien à lui dire.

Madame veuve Bouvet eut un soupir contraint : une larme brilla dans ses yeux : elle se leva, et faillit chanceler. Marielle la soutint avec une expression d'intérêt : mais après avoir sondé d'un œil d'aigle la profondeur déserte de cette ame glacée, la mère de

Charles se dégagea du bras de cette femme, traversa vivement l'enceinte du pavillon, et disparut.

— Est-ce quelque malheur? demandèrent à la fois les divers témoins de ce drame sans parole

— Non! reprit Marielle avec un sourire gêné. Mais revenons à ce que soutenait tout-à-l'heure Frédéric.

— Et nous irons ensuite promener en barque, ajouta celui-ci.

— Il a déjà tout oublié, objecta en riant de Valory.

— Moi! par exemple, j'attache trop de prix à ce que disent ces dames. Marielle me demandait si une infidélité me ferait sourciller, parce que j'avais assuré que l'événement est dans l'ordre naturel des choses?

— Eh bien?

— Eh bien! je m'y conformerais, ou j'aurais tort.

— C'est joli, dit Agathe.

— Pourquoi donner aux autres le plaisir de mon chagrin, le divertissement de ma mauvaise humeur? Folie! faux calcul! Il faut conserver des égards mutuels, et ne pas se diviser pour si peu de chose. Voilà comme je comprends l'amitié.

— Mais c'est un véritable abandon de toute vanité, dit de Valory.

— C'est le mot. Il n'y a de bonheur, nous en convenons tous, que dans une entière réciprocité. J'aime mille fois mieux, pour mon compte, que ce soit celle d'une liberté absolue que celle d'un double esclavage, si doré que puisse être le verrou de la prison.

— Quoi! reprit vivement madame de Saint-Léon, plus de sympathie entre deux ames. Ni serment, ni loi, ni règle, rien!

— J'en ai peur comme vous de l'eau.

— Mais de la sorte, ajouta madame de Saint-Léon, la société tomberait en dissolution.

— Qui dit non, madame? C'est sa pente, sa perfection, son progrès.

— Je ne le croirai jamais, reprit Marielle pensive.

— Et politiquement? objecta Valory.

— C'est bien pis, ma foi! répondit Frédéric.

Épilogue.

> ... Pas seulement le temps de manger ! dit le fossoyeur... Il posa sa miche de pain sur le bord de la fosse, reprit sa pioche, et creusa de nouveau la terre... Diable ! s'écria-t-il en considérant tour à tour le cercueil et le trou qu'il venait de faire, je n'ai pas eu le compas dans l'œil... il m'en faudrait encore un petit pour boucher ce trou-là.
>
> MASSON.

L'ÉTAT de Charles est désespéré. Le docteur, qui ne quitte plus le chevet du lit, ne murmure que des consolations banales, que des espérances auxquelles il croit aussi peu qu'à l'efficacité des remèdes qu'il ordonne. Gardien sacré de la vie, il semble en étudier le mystère au moment de son invisible séparation du corps. Il y a du savant qui cherche, et de l'homme qui souffre, dans sa figure pâle et pensive, dans sa main curieuse, qui retient celle de Charles, comme

pour éclaircir un doute, comme pour retenir un ami. Monsieur Feuchères n'a pas abandonné le fauteuil où la douleur l'a courbé ; son épouse se tourmente dans de continuelles allées et venues. Rosalie est immobile à côté du docteur, méconnu dans ses ordres, dans ses supplications, pour la faire retirer. La douleur a développé en elle la fatale intelligence de la fin prochaine de son Charles. Elle en contemple avec une affreuse anxiété le dépérissement graduel et sensible. Ni les agitations de sa mère, ni les regards longs et douloureux de monsieur Feuchères, ni les mensonges consolateurs du chirurgien, ni les pleurs que Landrin et Toinette répandent sans bruit, dans un angle obscur de l'appartement, ne détournent sa vue de ce corps déjà froid aux extrémités, trop affaibli pour soulever le simple drap qui dessine sous un long pli ses jambes immobiles et tendues. Toinette aussi a son désespoir que nul ne soupçonne, que nul n'aperçoit, que nul ne peut comprendre et ne doit écouter ; mais que son cœur se gonfle, se déchire aux soupirs contenus dans sa poitrine ! Le Charles de Rosalie est aussi le sien. Le sien, quand il était impatient de vie, riche en paroles d'amour, sensible à tous ses chagrins de femme ; ange de la terre qui ne demandera plus à l'ami de son enfance cette pitié douce que la sévérité conjugale ne soupçonne pas. Charles ! elle le voyait quand il était enfant, elle toute petite et déjà si bien ! Puis le mouchoir blanc attaché au pin solitaire, signal de rendez-vous au coucher du soleil ; puis le départ pour l'Italie, et ses projets d'homme ; et les conseils de sa mère, et le jour de douleur où elle épousa Landrin ; enfin la fête des Loges, la haie d'aubépines, les pleurs qu'elle alla

cacher derrière le puits, lorsque Charles trahit par un geste sa passion naissante pour Rosalie.

Oh ! comme elle allait avoir soin de Constance ! enfant qui souriait peut-être à un rayon de soleil, au moment où son père n'en distinguait déjà plus la clarté.

A tant de douleur Landrin n'était pas resté insensible ; mais plus heureux que sa femme, il pouvait en avouer l'excès. Sa poitrine avait servi de bouclier à celle de Charles ; il aurait pu mourir pour lui ; pour lui il avait été blessé. Le bon fermier fondait en eau. Son col de chemise était abattu sous l'épanchement de ses sanglots ; ses cheveux étaient dans le même désordre que lorsqu'il creusait, par une journée de septembre, le puits sans fin de sa propriété. Collés à ses longues jambes, ses bras en suivaient la direction raide et continue.

Dans un accès de délire, Charles ayant, au milieu de mots sans suite et d'idées vaporeuses, prononcé le nom de Landrin, celui-ci se leva et cria, moitié fier, moitié larmoyant : *Présent ! blessé pour vous à Logrono ! prêt à mourir à votre place !* L'artiste était retombé dans son immobilité léthargique, que le fermier n'avait pas changé d'attitude. Jusqu'au jugement dernier, il aurait attendu une réponse, si, par pitié, on ne l'avait plié en deux sur sa chaise, à côté de Toinette.

Au milieu de cette scène, dont l'aspect n'avait pas changé depuis la veille, madame Bouvet reparut. Sa figure était renversée ; cette figure donnait un démenti formel à la providence, qui croyait avoir épuisé toute l'énergie de douleurs de cette ame brûlée par tant d'angoisses. On eût dit qu'elle apportait du dehors, ou de

quelque lieu inconnu au monde, l'arrêt de mort de son fils. On le croyait endormi, tout-à-fait insensible au bruit de l'appartement; il se leva sur son séant. Ouverte à l'air, sa poitrine, déformée par les épanchemens intérieurs, se montra aux yeux de tous; sur son cou desséché et flottant, il eut encore assez de force pour porter sa tête. Il ouvrit la bouche, les yeux, allongea les bras, comme le dernier effort d'un naufragé sur le bord de la vague; et pâle, hagard, convulsif, inondé d'une sueur froide, il voulut parler: il ne poussa qu'un râle inintelligible. Sa mère avait compris.

— Mon fils! cria-t-elle, mon fils!

Lui aussi avait compris. Puis elle regarda le ciel, comme dans cette nuit maudite où un corps roulait dans un sac pesant sous les vagues de Roscanvel. Du sang coula sur le plancher... Charles était mort.

Les rideaux de l'alcôve furent tirés; Rosalie frappa de toute la longueur de son corps les carreaux de l'appartement; Toinette et Landrin, brisés l'un sur l'autre, descendirent les escaliers. De Paris à Mareil, Landrin seul parla : il s'arrêtait de temps en temps; et en serrant les poings, il s'écriait : *Monsieur Charles! blessé pour vous à Logrono! prêt à mourir à votre place.*

. . . .

Le temps, qui fait justice de nos douleurs et de nos joies, avait déjà dévidé bien des jours sur la tête de nos personnages, quand on apprit que Marguerite, la servante chassée par Marielle, le lendemain de l'assassinat de l'oreiller, n'avait trouvé à se placer nulle part. Acquittée d'une accusation calomnieuse, ce jugement la réduisit à la mendicité. C'est la justice du

monde ; rien n'en sort qui ne déshonore. Quelle confiance dans le jugement de ceux qui la distribuent ! ce qu'ils flétrissent est bien flétri ; ce qu'ils absolvent est encore flétri. La conscience du mal domine. On tue Charles : personne n'est coupable. C'est un forçat libéré qu'on mutile, qu'on attache encore au banc des galères. Tout rentre dans l'ordre. Où est-il cet ordre? dans le juge qui dîne, digère, juge, et juge bien. Dans le code qu'on voit rouge, bleu, noir, selon qu'on est bilieux, lymphatique ou sanguin ; dans le monde qui maudit la guillotine et va la voir, belle, parée, en panier, avec sa faux et ses courtisans. Où est donc l'ordre ? dites-le-moi. Donnez-le-moi pur de crimes, pur de guillotine ; rendez-moi ce forçat ; honorez Marguerite qui n'a plus son Jélyot, mort d'une frayeur. Pauvre Jélyot ! Vous n'avez oublié ni la nuit de mai, ni le puits de la caserne !

D'autres nuits se sont allumées, nuits de débauches et de lampes lascives. C'est encore de l'or, des espions, des femmes ivres et blasées ; et Marielle, qui les suit, Marielle, formée, impudique, mais toujours discrète ; embrassant son époux, et mettant du fard. Plus de pleurs pour un voile brûlé, pour une nuit d'adultère, pour un duel et un second adultère. Ses larmes ont séché comme sa pudeur, comme sa couronne de mariée, tressée avec des fleurs cueillies dans la vallée d'Essonne ; la vallée d'Essonne jaunie par les feux de l'été, semée d'étoiles bleues inodores, ondoyante comme une large lame de l'océan indien ! Là, l'Étampe qui coule à travers des îles de jonc ; là-bas, le clocher qui languit au soleil, et plus loin, la maison isolée de mademoiselle Monnet ! Qu'il est gai, le pensionnat rajeuni

de la sévère maîtresse, maintenant qu'il est badigeonné rose et blanc; avec sa girouette dorée, surmontée d'un requin! spectacle toujours nouveau pour les fileuses de coton de la vallée. Qu'il est riant avec sa vigne qui grimace autour de la porte d'entrée!

Mademoiselle Monnet, devenue madame Duplessis, s'est mariée avec un chef d'escadron en non activité. Bel homme! borgne, pesant trois cents livres, et ne jurant pas. Mademoiselle Monnet n'a pas embelli: c'était impossible; mais elle a acquis de l'embonpoint, de la fraîcheur: sa jeunesse a commencé à cinquante-cinq ans! quel heureux ménage! Son mari boit beaucoup, mais il coupe son vin; il fume, mais il crache par la fenêtre; madame Duplessis va danser aux salons de Monsieur Diard, le Robertson d'Essonne, mais elle ne valse pas. Pourquoi? C'est une règle de morale chez elle: règle consentie, calculée, apprise, comme l'accord du participe avec son régime, quand il en est précédé: sauf les exceptions.

Monsieur Lagarde, pour qui le fer chauffait depuis long-temps, s'est tourné: on l'a marqué: il est à Brest. Tant qu'il n'avait ouvert les lettres, volé la correspondance, les effets, les secrets de famille, que pour le compte du gouvernement, le gouvernement l'avait souffert, toléré, récompensé; mais du jour où il voulut voler pour son compte, partager son génie entre l'Autriche et la France, servir deux alliés, à l'un d'escroc, à l'autre d'espion, on l'arrêta. Les Bourbons le récompensèrent. Les Bourbons ont eu aussi le prix de leur service; le drapeau tricolore flotte. Que ce drapeau a coûté de sang! Mais c'est une vérité: et elles en sont toutes trempées.

Ainsi, là : faute des hommes dans Marguerite ; faute du sort dans Jélyot; et dans Marielle, qui accuser ? Comme elle passe ! presque plus jolie, montrée au doigt : et Granger n'en sait rien.

C'est lui, c'est Granger, Rosalie et monsieur Feuchères qui s'acheminent à petits pas dans ce chemin étroit, sans arbres, sans ombre, creusé entre deux murs; on va au cimetière de l'Est. Tous trois entourent une tombe, déposent une couronne de roses blanches, arrosent quelques fleurs, plantées par madame Bouvet ; répandent des larmes tranquilles sur l'épitaphe. Cette épitaphe est simple : *Par sa veuve, qui ne fut pas mère*. Et puis ils parlent de leur ami mort il y a bientôt trois mois ; Granger leur dit, assis sur le gazon funéraire, leurs jours de collége avec Charles, leurs courses à travers les champs de l'Italie, la nuit où Charles se jeta dans le Tibre pour sauver une jeune Romaine qui voulait se noyer par amour et par pauvreté ; comme il la fit marier, et dota la jeune fille d'un tableau représentant ce trait de courage. Charles seul, dans ce tableau, n'était pas ressemblant. Ce sujet fut vendu cent louis à un Anglais. Il leur dit cela et d'autres choses qui les font pleurer doucement. Puis ils rentrent dans Paris plus calmes, quand le gardien des tombeaux vient leur annoncer la nuit.

Granger s'était imposé cette promenade tous les quinze jours. Quelquefois l'excellente madame Bouvet l'accompagnait.

Aujourd'hui, retirée chez la famille Feuchères, elle s'éteint dans la prière, et s'oublie dans quelques travaux de broderie, que Rosalie partage avec elle. Assise auprès d'un guéridon, chaque soir, la jeune veuve

et la belle-mère rappellent quelques traits de la vie de leur ami, ou lisent quelques passages de l'Écriture sainte, toujours religieusement écoutée par madame Feuchères et son mari, qui ne se rend plus au café Militaire, depuis que pour cause d'abus on a solennellement brûlé le double blanc.

Le testament de Charles a été ouvert. Tous ses biens à Rosalie, mille écus de rente à Constance, trois cents francs à Toinette. Pas un mot pour Marielle. Granger y est nommé exécuteur testamentaire.

Mais le mois de juillet a rompu bien de paisibles habitudes; le canon des Tuileries a balayé les citoyens des barricades; les caveaux de Saint-Eustache ont retenti sourdement à la chute des corps que la précipitation révolutionnaire y a jetés. Valory, le beau garde-du-corps d'Agathe, a été tué dans la journée du 29 par un enfant de douze ans.

Granger, qui avait organisé ce mouvement par sa coopération silencieuse, sa correspondance symbolique, et ses voyages dans le midi, qui l'avait secondé, le mousquet gorgé de balles, sur la place du Carrousel, et sous les arcades foudroyantes du Louvre, est mort, non d'un coup de feu, non d'une détention trop prolongée à Sainte-Pélagie, mais de chagrin, mais de la douleur de voir ce tremblement de terre politique ne pas seulement agiter la vieille masure des Tuileries, ni chasser une seule mouche du cadavre de la monarchie. On ne survit pas à la perte d'une révolution; Granger est mort comme Benjamin-Constant. Excellens citoyens qu'un mensonge, qu'une triste déception a tués, qui vivaient sur l'espérance d'un nouvel évangile politique, scellé par le sang et la persécution, et

qui sont descendus au tombeau, presque athées, ne croyant plus au mérite de la foi civique, ni aux résultats du dévouement.

Marielle a pris le deuil. Cela lui va si bien! Depuis long-temps elle désirait une mort pour prendre le noir.

Ainsi de tout. La société a aujourd'hui épuisé sa sève; de même que ces champs vierges qui, dans les temps primitifs, produisaient une végétation vigoureuse, et qui ne donnent plus aujourd'hui que des arbustes dégénérés et des fruits sans saveur, l'espèce humaine touche à l'argile de la civilisation après avoir traversé toutes les couches de puissance et de fécondité. Il lui faut maigrir dans ce dépérissement jusqu'au jour où, à force d'intelligence dans le perfectionnement de ses lois et d'usurpations savantes sur l'ordre naturel des choses, l'homme ira se heurter contre une de ces révolutions auxquelles on ne voit de remèdes que dans la sagesse de Dieu; c'est-à-dire dans l'éruption d'un fléau qui balaiera les peuples et renouvellera la face de la terre.

Qu'est-ce que ces lois? que dire de l'opinion? de l'une et de l'autre qui veulent la vie sans passions, et qui de tous les hommes font un peuple d'eunuques, gardant je ne sais quelle sultane cachée qu'on appelle la vertu. L'humanité est soumise aux tortures du lit de Procuste, ployée toute vivante dans le cercueil légal. Soyez plus grand que les grands, plus petit que les petits, au-dessus ou au-dessous de tout; il vous faudra toujours passer sous la toise des hommes d'état. A défaut la corde est là qui allonge, la guillotine qui raccourcit.

Voyez la science : comme elle va de progrès en progrès !

Monsieur Duchâtel, l'économiste, a prouvé dans un beau livre que le pauvre ne doit pas faire d'enfans ! C'est juste : déjà les femmes riches ont trouvé le secret de ne plus en faire. Mettez vite cette trouvaille dans les lois.

Ainsi la population est une excroissance ; l'enthousiasme, une lueur folle ; le patriotisme, un éblouissement. Des logiciens subtils y trouveront des délits quand on le voudra bien.

Et montez à la tribune, montez ! Secouez de votre parole électrique tous ces morts qui sont restés là, comme les cadavres égyptiens qui n'avaient pas acquitté leurs dettes ; et une voix généreuse comme l'algèbre répondra : Rien n'est plus dangereux qu'un prolétaire éloquent.

Alors mourez ! si vous avez du sang dans le cœur. Car, vous le voyez, l'excès du bien est un crime : Charles est coupable d'aimer trop ; Granger meurt sous les coups d'un enthousiasme déçu. Celui-là, c'est l'intimité qui le corrompt ; l'autre, c'est la confiance qui le tue. Soyez vertueux, cela ne réussit pas toujours ; ne le soyez pas, la chance peut être bonne. Maintenant parlez-moi de l'ordre, en présence de l'opinion qui reconnaît la légèreté des femmes, et de vos lois qui les condamnent au mariage à perpétuité. Charles est mort, Granger est mort, Marielle est avilie, parce que le ciel a sans doute oublié de nous révéler les moyens de mettre en harmonie la société, les lois et les passions humaines. Commencez par reconnaître cette vérité, et vous vous trouverez en face de Satan et de la guillotine.

Notre rédemption n'est pas achevée : les juifs auraient-ils raison de dire que Christ n'est pas venu ?

Avant ces événemens politiques, Agathe s'était séparée de Valory, pour suivre en Russie un boyard, qui l'avait épousée. On apprit sa mort par la gazette de Berlin, qui lui a consacré un article nécrologique de trois colonnes. Elle est morte du choléra-morbus.

Des coups de bâton donnés sans mesure par Frédéric ont retenu au lit monsieur de Croisic. De Lannau s'est vengé dans les trois jours sur le dos de l'agent provocateur, dont la belle conduite a néanmoins été attestée par un subalterne de monsieur Mangin. Croisic se dit sur le point d'obtenir une sous-préfecture dans l'Ouest. Frédéric est toujours sémillant, fou, un peu escroc, et menteur ; Éléonore l'a épousé. La veille de son mariage il avait donné de sa cravache dans le visage de Marielle.

Madame Millin a été compromise dans une conspiration carliste, tramée en Vendée. On assure que l'abbé Severin n'y est pour rien. Il a pour justifier de ses excellentes opinions politiques, le *Domine salvum fac regem*, qu'il prononce clairement, et à la satisfaction des gardes nationaux de sa paroisse.

Et s'il vous arrive quelquefois de passer par Mareil-sur-Seine, et de vous arrêter dans une auberge qui a pour enseigne : *Au chasseur de Logrono*, vous vous trouverez en face de la propriété de Landrin, de Landrin devenu aubergiste. C'est sa femme qui sert, qui débouche le mâçon aux cuirassiers de la garnison de Saint-Germain, et qui a des attentions pour les jeunes militaires bruns et pensifs ; cela lui rappelle des souvenirs. Landrin a vieilli, il est sourd, il n'aime que

sa cheminée, et une petite fille aux cheveux noirs, aux mains potelées, qu'il tient toujours sur ses genoux. Pauvre ange! Personne ne vient jamais la voir : c'est Constance.



Table

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



